This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

3724.
848
M55

THEATRE
COMPLET
DE M. MERCIER.
TOME SECOND.

253. B.

THEATRE
COMPLET
5 8313
DE M. MERCIER.

Avec de tres-belles figures en taille douce.

NOUVELLE EDITION.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,
Chez B. V L A M.
A LEIDE,
Chez J. M U R R A Y.

MDCCLXXVIII.
1778.

LE JUGE,

DRAME

EN TROIS ACTES,

EN PROSE.

PRÉFACE.

Il est du devoir de l'homme de lettres de s'appliquer à raffiner les mœurs & les principes de chaque condition ; il affermit ainsi la base de la société dans laquelle il vit, & il contribue, autant qu'il est en lui, à maintenir l'ordre public, source de tout avantage particulier.

Quoique les leçons de la morale n'aient pas une force coactive, néanmoins le charme de l'admiration qu'inspirent nécessairement de belles mœurs, invite à les adopter, & ne laisse pas toujours le tableau sans effet. Il est muet par lui-même ; mais il parle quand l'œil vient à fixer ses touchantes couleurs. Il faut en détourner la vue, dès qu'on ne veut pas avoir un entretien avec sa conscience.

De tous les états de la société, il n'en est point de plus important & de plus délicat que celui de Juge, & qui demande plus de lumieres, de droiture, de courage & de sagesse. C'est sur lui que repose le droit respectif de la propriété, gage de la vie &

de l'exiſtence. L'homme integre & vertueux dans les fonctions de la Magiſtrature, ſemble ajouter à ſa nobleſſe, à la dignité, ou, pour mieux dire, à la ſainteté de ſon miniſtere.

Il y avoit diverſes manieres d'enviſager ce ſujet. On pouvoit uſer de grands moyens, offrir une action pathétique, produire du ſpectacle, montrer un innocent dans les fers, prêt à tomber ſous le glaive des Loix, & ſauvé du ſupplice par la fermeté du Juge; mais c'eût été, je crois, déshonorer l'humanité, que d'ériger en vertus & d'expoſer à la louange des hommes, des actions qui ſemblent devoir leur être naturelles. Les préconiſer, ſeroit peut-être alors faire la ſatyre la plus violente de la nature humaine.

Pour mieux diſtinguer l'homme juſte, il étoit plus eſſentiel, je penſe, de le mettre dans une de ces épreuves, où l'inſtinct moral ne ſe ſouleve pas tout-à-coup, où l'on ne preſſent pas le remords à la ſuite de l'erreur, où l'inſidieuſe raiſon vient offrir des palliatifs trompeurs, où enfin la meſure du juſte paroît d'abord inappréciable, & ne peut être ſentie que par une ame ſévere & délicate, ſuſceptible même des ſcrupules de ce ſentiment excluſif qu'on nomme équité. Une telle ame ſaura bientôt comme elle doit ſe déterminer, & tiendra avec d'autant plus de fermeté à ſes principes, qu'elle pouvoit les oublier ſans paſſer pour coupable aux yeux des hommes.

Voilà le Juge qu'on a voulu préſenter, au riſque d'être moins intéreſſant ; on a préféré de peindre ce caractere de vertu qui n'a pas beſoin d'appuis étrangers & qui n'en eſt pas moins ferme, qui ſe concentre dans le cœur de l'homme juſte, repréſentant ſur un petit théâtre obſcur comme s'il étoit devant l'aſſemblée de la Nation, & qui, loin d'ambitionner l'éloge, & les diſcours de la renommée, ne ſoupçonne pas même ſa grandeur.

PERSONNAGES.

LE COMTE DE MONREVEL, *Seigneur.*

M. DE LEURYE, *Juge.*

MADAME DE LEURYE.

GIRAU, *Laboureur.*

FEMME GIRAU.

THERESE, *fille de* M. DE LEURYE, *âgée de onze ans.*

LES ENFANS DE GIRAU.

UN DOMESTIQUE. - Le Gris

UNE SERVANTE.

La Scene eſt chez M. DE LEURYE, *dans la Seigneurie du Comte de Monrevel.*

C. F. Fritzschius, Fecit

LE JUGE.

LE JUGE,

DRAME.

ACTE PREMIER.

(Le Théâtre repréſente l'appartement de M. de Leurye, Juge. Il eſt aſſis devant un Bureau, & courbé ſur des papiers qu'il lit avec une profonde attention; deux bougies preſque entierement conſumées ſont à gauche. Il a un coude appuyé ſur la table, & il couvre ſon front de ſa main.)

SCENE PREMIERE.

M. DE LEURYE, *en robe de chambre & en bonnet de nuit.*

C'EST fortement expoſé.... Voilà preſque des preuves. (*Il lit alternativement deux papiers qu'il compare*). Non, non, ce n'eſt pas cela; il cherche à éluder la queſtion principale. Toutes ces ſubtilités de chicane où l'on veut m'égarer, m'éclairent enfin... Je l'ai ſuivi, je le tiens, c'eſt un fripon.... Ce financier a reculé les bornes anciennes de ſon héritage; il a entrepris ſur celui de ces pauvres mineurs: cette derniere comparaiſon des pieces m'as-

ſure ce que je dois prononcer. (*Il ſe leve & ſe promene en rêvant; il revient s'aſſeoir*). Comme la vérité tardive vient de ſe découvrir à mes recherches!.... Qu'elle eſt ſouvent pénible à démêler, cette vérité! Qu'il eſt difficile d'en fixer le point préciſ! Quelque près qu'elle ſoit du Juge, elle ſemble le fuir. Elle réſide, il eſt vrai, dans la bouche de l'une des deux parties; mais dans la bouche de l'autre, ſe trouve en même tems ſon image, parée des couleurs que le menſonge adroit a ſçu emprunter d'elle. (*Se frappant la poitrine*). Tu es Juge, de Leurye! le devoir de ton état eſt de la chercher ſans ceſſe. Veille conſtamment, & seche dans ton poſte plutôt qu'elle ne t'échappe, faute de l'épier.... Mais ne me ſerois-je pas trop légerement chargé d'une fonction auſſi délicate que redoutable? Une étude longue & attentive m'a-t-elle conduit à enchaîner les principes qui ſervent de clef à la ſolution de tant de queſtions diverſes?.... Ah! je vois trop tous les jours que ce travail n'eſt rien encore.... Il faut, par un exercice journalier, par une ſagacité judicieuſe, par des regles fines, qui ſe ſentent & qu'on ne peut exprimer, avoir appris le ſecret de faire avec juſteſſe la prompte application de ces principes à toutes les eſpeces différentes de cauſes. Que d'obſtacles même dans cette application! Comment arriver à cette déciſion que l'évidence a ſeule droit de produire? Je m'efforce de remédier au défaut de mes facultés par une méditation profonde, par un amour ardent de l'équité. Mais que je crains encore de me tromper! (*Il remet pluſieurs papiers enſemble; il écrit quelque tems, il en prend d'autres*). Quoi!

un

un pere infirme & indigent, obligé de prendre la voie judiciaire pour obtenir des alimens de ſes enfans, lorſqu'il eſt prouvé ſur-tout qu'il s'eſt dépouillé pour eux! Fils dénaturés! ce n'eſt pas un bienfait que ce pere implore, c'eſt une dette qu'il vous ſupplie de lui payer. (*Il fait un geſte d'indignation, il prend pluſieurs doſſiers, & les compte*). Je pourrai encore décider cette affaire-ci. C'eſt une famille que je délivrerai un jour plutôt de la gueule dévorante du monſtre de la chicane; & un jour de plus pour celui qui attend ſon arrêt, paroît ſouvent plus long qu'une année. (*Il lit, & après un ſilence.*) Voyons encore. (*Un ſecond ſilence.*) Je crois être bien ſûr de ce que je prononcerai. . . . Ai-je bien tout revu? . . . Hélas! je ne ſuis qu'un homme! . . . N'aurois-je point, ſans le vouloir, préparé l'erreur des Juges Supérieurs? Ai-je toujours bien déterminé le paſſage de la vraiſemblance à la certitude? Ai-je toujours bien diſtingué la liaiſon néceſſaire des faits? Ai-je enfin, en ſuivant les pas des accuſés, en éclairant toutes leurs actions, cherché autant la preuve de leur innocence que celle de leur crime. On s'égare ſouvent ſoi-même dans les détours d'un labyrinthe où l'on croit marcher ſûrement. . . . (*Il tombe à demi-penché ſur ſon bureau dans l'attitude d'un homme accablé*). Aurois-je eu ce malheur? . . Juge Suprême! accorde-moi les lumieres dont j'ai beſoin! Daigne toujours veiller ſur ma langue. Qu'elle ſe glace, avant que de porter un jugement inique ou peu réfléchi.

SCENE II.

M. DE LEURYE, *Madame* DE LEURYE *en deshabillé.*

Madame DE LEURYE, *d'un ton pénétré.*

TOUJOURS le même, mon mari?

M. DE LEURYE.

Déjà levée, ma chere femme?

Madame DE LEURYE.

Déjà!.... Et vous! vous ne prenez plus de repos.... En bonne conscience, dis-moi, depuis quelle heure es-tu-là?

M. DE LEURYE.

Il ne me semble pas qu'il y ait longtems.

Madame DE LEURYE, *avec un grand soupir.*

Hà! mon bon ami, vous ruinez votre santé, & vous me causez bien du chagrin.

M. DE LEURYE.

Ma chere amie, il est des causes qu'il faut revoir à plusieurs repriſes, surtout lorsqu'on touche au moment de les décider.

Madame DE LEURYE, *avec une certaine vivacité.*

Mais faut-il pour cela passer toutes les nuits

preſque ſans relâche, & ne dois-tu pas, avant tout, te conſerver pour ta femme & pour ton enfant?

M. DE LEURYE, *mettant la main ſur des procédures.*

Mes premiers enfans ſont les infortunés qui attendent après moi. De ces papiers que tu vois & qui te ſemblent muets, s'élevent des gémiſſemens qui frappent mon oreille. Ils ſemblent me dire: *Jugez-nous, jugez-nous...* Une charge auſſi importante que la mienne abſorbe le devoir & de pere & d'époux..... Ne t'en offenſe point, ma chere moitié: entre en idée chez ceux dont voilà les procès qui vont être jugés..... Crois-tu qu'ils aient dormi tranquillement cette nuit?.... C'eſt demain, c'eſt demain, les entendras-tu répéter à chaque heure, c'eſt demain que ſe décide ma fortune: c'eſt-à-dire, le repos de ma vie entiere, & l'exiſtence de mes jeunes enfans.... Comme ils frémiſſent!.... comme ils diſent tout bas & ſans ceſſe: *Mais a-t-il bien tout vu, tout examiné, tout peſé!*... L'incertitude les mine, les dévore.... Ils preſſent vingt fois l'oreiller de leur tête brûlante; ou, s'ils ferment un inſtant la paupiere, c'eſt moi, c'eſt moi, qu'ils voient aſſis ſur le tribunal & prononçant leur arrêt... Va, quelques heures ravies au ſommeil ſont trop récompenſées par l'emploi qu'on en fait.

Madame DE LEURYE.

Encore ces pauvres plaideurs n'ont-ils que leurs affaires en tête; &, ſi leur ſommeil en eſt ſuſpen-

du, dès que tu auras prononcé, la joie & le repos rétabliront le calme dans l'ame du juste. Mais toi, mon vertueux ami, de nouvelles discussions succéderont sans cesse aux anciennes, & te raviront continuellement à ta femme, à ta fille, à toi-même. . . O mon ami! je te le répete en gémissant, tu abreges tes jours!

M. DE LEURYE.

Il s'agit moins de vivre long-tems, que de vivre utilement. La providence veillera sur vous deux, si je viens à succomber au milieu de mes travaux...

Madame DE LEURYE, *presqu'en larmes.*

Hé! vous succomberez.

M. DE LEURYE, *d'un ton consolant.*

Ce n'est pas celui qui se repose le plus qui est le moins sujet aux maladies. Je me sens d'autant plus fort que je me donne de peines; & plus je fais de bien, mieux je me porte.

Madame DE LEURYE.

Trop digne Epoux! je ne puis que t'admirer, t'aimer & te plaindre.

M. DE LEURYE.

Me plaindre! & pourquoi?

Madame DE LEURYE.

Qu'avois-tu besoin d'accepter cet emploi si pénible à remplir! Que cette place te coûte de soins & d'inquiétudes! Ne serions-nous pas plus heureux, confondus dans cette classe de citoyens qui, n'ayant que des devoirs faciles, menent une vie tranquille,

exempte de travaux, & qui sur-tout n'ont à répondre de rien.

M. DE LEURYE.

Je l'ai accepté, cet emploi, parce que je me suis senti assez de courage pour le remplir. J'ose dire plus, je me suis cru obligé de le postuler, dans la crainte de perdre l'occasion de faire à mes semblables tout le bien que je pouvois leur faire. Les biens & les droits des pauvres habitans de la campagne sont souvent en aussi mauvaises mains que leurs corps, par une suite de l'incapacité de ceux qui exercent la profession de Juges & de Médecins. Mon attachement à mon cher Protecteur, mon amour pour la vie champêtre, m'ont fait choisir ce séjour. Devois-je ensevelir les lumieres que quinze ans d'étude assidue m'ont données? *J'ai eu le zèle de mon état; j'ai dû l'avoir;* je m'en glorifie. Que l'homme qui se sent injuste & lâche, cache avec soin l'emploi d'une vie obscure; que l'homme stupide chérisse l'oisiveté, & reste comme immobile dans la prison où son ame sommeille: mais que celui qui a senti dans son cœur une parcelle de ce feu sacré qui invite à la vertu, que celui-là, dis-je, coure se saisir avidement des places où il lui est permis de la montrer avec éclat. Que parle-t-on de ses peines? Les peines de l'homme de bien sont dans le désordre de la société; ses plaisirs sont dans l'état contraire... Je te pardonne tes allarmes: tu es épouse & mere, & te concentrant toute entiere dans les devoirs que ces titres t'imposent, tu peux en méconnoître d'autres.

Madame DE LEURYE.

Avec ces sentimens nobles & généreux, mais pourtés peut-être un peu trop loin, veille du moins à jouir longuement de cette estime publique que tu t'es si justement acquise.

M. DE LEURYE.

On ne meurt jamais avec regret, quand on a trouvé le secret d'être bien avec soi-même; c'est de l'emploi du tems que dépend la consolation ou l'amertume de la dernière heure. Qui s'est refusé à celle du travail, n'a pas mérité la vie. Il n'a point vécu en effet. Si je tombe au milieu de ma carrière, Dieu daignera peut-être, en sa clémence, me récompenser comme si je l'eusse achevée.

Madame DE LEURYE.

Je respecte trop tes sentimens pour les combattre, & peut-être effectivement me rendrois-je coupable, si je cherchois à attiédir un zele aussi utile à tes concitoyens; modere seulement ce feu si rare, afin qu'il dure plus longtems. (*Ils se serrent les mains, en se regardant avec tendresse*). J'ai oublié, en entrant, de te dire que le Comte est de retour de son voyage. Il est arrivé à sa terre hier sur le midi.

M. DE LEURYE.

L'as-tu vu ici?...

Madame DE LEURYE.

Oui; il est venu l'après-dînée à deux différentes fois. Il devoit repasser encore le soir: il avoit grand desir de te voir; mais il ne t'eût pas rencontré: tu

étois allé arpenter toi-même les terres de ces bons Laboureurs que tu as mis enfin d'accord.

M. DE LEURYE.

Il a donc marqué beaucoup d'empreſſement à vouloir me parler?

Madame DE LEURYE.

Oh! beaucoup; il ſembloit fort preſſé de converſer avec toi. Il a laiſſé même échapper pluſieurs traits d'impatience; mais il ne m'a rien dit de plus... Nous avions compagnie.

M. DE LEURYE.

A-t-on fait avertir ce Laboureur, ainſi que je l'ai recommandé?

Madame DE LEURYE.

Oui, mon bon ami; il doit être ici de grand matin.

M. DE LEURYE.

Bon! ſon affaire eſt une de celles qui doivent être jugées aujourd'hui ſans autre délai.

Madame DE LEURYE.

Et croyez-vous que cette affaire...

M. DE LEURYE, *en ſouriant avec fineſſe.*

Je vois, ma chere, que le Comte vous a dit quelques mots...

Madame DE LEURYE.

Non, mon bon ami; mais j'ai entendu parler ſon Intendant. Je voudrois ſavoir ſi les choſes ſont telles...

M. DE LEURYE, *l'interrompant.*

Ma chere amie, nos petites conventions ne font-elles pas que je ne parlerai jamais de cela qu'à l'Audience ?

Madame DE LEURYE.

Pardon... J'ai tort... Pardon, je deviens toujours femme ſans m'en appercevoir.

(*M.* DE LEURYE *enferme tous ſes papiers ſous la clef, à l'exception d'un porte-feuille qu'il laiſſe ſur le bureau.*)

SCENE III.

M. DE LEURYE, *Mad.* DE LEURYE, THERESE.

(*Une fille domeſtique entre, portant un bouillon dans une grande écuelle d'argent. Thereſe court à elle, le lui ôte des mains, & va le préſenter elle-même à ſon pere.*)

THERESE, *gaiement.*

BON jour, cher papa, bon jour; prenez ce bouillon avant tout, & puis après, que je vous embraſſe.

M. DE LEURYE, *recevant l'écuelle, & l'embraſſant avant de boire.*

Ah! ah! tu es déja levée auſſi, toi!

THERÉSE.

Il faut bien ſe lever matin, ſi l'on veut vous voir avant que vous ſortiez... Eſt-il bon, papa?

M. DE LEURYE, *après avoir bu.*

Excellent, ma chere Thereſe. (*A ſa femme*). Elle ſe porte à merveille, ce matin...

THERÈSE.

Je me porte toujours bien, quand je vous vois; car je ſuis ſi contente... Mais vous allez encore revenir bien tard aujourd'hui.

M. DE LEURYE.

Dis-moi, combien as-tu brodé de jolies fleurs hier dans toute ta journée?

THERESE.

Oh! je ne les ai pas comptées, mais vous verrez, vous verrez... avant peu. (*bas à ſa mere, en lui faiſant un ſigne*). Il ne faut rien dire.

M. DE LEURYE, *s'en allant.*

Allons, allons, nous examinerons tout cela cet après-midi.

Madame DE LEURYE, *à ſa fille.*

A-t-on rangé là-dedans tout ce qu'il faut?

THERESE.

Oui, maman... papa peut s'habiller, quand il lui plaîra, tout eſt prêt.

M. DE LEURYE, *revenant ſur ſes pas.*

C'eſt Girau, le Laboureur, qu'on a fait avertir? On ne s'eſt pas trompé ſans doute? car il y en a deux de ce nom... C'eſt celui-là qui eſt neveu du défunt curé, & qui a reçu dans ſon état une certaine éducation.

Madame DE LEURYE.

Juſtement; le voiſin du Comte, celui qui éleve ſi bien ſes enfans...

M. DE LEURYE.

Bon... quand il arrivera, ma femme, qu'on me faſſe avertir ſur le champ.

Madame DE LEURYE.

On n'y manquera pas, mon bon ami.

(*M.* DE LEURYE *ſort.*)

SCENE IV.

Madame DE LEURYE, THERESE.

THERESE.

MAMAN, j'ai quelque chose à vous dire que je ne vous ai pas encore dit, & qu'il faut pourtant que je vous dise.

Madame DE LEURYE.

Qu'est-ce que c'est, ma fille?

THERESE, *avec un petit soupir.*

C'est *du chagrin* que j'ai.

Madame DE LEURYE.

Du chagrin! à votre âge...

THERESE.

Oui... le cher papa a toujours l'air un peu malade... ne remarquez-vous pas cela comme moi?.. pourquoi donc a-t-il toujours cet air-là?

Madame DE LEURYE.

Ma fille, c'est qu'il n'épargne point ses peines pour bien remplir ses devoirs.

THERESE.

On prend donc un air malade, quand on remplit bien ses devoirs?

Madame DE LEURYE.

Ma chere enfant, cet air malade n'eſt rien qu'une fauſſe apparence, & l'ame ſe porte toujours bien : voilà le principal. Ne juge point de la ſanté par les couleurs du viſage : apprends de moi de bonne heure, ma chere Thereſe, que la vraie ſanté eſt celle de l'ame ; le reſte eſt trop peu de choſe pour y faire beaucoup d'attention.

THERESE.

Maman, & moi, mon ame ſe porte-t-elle bien?

Madame DE LEURYE.

Oui, ma chere enfant, elle ſe porte bien ; dès qu'elle ſera malade, viens à moi & je la guérirai.

THERESE.

Maman, il ne faut pas dire au cher papa ce que je brode pour lui, j'ai peur qu'il ne le devine. Il me croit toujours après ce ſac à ouvrage. Nous allons bien le ſurprendre avec ces belles manchettes pour le jour de ſa fête.

Madame DE LEURYE.

Penſes-tu avoir fini pour ce tems-là?

THERESE, *vivement.*

Oh! je paſſerai plutôt toutes les nuits...

SCENE V.

Les Acteurs précédens, LE GRIS.

LE GRIS.

MONSIEUR le Comte.

Madame DE LEURYE, *un peu surprise.*

Si matin!.. Faites toujours entrer.

THERESE.

Je vais aller avertir mon papa... il l'a dit...

SCENE VI.

LE COMTE DE MONREVEL, *Madame* DE LEURYE, THERESE.

LE COMTE, *entrant familièrement & en tenant Thérese par la main.*

OH! pour le coup il ne sera pas sorti; je pense... Nous le tenons, cette fois... Je vous souhaite le bon jour, Madame, & la charmante petite... Mais elle est tout-à-fait gentille à demi-habillée comme cela.

THÉRÈSE, *en se fuyant.*

Mais, Monſieur, vous venez de trop grand matin auſſi... vous nous ſurprenez.

Madame DE LEURYE, *ſur le point de gronder.*

Voyez donc cette petite...

LE COMTE.

Ah! ne la grondez point, de grace... Il faut laiſſer à l'enfance toutes ſes naïvetés.

(*Thérèſe ſort.*)

Madame DE LEURYE.

Monſieur le Comte, vous devez ſçavoir qu'ici toutes les heures ſont également à vous.

LE COMTE.

Je le ſçais; & votre époux eſt bien, l'homme que j'aime le mieux dans le monde, à qui je ſuis le plus ſincerement attaché: ne voilà que ſix ſemaines d'abſence, & je ſouffrois beaucoup de ne plus le voir... & la charmante enfant! que je voudrois pouvoir vivre à vos côtés. Je ſens de plus en plus que je vous aime tous d'une affection ſans réſerve.

Madame DE LEURYE.

Dans tous les tems vous nous avez toujours témoigné tant de bontés, que nous pleurons quelquefois, mon époux & moi, de tendreſſe & de reconnoiſſance, en ſongeant à tout ce que vous avez fait pour nous.

LE COMTE.

En vérité, tout cela me fait encore plus de plai-

ſir qu'à vous-mêmes, & j'attends que Thereſe ait atteint l'âge, pour l'établir d'une maniere qui ſera plus d'un jaloux.

Madame DE LEURYE.

Orphelin dès ſa plus tendre enfance, mon époux peut dire avoir trouvé en vous un pere, un pere tendre...

LE COMTE.

Il avoit perdu ſes parens, j'ai dû les repréſenter; je ſuis ſon parrain, j'ai rempli des devoirs fondés ſur des ſermens, & qui me ſont devenus enſuite bien chers... Mais je ne ſuis pas à la fin... N'en parlons plus, Madame; j'ai toujours fait plus de cas des actions que des paroles.

Madame DE LEURYE.

Vous nous ſurprenez chaque jour par de nouveaux bienfaits; vous êtes ſi ingénieux dans les dons de votre tendreſſe!

SCENE VII.

LE COMTE, M. DE LEURYE *habillé.*

(*Dès que M. de Leurye paroît, Madame salue le Comte & se retire.*)

M. DE LEURYE, *courant au Comte en lui serrant les mains.*

QUE j'ai de plaisir à vous revoir, à vous embrasser, mon cher & honoré bienfaiteur.

LE COMTE, *lui faisant les mêmes amitiés.*

Bon jour, mon cher de Leurye; bon jour, aimable homme.

M. DE LEURYE.

Vous êtes venu hier plusieurs fois, & toujours sans me rencontrer.

LE COMTE.

Oui, ce dont j'ai été assez fâché; car je suis impatient de causer avec vous. Il s'agit de cette petite affaire que j'ai laissé aller d'elle-même, parce qu'elle étoit entre vos mains... (*en souriant.*) Vous êtes mon Juge, au moins; &, ma foi, je viens vous solliciter tout de bon.

M. DE LEURYE.

Je ne suis ici qu'un homme qui vous chérit, vous respecte.

LE COMTE.

Dites en un seul mot que vous êtes un véritable ami.

M. DE LEURYE.

Vous m'avez permis de m'honorer de ce titre : mais tout cher qu'il est à mon oreille & à mon cœur, je vous en donne un dans le fond de mon ame, qui peint autant d'attachement & plus de respect.

LE COMTE.

Revenons à notre affaire ; je l'ai extrêmement à cœur, je vous en avertis... Vous ne vous en doutez seulement pas... Sçavez-vous bien que vous avez fait trembler mon Procureur ; il m'a écrit que vous avez appointé l'affaire, qu'il avoit des craintes, & que vous *pourriez bien la juger* à mon désavantage. Enfin, il est accouru, à mon arrivée, me renouveller toutes ses allarmes : je lui ai envoyé, comme vous sçavez, un mémoire instructif, fait par un célèbre Avocat. Est-il vrai que vous êtes sur le point de juger cette affaire, ainsi qu'on vient de me le dire encore ?

M. DE LEURYE.

Il est vrai ; je rends sentence aujourd'hui.

LE COMTE, *étonné.*

Aujourd'hui ?

M. DE LEURYE, *avec tranquillité.*

Je l'espere.

LE COMTE.

Quoi ! sitôt !

M. DE LEURYE.

Pourquoi tarder? Il n'eſt pas néceſſaire de prolonger, quand il y a aſſez d'éclairciſſemens.

LE COMTE.

Mais je vous apporte, moi . . . des pieces nouvelles.

M. DE LEURYE.

Je les eſtime à peu-près inutiles.

LE COMTE.

Celles que vous avez vues ſont donc ſuffiſantes? Hé bien! parlez-moi, de Leurye; je ſuis venu pour cela, je veux ſçavoir de votre bouche comment vous prenez les choſes.

M. DE LEURYE.

Je le ferai avec franchiſe, Monſieur le Comte: j'ai lu très-ſcrupuleuſement les pieces faites de part & d'autre. Je les ai comparées, & ſur-tout le dernier mémoire de votre Avocat. C'eſt un homme d'eſprit que cet Avocat; il écrit bien, très-bien. Ses plaidoyers ſont preſque des morceaux académiques. Il a beaucoup de fineſſe, des tours adroits, de la véhémence; &, dans les endroits qu'il ne peut rendre clairs, il ſçait s'échapper, en donnant le change ſur d'autres objets qui vous rejettent ſi loin, ſi loin de la vraie queſtion, de la queſtion fondamentale, qu'on la perdroit de vue ſans une attention ſuivie, exacte & même ſévere. Votre partie adverſe, ce bon campagnard, qui ne connoit pas les habiles gens, eſt auſſi mal ſervi que vous l'êtes bien. Il a confié ſes intérêts au Procureur le plus ignare qui ſoit à cent

lieues à la ronde, & je ne doute point que lui-même ne s'expliquât beaucoup mieux : mais abſtraction faite de la façon d'écrire, je lui trouve juſqu'à cette heure un certain droit inconteſtable : ſa propriété eſt prouvée ; &, s'il faut le dire, rien de plus juſte au fond que ſes demandes.

LE COMTE.

Prenez bien garde... Vous n'y êtes pas... Mon ami... cet héritage dépend du Domaine de mon Comté. Il n'a aucun titre pour s'en prétendre propriétaire. Il n'en préſente aucun. Sa poſſeſſion & celle de ſon pere ne peuvent lui ſuppléer un titre. Ils ont joui de mauvaiſe foi.

M. DE LEURYE.

Quoi ! vous demandez un certain ordre de papiers à des gens qui ne ſavent pas lire ! Un Payſan ne doit pas ſe trouver en danger de perdre ſon patrimoine, parce que ſon grand-pere l'aura fait Laboureur, au lieu de le mettre chez un praticien. La bonne-foi des gens de ſon eſpece leur fait croire qu'ils n'ont pas beſoin de ces papiers. Au ſurplus, je connois deux titres à ce Payſan ; ſa poſſeſſion & vos titres.

LE COMTE, *étonné.*

Que dites-vous ? Vous n'y penſez pas, de Leurye... Mon terrier me donne ce terrein. C'eſt une choſe authentique. N'avez-vous pas vu que la reconnoiſſance n'annonce que trois arpens & demi, tandis que ce Payſan en poſſede plus du double ; d'où il ſuit manifeſtement qu'il a anticipé ſur les terres de mon Domaine.

M. DE LEURYE.

Oui, votre dernier terrier le feroit croire; mais deux anciens terriers antérieurs, que votre Procureur a produits (heureuſement ſans les avoir lus) rectifient cette reconnoiſſance, & prouvent que ce Payſan ne poſſede rien de trop. Votre Avocat n'a point vu ces deux pieces; & toute l'éloquence de ſon Mémoire porte à faux. Ces deux anciens terriers ſont devenus des pieces communes contre les deux parties, ſur leſquelles je dois fonder ma déciſion.

LE COMTE, *ſtupéfait.*

Ce que vous me dites-là me confond, en vérité... Avez-vous bien lu?..

M. DE LEURYE.

Oui... très-bien... Même il paroît que vous n'êtes pas le ſeul qui ayez deſiré cette portion de terre, puiſque dans le dernier terrier on s'eſt ménagé un titre pour s'en emparer. Vous ſavez qu'il eſt des Seigneurs qui abuſent de leur crédit, oppreſſent leurs vaſſaux, leur font reconnoître des droits qu'ils n'ont pas, & s'emparent de leurs communes.

LE COMTE.

Je ne puis revenir de la ſurpriſe où vous m'avez jetté...

M. DE LEURYE.

Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu d'abord de cette affaire? Je vous aurois empêché de plaider.

LE COMTE, *froidement.*

J'ai eu mes raiſons.

M. DE LEURYE.

Soit : mais vous ne voulez point avoir le bien d'autrui, & j'eſpere vous épargner ce malheur. . . Vous n'avez pas plus de droit ſur cette portion des biens de ce Laboureur, qu'il n'en a ſur toute votre Terre : ſelon ce qu'on m'en a rapporté, c'eſt un parfait honnête-homme, un bon pere de famille.

LE COMTE.

On vous a dit vrai ; c'eſt un fort honnête-homme : mais c'eſt bien auſſi l'homme le plus entêté que je connoiſſe... Il faut, cependant, qu'il me cede ; je l'y forcerai plutôt. Oh ! j'emporterai ce morceau...

M. DE LEURYE.

Il n'eſt pas encore venu ſe préſenter une ſeule fois ; *cela m'étonne* ; il répete toujours qu'il eſt tranquille, qu'il eſt ſûr de ſon bon droit : je l'ai fait cependant avertir de ne pas manquer de venir me trouver ce matin. Je veux un peu l'interroger avant que de finir... Il ne doit pas tarder.

LE COMTE.

Tant mieux ; vous le gagnerez plus facilement que moi...

M. DE LEURYE.

Si vous pouviez vous arranger avec lui à l'amiable, j'en ſerois très enchanté ; car, je ne vous le diſſimulerai pas, c'eſt pour vous une affaire perdue.

LE COMTE, *avec chaleur.*

Une affaire perdue !

M. DE LEURYE.

Heureuſement que pour un homme de votre opulence, c'eſt peu de choſe.

LE COMTE, *avec une certaine impétuoſité.*

Ce peu de choſe eſt plus que vous ne penſez, plus que vous ne pouvez imaginer. Je ſuis venu exprès. Je ne prétends point que vous regardiez cette affaire-ci auſſi indifféremment; (*brusquement*) elle eſt plus importante que vous ne croyez. Aſſeyons-nous, je vous prie, & écoutez-moi.

M. DE LEURYE.

Avant tout, obſervez que nous parlons comme amis & non autrement. ... Je ne doſs pas douter de la nobleſſe & de la juſtice de votre cœur... Là, avouez-le franchement; ne ſentez-vous pas une répugnance ſecrette à pourſuivre ce Laboureur? C'eſt le patrimoine de ſes ancêtres; &, s'il avoit le malheur de n'avoir pas de titres ſuffiſans pour fonder ſa propriété, non, ce n'eſt pas vous qui voudriez profiter de cette perte pour envahir une poſſeſſion dont il a joui tranquillement depuis qu'il eſt au monde.

LE COMTE.

Je vous aime bien ſur ce ton-là, mon cher de Leurye... C'eſt penſer encore plus en homme qu'en Juge: c'eſt à l'homme auſſi que je parle. Certainement, je ne veux lui faire aucun tort; ſi j'avois cet indigne projet, votre voix ſuffiroit pour m'en faire rougir. Vous allez tout ſavoir. (*Ils s'aſſeyent*). Il y a trois ans que je poſſede cette Terre, & jamais rien ne m'a tant paſſionné que cette acquiſition: vous

le savez; j'en ferois, je crois, devenu fou, si je l'eusse manquée. La liberté d'y bâtir à ma fantaisie, fait toutes mes délices. Vous avez vu avec quelle promptitude (qui tenoit de l'enchantement) j'ai fait changer toute la disposition du sol. Quel plan a jamais été plus merveilleusement imaginé? & l'exécution a été un nouveau prodige... Eh bien! mon ami, tout ce qui s'est fait n'est rien auprès de ce qui peut s'y ajouter: ce petit & malheureux coin de terre pour lequel je plaide, & plaiderai, est le couronnement, la fin, la perfection de tous mes autres projets. Il est impossible qu'il n'appartienne pas à mon parc; par l'avantage singulier qu'il lui donne. Renouvellez votre attention. Vous vous rappellez bien la situation des lieux? Eh bien! ce terrein tant débattu est en *ligne droite en perspective au fallon* de mon Château. C'est un monticule qui s'éleve en gradin, & sur lequel je fais bâtir le plus joli pavillon aërien, & dont les portiques se trouveront en face de notre vestibule. De-là nous découvrirons tous les pays circonvoisins. Ce sera un aspect délicieux, un point de vue unique; sans compter que nous trouverons au pied une source d'eau limpide; moi qui en cherchois une depuis si longtems. Dans un endroit où l'on n'appercevoit qu'une masure & des granges, s'élevera une espece de Temple, qui sera celui de l'Amitié: &, de cette eau qui ne servoit qu'à des canards, je ferai construire le plus superbe bassin. Au bas, une grotte; sur le côté, un petit bois; vers la droite, un kiosque. (*Se fouillant*). Parbleu! je suis un grand sot; j'ai-là mon plan en poche, & je ne vous le montre pas. Cette affaire me dérange la tête. (*Il*

déroule ſon plan). Tenez, regardez bien. Voyez de vos propres yeux; ſi la terraſſe, le château, le parc, le veſtibule, le pavillon, & le baſſin ne correſpondent pas parfaitement en lignes paralleles.

M. DE LEURYE.

En effet, cela ſeroit admirable. . . Je me figure tout ceci en imagination: mais dans ce moment-ci, ce n'eſt pas de conſtruction qu'il s'agit.

LE COMTE.

Voici le fait. . . Mon plan conçu, mon homme d'affaires me dit que ce terrein avoit été uſurpé ſur le domaine de ma ſeigneurie. Cependant, ſans vouloir uſer d'aucun droit, je me ſuis tranſporté chez ce Laboureur; je l'ai prié, le plus poliment du monde, de me vendre ſon champ: je me ſuis fait voir à lui tout entier avec ma folie; je ne ſais point me déguiſer. Je ne lui ai point caché le deſir violent qui me poſſédoit. Ce diable d'homme, profitant de mon foible, ſoit par malice, ſoit pour faire l'homme d'importance, me refuſa net. Je penſai que c'étoit pour avoir un plus haut prix: je le hauſſai, je lui fis des offres, mais des offres extravagantes; & plus j'enchériſſois, plus il s'obſtinoit..... Jugez du dépit qui m'anima, je me retirai confus; &, quelques ſemaines après, je récidivai mes tentatives, j'employai des émiſſaires de toute nature. Je lui propoſai des échanges de toute eſpece. Rien ne put le gagner... Je reconnus alors une intention directe de me contrarier, j'en conçus une douleur qui ne peut s'exprimer. Le croiriez-vous? Chagrin, outré de ne pouvoir faire cette acquiſition, j'en tom-

bai

bai malade à la fin; oui malade... Cependant on eſt chargé de voir ſi je n'ai pas réellement des droits, qu'au fond je n'avois mille envie de faire valoir. On parcourt, on fouille mon terrier, on trouve une petite piece, ah! bien bonne! une ſimple reconnoiſſance de l'héritage, qui conſtate que ce payſan, ou ſon ancêtre, a anticipé ſur le domaine de ma terre. *Il eſt décidé*, d'après la Coutume, que je m'emparerai préalablement.... Tout le monde m'y pouſſoit.... J'étois piqué au vif; je laiſſai faire mon Intendant qui a tout conduit, mais toujours intérieurement bien réſolu de dédommager ce Payſan, dès qu'il viendroit à être raiſonnable; ce n'eſt qu'à une eſpece de vente forcée que je veux le réduire. Je me propoſe même alors de le traiter généreuſement, quoique j'aie lieu d'être mécontent... Vous penſez bien que mon deſſein n'a jamais été de le ruiner.

M. DE LEURYE.

Que vous auriez pu vous épargner de peines à l'un & à l'autre! Eh! dites-moi, ce ſurplus d'agrément, quelque enchanteur qu'il vous paroiſſe, vaut-il l'inquiétude que vous avez éprouvée, & celle en même tems que vous lui avez fait ſentir?

LE COMTE.

Tranchons là-deſſus, de Leurye: je ne veux point que vous me preſſiez ſur cet objet. C'eſt une paſſion folle, j'en conviens; mais votre morale ne peut que m'aigrir. J'ai bravé mes propres reproches; n'allez pas plus avant; il eſt des foibleſſes qu'il faut ſçavoir pardonner à mon âge, c'eſt la derniere fantaiſie que j'aurai; elle me domine à un point que,

si je ne me contente, mon château & la vie me deviendront insipides. Ce desir est le hochet de ma vieillesse; chaque âge a le sien. Rappellez-vous le tems où vous soupiriez après celle que je vous ai obtenue pour épouse, en rompant tout obstacle contraire.... Que seriez-vous devenu, si je ne l'eusse emporté?

M. DE LEURYE.

Il est certain que je n'aurois pu survivre à cette perte; je n'oublie point que vous seul avez décidé mon bonheur; &, pour ce seul bienfait, je vous dois plus qu'à ceux qui m'ont donné le jour.

LE COMTE.

Nous sommes convenus, de Leurye, que vous ne prendriez jamais ce ton-là..... Je connois votre cœur..... Je sçais que vous m'aimez; mais les expressions de votre reconnoissance sont ordinairement si vives, qu'elles me causent une trop grande émotion.

M. DE LEURYE.

Vous m'imposez toujours silence... Eh! puis-je vous voir autrement qu'en pere? Vous m'avez tenu lieu de tout; vous m'avez adopté; je n'ai connu que vos bontés dès ma plus tendre enfance, remis dès mon berceau entre vos mains généreuses....

LE COMTE.

Vous pourrez vous acquitter aujourd'hui envers moi, de Leurye.... Vous m'entendez.

M. DE LEURYE.

J'attends ce Laboureur. Je souhaite qu'il consen-

se à vendre. Je ne desire rien tant que de voir l'affaire s'arranger à l'amiable; il faut le gagner à quelque prix que ce soit.

LE COMTE.

Et si l'on ne pouvoit le gagner?

M. DE LEURYE.

Il faudroit vous attendre à perdre; je suis forcé de vous en prévenir.

LE COMTE, *en colere.*

Comment! comment! y pensez-vous? Songez-vous que c'est à moi que vous parlez? Et, après tout ce que je viens de vous dire, un mot aussi cruel a-t-il pu sortir de votre bouche? . . . Est-ce-là être mon ami? . . .

M. DE LEURYE, *le prenant par la main.*

Faisons un tour de jardin, en attendant notre homme, il aura peut-être changé d'humeur. . . De nouvelles propositions pourront le flatter. . . Venez; rien ne rafraîchit le sang comme une petite promenade du matin; nous allons peser tranquillement vos intérêts & les siens, & les concilier, s'il est possible, avant l'heure du jugement.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GIRAU, *ſeul, regardant de tous côtés.*

Voici donc la maiſon de notre Juge..... C'eſt pour la première fois que nous y entrons, car nous n'avons jamais eu de procès avec perſonne, Dieu merci, & celui-ci eſt bien le premier; mais certes nous ſommes pouſſés à bout..... C'eſt un honnête homme que notre Juge, nous l'avons vu opérer..... Voilà pourquoi nous avons toujours dormi tranquilles..... Il y a une juſtice ſur terre, comme il y a un ſoleil au firmament; le ſoleil, depuis que nous ſommes au monde, nous a vu dans notre chaumiere; la juſtice des hommes ne nous en chaſſera pas..... Non, cela n'eſt pas poſſible; car autrement, voyez-vous, tout ſeroit bouleverſé; &, puiſque le ſoleil qui ſe leve tous les matins, va ſe coucher tous les ſoirs, nous devons rentrer de même, après nos travaux, dans notre ancienne demeure, ainſi que nous faiſions ci-devant avant ce tant malheureux déſaſtre... On a mis ma cabane à bas: eh bien! ceux qui ont eu cette indignité, la releveront à leurs dépens..... Cela doit être, cela ſera... Notre femme étoit inquiette..... La pauvre femme!..... Nous lui avons dit: ne te chagrine point,

femme, parce qu'il y a là-haut une Providence qui voit tout ce qui se passe ici-bas, & qui fait que les mauvais génies ne riront pas toujours les derniers.... Il y a-là certaines choses qui, malgré les méchans caracteres, ne peuvent long-tems durer: car autrement tout seroit sans-dessus dessous sur la terre. Or je réfléchis à part moi, qu'il faut un ordre à tout.

SCENE II.

GIRAU, THERESE.

THERESE, *en faisant une révérence.*

MONSIEUR, c'est vous qui êtes M. Giraud, n'est-ce pas?

GIRAU.

Oui, ma belle Demoiselle.

THERESE.

Mon papa a recommandé de ne point vous faire attendre, & de l'avertir sitôt que vous seriez arrivé.... Je vais tout de suite lui dire que vous êtes ici. . .

GIRAU.

Vous êtes bien bonne & bien obligeante: nous attendrons ici tant qu'il faudra, sans trouver le tems

long. Nous ſavons que Monſieur votre pere a plus d'une perſonne à contenter.

THERESE, *faiſant une révérence gracieuſe à Girau.*

Vous l'allez voir, il n'eſt pas bien loin: car il eſt dans notre jardin.

SCENE III.

GIRAU, *ſeul.*

VOILÀ une enfant bien élevée, par exemple.... Cette politeſſe-là n'eſt pas menteuſe. On ſent qu'elle part-là du fond du cœur. . . . Cela fait plaiſir à voir. . . . Tenez, on reconnoît un digne homme à la révérence de ſa petite fille. . . Il y entre un air affable, un je ne ſçais quoi qui ne ſe voit pas dans la maiſon des orgueilleux. . . Oh! le voilà lui-même.

SCENE IV.

LE COMTE, M. DE LEURYE, GIRAU.

GIRAU, *son chapeau à la main.*

MONSIEUR le Juge, nous ne venons pas vous prier de nous rendre juſtice; car nous vous ferions-là une très-groſſe inſulte. Nous n'allons pas prier le dimanche M. le Curé de dire la grand-meſſe; & ſi, il la chante.... Nous venons tant ſeulement pour obéir à votre ordonnance.... Nous ſçavons que vous êtes bien avec M. le Comte que voilà. Il vous vient voir de grand matin lui! Nous n'avons pas tant de tems à notre diſpoſition; mais nous ne craignons rien pour cela, parce que nous ſommes ſûrs & certains en nous-mêmes que nous avons droit & raiſon, & que vous avez d'ailleurs, par la bonté du ciel, des lumieres en tête, & de l'équité dans le cœur. (*Saluant le Comte*). Serviteur, Monſieur le Comte.

M. DE LEURYE.

M. Girau, puiſque vous m'avez voulu pour Juge, quoique vous euſſiez pu me récuſer, je le ſerai. J'ai voulu vous entendre vous-même. Il ne faut point qu'un Juge prononce définitivement, ſans avoir converſé, autant qu'il eſt poſſible, avec les deux parties.

GIRAU, *se couvrant.*

Nous avons expliqué notre cause à vos Messieurs Procureurs, qui vous l'ont rendue dans un langage où, par ma foi, nous n'entendons plus rien nous-mêmes. Ils me font tourner la tête avec toutes leurs demandes, & ce n'est pas encore celle d'argent qui nous tracasse le plus; mais chaque jour il leur faut quelques nouvelles paperasses. Ils appellent cela des pieces, des titres; & où veulent-ils que nous trouvions ces titres & ces pieces? Dans notre famille, nous n'avons jamais été bien curieux de conserver de semblables griffonnages; & sans Monsieur le Comte qui s'est rendu notre adversaire, nous ignorerions encore ce que c'est que titres, coutumes, terriers, exploits, significations, & tous ces noms qui ressemblent comme deux gouttes d'eau à ceux du grimoire.

LE COMTE, *appuyé sur sa canne.*

Vous devez donc me bien détester.

GIRAU.

Dieu vous garde de tout accident.... Mais certes, nous ne sommes pas payés pour vous aimer; si nous disions le contraire, nous mentirions, voyez-vous!

M. DE LURYE.

Cependant Monsieur le Comte n'est connu dans tous les environs que par des bienfaits. On chérit généralement sa personne, & l'on ne peut penser qu'un cœur aussi généreux veuille jamais vous faire le moindre tort.

GIRAU.

Du tort!... Oh! c'est bien pis que du tort...

Non, jamais la méchanceté des hommes inſpirés par le plus noir Démon, ne fut auſſi épouvantable. C'eſt l'enfer qui a ſouffié une telle chicane. . . On veut acheter mon bien, & moi je ne veux pas le vendre : à nous permis, ſans doute. . . . . Que fait-on ? un jour que nous ſommes allés, avec tous nos enfans, travailler à notre petite ferme de Chali, arrive, pendant notre abſence, une armée d'ouvriers, qui défoncent mon champ, arrachent mes arbres, raſent l'antique & chere maiſon qui nous a tous vus naître. (*En ſanglottant*). Ah ! Monſieur, Monſieur, nous n'avons jamais éprouvé de notre vie un pareil coup au cœur. A l'aſpect de tout ce renverſement je tombai par terre immobile, dans le déſeſpoir. . . Mes pauvres enfans me prirent dans leurs bras, comme ſi j'étois mort, & en me relevant pouſſoient des cris pitoyables. . . . Revenu à moi, un maudit homme noir vient, m'accable d'écritures, en diſant de prouver que mon bien eſt à moi ; ce bien ſur lequel mon pere a vieilli juſqu'à quatre-vingts ans ; ces mains que vous voyez, ces mains calleuſes ſe ſont durcies dès l'enfance à en remuer la terre. . . . Elle eſt à moi, comme le ciel eſt à Dieu. Rendez-la à juſtice : je veux que mes enfans la labourent de même, & y trouvent leur ſubſiſtance ; ou s'il étoit poſſible qu'on eût l'abomination d'autoriſer la violence, parce que M. le Comte eſt un gros Seigneur, je me coucherois ſur la porte de la cabane qui nous reſte, & de-là je montrerois à tous les paſſans le champ que l'on nous auroit ravi. Mes enfans répéteroient à leurs petits enfans cette horrible injuſtice ; &

tant que l'ame nous battroit dans la poitrine, nos juſtes & éternels reproches ne ceſſeroient de ſe faire entendre autour de l'habitation, que la ſéquelle infernale nous auroit volée.

M. DE LEURYE.

Modérez-vous, Monſieur Girau.

GIRAU.

Que je me modere!.... Ah! ſi vous vous trouviez à notre place? ...

M. DE LEURYE.

C'eſt avec de la tranquillité que l'on parvient à s'entendre & à s'accorder. On a vu ſouvent les affaires les plus épineuſes s'arranger un inſtant avant qu'on les jugeât; je deſirerois que vous ne fuſſiez pas ſi loin d'un accommodement: il ſeroit peut-être favorable à tous deux. Monſieur le Comte eſt plus diſpoſé que vous ne penſez, à vous traiter amicalement... Voyons, quelles ſont vos demandes?

GIRAU.

Mes demandes!

M. DE LEURYE.

Oui, à quoi vous bornez-vous, pour entrer en accommodement?

GIRAU.

Mes demandes! Elles ſont bien ſimples & fort aiſées à remplir. *Primò*, nous voulons d'abord que l'on nous rétabliſſe notre demeure, telle qu'elle étoit avant que l'on ſoit venu tout mettre à bas; enſuite, que notre maiſon ſoit reconſtruite ſur le même plan: & l'on n'aura pas beſoin d'Architecte; nous en ſervi-

nous bien nous-mêmes; car c'eſt nous, afin que vous le ſachiez, qui l'avons bâtie, il y a trente ans, quand elle a voulu tomber. Pour ce qui regarde le potager où étoient nos choux, nous avons produit un compte exact de la perte où nous a jettés ce malheureux dégât. Nous n'y avons pas ajouté une obole, Dieu merci. Notre compte étonne vos gens de Juſtice, qui ſe moquent de notre déſintéreſſement; mais nous ne voulons pas qu'il ſoit dit que nous ayons eu quelque bénéfice de notre infortune, & que nous ayons reçu un denier de l'homme qui, parce qu'il avoit de l'argent, eſt venu nous opprimer dans notre chaumiere. Qu'on nous rende ce qui eſt à nous; nous ne demandons rien de plus . . . Si la Loi le condamne à quelque amende, (comme nous imaginons que cela doit être) nous déclarons d'avance que nous abandonnons cette ſomme-là aux pauvres de la Paroiſſe.

LE COMTE.

Singuliere tête d'homme!

M. DE LEURYE.

Vous ne voulez donc pas vendre, Monſieur Girau?

GIRAU.

Non.

M. DE LEURYE.

A quelque prix que ce ſoit?

GIRAU.

Non.

M. DE LEURYE.

Mais, Monſieur le Comte vous offre deux fois

la valeur de votre terrein : exigeriez-vous davantage ?

GIRAU.

Nous n'exigeons rien ... Nous ne voulons que notre champ ... En un mot, faites-nous perdre, faites-nous gagner ... vous êtes le maître ... Je ne veux pas vendre ; je ne vendrai point.

M. DE LEURYE *va à son secrétaire, en tire son grand porte-feuille, & dit, en s'en allant, à voix basse :*

Ceci est positif ... Je vous laisse ensemble ... Tâchez d'entrer en accommodement ; il ne sera peut-être pas toujours inflexible. Il est dans la première chaleur du ressentiment ; cela pourra passer.

LE COMTE.

De Leurye, vous devriez rester ; vos raisons appuyeroient les miennes.

M. DE LEURYE.

Il vaut mieux que le débat soit sans témoins ... Vous serez plus libre l'un & l'autre ... Je reviendrai savoir ce qui se sera passé entre vous ... N'épargnez rien pour le gagner.

(*Il sort.*)

SCENE V.

LE COMTE, GIRAU.

LE COMTE.

Eh bien! voyons ... pouvons-nous parler enſemble à cœur ouvert?

GIRAU.

Tant qu'il vous plaira, Monſieur le Comte... Nous ne ſommes par fois que trop francs.

LE COMTE.

Vous ne me déplaiſez pas ainſi; dans quatre heures le Procès ſera jugé ... Il en eſt tems encore; ainſi, entrez un peu dans les voies qui vous ſont propoſées. (*Girau s'éloigne*). Comme vous vous éloignez! ... Approchez, approchez ... Avez-vous peur de moi?

GIRAU.

Ce n'eſt pas la crainte qui fait que nous nous éloignons; avec de la probité, Monſieur le Comte, on n'a peur de perſonne.

LE COMTE.

J'entends; c'eſt par antipathie.

GIRAU.

Pas plus l'une que l'autre.

LE COMTE.

Regardez-moi bien, je ne ſuis pas ſi méchant.

GIRAU.

Si les riches ne le ſont pas par leur volonté, ils le ſont par autrui. Malheureuſement cela revient au même ...

LE COMTE.

Et vous, croyez-vous n'avoir pas mis d'humeur dans votre conduite? Et votre caractere eſt-il facile? Dites-moi un peu, par quel entêtement vous êtes-vous rendu ſi intraitable? J'ai été chez vous dans la meilleure intention du monde, & très-éloigné de tout eſprit de chicane. Ne vous ai-je pas propoſé un prix honnête? Ne vous ai-je pas expliqué confidemment mes vues & mes deſſeins? Ne vous ai-je pas ſupplié d'y acquiéſcer? Et vous, Monſieur Girau, vous qui êtes ſur ma Seigneurie; vous que je regardois comme m'étant attaché; vous que j'ai traité toujours avec amitié, car vous ſavez que je ne ſuis point fier avec un honnête Laboureur: Eh bien! vous avez rejetté mes offres, mes prieres; & cela, avec une opiniâtreté ſans exemple, avec un orgueil hautain, & même un peu d'inſolence. (*Mouvement de ſurpriſe de Girau*). Oui, oui, d'inſolence, Monſieur Girau; &, ſi j'ai des torts, les vôtres aſſurément ne ſont pas moindres.

GIRAU.

Monſieur, nous ne ſommes ni hautains ni inſolents; &, ſauf reſpect, nous nous connoiſſons mieux que vous ne nous connoiſſez ... Vous êtes le premier dans le monde, qui nous ayez dit une telle injure ... J'ai ſoixante-neuf ans: vous n'en avez gueres moins, je penſe. Avouez-le; à notre âge on a de

la barbe au menton, & de la fermeté dans les idées. Nous avons une tête, Monsieur le Comte, une tête qui a vu bien des choses, & qui, durcie au soleil des moissons, est inébranlable dans ce qu'elle décide. Je mene seul tous mes enfans, grands & petits, & tout va bien, car on m'obéit.... Nous avons vécu avec honneur & sans reproche; cela doit vous dire que nous n'avons pas fléchi, & que notre cœur n'a pas été plus lâche que notre bras.... Nous ne l'avons point été, nous ne le serons jamais. Vous nous avez fait une infamie; (*Le Comte lui rend le geste de surprise.*) oui, Monsieur le Comte, une infamie qui crie vengeance devant Dieu & devant les hommes. Nous nous devions à nous & à nos enfans, de montrer qui nous sommes, surtout lorsqu'on nous attaquoit sur notre pallier. Le ver de terre qu'on écrase, se redresse bien & montre l'aiguillon....

LE COMTE.

J'ai réclamé un bien qui a été usurpé. Le Terrier de ma Seigneurie le prouve. Vous n'avez point de titre, & la Loi présume que votre terrein fait partie de mon domaine.

GIRAU.

Nous ne savons point ce que dit ce Terrier, ou plutôt ce qu'on lui fait dire; nous savons seulement que, depuis notre bisayeul jusqu'à nous, nous en jouissions depuis deux cents ans. Voilà notre titre, à nous, écrit à la face du Firmament. Aucun de nos ancêtres n'a été un usurpateur: & la preuve en est claire, c'est que le ciel nous y a tous bénis; & qu'en conséquence nous y avons tous prospéré;

l'ancien Seigneur a pu faire grifforner tout ce qu'il a voulu; le parchemin ſe laiſſe écrire. Mon pere nous avoit bien dit que ce Seigneur avoit anciennement deſiré notre terrein; mais le cher homme a fait tout comme nous ferons; il a refuſé de vendre. Où eſt donc la Loi qui pourroit, en nous y forçant, nous chaſſer de notre patrimoine? Seroit-ce le jugement du Tribunal? Eh! Monſieur le Comte, conſultez plutôt le jugement de votre cœur: celui-là, ou je me trompe fort, n'a pas beſoin d'Huiſſier pour vous ſignifier de nous rendre un bien qui eſt à nous bien avant que vous ſoyez venu au monde pour nous tourmenter tous...

LE COMTE, *à part.*

Quel homme! (*Haut*). Quand je dis que ce terrein a été uſurpé ſur le domaine de ma Terre, j'entends qu'anciennement il étoit en friche; que vos auteurs en ont tiré parti, & que le Seigneur l'a toléré. Je ne veux pas dire pour cela que votre pere & vous ſoyez de mal-honnêtes gens; j'ai l'opinion contraire.

GIRAU.

Malgré cette eſtime que vous dites nous porter, il faut, permettez-nous de vous en faire ici l'ouverture ſans biaiſer, il faut que vous nous jugiez bien inſenſibles, pour nous avoir moleſtés comme vous l'avez fait. Vous autres Nobles, avez des idées que nous devons demeurer calmes aux offenſes qu'il vous prend envie de nous faire. Dès que c'eſt un Payſan, c'eſt moins qu'un chien de baſſe-cour qu'on chaſſe d'un coup de pied. Si par repréſailles nous avions

avions eu la témérité d'en faire autant de notre chef, nous aurions mérité la prison, le carcan, les galeres; & nous y serions en attendant que nous pussions expliquer en Justice toutes nos raisons. Mais envers nous, vos pareils sont hardis. Ils disent tout haut: *il n'y a rien à risquer; avec de l'argent, avec de l'argent, nous appaiserons ces pauvres gens, & ils viendront encore nous lécher les mains...* Voilà comme vous nous avez traités, nous qui avions tant d'égards pour tous vos droits... Nous les avons respectés jusques dans vos lapins rongeurs, qui foisonnent par milliers, & nous mangent tout vifs: votre Garde a tué notre chien de basse-cour, pour en avoir poursuivi un qui fourrageoit tout notre potager. Il étoit dans son tort; j'y étois attaché; & nous n'avons pas dit le mot.

LE COMTE.

Je n'ai point sçu ce trait.... Certes, j'aurois puni mon Garde.

GIRAU.

Je le crois; mais, comme nous vous l'avons confessé tout-à-l'heure, le mal que vous ne savez pas faire, en attendant se fait toujours sous votre nom. Aujourd'hui ce n'est pas vous qui agissez, par exemple, mais c'est la meute de vos Hommes d'Affaires... (*En faisant un geste pittoresque*) Ils ont les mains pleines de je ne sais quels papiers, qu'ils vont noircissant sur nos bornes... Quelle race!

LE COMTE.

Eh bien! j'ai mal agi, je l'avoue; j'aurois dû rentrer en poſſeſſion par d'autres voies; mais c'eſt vous qui m'avez mis dans le cas de cette violence par vos refus obſtinés; enfin la choſe eſt faite; il n'eſt plus en mon pouvoir que cela ſoit autrement; &, pour vous prouver que je n'ai jamais voulu vous cauſer aucun préjudice, que j'aie droit de propriété ou non, mettez ſeulement un prix à l'objet tant conteſté; &, quelque haut que monte ce prix, vous en allez toucher la ſomme ſur le champ: je vous dédommagerai de tout abſolument, & nous redeviendrons amis.

GIRAU.

Monſieur le Comte, nous avons toujours dit que nous ne voulions pas vendre cette portion-là. . . Dites ſi nous avons jamais prôné le contraire.

LE COMTE.

Homme terrible! eſt-ce parce que vous l'avez dit, que vous le répétez encore? . . Voyez donc que tout eſt bouleverſé, & que la diſpoſition que vous chériſſiez, n'exiſte plus.

GIRAU.

Pardonnez, il ſera facile de tout remettre debout. Cette diſtribution eſt trop bien imprimée dans mon cerveau, pour ne pas vous ſupplier de nous mettre en perſonne à la tête des travailleurs. Laiſſez-nous les conduire en chef, Monſieur le Comte; ils en iront plus vîte. Vous verrez merveille. Ce qui nous pique, c'eſt que tout cela, quand ce ſera rétabli, ſera trop neuf, &. n'aura plus cet air du bon vieux

tems qui nous faiſoit tant de plaiſir à voir. Ah! ſi vous avez, pour le chagrin que vous nous avez cauſé, quelques remords dans la conſcience, relevez notre maiſon telle qu'elle étoit... que nous y retrouvions tous les alentours que ma pauvre femme & mes enfans vont cherchant tous les ſoirs, & que tout ébahis ils ne retrouvent plus...

LE COMTE.

Vous ne ſongez donc pas qu'avec l'argent que je vais vous donner, vous allez trouver d'autres avantages cent fois préférables. Vous aimez vos enfans; & le bien de votre famille. Vous le faites, en profitant d'une occaſion auſſi favorable. Vous l'enrichiſſez en bon pere. Vous tirez un parti conſidérable de ma folle fantaiſie... Que de gens voudroient être à votre place!

GIRAU.

Nous ne voulons être à la place de perſonne, Monſieur le Comte, mais reſter fermement à la nôtre, ſans qu'on nous en débuſque... De neuf enfans, quatre enfans établis, cinq nous reſtent à pourvoir, & nous n'en ſommes pas en peine, par la grace de Dieu. Leur place à chacun d'eux eſt déja marquée dans notre tête... Les gros Seigneurs, comme vous, craignent, dit-on, une nombreuſe famille; & nous, c'eſt-là notre ſatisfaction, notre richeſſe à nous. Nous avons des bras bien diſpos, & avec l'épargne dont nous vivons, nous pouvons encore amaſſer une poire pour la ſoif. Nos plaiſirs, à nous, ne ſont pas coûteux. Peu de choſe fait notre félicité; mais auſſi ce peu-là nous y tenons. Il

n'eſt pas juſte que vous nous enleviez nos plaiſirs avec votre argent... Nous n'en avons déjà pas de tant de ſortes... Je vous vendrai mes autres portions de terre, & non celle-là... Sçavez-vous par uſage ce que c'eſt que l'habitude d'un endroit?.. Nous ne pourrions trouver de divertiſſement dans aucun autre lieu, fût-il ſitué en pays de Cocagne. Belle vue qui va juſqu'au grand chemin... bon air, de l'eau pure comme le cryſtal; c'eſt-là, ſans doute, un tréſor... Nous en diſtribuons tous les jours à nos bons voiſins. Auſſi les cheres gens nous aiment tant, qu'à la moindre indiſpoſition de notre femme ou de nos enfans, ils ſont tous chez nous à nous porter conſolation & ſanté.

LE COMTE.

Oui, cette eau eſt un tréſor; & voilà, je ne vous le diſſimule point, ce qui, par-deſſus tout, me fait deſirer ce terrein; mais vous, vous pouvez aiſément remplacer cette commodité, au lieu que moi je ne puis tranſporter ailleurs & mon château & mon parc... Vous retrouverez...

GIRAU, *avec ſentiment.*

Ah! Monſieur, retrouverai-je la place où je ſuis né; où mon ayeul a béni mon pere, qui m'y a béni à ſon tour; où mon cœur a palpité d'une ſi grande joie, quand on m'a fiancé avec celle que j'aime encore; où tous mes enfans ont commencé à m'appeller leur pere; où j'ai aidé à leur apprendre à marcher; où depuis plus de ſoixante années je vois chaque matin le lever du ſoleil qui, par ſes

premiers rayons, m'envoye le ſignal de la priere?.. C'eſt pour nous le plus beau ſpectacle...

LE COMTE, *hauſſant les épaules.*

Eh! ne pourrez-vous pas choiſir un autre lieu auſſi élevé, d'où vous verrez tout à votre aiſe le lever & le coucher du ſoleil? Pour un homme de ſens, vous donnez dans une prévention...

GIRAU.

Prévention, dites-vous!... c'eſt une moindre prévention que la manie que vous avez pour tous vos agrandiſſemens... Nous ne ſçavons pas nous attacher à des niaiſeries! mais nous chériſſons l'utile; car ce qui eſt utile, plaît toujours. Oui, Monſieur le Comte, nous regrettons les laitues & les choux de notre potager, foulés aux pieds par vos maudits pionniers. Quelle dévaſtation, miſéricorde! ceux que j'ai mangés depuis, n'avoient ni le même goût, ni la même ſaveur: hélas! ils n'étoient, ni plantés, ni arroſés, ni cueillis de ma main. Que deviendra ce petit terrein que j'avois entouré d'une haye & que je cultivois à mes heures de récréation. Ah! mon cher potager, mon pauvre potager, on ne veut faire de toi qu'un terrein perdu, une promenade de ſable. Vous voulez que nous ſoyons francs, Monſieur le Comte; ces longues allées, ces grands chemins, ces enclos où l'on ne voit pas un ſeul arbre fruitier, voilà autant de vols faits à l'agriculture; & je gémis ſur les denrées que l'on empêche ainſi de venir, tandis que Dieu y auroit planté ſa bénédiction, & que cela auroit ſuffi à nourrir une Province entiere. C'eſt bien l'offenſer; car c'eſt-là le vrai

ſang du peuple, prodigué en enjolivemens puériles. Ce plan que vous avez mis en couleur ſur du papier, & que vous projettez d'exécuter, ſeroit à peine achevé, que vous en ſeriez dégoûté, comme l'enfant qui briſe ſon jou-jou, après avoir pleuré pour l'obtenir. Il n'y a que ce qui ſe mange qui, ſoit en herbe, ſoit en fleurs, ait le droit de plaire conſtamment, & c'eſt cela qui fait plaiſir à voir en tout pays. Ce n'eſt point dans votre parc ſtérile qu'on le trouvera. C'eſt dans nos granges, dans notre baſſe-cour, dans nos étables, dans nos jardins. C'eſt-là qu'on voit un tableau changeant, animé; au-lieu que vos gazons, vos boulingrins, vos parterres, ont quelque choſe de triſte & de mort, qui fait que je bâille d'ennui au milieu de ces belles promenades, où l'on a tant dépenſé d'argent pour tout gâter.

LE COMTE.

Je ne blâme point vos goûts, laiſſez-moi les miens. Il y a deux raiſons qui doivent vous déterminer à accepter mes offres. Premièrement, la difficulté de rétablir ce qui eſt détruit dans la forme préciſe où cela ſe trouvoit. Secondement, l'incertitude où vous êtes de gagner votre procès; &, quand je dis l'incertitude, c'eſt une expreſſion mitigée dont je me ſers; car je crois, moi, & je vous en avertis d'avance, je crois être aſſuré que vous perdrez infailliblement... Une fois jugé, il n'y aura plus à revenir, au moins... ainſi ſongez bien...

GIRAU, *d'un ton ferme.*

Non, Monſieur, non, nous ne perdrons point.

LE COMTE.

Et qui vous l'a dit?... En êtes-vous bien sûr?

GIRAU.

Nous sçavons que notre Juge est votre ami de longue main; mais nous n'en croyons pas moins à sa probité. Le plus grand crime, méritant damnation, que l'homme pourroit commettre sur la terre, seroit d'être injuste, ayant la charge de prononcer au nom de la justice; & j'aimerois mieux être ruiné cent fois que d'avoir soupçon d'un tel péché dans le cœur de mon semblable. Non, cela ne se peut pas... Dans cette affaire-ci... si j'étois Juge... tenez, moi, je condamnerois mon propre pere.

LE COMTE, *bas.*

Ah! quel coup il me porte! (*haut*). M. Giraud, c'est la loi qui prononce, la loi écrite, entendez-vous? Elle est aveugle & sévere, elle n'a point d'égard si elle va dépouiller celui qui a peu de chose, pour donner à celui qui a déja beaucoup. Selon vos principes, un Juge doit être inflexible d'après la loi; il ne lui est pas permis de la détourner, même par un sentiment d'humanité; il doit étouffer, jusqu'à la pitié, quand le droit l'ordonne, & le droit est contre vous, j'en ai la preuve en main...

GIRAU.

La preuve! & nous aussi nous en avons la preuve en main... & depuis deux cents ans... Où étiez-vous alors, vous qui nous chicanez?

LE COMTE, *avec sévérité.*

Songez que, sorti d'ici sans nous être arran-

gés, je ne voudrai plus entendre parler de vous ; alors vos enfans ſeront fondés à vous reprocher votre entêtement, entêtement qui leur aura été funeſte. Voici le moment de faire de moi tout ce que vous voudrez. Votre vente ſera une ceſſion volontaire, amicale, & outre une bonne ſomme d'argent ſur table, vous pourrez exiger de moi toute la reconnoiſſance poſſible. Vous verrez comme j'en agirai, & ce que je ferai pour les vôtres... Mais ſi vous perſiſtez dans un refus outrageant, tremblez! vous me verrez auſſi inflexible que vous aurez été intraitable... Choiſiſſez enfin, Girau: voulez-vous que nous ſoyons amis, ou ennemis à la vie & à la mort ? (*d'un ton affectueux*). Ne refuſez pas mes offres, mon cher Girau; je vous en ſupplie au nom de tout ce qui vous eſt cher, vous ne vous en repentirez point: c'eſt un deſir qui me preſſe, & que je ne puis vaincre; ce deſir, en un mot, fait toute la conſolation de ma vieilleſſe... Vous le dirai-je? cela manque à mon bonheur... Voudriez-vous me cauſer un chagrin mortel?.. Non, non: allons, je vous connois, rendez-vous. (*lui tendant la main.*) Touchez-là, bon-homme, touchez-là.

GIRAU, *ému, ſans donner, ſans retirer ſa main, héſite & paroît indécis.*

Monſieur, ne nous preſſez point comme cela, je vous prie... Tenez, c'eſt un vrai tourment où vous nous mettez... Je ne ſçais plus que vous dire... tout mon courage... Nous n'oſons plus vous regarder en face, & nous ſouffrons de vous entendre ſupplier... Vous n'êtes pas un Seigneur méchant...

c'eſt bien vrai... nous le ſçavons. Ce ſont ces Intendans qui vont toujours conſeillant le mal.

LE COMTE, *affectueuſement.*

Laiſſons-les pour ce qu'ils ſont. Il n'y en aura plus entre vous & moi... Allons, venez; ſuivez-moi chez le Notaire; vous me demanderez le prix que vous voudrez; je compterai la ſomme; &, tous deux ſatisfaits, j'irai de ce pas choquer le verre avec toute la famille...

GIRAU, *avec un effort qui lui coûte.*

Monſieur le Comte, non, jamais, nous ne vendrons ce terrein-là... cela ne ſe peut... Pardonnez-nous... mais vous ſçavez...

LE COMTE, *dans une extrême colere, & frappant du pied.*

Homme incancevable! eſprit opiniâtre! inſolent!.. Vous vous jouez donc de moi?

GIRAU.

Pardon, encore un coup: mais nous ne reſterons pas plus long-tems enſemble, s'il vous plaît, Monſieur... Votre bon cœur, le ton de votre âme nous feroient faire ce que nous ne devons pas. Tenez... voyez toute notre foibleſſe. Abaſourdi par l'éloquence de vos diſcours, tout hors de nous, & n'aimant ſur-tout à faire de la peine à perſonne, nous allions nous laiſſer ſéduire, comme un enfant. Malheureux! qu'allions-nous faire? Heureuſement, nous avons eu ſouvenance de la voix mourante d'un pere qui nous dit, une heure avant que d'expirer: *Girau, c'eſt à toi, comme à l'aîné, que je laiſſe la*

maiſon; c'eſt la portion la plus précieuſe de l'héritage. Garde-toi de la vendre, elle eſt bénie de nos peres, & nos peres y ont tous proſpéré. Tu proſpéreras comme eux, ſi rien ne t'induit à tentation. Tranſmets-la à mon petit-fils aîné, comme je te la tranſmets, & je te réponds qu'aucun de tes enfans, avec la grace de Dieu, ne manquera. (*en s'en allant avec précipitation.*) Serviteur, Monſieur le Comte; nous attendrons le jugement, quel qu'il ſoit.

SCENE VI.

LE COMTE, *ſe promenant à grands pas.*

Je ſuis furieux. . . . Eſt-il poſſible? il alloit céder.... Je ne me poſſede plus. . . . Eh bien! puiſqu'il n'a pas voulu vendre, il perdra & perdra le tout.... Ce n'eſt pas avec lui que je ſerai généreux. Envain il implorera ma clémence. Je ſuis las de débattre un objet tant conteſté, & qu'on auroit dû m'accorder à la premiere inſtance. . . . La Loi me ſeconde; j'uſerai de mes droits, & même avec toute la rigueur... je veux... (*Ici paroît de Leurye*). Ah! mon cher de Leurye, écoutez....

SCENE VII.

LE COMTE, M. DE LEURYE, *Madame* DE LEURYE.

M. DE LEURYE.

Il vient de sortir... il a évité de me voir... eh bien! qu'y a-t-il de décidé?

LE COMTE.

Oh! c'est un homme à me faire tourner la tête, un cerveau rustique, à qui il est impossible de faire entendre raison, qui agit par vengeance, qui a de la méchanceté même, oui, une malice innée & profonde....

M. DE LEURYE.

Quoi! rien n'a pu le déterminer?

LE COMTE.

Rien au monde..... vous m'en voyez d'une fureur....

M. DE LEURYE.

Je suis chagrin de ce refus...

LE COMTE.

Je veux qu'il en soit puni... cela dépend présentement de vous, de Leurye...

M. DE LEURYE.

Mais, si sa cause est bonne.....

LE COMTE.

Toute cause a différens points de vue... Voici une reconnoissance pour moi. Il en résulte que les auteurs de cet homme ont empiété sur mon domaine le terrein même dont je me suis emparé. Les confrontations de cette reconnoissance prouvent ce fait; sa réclamation est donc insoutenable.

M. DE LEURYE.

Permettez-moi de vous le répéter, cette reconnoissance est erronnée, vicieuse dans tous les points.

LE COMTE, *avec emportement.*

Mais lui-même a-t-il fourni les titres de sa propriété...

M. DE LEURYE, *du plus grand sang-froid.*

Il n'en présente aucun, d'accord: mais il a pour lui une possession immémoriale & deux anciens terriers de votre seigneurie qui démentent le dernier. Ils doivent prévaloir, & la possession de ce fermier ne peut être considérée que comme légitime.

LE COMTE, *avec un dépit concentré.*

J'entends... vous allez prononcer contre moi...

M. DE LEURYE.

Je ferai ce qu'exigent la loi & mon devoir....

LE COMTE, *se remettant.*

Je connois depuis long-tems votre délicatesse; qu'elle soit juste, ou non, dans cette circonstance, vous comprenez bien que je ne veux faire aucun tort à ce Laboureur. Ma colere ne me rend pas injuste,

je le payerai bien malgré ſon opiniâtreté: (*tirant un porte-feuille*,) voici pour vingt mille livres d'effets que je vous remets en main; vous le ſçavez, c'eſt trois fois la valeur de ſon terrein. Vous les lui remettrez, au moment qu'il aura perdu... Vous ne commettrez certainement aucune injuſtice, de Leurye, & vous vous acquitterez envers moi de tout ce que vous me devez.

M. DE LEURYE.

Je ſçais à quoi engage la reconnoiſſance. Je ne l'oublierai jamais: mais faut-il vous dire qu'on ne ſauroit mettre de l'argent en place d'une poſſeſſion qui nous charme, & qu'il n'y a plus de prix à une choſe, dès qu'on y tient fortement? En ſuivant vos idées, je commettrois toujours une injuſtice...

LE COMTE.

Vous me permettrez de ſçavoir auſſi bien que vous ce qui eſt juſte ou injuſte.

M. DE LEURYE.

Dans ce moment où la paſſion vous égare...

LE COMTE.

Elle ne m'égare point, aſſurément; c'eſt vous plutôt qui vous égarez... Tous ceux que j'ai conſultés vous ſont oppoſés. Votre opinion, je penſe, doit céder à leurs voix réunies.

M. DE LEURYE.

Je ne mets le jugement d'autrui qu'au ſecond rang; la regle du mien eſt dans mon cœur.

LE COMTE.

Il peut se laisser éblouir par une fausse gloire, & tel est le piege de la vertu.... Vous êtes près d'y tomber, prenez-y garde.... parce que cet homme est un Laboureur, vous verrez qu'il aura nécessairement raison contre son Seigneur!

M. DE LEURYE.

Si vous étiez à ma place, dites-moi ce que vous feriez, & par conséquent ce que vous jugez que je dois faire?

LE COMTE.

Je vous ferois gagner votre procès sans hésiter.

M. DE LEURYE.

Non, vous ne le feriez pas... je vous connois mieux.... vous ne voudriez pas commettre un crime.

LE COMTE, *se recriant.*

Un crime!... le mot sent le tribunal. Je crois avoir prouvé des sentimens d'honneur & d'équité, & ma conscience ne me reproche rien... la balance est au moins dans une parfaite égalité... j'y mets une triple valeur, & je demande qu'elle penche pour moi...

M. DE LEURYE, *avec une dignité calme.*

Elle ne peut fléchir, & tout l'or du monde seroit ici d'un poids foible. La volonté de votre partie ne peut être violentée. La propriété est un droit sacré, absolu, le premier de tous les droits, sans exception & sans réserve. Il possede sa chaumiere & son

champ, par la même loi qui assure au Monarque la propriété de sa couronne; & quelle que soit la distance des rangs, les droits respectifs sont égaux.

LE COMTE.

De Leurye! j'aurois cru les dédommagemens capables de tranquilliser l'équité la plus sévere!... Mais j'ouvre les yeux; où je ne voyois que l'amour scrupuleux de la justice, je commence à entrevoir de l'insensibilité : peut-être suis-je aussi en état que vous de sentir l'équité de ma demande; mes lumieres peuvent être égales aux vôtres, & mon expérience passe certainement celle d'un homme de votre âge... De Leurye! ce que je demandois à titre d'ami, faudra-t-il donc que je l'exige?... oublierez-vous?..

M. DE LEURYE.

Si vous sçaviez ce qu'il m'en coûte... combien il m'est cruel... je vous afflige, mais...

LE COMTE.

Rien ne peut tenir, je crois, contre ma priere...

M. DE LEURYE.

Rien, il est vrai, excepté mon devoir... s'il ne falloit que le sacrifice de ma vie, il y a longtems qu'il seroit fait.

LE COMTE.

Insensé par système, tu prends ici l'ombre pour la réalité. Qui immoles-tu ? ton bienfaiteur... laisse-là cette ostentation que tu appelles vertu: agirois-tu ainsi pour faire retentir dans toute la province l'éloge de ton intégrité, & faire dire: *il n'a pas craint de condamner celui-là-même à qui il devoit tout;*

Mais est-ce bien-là un motif déterminant? Tu manques à la reconnoissance, en croyant obéir à l'esprit de la loi, & tu ne suis au fond que le caprice d'une tête échauffée. Veux-tu donc m'apprendre ce qui est légitime, ou ce qui ne l'est pas?... Eh! dis-moi, m'as-tu jamais vu m'écarter des principes de cette équité qui t'est si chere?..

M. DE LEURYE.

Jamais jusqu'à ce jour; & voilà pourquoi je veux que vous ne commenciez point à vous charger d'un reproche que vous ne vous pardonneriez jamais. Votre pavillon élevé, vos desirs une fois satisfaits, la justice reprendroit ses droits sur ce cœur digne de l'entendre; vous détesteriez bientôt & les futilités qui vous séduisent aujourd'hui, & votre château, & votre propre victoire. Vous me détesteriez avec raison, & vous ne vous pardonneriez point à vous-même.... Laissez-moi sortir, Monsieur le Comte! je vous attendrai après le jugement; je le sais, vous serez en colere contre moi, mais demain, après-demain, dans huit jours, que dis-je? après plusieurs années même, je connois assez votre cœur pour qu'il me rende justice... Il faut que je brave aujourd'hui, & la voix de la reconnoissance, & celle de l'amitié, & tout ce qu'il y a de plus cher au cœur de l'homme, à mon cœur.....

LE COMTE.

Vous n'aurez pas beaucoup de peine, ingrate!.. vous ne m'avez jamais aimé; tout me le prouve aujourd'hui: aussi j'ouvre les yeux, & retire la main qui vous soutenoit. Vous perdrez un cœur comme

comme il y en a peu..... fortune, rang, bonheur, vous tenez tout de moi.

M. DE LEURYE, *vivement.*

Je renonce à tout, s'il le faut... ce ſoir, je deſcendrai du tribunal, content & ſans remords.

LE COMTE, *dans la plus grande émotion.*

Et vous faites auſſi peu de cas de l'attachement que j'avois pour vous..... Ah! de Leurye, de Leurye, ſi vous ſçaviez... vous ne connoiſſez pas tout ce que j'aurois à vous dévoiler... vous ignorez que votre état, votre nom, votre exiſtence, ſont entre mes mains..... Tout eſt un ſecret pour vous, mes bienfaits, votre naiſſance; c'eſt à cette heure qu'il faut montrer à quel point je vous ſuis cher. Il ne s'agit plus de vous, chacun ſon tour. Nous verrons quel aſcendant mon ame peut avoir ſur la vôtre. Il m'eſt plus important de le ſavoir que vous ne le penſez. Ce ſera pour vous une ſource de félicités que vous n'eſpérez même pas... tout dépendra de ce que vous prononcerez.

M. DE LEURYE, *ému.*

Quoi! vous pourriez mettre à ce prix...

LE COMTE.

Je dois obtenir ce ſacrifice de vous; êtes-vous en état de m'en faire un digne de moi?

M. DE LEURYE.

Vous ne connoiſſez donc pas tous les droits que vous avez ſur mon cœur..... Ah! croyez qu'ils ſurpaſſent encore ceux d'un pere..... Cet

attachement ſi tendre vous eſt bien dû : s'il ne falloit que le ſigner de mon ſang....

LE COMTE.

J'ai dit que le repos de mes derniers jours dépendoit de ce que je vous ai demandé avec tant d'inſtance.

M. DE LEURYE, *à part.*

Comme il me trouble!...

LE COMTE.

Ecoutez, de Leurye. Vous croyez, dès votre plus tendre enfance, avoir perdu votre pere. Apprenez qu'il exiſte, & que des raiſons que je renferme, l'ont toujours engagé à ſe tenir inconnu.

M. DE LEURYE.

Il eſt poſſible! mon pere vivroit! j'aurois encore un pere!... ah! vous m'avez fortement ému... j'ai un pere & vous connoiſſez ſon ſort, & l'heure m'appelle ſur le tribunal... que j'ai beſoin de toutes les forces de mon ame!...

LE COMTE.

Cher de Leurye, puis-je eſpérer...

M. DE LEURYE.

Laiſſez-moi, je ne veux rien entendre en ce moment. Qu'importe mon état, mon nom, mon pere même?.. je ſuis Juge à cette heure, & dois en remplir les redoutables fonctions. (*A ſa femme*). Ma chere, reſte ici; il faut que je le fuye....

SCENE VIII.

LE COMTE, *Madame* DE LEURYE.

LE COMTE.

MADAME! je n'avois un cœur que pour votre époux. Il eſt prêt à tout perdre. Si vous l'aimez, courez à lui, faites-lui bien ſentir qu'il marche à ſa ruine.... je l'abandonne, s'il ne m'eſt favorable.. allez, ſuivez ſes pas; empêchez-le....

Madame DE LEURYE.

Je connois mon mari. Attaché à ſes devoirs, il eſt *juſte dans tous les inſtans; & ſon caractere* ne varie point.

LE COMTE.

Il mérite le reproche odieux d'ingratitude.

Madame DE LEURYE.

Lui! Monſieur le Comte.... Ah! que vous le connoiſſez mal....

LE COMTE.

Je croyois le connoître.... Je me ſuis trompé. Non, il ne m'aima jamais. Son ſang-froid inſultant à la vue de mes plus chers intérêts.... Il me trahit.... Tout me dit que ſon ame eſt loin de la mienne.

Madame DE LEURYE.

Mais, ſi ce que vous demandez de lui eſt contre ſon devoir...

LE COMTE.

Devoir chimérique! orgueil déguiſé! Je donne plus que je ne dois: & votre mari, qui devroit être le premier à déterminer ce payſan opiniâtre, à le forcer par de bonnes raiſons, prend toujours ſon parti, & ſeroit fâché, ſans doute, d'un accommodement qui lui enleveroit le plaiſir de prononcer contre moi... Eh bien! qu'il ſe ſatisfaſſe, qu'il prononce; je fais ici le ſerment que je romprai tous les nœuds qui m'attachent à lui... Tirez-le, vous dis-je, de l'erreur où il eſt plongé, ou je lui voue une haine... qui ſera funeſte à tous deux.

Madame DE LEURYE.

Quoi! vous ceſſeriez d'aimer celui que vous avez toujours chéri, celui que vous avez tant eſtimé? Il perdroit en un ſeul jour... Non, Monſieur; il n'a rien fait pour mériter ce malheur....

LE COMTE.

Madame! je le répete, ſi vous l'aimez, uſez du pouvoir que vous avez ſur lui; c'eſt votre intérêt comme le ſien; ſongez à le toucher; qu'il ſe conforme à mes deſirs, ou je ne verrai plus en lui qu'un étranger, objet de ma plus grande indifférence. (*Il ſort en colere.*) Je vous laiſſe.

SCENE IX.

Madame DE LEURYE *ſeule.*

QUEL orage s'apprête! Ma conſtance ſuccombe. . . . . Comme le Comte eſt enflammé! Il eſt extrême en tout, dans ſon inimitié comme dans ſon affection. Hélas! j'apperçois l'adverſité fondre ſur nous..... Oui, ſi c'eſt une injuſtice qu'il exige, mon mari verra tout s'anéantir autour de lui, plutôt que de fléchir même dans les apparences... S'il pouvoit cependant être complaiſant ſans crime, conſerver ſon état, ſauver ſa maiſon; ſi.... mais j'appréhende qu'on ne puiſſe rien mitiger dans cette affaire. Je tremble; &, les connoiſſant tous deux, je vois notre ruine. . .

SCENE X.

M. DE LEURYE, *Madame* DE LEURYE.

(*M. de Leurye eſt en robe & en bonnet, comme ſur le point d'aller au Tribunal.*)

Madame DE LEURYE, *après un ſilence.*

Vous allez donc prononcer cet arrêt? . . . . Hélas! c'eſt le nôtre.

M. DE LEURYE.

Je vois tes larmes. . . . Le Comte a menacé. . . .

Madame DE LEURYE.

Il eſt ſur le point de vous haïr.

M. DE LEURYE.

C'eſt un coup terrible pour mon cœur! . . . . Tu crains l'avenir.

Madame DE LEURYE, *avec triſteſſe.*

Oui, & je ne te le diſſimule point. . . .

M. DE LEURYE.

Raſſure-toi, ma femme. . . . Le combat engagé, il faut ſortir victorieux. La pratique d'une vertu ne fait pas l'homme de bien; mais une ſeule foibleſſe ſuffit quelquefois pour en faire un lâche.

Madame DE LEURYE.

Le Comte va rompre avec nous; le ton de ſa voix m'a fait frémir. Nous tomberons dans l'indigence. Je la ſupporterai cependant. Ton courage ſuffiroit pour ranimer le mien; mais quand mes regards tombent ſur ma fille....

M. DE LEURYE.

Chere épouſe! ne m'offre point cette image... Après la perte d'un ami, c'eſt celle qui déchire le plus mon ame.

Madame DE LEURYE.

Nous étions hier ſi tranquilles!

M. DE LEURYE.

Il n'y a point de bonheur ſolide en cette vie, tu le vois; mais ne vaut-il pas mieux que notre malheur vienne d'une bonne cauſe que d'une mauvaiſe?

Madame DE LEURYE.

Se trouver ſans état, ſans reſſources, & dans quel tems! L'homme honnête & laborieux trouve ſi difficilement aujourd'hui à placer ſes travaux. S'il t'étoit permis du moins de te recuſer.

M. DE LEURYE.

Ce payſan pouvoit le faire. Il en a été averti à tems... Il a perſiſté à me vouloir pour Juge, & j'aurois la lâcheté de différer mon jugement! Non: ces délais lui ſeroient onéreux: un autre peut-être ne prendroit pas l'affaire comme moi, car je l'ai bien étudiée. Je ſuis certain de ſon droit; c'eſt à moi de le faire triompher, d'armer en ſa faveur l'autorité

des Tribunaux. Eh! dis-moi, qui ne se sentiroit pas élevé au-dessus de lui-même, au-dessus du vil intérêt, en prononçant au nom sacré de la Justice : n'est-ce pas alors que l'homme va saisir la plus haute dignité qui puisse appartenir à la noblesse de sa nature? Il est impossible de la trahir à quiconque a une ame.... oui, il rentrera dès ce soir en possession; je veux abréger le supplice de son incertitude... Cesse de gémir; chaque état a ses périls, comme ses devoirs.

Madame DE LEURYE.

Que les tiens sont cruels à remplir!

M. DE LEURYE.

Eh, dis-moi! le soldat monte à la breche; le médecin affronte l'air contagieux des hôpitaux; le naturaliste traverse les mers, & visite des plages inconnues; l'homme de lettres, pour soutenir les droits de l'humanité, risque sa liberté & son repos; chacun d'eux reste ferme à son poste & ne retrograde point à l'aspect du danger; & moi je reculerois honteusement, lorsque ma bouche devient l'organe de la justice, lorsque l'opprimé attend d'elle sa délivrance & son triomphe!... Eh! que perdrai-je? Ma fortune?... D'autres ont plus sacrifié, & n'ont pas tant gémi... J'emporterai du moins le témoignage de ma conscience; sentiment consolateur, au-dessus des aisances passageres que procurent les richesses, & qui tient lieu aisément de tout le reste.

Madame DE LEURYE.

J'admire ta fermeté; mais je suis femme & mere.

Tant de vertu ne peut paſſer entierement dans mon ame.... Toi-même ſouffriras....

M. DE LEURYE.

Va, je ne ſerai malheureux, que lorſque tu croiras l'être toi-même.

Madame DE LEURYE.

En ce cas, mon ami, je vais faire un effort; je vais me dompter, & tu n'entendras plus mes ſoupirs.

M. DE LEURYE.

Laiſſe les s'exhaler en ce moment; bientôt la tranquillité renaîtra; car elle appartient toujours à l'innocence, même dans l'infortune.

Madame DE LEURYE.

Je rougis devant toi de ce que la crainte de l'avenir a tant de pouvoir ſur moi.

M. DE LEURYE.

Pleure, gémis; mais, ſongeant à cette paix intérieure que rien ne peut nous ôter, reprends la nobleſſe de ton ame.

Madame DE LEURYE.

Ah! j'ai beſoin de ton exemple pour ne pas ſuccomber au déſeſpoir.

M. DE LEURYE, *avec une ſorte de véhémence.*

Nous rendrons-nous plus malheureux par foibleſſe, & perdrons-nous le fruit de notre combat par d'inutiles plaintes?

Madame DE LEURYE.

Je le reprends ce courage... Tu ſoutiens ma foible raiſon. Tu rends la ſérénité à mon eſprit. Quel bonheur pour moi de t'avoir pour époux ! C'eſt à toi que je devrai la plus précieuſe des vertus, la force de l'ame.

M. DE LEURYE.

Ta raiſon auroit diſſipé d'elle-même toutes ces penſées. Je n'ai fait que mettre devant tes yeux des motifs puiſſans de conſolation; &, ſans notre enfant, nous n'euſſions pas verſé une larme.

Madame DE LEURYE.

Allons... Elle eſt, comme nous, ſous l'œil de la Providence. Je te verrai d'ici condamner ton ami, & te verrai d'un œil calme... J'aime mieux l'indigence, que de te voir conſerver ton état aux dépens du devoir qu'il t'impoſe. Mais taiſons-nous, taiſons-nous... Théreſe vient... Il faut lui cacher nos peines. Elle eſt dans un âge où l'on n'en ſent aucune... Que ne puis-je prolonger pour elle cet âge heureux!

SCENE XI.

M. DE LEURYE, *Madame* DE LEURYE, THERESE.

THERESE.

Eh! mon papa.... Vous vous en alliez ſans que je vous aye embraſſé!.. Embraſſez-moi donc.

M. DE LEURYE, *l'embraſſant.*

Adieu, ma chere Théreſe.

THERESE.

Ah! ça, revenez de bonne heure, au moins... Maman veut toujours qu'on me faſſe dîner; & moi je n'aime point à dîner ſans vous. Je n'ai plus d'appétit alors. Rien ne me ſemble bon qu'en mangeant tous trois enſemble... Mais vous n'êtes pas gai comme à votre ordinaire: papa, ſeriez-vous fâché contre moi?

M. DE LEURYE.

Non, non, ma chere fille... Va, je t'aime toujours bien. (*Il ſe dérobe à ſa fille, comme s'il craignoit de s'attendrir trop, & de laiſſer paroître ce qui ſe paſſe dans ſon ame.* (*Théreſe ſe retire.*) (*A ſa femme, à demi-voix.*) Ma femme! Dieu ne nous manquera pas: trop heureux, ſi je puis acquérir quelques droits à ſes bontés... Je cours où ſa voix m'appelle.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Madame DE LEURYE, *ſeule.*

Tout ſe décide en ce moment... Je le vois ſur ſon Tribunal... Il prononce contre ſa femme, contre ſon enfant... Fidele à la Juſtice, & cruel à lui-même, il eſt ſourd à la voix de la reconnoiſſance; il bleſſe juſqu'à la ſenſible amitié.... L'amitié ſi puiſſante ſur ſon cœur!.. Mes parens vont être accablés de ce coup... Le Comte eſt inexorable, quand il ſe croit offenſé... Que devenir ſans fortune, ſans poſte, ſans appui?.. Le ſacrifice étoit néceſſaire, je le ſais; mais, hélas! qu'il eſt cruel!... O le plus vertueux des hommes, & le plus infortuné! O ma fille! ma fille! c'eſt ſur vous que je m'attendris. (*Après un ſilence.*) Allons, plus de courage, mon cœur: ſouvenons-nous des paroles d'un époux; ſoyons forte avec lui, & renfermons nos plaintes...

SCENE II.

Madame DE LEURYE, THERESE.

THERESE, *en entrant.*

CHERE maman, je vous cherchois par-tout. J'ai couru par tout le jardin... Vous n'y êtes donc reſtée qu'un moment?

Madame DE LEURYE.

Oui, ma fille.

THERESE.

Maman, mais qu'avoit donc papa? Je l'ai ſuivi juſques dans la rue. En me quittant, il m'a priſe dans ſes bras; il m'a embraſſée; il me ſerroit plus tendrement qu'à l'ordinaire: il a même eſſuyé une larme, comme s'il n'avoit pas voulu que je le viſſe pleurer... Hé! mais, vous auſſi, maman; vous êtes triſte... Oh! je m'y connois bien.

Madame DE LEURYE.

Ma fille, vous vous trompez; nous ne ſommes point triſtes. Votre pere a pluſieurs affaires qui le rendent diſtrait & ſérieux, & cela me rend plus ſérieuſe auſſi...

THERESE.

Le tems me ſemble bien long de ne pas le revoir... Toujours abſent!.. Pour moi je m'ennuie

& je m'inquiete encore plus aujourd'hui que les autres jours.

Madame DE LEURYE.

Il eſt un bon moyen pour trouver le tems moins long: c'eſt de s'occuper, ma fille... Ma chere Thereſe, il faut t'accoutumer de bonne heure au travail; &, s'il eſt poſſible, ne pas perdre un ſeul inſtant de la journée. Celle qui ſe livre à l'oiſiveté, s'en repent tôt ou tard; celle qui emploie bien ſon tems, eſt toujours bénie du ciel, & proſpere... Ta broderie, comment va-t-elle?

THERESE.

Je crois que vous ſerez contente. (*Elle tire une broderie de ſon ſac à ouvrage.*) Dites-moi ſi je ne travaille pas aſſez.

Madame DE LEURYE.

Fort bien, ma fille: c'eſt un grand plaiſir de ſavoir s'occuper; de pouvoir dire le ſoir, j'ai fait cela aujourd'hui; chacune de mes journées eſt marquée par quelque choſe d'utile... Par exemple, ſi nous avions beſoin d'argent, Thereſe aimeroit-elle bien à nous en gagner?

THERESE, *avec vivacité.*

Ah, maman! ſi je ſavois pouvoir aider à quelque choſe à la maiſon; mais il faudroit me le dire au moins; je m'y mettrois ſérieuſement, & la moindre minute me deviendroit précieuſe.

Madame DE LEURYE.

(*A part.*) Elle m'attendrit! (*Haut.*) Va, mon en-

ſant, ſi nous tombions dans ce malheur, (& tout le monde peut y tomber) ce n'eſt qu'en te montrant l'exemple que ta mere t'en avertiroit. (*Elle ſe leve.*) Je l'entends, je penſe.

THÉRÈSE.

Oh! cette fois c'eſt ſûrement papa: je cours au devant; & ſi c'eſt lui, j'irai tout de ſuite faire mettre le dîner ſur la table.

SCENE III.

Madame DE LURYE *ſeule.*

POURQUOI donc ſuis-je ſi ſaiſie?.. Je veux, & n'oſe marcher vers lui... Je l'attends avec impatience, & crains de l'enviſager.

SCENE IV.

M. DE LEURYE, *Madame* DE LEURYE.

(*On voit dans le fond M. de Leurye, qui ôte ſa robe, & la remet à un Domeſtique. Il arrive avec un viſage ouvert, tranquille, & les bras tendus vers ſa femme, qui l'embraſſe avec joie.*

Madame DE LEURYE.

Eh bien! mon bon ami, te voilà de retour.

M. DE LEURYE.

J'ai triomphé, ma chere femme.

Madame DE LEURYE.

Tu es donc bien content de toi-même?

M. DE LEURYE.

Mon cœur eſt ſatisfait; il éprouve la récompenſe d'avoir ſurmonté toute foibleſſe... Ne parlons plus de ce que j'ai ſouffert... j'aurai le bonheur, en quittant ma place, de n'avoir rien prononcé dont je doive jamais me repentir.

Madame DE LEURYE.

Mon ami, explique-toi ſans crainte, parle. Eh bien! le Comte?

M. DE LEURYE.

C'en eſt fait, j'ai perdu ſa faveur & ſon amitié.

J'ai-

J'attends tout de ſon reſſentiment. Son courroux eſt extrême... Chere épouſe! je ſçais qu'aucune vue d'intérêt ne nous a unis; cependant, avoue que dans ces momens tu ne peux te défendre d'une certaine inquiétude... La miſere effraye à juſte titre celui qui ne s'y eſt jamais trouvé; ne la crains pas. Je ſuis jeune & courageux; je forcerai, par mon travail, tous les obſtacles. Nous allons partir de ce Bourg. Nous irons à Paris. J'y reprendrai la profeſſion d'Avocat. Ta dot, tu le ſçais, s'eſt diſſipée aux faux frais inévitables dans un premier établiſſement. Il ne nous reſte rien. Nous aurons de la peine; il faut nous y attendre; mais nous dompterons le ſort ennemi... Va, écartons de notre eſprit les moindres allarmes; mettons toute notre richeſſe en nous-mêmes, & notre confiance en celui qui eſt la ſource de toute vertu.

Madame DE LEURYE.

Je me montrerai l'épouſe d'un homme tel que toi. J'égalerai ton courage. Tu éleves, tu affermis mon ame. Oui, mon ami, il ne faut pas que ce revers nous arrache un ſeul ſoupir; nous ſommes toujours l'un à l'autre, & nous triompherons de l'adverſité.

M. DE LEURYE.

J'ai vaincu: mais apprends ce qui s'eſt paſſé au fond de mon cœur. Ma rupture avec le Comte me touche, mais vivement. Je l'aime, & je lui ai déchiré l'ame; oui, je lui ai cauſé une peine cruelle; car, quand il ſe livre à quelque paſſion, elle dégénere en excès, dont il n'eſt plus le maître. Ce n'eſt

pas tout; il m'a causé aujourd'hui bien d'autres tourmens. Il m'avoit toujours fait entendre que j'avois perdu une mere en bas âge, & que mon pere s'étoit expatrié, que depuis il étoit mort... Aujourd'hui, un instant avant le jugement, ne m'a-t-il pas confié qu'il avoit des lumieres sur le sort d'une tête si chere?.. Ce qu'il m'a dit en mots obscurs & couverts, m'a jetté dans un si grand trouble, qu'il m'a fallu recueillir tous mes principes pour prononcer avec assurance. Peut-être aussi n'a-t-il voulu que m'effrayer par un dernier assaut... Si mon pere vivoit, il se seroit fait connoître.

Madame DE LEURYE.

Je le pense de même. Qui l'empêcheroit d'accourir dans nos bras?.. Si le Comte avoit eu quelque clarté sur son sort, pourquoi auroit-il attendu jusqu'à ce moment pour te l'annoncer? Le voici... Qu'il a l'air agité!

SCENE V.

M. DE LEURYE, *Madame* DE LEURYE, LE COMTE.

(*M. de Leurye eſt à ſon Bureau, debout, occupé à placer des papiers. Son épouſe ſe range à côté de lui. Le Comte entre, le viſage allumé. Monſieur & Madame le ſaluent profondément, mais preſque ſans le regarder, & ſe remettent à diverſes occupations.*)

LE COMTE, *d'un ton contraint & étouffé.*

N'APPRÉHENDEZ aucun reproche. Vous êtes ſi équitable! je devrois même vous en louer, comme vous vous en applaudiſſez ſans doute en ſecret. Il ne vous manque plus à préſent que de tourner en ironie les ſollicitations que je me ſuis abaiſſé à vous faire.... Porter un telle ſentence, quoique bien inſtruit de ce qui ſe paſſoit au fond de mon cœur! m'obliger encore à rétablir honteuſement une miſérable chaumiere!.. Je rougis de fureur.... Il vous ſera bien doux, Monſieur, de me voir, à mon âge, humilié chaque jour par un Vaſſal d'autant plus inſolent, qu'il l'aura emporté ſur moi malgré mes offres & mes prieres. C'eſt-là un beau trait d'ami, & je ſçais l'apprécier... Ne ſembloit-il pas que je voulusſe commettre une injuſtice? En étoit-ce une que de payer, comme je le faiſois, un malheureux coin de

terre?... Vous l'avez deſſervi, en lui faiſant gagner ſon procès. Il ſeroit plus riche préſentement, lui & ſes enfans; mais des idées chimériques vous ont dominé de tout tems... Se peut-il que l'homme dont je me ſuis fait un plaiſir de combler tous les vœux, dans toutes les occaſions poſſibles, ſoit celui-là-même qui me cauſe le plus violent chagrin que j'aie éprouvé de ma vie... Ah! l'inſenſibilité eſt telle...

Madame DE LEURYE.

Ce qu'il a fait, Monſieur, il a dû le faire. Son ame n'eſt point inſenſible: mais elle a dû demeurer inébranlable à la voix de la reconnoiſſance. J'approuve ſa fermeté. Il pouvoit donner ſa vie, mais non...

LE COMTE.

Allez, Madame, allez: vous n'avez pas profité de mes conſeils; vous avez négligé de lui faire embraſſer le ſeul parti raiſonnable. Eh bien! vous partagerez mon inimitié; ma vengeance tombera ſur vous, comme ſur lui.

Madame DE LEURYE.

La perte qui m'affligera le plus dans tous les tems, ſera celle de votre amitié; mais nous aurons du moins toujours droit à votre eſtime.

LE COMTE.

Je vois qu'il y a une ligue formée contre les riches; qu'on leur fait un crime de leur fortune; qu'on les ſuppoſe toujours injuſtes, par-là-même qu'ils poſſedent. Ils ne peuvent hériter des domaines de leurs ancêtres; ils ſont des uſurpateurs abo-

minables, dès qu'ils font valoir les prétentions les plus légitimes. Il faudroit recommencer le partage des biens, & rendre les lots parfaitement égaux. Je vois qu'il y a dans des cœurs, qui ſe diſent honnêtes & déſintéreſſés, une jalouſie profonde & innée, qui s'irrite de l'opulence des Grands. Je vois que cette jalouſie eſt le foible de certaines gens qui prennent cette averſion ſecrette pour de la vertu. Elle vous a aveuglé cette prévention dangereuſe, Monſieur, & vous vous êtes fait un héroïſme de ce qui n'eſt, au fond, que l'ouvrage de l'envie, & le triomphe de l'orgueil... Sçachez que je vous ai pénétré. L'autorité de Juge vous a enflé le cœur. Vous avez été fier de pouvoir prononcer contre moi en faveur d'un payſan. Vous avez mis une vanité ſourde à lui donner gain de cauſe, & dans votre modeſte philoſophie, vous attendez que ce trait rare ſoit publié, préconiſé, prôné, répété, & que l'on diſe de vous : *Dans la Seigneurie de Monrevel, réſide un Caton, protecteur né des chaumieres d'alentour, jeune homme auſtere, inflexible, qui arrête l'uſurpation de ceux qui habitent des châteaux, & qui leur donne toujours le tort au premier mot, à raiſon ſurtout de ce qu'ils ont pu ſignaler leurs bienfaits...*

Madame DE LEURYE.

Non, Monſieur le Comte, non, je ne ſouffrirai pas que vous pourſuiviez ſur ce ton...

M. DE LEURYE, *d'un ton froid.*

Laiſſe, ma femme, laiſſe; dans de pareils momens, mon ſilence doit lui mieux parler que tout ce que je pourrois lui dire...

LE COMTE.

J'ai tort, en effet... Croyez que je n'ai pas le deſſein de reſter plus long-tems avec vous. J'acheterai une autre terre, & ce ſera à vos dépens. Vous perdrez ce que ma bonté vous réſervoit. Je ne ſuis venu que pour vous dire que vous ne ſongiez plus à moi. Tout eſt dit entre nous, & vous avez briſé un lien plus précieux que vous ne penſiez: mais étiez-vous fait pour le ſentir? (*après un ſilence.*) Qui n'a pas ſçu ſe rendre digne de tant de ſoins, n'en mérite plus aucun. Oh! je ſçaurai bien vous oublier tous... Je ſçaurai détacher mon cœur d'un couple d'ingrats, dont je ne veux plus entendre parler... Pleurez, pleurez, Madame; vous le devez: mais il n'eſt plus tems.

Madame DE LEURYE, *ſe remettant.*

Je ne pleure point, Monſieur; &, ſi j'ai eu un moment de foibleſſe, ce ſera la derniere de ma vie.

M. DE LEURYE, *allant à ſon ſecrétaire, & en retirant pluſieurs effets.*

Voici des effets qui vous appartiennent, Monſieur: je vous les remets... Vous pouvez, dès aujourd'hui, diſpoſer de mon emploi; je vais déclarer qu'il eſt vacant.

LE COMTE, *prenant les effets.*

Je reprendrai tout, puiſque vous avez l'audace de me l'offrir... Oui, tout... Vous ne voulez rien de moi!... Ah! vous ne voulez rien de moi!... Vous vous rendez juſtice.

M. DE LEURYE.

Doit-on garder les dons d'une perſonne qui, toute chere qu'elle nous eſt, paroît vouloir ceſſer de nous eſtimer. Me croyez-vous aſſez peu délicat pour chérir vos dons au-deſſus de votre amitié...

LE COMTE.

Et ſans cette place que deviendrez-vous?

M. DE LEURYE.

Ce que je pourrai.

LE COMTE.

Votre ſang-froid, en ce moment, eſt admirable, comme tout ce que vous faites. (*Un ſilence.*) Allez, vous garderez votre place; je ne veux pas encore vous l'ôter. (*Avec un ſourire forcé.*) Vous la rempliſſez avec tant d'intégrité, tant de ſcrupule! Tous les payſans d'alentour gagneront déſormais leurs cauſes, dès qu'ils attaqueront un homme riche. Ces pauvres gens peuvent-ils jamais avoir tort? D'ailleurs, il s'agit aujourd'hui de rétablir dans le monde cette égalité primitive: rêves chimériques de nos livres modernes, & qui ont échauffé ſi noblement votre cerveau... Vous n'aurez bientôt plus ſous les yeux cette opulence qui choque votre philoſophie... Je ne ſerai plus votre voiſin; je vais vendre mon château & me retirer à cent lieues d'ici.

M. DE LEURYE.

Le ton dont vous me parlez m'attriſte... permettez-moi ſeulement de vous dire, qu'en renonçant à vos libéralités, j'éprouve un plaiſir ſecret

& bien véritable; c'eſt de ſentir que dans vous c'étoit l'homme que j'aimois, & non le bienfaiteur....

LE COMTE, *vivement.*

Ah! s'il eût été vrai... (*Ici on voit paroître, dans le fond du Théâtre, Girau, ſuivi de ſa femme & de tous ſes enfans.*)

SCENE VI.

Acteurs précédens; GIRAU, *ſa femme & cinq à ſix enfans*; THERESE.

THERESE, *arrivant avec la femme Girau & les enfans; elle crie avec joie & en ſautant.*

SUIVEZ, ſuivez.... Ah! papa... Le pere, la mere, & tous les enfans... Ils demandent à vous voir; ils pleurent tous de joie, & moi auſſi avec eux. Ils diſent tout haut qu'ils vous béniront tout le reſte de leur vie. (*Thérese tourne autour de chaque enfant.*)

GIRAU, *à M. de Leurye.*

Monſieur, nous ne venons pas vous déranger pour longtems; ce que nous avons à vous dire ſera bientôt dit. Ne croyez pas, je vous prie, que nous venions vous remercier de nous avoir fait gagner notre Procès. On ne loue point la Juſtice d'avoir été juſte. Mais, avec votre permiſſion, nous venons

nous montrer à toute notre famille. Ecoute, femme; & toi, Jacques; toi, Charlot; toi, Philippe; toi, Chriſtophe; approche tes deux petits freres. Bon. (*Les enfans deviennent attentifs.*) Regardez bien ce digne homme; regardez-le en face; là. (*avec un ſigne.*) pour le bien reconnoître: & ſi jamais quelqu'un, quand je n'y ſerai plus, vouloit vous faire du tort, n'ayez aucune crainte de ce méchant. Venez ici en aſſurance, & boutez votre cauſe entre ſes mains; le reſte eſt ſon affaire. (*Avec ame.*) Allez, allez, tout ira bien. Il a la main bonne pour tenir la balance: il vous protégera contre qui que ce ſoit au monde: car, voyez-vous, tous les grands Seigneurs ne ſont, devant ſon tribunal, pas plus qu'un homme comme moi... Voilà tout ce que je voulois vous dire, mes enfans... Allez-vous-en, & n'interrompez pas davantage un Juge qui n'a pas trop de tems à lui, puiſqu'il l'emploie à empêcher le mal qui, comme l'ivraie, ſemble pouſſer de lui-même en ce bas monde. (*En ôtant ſon chapeau, & ſaluant.*) Et nous, en conſéquence de cette obſervation, nous demeurons très-reſpectueuſement, Monſieur, votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

THERESE.

Regardez donc celui-ci, papa... Les groſſes joues toutes rouges!.. Ah! qu'ils ſont gentils tous ces petits freres! Pourquoi donc s'en vont-ils ſi vîte?.. Reſtez, reſtez ici, reſtez tous. (*Elle en retient deux d'une main, & la mere de l'autre.*)

M. DE LEURYE.

Un inſtant, Monſieur Girau; demeurez ici ſans

gêne avec votre aimable famille... (*Au Comte*) Monsieur le Comte, vous ne sauriez croire combien ce digne pere, au milieu de ses enfans, a soulagé, avec ce peu de mots, les chagrins que je viens d'essuyer; tant la satisfaction de sentir que l'on n'a point prévariqué, adoucit enfin les peines les plus ameres.

THERESE, *au Comte.*

On diroit, à vous voir, que vous leur faites la mine... Oh! vous n'aimez pas les enfans, vous..., car vous n'en avez pas: papa les aime bien, lui. (*Le Comte la regarde sans répondre.*) Maman, vous les laissez partir sans leur rien donner....

Madame DE LEURYE.

Vous n'y faites songer; allez dire à votre Bonne qu'elle ait soin de leur distribuer des gâteaux.

THERESE.

Des gâteaux... Ah! je sais où... Qu'ils viennent avec moi; je leur ferai la part à chacun. (*Elle sort en sautant, & en menant les petits freres.*) (*Pendant cette scene, Madame de Leurye fait des amitiés à la mere, qu'elle fait rester.*)

SCENE VII.

LE COMTE, M. DE LEURYE, *Madame* DE LEURYE, GIRAU, *& sa femme.*

(*Le Comte eſt aſſis dans un coin.*)

GIRAU, *tirant ſa femme & parlant bas premiérement; enſuite d'une voix qu'on peut entendre.*

OUI, c'eſt-là Monſieur le Comte, notre Seigneur: oui, c'eſt lui-même en perſonne... Ils ſont amis; mais, vois-tu! cela ne fait rien en juſtice... Tu avois peur... Je te l'avois bien dit, moi, de ne pas avoir peur... On eſt homme d'honneur avant tout, ou l'on n'eſt rien du tout; apprends cela de moi.

Femme GIRAU, *à Madame de Leurye.*

Ah, Madame! pardonnez: mon brave homme de mari croit à la probité de tout le monde, parce qu'il en eſt plein, & il ne croit pas devoir remercier le vôtre de la juſtice que bien d'autres n'auroient peut-être pas rendue auſſi bien que lui.

Madame DE LEURYE.

Pourquoi, pourquoi donc? il ne faut pas dire cela.

Femme GIRAU.

Ah! Madame, dans le tems qui court..... Je

ſuis ſi pénétrée en ſongeant au péril... Ah! mes enfans, où êtes-vous? Venez, venez tous ſerrer, baiſer la main de l'homme juſte. (*Elle approche de M. de Leurye pour lui baiſer la main.*)

M. DE LEURYE, *ſe défendant.*

Vous ne me devez aucune reconnoiſſance... Votre droit ſeul a parlé pour vous.

LE COMTE, *ſe levant.*

Ecoutez, Girau... vous avez gagné votre procès, vous devez être content..... Je ſuis condamné à rétablir votre maiſon, & ce n'eſt point cela qui me coûte. Je réparerai, ſans rougir, ce que mon Intendant a fait abattre, ſans avoir conſulté mes dernieres volontés. Je n'ai point voulu vous nuire. Je n'aurai point l'entêtement de vous promener de Tribunaux en Tribunaux, comme je le pourrois. Je me tiens à la ſentence qui a été rendue; mais, Girau, encore un coup, ſoyez raiſonnable à votre tour: mettez-vous à ma place: voyez que mon château, ſans le point de vue que je deſire, perd tout ſon prix. Il me devient odieux ſans cét agrément... Voulez-vous en échange ma belle ferme de Coteau avec toutes ſes dépendances?... J'y ajouterai même les huit cents louis d'or comptant...

Femme GIRAU.

Ah, Monſieur! ne tentez point comme cela mon pauvre homme.... Qu'eſt-ce que tout l'or du monde auprès du contentement? Je ne ſçaurois quitter la maiſon où je me ſuis mariée.... Si j'avois perdu ce

procès-là, il n'y auroit plus eu qu'à commander mon enterrement .... je serois bientôt morte de chagrin. . .

GIRAU, *avec chaleur.*

Non, femme, non, tu ne serois pas morte, vois-tu! quand même nous aurions perdu ce procès. . . Je le dis tout haut, afin que chacun l'entende. . . Sais-tu ce que nous aurions fait alors? .. Nous serions venus trouver Monsieur le Comte que voilà, & tout fiers que nous sommes, quoique nous ne nous soyons jamais humiliés devant le plus gros Seigneur, nous aurions baisé sa main & son genou; nous lui aurions crié du profond de nos entrailles : „ Rendez „ la vie à notre femme, à nous, ou donnez-nous „ la mort; rendez-nous la cabane où nous sommes „ nés, où nous avons vécu ensemble, où nous „ voulons mourir ensemble." Et tiens, ce Seigneur n'a pas l'ame méchante..... En entendant nos prieres, en voyant couler le ruisseau de nos larmes, son bon cœur auroit craint de nous pousser au grand péché du désespoir. Il auroit oublié son pavillon, sa terrasse & son boulingrin; & les bénédictions d'un vieillard qui seroit venu lui montrer ses enfans implorant tous la même chose, lui auroient frappé à l'ame; & il auroit laissé-là toutes ces amusettes.... Vous voyez donc à cette heure, Monsieur, que ce n'est pas que nous soyons opiniâtres ou capricieux; car, dans les plus malheureux tems de notre vie, nous avons toujours refusé de vendre; & puisqu'enfin en cas d'aveuglement de la part de la Justice, nous aurions engagé votre compassion miséricordieu-

ſe à nous laiſſer racheter notre propre maiſon, ou à nous tuer-là de votre main, oui, à nous écraſer ſur la place même.... C'eſt que nous y tenons, Monſieur, à cette maiſon comme à la vie, & que notre ame délogera de ce monde avant que notre corps en puiſſe ſortir autrement que par les pieds....

LE COMTE, *bas, ſe promenant à grands pas.*

Je ne veux plus m'entretenir avec cet homme; il ébranle trop mon ame. (*Haut, après un ſilence.*) Il faut certainement (& je ne ſaurois plus en douter) il faut que vous ayez ſous cette maiſon quelque tréſor caché....

GIRAU.

Oui, Monſieur le Comte, nous y tenons un tréſor que nous préférons à tout; c'eſt le bon exemple qui, chez nous, fleure comme baume & parfume tous les environs. La probité de ces enfans que vous avez vus, eſt à coup ſûr le fruit du ſéjour que vous me diſputiez. Nos voiſins ſont nos amis, nos parens, & ne leur donnent que de ſages & bons avis. Point de libertins chez nous, de jureurs, de mal embouchés.... En ſûreté du côté de l'innocence des mœurs, nous les voyons joyeuſement s'ébattre ſous nos yeux. Ce n'eſt pas dans notre canton, voyez-vous! comme dans tant d'autres endroits. De mémoire d'homme, on n'y a vu de ces vilaines hiſtoires dont, parmi nous, il n'eſt pas même permis de parler, car le récit vaut le mal.... Nos filles ignorent....

LE COMTE, *à part.*

Il me touche; il m'attendrit.... Ce ton ſimple.... Ah, quel homme! quel homme!

GIRAU, *à M. de Leurye.*

Oui, Monſieur le Juge, nos enfans vous devront la conſervation de leurs vertus... ils iront toujours droit & ferme dans le chemin de l'honnêteté... Perſonne ne les pervertira par un mauvais langage. Ils vivront en paix, dans une concorde vraiment fraternelle.... Ils reſſembleront à leurs grands-peres.... A cette penſée, nous ne ſommes plus maîtres des ſentimens qui gonflent notre cœur, & c'eſt comme notre bienfaiteur que nous vous béniſſons, que nous vous chériſſons, que nous vous embraſſons. (*Serrant M. de Leurye entre ſes bras.*) Pardonnez, Monſieur, ſi nous ſommes peu reſpectueux; pardonnez.... Heureux celui qui peut ſe dire votre pere!... Oui, trop heureux l'honnête-homme qui a un tel fils!

LE COMTE, *d'un ton de voix ému, troublé, & fortement.*

Girau, Girau!.... qu'as-tu dit?... Ah! qu'as-tu dit?

GIRAU.

C'eſt qu'à dix lieues à la ronde, chacun, petit & grand, répétera avec moi..... mille fois heureux celui qui peut ſe vanter d'avoir mis un tel homme au monde!

LE COMTE, *à Girau.*

Vieillard étonnant! de quel trait de lumiere pénetres-tu mon ame.... tu la ſubjugues..... On diroit

que tu devines ce qui s'y paſſe..... Girau! tu es pere, & pere heureux... Je pourrois l'être.... je le ſerai...

Madame DE LEURYE, *à ſon mari.*

Que dit-il?

LE COMTE, *dans la plus grande agitation.*

La vertu triomphe de ma foibleſſe.... C'en eſt fait.... j'aurai un fils... j'aurai un fils. (*A de Leurye.*) Je te rendrai ton pere... Approche, qu'il t'embraſſe.... A ſon amour, à ſes ſoins, au trouble où tu le vois, as-tu pu le méconnoître?..

M. DE LEURYE, *dans les bras du Comte.*

Vous... vous! mon pere!...

Madame DE LEURYE.

Qu'entends-je, Dieu tout-puiſſant?

LE COMTE.

Je le ſuis... Tu honoreras mon nom. Tu feras la félicité & la gloire de ma vieilleſſe... J'ai trop tardé à le faire, cet aveu; je te le devois pour récompenſe de tes vertus...

M. DE LEURYE.

C'eſt la plus grande... Elle eſt au-deſſus de tout eſpoir; & le ſaiſiſſement où je ſuis me ravit toute réflexion.

LE COMTE.

Tu ſçauras tout. Tu connoîtras le ſecret de ta naiſſance & les places qui t'attendent. Fruit d'un mariage clandeſtin, ta mere... Mais ce n'eſt pas ici que

que je dois t'en inſtruire. Qu'il te ſuffiſe de ſçavoir que tu es mon fils... Ces momens ne ſeront troublés par aucun ſouvenir fâcheux... Partage toute ma joie.

M. DE LEURYE.

Entre un bienfaiteur comme vous, & un pere, il n'y eut jamais de différence.

Madame DE LEURYE.

Eh! pouvoit-il vous regarder autrement?.. Non, non, rien ne peut ajouter à notre tendreſſe.

GIRAU.

Je pleure, femme, & je n'ai de ma vie été auſſi émerveillé . . . les félicités des honnêtes gens me vont juſqu'au fond de l'ame... Ah, Monſieur le Comte! que je voudrois bien pouvoir vous vendre *ma maiſon!*

LE COMTE, *à Girau.*

Mon ami, le voile eſt tombé. . . J'étois bien injuſte... J'ai plus d'obligation que vous ne ſavez à cette nobleſſe ferme & judicieuſe que rien n'a pû ébranler. Sans elle, j'allois manquer aux loix de l'équité. (*à M. de Leurye.*) Ah, mon fils! tu me rends à moi-même: je ne me ſuis reconnu que lorſque ta voix m'a montré mon égarement.

M. DE LEURYE.

Il ne pouvoit durer long-tems. (*à ſa femme.*) Tu le craignois, chere épouſe; & le voilà dans nos bras!

LE COMTE, *à Girau.*

Hâtez-vous de faire rebâtir votre maiſon villa-

geoiſe. Elle va me former un point de vue bien préférable à tous ces ornemens de fantaiſie que j'ambitionnois. Son aſpect, au lieu de remords, me cauſera une émotion délicieuſe... Vous n'aurez plus de mauvais procédés à craindre. (*montrant M. de Leurye.*) Vous connoiſſez l'héritier de la terre.

GIRAU, *au Comte.*

Qu'il le ſoit dans cent ans... ce ſera ſon plaiſir & le nôtre... Avec un tel fils, vous ſerez, par ma foi, auſſi heureux dans votre château que nous le ſommes, nous, dans notre cabane.

LE COMTE, *avec ſentiment.*

Oui, je veux goûter votre bonheur... c'eſt le plus pur qui ſoit ſous les cieux. (*à ſon fils.*) Un autre rang t'appelle dans la Magiſtrature... Il eſt temps que tu y paroiſſes avec plus d'éclat.

M. DE LEURYE.

Où pourrois-je être mieux, mon pere!.. environné d'hommes à qui j'ai pu être utile, la Providence a ſemblé vouloir fixer ici ma retraite. Elle m'eſt chere. Je redoute des dignités dont mes foibles talens ne ſoutiendroient ni la pompe, ni les devoirs. Trop heureux d'être ici près de vous, & de continuer à faire regner l'ordre dans un pays, où vos bienfaits ne tariſſent point, où la confiance & l'amour payent mes ſimples travaux. Expoſé ailleurs à de plus grands orages, je périrois peut-être ſans pouvoir défendre les droits les plus importans... Chere Epouſe, approuve ma réſolution: c'eſt ici que je veux achever le bien que j'ai pu commencer.

GIRAU.

Il mériteroit d'être le Juge de tout le Royaume!.. Mais, s'il faut mettre son cœur sur ses levres, nous serions plus joyeux qu'il restât de préférence parmi nos chaumieres; non pas tant pour notre bien, que pour lui; car, s'il montoit plus haut, il ne feroit pas le mal; mais il auroit tant de choses à faire que...

Femme GIRAU, *lui mettant la main sur la bouche.*

Laisse dire Monsieur le Comte.

GIRAU.

Soit; nous nous entendons.

LE COMTE, *à M. de Leurye.*

Vous prendrez d'autres sentimens avec une nouvelle condition. Vous vous devez à la patrie, encore plus qu'à cette Seigneurie; & j'ai cru servir la premiere, en vous élevant dans la robe. J'ai dit: il étudiera les Loix; &, sachant ce qu'elles font, ce qu'elles doivent faire encore pour chaque homme dans le rang le plus bas, il veillera quand sa naissance lui sera révélée, il veillera courageusement, lorsqu'il sera assis dans un Tribunal plus auguste, au droit inviolable du moindre Citoyen.

(*M. de Leurye embrasse une seconde fois son père, avec une émotion muette. Le Comte se détache de son fils, en appercevant Thérese.*)

SCENE VIII & *derniere.*

Acteurs précédens, THERESE.

THERESE, *à ſa mere.*

MAIS, maman, l'on ne vient point, & papa doit avoir faim... On ne le laiſſe jamais tranquille... Voilà ce qui le rend malade... Dites donc qu'on ſe mette à table.

LE COMTE, *avec précipitation & attendriſſement.*

Eloignez-la de moi pour ce moment. (*Madame de Leurye emmène ſa fille.*) (*Il y a ici un jeu de Théâtre, court & animé.*) Que de fois cette enfant a manqué de m'arracher mon ſecret!... Cachons-lui notre joie mutuelle... Je veux que rien ne tranſpire d'ici à quelque tems... Des raiſons d'Etat m'y forcent. (*En ſe retirant.*) Monſieur Girau, juſqu'à nouvel ordre, je vous recommande le plus grand ſecret.

GIRAU.

Oh! je fais plus; je réponds de notre femme.

FIN.

C. F. Bretschius, Fecit

LE FAUX AMI

LE
FAUX AMI,
DRAME
EN TROIS ACTES,
EN PROSE.

PERSONNAGES.

MONSIEUR MERVAL, *homme de robe.*

Madame MERVAL.

Mlle CORBELLE, *sœur de Madame Merval.*

JOLLER, *Célibataire.*

NERVILLE, *Cousin de Monsieur Merval.*

Le petit MERVAL, *âgé de sept ans.*

UN DOMESTIQUE.

La Scene est à Paris, dans la maison de M. Merval.

LE FAUX AMI, DRAME.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MERVAL. (*Il eſt en robe de chambre & ſe promene.*)

JE ſerai mieux ici qu'auprès d'elle.... Tâchons de nous poſſéder..... Remontons à la ſource de nos querelles ; & voyons-là, ſans prévention de ma femme ou de moi, lequel a tort : c'eſt elle.... oui, c'eſt elle.... aſſurement, c'eſt elle.... (*En ſoupirant.*) Cruel examen ! Ah ! lorſque je ſoupirois après l'inſtant qui devoit nous unir, je ne penſois pas qu'un jour viendroit..... Mais quoi ! me repentirois-je des liens que j'ai formés ? Voudrois-je les briſer s'il étoit en mon pouvoir ?... Non, non.... Je l'aime donc encore.... Ah ! ſi je ne l'aimois pas, mon cœur éprouveroit-il le tourment qui le déchire ? (*Il s'aſſied & porte la main à ſon front, comme pour rêver en ſilence.*)

SCENE II.

MERVAL, JULLER.

JULLER, (*entrant & lui frappant ſur l'épaule.*)

Eh bien! Que fait donc là notre ami? A qui en a-t-il avec cet air rêveur?... Oh! pour le coup voilà bien le tableau des charmes du mariage. Ces Epoux, quand ils ſe levent le matin avec leur grand bonnet de nuit, ils font une mine...

MERVAL.

Mon Dieu, Juller, laiſſe-moi. Je n'ai ni ſujet ni envie de rire. Jamais je n'eus plus beſoin de repos.

JULLER.

Oh! te voilà, te voilà à merveille. Lorſque Monſieur ſe promene au milieu de ſes belles penſées, il ſeroit fâcheux de le troubler en ſi bonne compagnie. Il faut reſpecter les graves méditations d'un pere de famille.... Eh bien! tu peux rêver à ton aiſe; je te ſouhaite le bon jour.

MERVAL, (*l'arrêtant.*)

Eh non! demeure.... Mais ne viens point aigrir ma triſteſſe par une joie déplacée.

JULLER.

Veux-tu que je boude auſſi? Soit.... Eh! je veux te diſſiper, te diſtraire....

MERVAL.

Je le crois.... Mais à quelle heure êtes-vous donc rentrés ce matin? Tu promenes donc comme cela toute la nuit notre petit couſin. C'eſt un honnête garçon; ne vas point le gâter. Nerville a rapporté de ſa province cette candeur qui s'y eſt réfugiée; voudrois-tu l'engager dans ce tourbillon qui lui feroit tourner la tête?.. Pour toi, tu as pris ton pli; tu ſeras toujours un vaurien... aimable.

JULLER.

J'ai conduit Nerville, dans ces jours de fêtes, au milieu de tous ces bals qui ſe ſuccedent & s'éclipſent, parce qu'il faut qu'il voye tout: va, le pauvre garçon n'eſt pas né pour la fatigue du grand monde. La quiétude ſera ſon lot. Il eſt allé ſe repoſer depuis une heure; moi je venois paſſer mon ſommeil avec toi; car je n'aime gueres à dormir; c'eſt du tems perdu.

MERVAL.

Mais ſeroit-il mieux employé à courir la nuit? Quel goût trouves-tu dans un train de vie ſi bizarre?... Et Nerville a du plaiſir?

JULLER.

Son goût tarde à ſe former.... Je ris encore de tout mon cœur, lorſque je ſonge au ſingulier contraſte que ſa mine philoſophique faiſoit avec le ton de nos délicieuſes orgies.

MERVAL.

Pour moi, je l'en eſtime davantage.

JULLER.

Je veux qu'il connoiſſe ſon Paris. Ce n'eſt pas pendant le jour que l'on voit ce qu'il y a de plus curieux. Ah! mon ami, quelle ville! Il y a beaucoup de gens qui y vivent ſoixante années ſans ſoupçonner les merveilles qui les environnent.

MERVAL.

Je ſuis peut-être de ces gens-là?

JULLER.

Tu l'as dit. Il n'y a que deux mois que Nerville nous eſt arrivé, & je gagerois qu'il eſt déjà plus au fait que toi, ſur le local & ſur mille particularités....

MERVAL.

Nerville ne pourroit-il pas échanger toutes ces belles connoiſſances contre d'autres plus utiles, plus importantes, & pour leſquelles ſes parens l'ont envoyé préciſément en cette capitale? Les Arts, par exemple, mériteroient de l'emporter ſur toutes ces frivolités dont tu l'occupes.

JULLER.

Les Arts auront leur tour; mais, au fond, que ſont-ils ſans la connoiſſance du monde? Privé de cette étude préliminaire, on n'a la clef de rien. Que de ſots ſavans! Tu ignores cette chaîne continuelle de petits plaiſirs qui renaiſſent à chaque inſtant. Soupers fins; rendez-vous; doubles intrigues menées de front & filées à bas bruit; déſeſpoir de femmes

leurs plaintes, leurs jalouſies, leurs lettres, leurs querelles, l'hiſtoire du jour ſi variée, ſi amuſante. . . .

MERVAL.

Et l'on peut s'occuper ſérieuſement de ces bagatelles!

JULLER.

Merval, vous êtes un fort honnête homme, mais vous n'avez pas vécu.... Tu n'as payé aucun tribut aux mœurs du ſiecle....

MERVAL.

Et je ne m'en repens point.

JULLER.

D'accord.... Dès ta jeuneſſe l'hymen s'accommodoit avec ton caractere naturellement grave & ſérieux: il te falloit une conduite paiſible & monotone: ton bonheur fut d'être lié à tes devoirs; ta volupté, d'être l'eſclave de la chere Madame Merval; tu portes ſes chaînes preſque avec orgueil. Vous imaginez vrai tout ce que vous dites enſemble: vous prenez vos rêves pour des réalités: vous êtes heureux à votre maniere; mais, crois-moi, c'eſt faute de connoître d'autres plaiſirs. Tu n'as point joui, mon cher, tu n'as point joui.... Si tu voyois, comme moi, l'intérieur de chaque maiſon, comme chacun ſe joue tour-à-tour; femme, époux, fille, pere, mere; c'eſt une comédie toujours renaiſſante; & le moyen de s'ennuyer ſur la brillante ſcene du monde, ſur ce théâtre ſi fertile en perſonnages changeans.

MERVAL.

Le bal t'a un peu échauffé. . . . Quoi! chaque maiſon t'offriroit un pareil ſcandale!

JULLER.

Oui, d'honneur; excepté la tienne.

MERVAL.

Grand merci de la grace ſignalée que tu veux bien me faire.

JULLER.

Remercie le ciel qui t'a donné en partage la plus vertueuſe des femmes. Je penſe que c'eſt pour toi tout exprès qu'il l'a formée. Avoue que c'eſt la plus inſigne faveur qu'il ait pu t'accorder; car ſi la chere Madame Merval eût été pêtrie comme les autres; oui, je gage que tu ſerois homme à faire du bruit, & tu conçois bien qu'on te riroit au nez.

MERVAL.

S'il y a une exception pour moi, pourquoi n'y en auroit-il pas pour d'autres?

JULLER.

C'eſt que le cas eſt ſi rare, ſi rare, qu'il eſt preſque unique. Je connois un peu le monde. Sur quelque femme que tu arrêtes les yeux, ſois ſûr qu'il y a ample matiere à compoſer de jolis petits contes, mais tout-à-fait moraux. Que de ſecrettes avantures couvent dans le ſein de cette jeune fille qui marche le regard baiſſé & d'un air ſi modeſte! Elle paroît tranquille, ingénue, & ſa main ſavante ourdit une trame amoureuſe, travaillée de mille fils ſecrets qui ſe croiſent & ſe répondent: cette autre

femme ſemble n'avoir des yeux que pour ſon mari, l'idolâtrer; cette apparence n'eſt dans la ſociété qu'un *domino* dont on eſt convenu de ſe couvrir. Toute l'adreſſe conſiſte à le dépoſer ſubtilement, à le reprendre de même. C'eſt peu; je connois plus d'un mari dont l'artifice ſurpaſſe celui de ſa femme: il trompe la perfide avec un art ſupérieur au ſien. C'eſt-là un vrai chef-d'œuvre; qu'en dis-tu?

MERVAL.

Beaux portraits de pure imagination!

JULLER.

Si je te nommois avec qui nous nous ſommes rencontrés cette nuit, & la découverte que nous avons faite.... Mais non. Où eſt la femme qui n'ait pas le ſecret d'éloigner ſon mari à propos, de le rappeller ſelon ſes vues? De ſon côté il entend fort bien ce que cela veut dire: il trouve des dédommagemens: il faudroit être bien ſot pour mourir victime de cette fidélité, qu'un moment de frénéſie a fait promettre ſi ſingulierement, & qu'on a enſuite tout le tems de ſa vie pour abjurer à loiſir.

MERVAL.

Tu ne finiras pas ſitôt: te voilà retombé ſur le chapitre du Mariage.

JULLER.

Que n'es-tu venu hier avec nous? Que n'as-tu préféré ce bal étincellant à l'uniformité du lit conjugal? Que de folies heureuſes! Quel déſordre! Quel tumulte charmant!

MERVAL.

Je n'ai rien de caché pour toi. J'eus hier certaine crise avec ma femme. La quitter dans ces momens d'humeur auroit été aggraver l'affaire.

JULLER, *riant.*

L'excellent mari! Il falloit abſolument te raccommoder avec elle le ſoir même, afin qu'une autre fois elle ſe mît dans le cas du raccommodement. Ce que c'eſt que l'hymen! On ſe boude, on ſe querelle, & le tout pour mieux accomplir ſes devoirs.

MERVAL.

Tu me déſoles avec ce ton léger: c'eſt d'un ami, c'eſt d'un confident ſenſible dont j'ai beſoin...

JULLER.

Ah! je vous attendois-là; je vous y prends... Pourquoi m'avoir dit tantôt, laiſſez-moi; je ſavois bien que ce cœur demandoit à s'épancher. On vouloit cependant être ſeul: on n'a qu'un ami; il eſt de trop.

MERVAL.

Pardon.

JULLER.

Tu ſais que je plaiſante volontiers; mais qu'ami ſincere & vrai je prends un vif intérêt à ce qui te regarde. Si je donne carriere à mes folies, c'eſt parce que je t'aime, & que ce cœur t'eſt bien connu.

MERVAL.

Sois toujours mon ami.

JULLER, *avec ſentiment.*

Eh bien, révele-moi donc le ſujet de tes peines.

MERVAL.

La plaie qui me fait ſouffrir eſt ſi ſenſible, qu'on ne peut y toucher ſans que je gémiſſe. Non, Juller, non, je ne comprends pas ce déſordre de mœurs dont tu me parles. Tu veux que je m'amuſe de ces trahiſons honteuſes. Tu as beau accumuler les exemples, ils ne juſtifient point les coupables, & je ne les crois point en auſſi grand nombre que tu le ſuppoſes. Quand ce ſeroit une vérité, il faudroit la taire, l'enſevelir. Pour moi, j'ai toujours ſuivi le bonheur en ligne droite. J'ai cherché, j'ai béni le lien conjugal; il m'uniſſoit pour la vie à celle que j'aimois, que j'eſtimois. Si la loi n'eût pas exiſté, je l'aurois créée pour aſſurer mon entiere félicité. Je n'ai jamais trouvé de loi plus ſimple, plus raiſonnable, plus digne d'être reſpectée. Tout y flatte les intentions ſecrettes de mon cœur; mais, dis-moi, pourquoi mon attente eſt-elle trompée? Je défiois le ſort de nous ôter l'amour, & ce n'eſt qu'à préſent que je reconnois quelle étoit ma préſomption. Quoi, le plus doux ſentiment de notre être eſt ſujet à s'éteindre! Ce flambeau ſi brillant & ſi pur pâlit & ne jette plus qu'une foible lueur! L'aurois-je cru, dans les premieres années de notre mariage, que ces feux ſi vifs devoient être un jour altérés. Je l'aime toujours; elle paroît encore m'aimer; qu'avons-nous donc à

nous plaindre toujours l'un de l'autre? Quel eſt le démon qui nous ſuſcite à chaque inſtant de nouvelles querelles, & cela ſur un rien, abſolument ſur rien? D'une parole à l'autre, allons, nous voilà partis, brouillés. . . . Il y a un an que nous vivions dans une meilleure union. Dis-moi, mon cher, lorſque tu nous fis le plaiſir de venir demeurer ſous le même toit, d'augmenter notre ſociété des charmes de ton eſprit, elle étoit encore bien loin du point où elle eſt parvenue.... Si cela va en continuant, tu verras un homme au déſeſpoir.

JULLER.

Mon ami, je vais t'affliger, je le ſens; mais dois-je taire la vérité? Tout charme ceſſe. Le tems, par une loi plus forte que nos ſermens, a un effet inévitable ſur nos cœurs, comme ſur le reſte de la nature. En émouſſant la pointe du plaiſir, il rallentit la tendreſſe, rend au caractere ſa pente naturelle, le dépouille de ſa ſenſibilité primitive. Le tems, deſtructeur impitoyable, éteint tout, affection, amitié, & juſqu'à l'amour des peres pour les enfans....

MERVAL.

Tu me fais frémir!

JULLER.

L'Amant le plus paſſionné cherche dans ſon cœur flétri un reſte de tendreſſe, & ſurpris de lui-même ne le trouve plus.

MERVAL.

Quoi, je perdrois par degré un ſentiment plus précieux que la vie!

JULLER.

JULLER.

Il faut t'y attendre.... Sois Philoſophe.

MERVAL.

Non, ſi pour l'être il faut être inſenſible.

JULLER.

Tu as bu dans la coupe de la volupté.... le vaſe eſt à ſec. Plus raiſonnable, cherche ailleurs le plaiſir; un peu de diverſion peut le faire renaître. Ris des tracaſſeries de ta femme; ne te brouille pas à demi, rien n'eſt plus dangereux. Une rupture décente, polie & ménagée, vous mettra tous deux fort à votre aiſe. Il viendra bientôt un âge où vous vous raccommoderez à coup ſûr.

MERVAL.

Tu me connois mal. Je ne puis vivre ſans l'aimer.... Va, ſois bien aſſuré qu'il ne ſera pour moi aucun plaiſir dans le monde, tant que nous ſerons éloignés l'un de l'autre.

JULLER.

Je voulois voir ſi ton amour étoit à toute épreuve. Il eſt d'un tempéramment robuſte; (*avec un ſourire forcé.*) j'en ſuis enchanté, ravi.... Va, oublie ce que je t'ai dit; aime toujours ta femme. Le meilleur moyen, cependant, ſeroit de te diſſiper, de la quitter quand la mauvaiſe humeur la ſaiſira; de revenir à elle le front gai, ouvert, content, radieux, comme s'il ne s'étoit rien paſſé.... Te voyant moins ſenſible, elle ſera plus circonſpecte.

MERVAL.

Mais, dis-moi, je trouve un plaiſir ſecret à pén-

trer dans ſon cœur, à remonter à la ſource de nos débats, à diſcuter ce point intéreſſant. Ah! ſi je pouvois une bonne fois la convaincre de ſes torts!...

JULLER.

Eh bien?

MERVAL.

Je lui ſacrifierois les reproches que je ſerois en droit de lui faire; elle ſentiroit....

JULLER, *feignant d'applaudir.*

Oui, oui, c'eſt un ſentiment fort délicat, digne d'un Amant... Mais prends garde qu'elle ne devienne ton tyran; car ſi la tête acheve de te tourner, tous mes conſeils n'y feront plus rien.... Allons, veux-tu faire un tour de promenade?

MERVAL.

Je ne ſais.... Non.

JULLER.

Eh! diſſipe-toi... Veux-tu mourir d'ennui dans ta lugubre robe de chambre?

MERVAL, *d'un ton mélancolique.*

Je ne ſortirai point.... Nous nous rejoindrons tantôt. Nerville vient; je me ſens le cœur trop ſerré pour parler à qui que ce ſoit. (*A Nerville qui entre.*) Bon jour, Nerville, bon jour; nous nous verrons une autre fois. (*Il ſort précipitamment.*)

SCENE III.

JULLER, NERVILLE.

NERVILLE.

VOILA un bon jour bien séchement prononcé. Il m'a coupé la parole...: Est-ce moi qui cause sa retraite?

JULLER.

Non; je sais ce qui occasionne son humeur.

NERVILLE.

Eh! puis-je être de moitié?

JULLER.

Tu ne devines pas?...:

NERVILLE.

Comment, encore une nouvelle tracasserie?...:

JULLER.

Justement.

NERVILLE.

En vérité, ce train-là me désole. Mais comment s'arrangent-ils donc...: Merval est cependant le meilleur homme du monde; le plus indulgent, le plus doux, le plus confiant; & sa femme est honnête, complaisante, affable; enfin, elle est en tout point le portrait de sa sœur; on ne sauroit, je crois,

faire de comparaiſon plus vraie, plus heureuſe, & tu ſais que Mademoiſelle Corbelle eſt jolie, ſpirituelle, charmante, douce, & ſi vive en même-temps! Non, je n'ai encore rien vu qui me plaiſe autant qu'elle; & tenez, toutes ces femmes que vous m'avez fait paſſer en revue, je ne ſais, elles ont toutes un caractere d'effronterie qu'elles veulent en vain couvrir d'une modeſtie ſimulée. Leur artifice perce, leur ame échappe dans leurs regards, tantôt hardis, tantôt froids ou dédaigneux. Elles ne me plaiſent point. Ah! quelle différence lorſqu'on rapproche d'elles ces deux ſœurs.... Quelle différence!

JULLER.

Vous avez été bien long-tems à me faire cette confidence; mais apprenez que, malgré vos petites ruſes, vous n'avez point échappé à mon coup d'œil. Ah! ah! te voilà donc ſérieuſement épris.

NERVILLE.

Oui, & je voudrois bien qu'elle m'aimât.

JULLER.

Je ne crois pas l'affaire bien difficile; mais toi, tu ſeras encore fort inepte à remporter une victoire aiſée.

NERVILLE.

Je n'ai d'autre ſecret pour toucher un cœur, que d'aimer beaucoup.

JULLER.

En ce cas tu éprouveras des obſtacles qui ſeront ton ouvrage. Tu n'es pas formé, & ces petites fil-

lettes vous menent loin, surtout lorsqu'elles ont des adorateurs de ton espece.... Prends-y garde.

NERVILLE.

Je ne crains que de déplaire; mais crois que je ferai l'impossible pour être aimé.

JULLER.

L'impossible!... L'expression est plaisante.

NERVILLE.

N'est-elle que plaisante?... Tiens, Juller, je t'ouvre mon cœur avec franchise: ouvre-moi le tien. Ne serois-tu pas mon rival? J'en tremble de peur, & je ne te parle ainsi que pour me tirer de l'incertitude où je suis... S'il étoit vrai qu'elle t'aimât & que tu eusses projetté de l'épouser, il m'en coûtera, sans doute, il m'en coûtera; mais je saurai céder à ma fatale destinée; ainsi, réponds....

JULLER, *avec fausseté.*

Non, mon ami; heureusement pour toi, je ne suis point ton rival.

NERVILLE.

Embrasse-moi.... Je suis au comble de ma joie, & tu seras désormais le dépositaire de toutes mes pensées.

JULLER.

Tu le dois, & je l'exige.... Nous autres hommes, dans nos mouvemens d'ouverture, nous ne nous faisons pas scrupule de nous révéler mutuellement les secrets des femmes. Il n'est point d'indiscrétion à redouter. Le nom d'ami ne permet jamais

à un galant homme de n'être pas discret; & d'ailleurs, nos projets sont à-peu-près les mêmes.

NERVILLE, *avec joie.*

Tu veux aussi te marier?

JULLER, *froidement.*

Non, mon antipathie pour le mariage est si violente, que deux Epoux, même heureux, me font pitié.

NERVILLE.

Tu t'abuses étrangement.

JULLER, *riant.*

Ecoute.... Oui, d'honneur....: Cela se rencontre à merveille, & nous nous accorderons fort bien ensemble.

NERVILLE.

Je ne t'entends point.

JULLER.

Tu vois par toi-même combien cette chere Madame Merval est adorable. Quelques obstacles ajoutent des charmes à sa beauté! J'ai des vues sur elle....

NERVILLE.

Des vues sur Madame Merval! Mais elle est mariée; elle a son époux.

JULLER.

C'est justement à cause de cela. Nos Demoiselles sont fort aimables; mais avec elles on éprouve des embarras sans nombre, des accidens presque ins-

vitables; & toi-même, avant peu, n'en ſeras peut-être que trop convaincu.

NERVILLE.

Mais aimer une femme mariée, c'eſt s'ôter toute eſpérance, c'eſt vouloir aſpirer après un bien dont un autre eſt le poſſeſſeur légitime. Te préſerve le ciel....

JULLER, *lui faiſant ſigne & regardant autour de lui.*

Prends garde.... Non.... Heureuſement perſonne ne t'a entendu. Comme on riroit à tes dépens! Mais je ſerois obligé d'en rougir pour toi.

NERVILLE.

Et moi je crains qu'on ne t'ait entendu parler d'amour envers une femme auſſi reſpectable.... Où cela peut-il te conduire?

JULLER.

Mon pauvre Nerville! Je t'aſſigne à un an & à pareil jour; alors tu feras toi-même la réponſe; elle te divertira beaucoup.... Cependant tu as rencontré plus d'une femme à laquelle on pouvoit raiſonnablement aſpirer; & pour le peu de tems que nous avons été enſemble, je t'en ai fait connoître qui n'étoient pas douées d'une auſtérité farouche.

NERVILLE.

De qui me parles-tu? Sont-ce-là des femmes dignes d'être aimées? On a beau dire; toutes celles qui n'ont pas un cœur honnête, fuſſent-elles pourvues des plus rares attraits, n'obtiennent à la fin

que des mépris ; & Madame Merval, je penſe, eſt bien éloignée de cette claſſe....

JULLER.

Sans doute, ſans doute qu'elle eſt l'honneur de ſon ſexe; mais en eſt-elle moins femme? Ce mot dit beaucoup. Le commentaire le plus long n'effleureroit pas la matiere. J'ai aſſez bien étudié ſon ſexe, pour ſavoir qu'il ne ſe connoît pas lui-même.

NERVILLE, *ironiquement.*

Et tu le connois mieux, toi?

JULLER, *d'un ton important.*

Oui, la femme eſt ce que nous la faiſons.

NERVILLE, *en le badinant.*

En ce cas, tu perds bien du tems & des paroles! Cette nuit, que d'extravagances infructueuſes je t'ai vu faire! Comme tu te tourmentois! Et tu crois que es femmes ajoutent foi à toutes ces ſimagrées.

JULLER.

Lorſque je les badinois, que je les plaiſantois, que je leur faiſois un ridicule de leur pudeur, ne les as-tu pas vues toutes rougir: c'eſt par ces petits riens qu'on familiariſe les femmes avec l'habitude de céder à nos deſirs.

NERVILLE.

Tu meurs d'envie de t'étendre ſur le chapitre de tes exploits.

JULLER.

Mais je ne puis dire à une femme que je l'aime, qu'elle ne me croie. Elles trouvent tant de plaiſir à être aimées, qu'elles ſouffrent volontiers des hommages équivoques, pour peu qu'elles les interprètent comme un effet de leur beauté. Celle même qui ne veut appartenir qu'à un ſeul, aime à être recherchée de pluſieurs, & la plus ſage n'a jamais pu ſe réſoudre à détruire d'un ſeul coup l'eſpoir de ſes adorateurs.

NERVILLE.

Tous ces diſcours ingénieux ne gâteront jamais dans mon eſprit le tableau que je me ſuis fait d'une union heureuſe, où régneroit cette confiance mutuelle, inviolable, qui rapproche deux cœurs. Je ne crois pas que la volupté puiſſe habiter avec le crime: ce ſont deux choſes incompatibles, abſolument incompatibles.

JULLER.

N'eſt-ce point là la morale avec laquelle tu donnas dernierement des vapeurs à ſix femmes? Toutes déſerterent la place, & toi ſeul n'apperçus pas l'ennui dont tu étois la cauſe.

NERVILLE.

Peu m'importe de déplaire à des femmes amoureuſes de futilités, à de franches coquettes.

JULLER.

Avec quels yeux les as-tu obſervées, pour oſer aſſurer qu'elles ne le ſont pas toutes? Il n'en eſt pas une qui n'ait ſon genre de prétention; & la petite Corbelle, avec ſa vertu d'apparat, ſi elle étoit con-

duite avec art & préparée par degré au dernier enchantement, ne réſiſteroit pas au tranſport d'un amant aimé.

NERVILLE.

Tu te trompes: ſa pudeur ne ment pas; elle eſt bien vraie, bien ſacrée; on diroit qu'elle n'a jamais ſongé qu'elle eſt belle.

JULLER.

C'eſt la fureur des femmes de vouloir paſſer pour inſenſibles aux yeux de leurs amans. J'ai ſouvent obtenu les plus précieuſes faveurs, tout en les accuſant de cruauté... Uſe de ma recette, & tu verras par expérience qu'il y a à y gagner de toute façon.

NERVILLE.

Qui, moi? Je pourrois faire ſon bonheur & le mien, & je méditerois ſa ruine! Non, je ne ſerai point aſſez faux, aſſez perfide, pour exciter la tendreſſe d'une fille ſenſible & ſage, & pour l'avilir enſuite pour prix de ſa confiance.

JULLER.

La perfidie! Quel terme! Et tout cela n'eſt qu'un jeu.

NERVILLE.

Quoi! le deshonneur d'une femme, la diſcorde d'une maiſon, le déſeſpoir d'un honnête homme trompé... Ce ſont-là des objets plaiſans?

JULLER.

Mais elles y consentent. Il faut être de son siecle : l'esprit dominant fait loi.

NERVILLE.

Et l'amitié, la religion, l'honneur seront comptés pour rien ?

JULLER.

L'amitié, la religion, l'honneur.... Oh ! finis avec tes grands mots. Ces conventions humaines sont des conventions factices ; & le cœur, né libre, ne sait point les reconnoître.

NERVILLE.

Il le doit. Il est un frein nécessaire, utile à la société ; fait pour assurer à chacun son bonheur en paix, & surtout sans remords.... Si tu avois des principes.

JULLER.

Tu es bien bisarre avec tes grands principes ! Allons, mets-les en évidence, nous en verrons les fruits. Suis ton aventure avec la petite Corbelle.... Elle te menera jusqu'au sacrement, je t'en avertis.

NERVILLE, *avec noblesse.*

Ce n'est point là ce que je redoute.

JULLER.

Oh ! cela fera beaucoup d'honneur à ta sagacité.

NERVILLE.

Avant tout, je me pique d'être honnête homme.

JULLER.

Elle a de certains yeux gris.... Crois-moi, ne te preſſe point de devenir ſon époux : c'eſt un pacte cruellement litigieux que celui qui embraſſe toute la vie... Toute la vie! ſonge donc.

NERVILLE.

J'y ſonge fort bien ; & plus j'y ſonge, plus je trouve qu'il n'eſt point de tréſor au-deſſus de la poſſeſſion de celle avec qui je deſire d'unir à jamais ma deſtinée.

JULLER.

Mais tente un peu l'aventure, quand ce ne ſeroit que par curioſité. (*Nerville s'éloigne.*) Tu ne veux plus m'écouter ?

NERVILLE.

Tranchons-là. Nous avons deux ames bien différentes. J'aime cette chere Corbelle plus que moi-même. Je n'uſerai point de deſſeins artificieux. Je ne ſaurai que la reſpecter, & ne voudrai que chercher à lui plaire, à m'en faire aimer. Tant que la ſœur n'aura point trahi la foi qu'elle doit à ſon époux, je croirai à la vertu, & j'y croirai longtems.

JULLER.

Et ſi je te rends incrédule ?

NERVILLE.

Avoue que tu es aſſez avantageux.

JULLER.

Mais on ſe connoît. . . . . Si je t'annonçois ſa défaite?

NERVILLE.

Sa défaite!.. Viſionnaire!.. Va, je ne doute point qu'elle ne te force à des ſentimens conformes à la probité, & je ris d'avance de l'embarras où te jettera ton extravagante fatuité.

JULLER, *un peu déconcerté.*

Je veux te rendre faux prophete. Tu ne récuſeras peut-être pas un fait. . . . Mais j'entends Madame Merval. Laiſſe-nous, & vas mettre le tems à profit près de ſa chere petite ſœur.

NERVILLE.

Avant toi, mon cœur m'avoit ordonné d'y voler.

SCENE IV.

Madame MERVAL, JULLER.

Madame MERVAL *entre ſur la ſcene inquiète & réveuſe.*

Je croyois le rencontrer ici.

JULLER, *ſaluant Madame Merval.*

Madame, vous cherchiez....

Madame MERVAL.

Bon jour, Monſieur Juller; l'avez-vous vu ce matin?

JULLER.

Qui?

Madame MERVAL.

Qui? vous ſavez bien.

JULLER.

Ah! oui, Merval?

Madame MERVAL *ſoupire.*

Vous n'êtes donc pas reſtés enſemble?

JULLER.

Non; il falloit tout de ſuite voler à une petite maiſon de campagne, pour je ne ſais quelle partie de plaiſir. Je ne connois point d'homme qui ait des goûts plus changeans.

Madame MERVAL.

Mais, eſt-ce qu'il n'avoit point l'air chagrin, le ton ſombre?

JULLER.

Bon; il rioit à gorge déployée. L'air chagrin! oh! ce n'eſt point là la phyſionomie qu'il porte avec nous.

Madame MERVAL.

(*A part.*) Le traître! Après nous être quittés avec autant de froideur.

JULLER.

Il faut que vous l'ayiez rendu bien heureux, bien ſatisfait; car, je vous dis, il étoit d'une gaieté...

Madame MERVAL.

(*A part.*) Eſt-il poſſible!.... Et vous ne ſavez pas où il eſt allé? Pardon, Monſieur Juller; mais vous l'accompagnez ordinairement. Oh! je n'aime point quand il s'en va ſeul & fâché.

JULLER.

Comment fâché! encore?

Madame MERVAL.

Oui, Monſieur Juller; & chaque jour ne luit que pour m'affliger davantage.

JULLER.

Mais ſa joie étoit donc ſimulée?... Ah! Madame, qu'il m'eſt cruel de voir la méſintelligence qui regne ici! Vous! faite pour rendre un hom-

me fortuné, vous ne l'êtes pas. Je vous dirois... mais l'amitié me force à me taire.

Madame MERVAL.

Dites-moi par quelle contrariété deux époux que tout ſemble avoir réunis pour s'aimer juſqu'au dernier inſtant de leur vie, travaillent chaque jour à ſe défunir, & cela malgré une certaine voix ſecrette qui les rappelle ſans ceſſe l'un vers l'autre? . . . Monſieur Juller, vous êtes ſon ami.

JULLER.

Oui; mais je ne m'aveugle point ſur ſes défauts.

Madame MERVAL.

Il en a donc?

JULLER.

Je lui ſouhaiterois, entre nous, un cœur plus riche en ſenſibilité. Il manque d'une certaine délicateſſe, qu'on ne doit pas toujours attendre d'un mari, il eſt vrai; mais dont il ſeroit redevable envers une femme de votre mérite. Je lui ai fait ſentir cela plus d'une fois.... Mais il n'écoute pas volontiers ce qu'on lui dit à ce ſujet... Je voudrois qu'il eût mon cœur; il ſentiroit ce qu'il doit au rare aſſemblage de vos perfections.

Madame MERVAL, *eſſuyant une larme.*

Je vois tout; mais je garderai le ſilence. . . . C'en eſt fait: Merval ne veut plus rien être pour moi. . . . Qui l'eût dit dans ces jours heureux où il m'a donné tant de preuves de ſon amour! Jours fortunés! vous ne reviendrez donc plus... Une

autre

autre a su lui plaire. Je n'en doute plus; mon malheur est certain.... Il seroit inutile, Monsieur, de vous interroger. Par un ménagement cruel, vous me tairez la vérité; mais son infidélité est trop visible pour que vous puissiez la déguiser à mes yeux.

JULLER.

Madame, il ne faut jamais ajouter foi à tous ces rapports; la calomnie les invente & les perpétue; on doit toujours les supposer faux, pour sa propre tranquillité. La vérité afflige, tourmente, & ne guérit point la douleur.

Madame MERVAL.

Ah! je ne suis que trop informée des desseins qui ce matin l'ont sitôt séparé de moi.

JULLER.

Cette partie qui étoit liée?... Elle est rompue.

Madame MERVAL.

Il se fait chaque jour un jeu de nos querelles: elles pourront devenir plus sérieuses qu'il ne l'imagine. L'ingrat ne connoît aucun ménagement. Il se plaît à aigrir la douceur de mon caractere. Je suis lasse de ses froideurs. Que dis-je? Il ose dans certains momens affecter de la tendresse.

JULLER, *d'un air surpris.*

Quoi, Madame!

Madame MERVAL.

Que je suis malheureuse!

JULLER.

Je partage vos peines; mais ce qui me désole, c'eſt que vous vous rendez telle volontairement. Il faudroit un peu plus de courage, prendre un parti....

Madame MERVAL.

Et quel parti voulez-vous que je prenne?

JULLER.

Vous avez un cœur qui s'eſt fortement épris. Il y a du danger à trop aimer un mari, ou du moins à paroître l'aimer. Prenez un extérieur plus indifférent: vous le gâtez par vos careſſes, par vos attentions ſans nombre. On vous voit toujours livrée à mille inquiétudes déplacées. Votre tendreſſe eſt trop vive; un mari s'y accoutume & reçoit comme un tribut, ce qui, plus habilement ménagé, deviendroit une grace précieuſe.

Madame MERVAL.

O ciel! comment aimer & ne point livrer ſon ame à l'effuſion des ſentimens dont elle eſt remplie? Comment contraindre des mouvémens ſi doux? Quel ſera donc celui que je devrai déſormais fixer avec tendreſſe? Où s'attachera ce cœur ſenſible? Qui ſera mon ami, ſi ce n'eſt mon époux?

JULLER.

Vous vous êtes fait ſur le mariage un ſyſtême peut-être trop élevé. Vous croyez à une tendreſſe éternelle & ſans bornes. Mais de mille perſonnes mariées, les trois quarts & demi, au bout d'un an, ne ſont plus gueres liées que par l'eſtime,

par un ſimple attachement, par une amitié tranquille & raiſonnée. Si l'on conſervoit la flamme & les tranſports du premier mois, l'on tomberoit dans un état dangereux; & le cœur, à force de ſentir, s'épuiſeroit & perdroit ſon activité pour tout autre objet.

Madame MERVAL.

Ah! c'eſt un effort bien cruel que de ne plus aimer celui qu'on a une fois choiſi! Il me ſemble pour moi que je préférerois autant de ne pas exiſter, que de ſentir mon cœur changé à ce point.

JULLER.

Que vous reviendra-t-il de vous livrer toute entiere au chagrin, de vous abſorber dans un ſeul objet, de ne plus vivre que dans les larmes? Il eſt dangereux de fonder ſon bonheur ſur le cœur d'un époux; c'eſt-à-dire, ſur ce qu'il y a de plus inconſtant dans le monde.

Madame MERVAL.

Je ne change point; pourquoi ſeroit-il autoriſé à changer? Mon cœur n'eſt pas formé autrement que le ſien; & ſi je chéris la conſtance, pourquoi ne la connoîtroit-il pas?

JULLER, *comme ſortant d'une profonde rêverie.*

Employez un ſtratagême innocent.... Feignez de l'imiter; cela pourra le ramener. Plus on accorde à un mari, plus il s'attribue de droits nouveaux. Ils ſont tous des deſpotes altiers, qui augmentent la ſervitude des eſclaves de leurs capri-

ces, à meſure qu'ils paroiſſent plus ſoumis. Paroiſſez vouloir vous dérober au joug, & il voudra vous retenir. Il s'endormoit dans le charme de l'abſolu pouvoir; il s'éveillera pour ſentir que le bonheur pourroit lui échapper, s'il ne s'appliquoit à le mieux mériter.

Madame MERVAL.

Quoi, il ne m'aimeroit plus! Eh! qu'ai-je donc fait pour le rendre infidele? Aurai-je recours à des moyens qui ſeront encore plus cruels pour moi que pour lui?... Non, cher Merval, tu dois régner abſolument ſur ce cœur! Malheur à toi, ſi tu abuſes de ton empire! Ah! tu ne ſais pas combien tu me fais ſouffrir.... Pardon, Monſieur, j'ai beſoin d'être ſeule. (*Elle ſe retire.*)

SCENE V.

JULLER.

ELLE revient toujours à Merval. Je ne puis voir ſes larmes ſans reſſentir un dépit ſecret... Mais une femme aime à ſe venger d'un ingrat. Si j'ai bien étudié ſon cœur, elle ne connoît pas elle-même tout le fond de ſenſibilité qu'il renferme. Qui ſait juſqu'à quel point peut varier une femme livrée à de ſi heureuſes diſpoſitions?... Obſervons ſes pleurs : mettons chaque ſoupir à profit. La douleur d'une femme eſt un véritable état de tendreſſe. Il vient un moment favorable; & mon génie me ſerviroit mal, ſi je ne ſavois pas le ſaiſir.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Mademoiſelle CORBELLE, NERVILLE.

Mademoiſelle CORBELLE.

Eh quoi! vous voilà encore? Il n'y a qu'un moment, qu'à vos adieux, je vous croyois abſent au moins pour deux heures.

NERVILLE.

Auſſi, Mademoiſelle, il y a bien plus longtems que je vous ai quittée, je vous le proteſte.

Mademoiſelle CORBELLE.

Oh! point du tout, s'il vous plait; voyez plutôt; (*elle regarde à ſa montre.*) vous êtes parti à dix heures quinze, & je penſois....

NERVILLE, *avec vivacité.*

Et que penſiez vous? achevez, dites.... Penſiez-vous que je pourrois revenir bien vîte.... Auriez-vous remarqué la minute de mon départ, ou celle de mon arrivée? J'aime à m'abuſer: j'aime à vous repréſenter à mon imagination telle que je voudrois vous voir. Non, je ne puis me trouver content qu'à vos côtés. C'eſt-là que je ſuis bien. Il

ſemble que le bonheur que vous enchaînez près de vous, faſſe rejaillir ſur moi ſes plus purs rayons.

Mademoiſelle CORBELLE.

Voilà une belle image.

NERVILLE.

J'aurai beau les choiſir, les aſſembler toutes, jamais je n'exprimerai qu'imparfaitement ce que mon cœur ſent ſi bien.

Mademoiſelle CORBELLE.

Patience: les louanges, les proteſtations, les ſermens même, vont bientôt couler de ſource... Oui, Monſieur Nerville, vous ſavez conter les plus jolies choſes du monde. Je me fais même quelquefois un plaiſir de vous entendre. Je vous écoute avec intérêt; mais parlez-moi avec franchiſe. Si mon cœur alloit ajouter foi à tous ces propos d'amant, en vérité je vous amuſerois trop, & votre rôle ne dureroit pas aſſez longtems. Je ſais ce que je dois penſer; ainſi je crois que nous pouvons l'un & l'autre continuer ſur le même pied.

NERVILLE.

Quoi, vous voulez toujours me déſeſpérer... Oui, ditez-moi plutôt une bonne fois: „ Nerville, „ vous me déplaiſez; je ne puis vous ſouffrir; ja„ mais vous ne parviendrez à trouver le chemin de „ mon cœur:" dites-moi cela, Mademoiſelle, plutôt que de m'outrager, plutôt que de me croire du nombre de ces vils adulateurs qui ſe font un paſſe-tems de feindre les plus beaux ſentimens du cœur humain. Je ne conçois point ces êtres faux qui

ofent avouer une paſſion qui n'exiſte pas; mais le menſonge de leur cœur doit paſſer ſur leur front. . . . Voyez le mien; appercevez-vous en lui quelques traits d'un vice ſi bas, ſi odieux, ſi révoltant?...

Mademoiſelle CORBELLE.

Là, là, tout doucement; comme vous allez... Je vous redoute, au moins. Je ne veux pas diſputer avec vous; & j'aurai plutôt fait, je penſe, de vous croire.

NERVILLE, *lui baiſant la main.*

Charmante, adorable & ſeule amie de mon cœur! Ah! n'en doutez pas.... Je voudrois renfermer un aveu, peut être trop vif, trop précipité, & toujours il s'échappe malgré moi. J'ai beau me dire: „ modere le penchant qui t'entraîne; ne t'abandon„ ne pas tout entier à ſon charme, peut-être, hé„ las! trompeur; il faudroit ſavoir avant ſi tu es „ aimé; ſi ce cœur, que tu adores, conſent d'être „ à toi." Je ne puis impoſer des loix au ſentiment qui me maîtriſe. Il s'exprime dans ma voix, mon geſte, mes regards.... Dès que vous paroiſſez, mon ame entiere vole vers vous. Tout décele un amant paſſionné, vrai, ſincere.... Méconnoîtrez-vous l'empire que vous avez ſur moi, ou feindrez-vous de l'ignorer pour mieux me tourmenter?

Mademoiſelle CORBELLE.

Paix, paix... Mon Dieu, comme ces hommes ſavent ſe tranſporter! ... Je n'ai qu'une réponſe à vous faire. Il y a huit ans que ma ſœur avoit mon âge; j'ai entendu Merval lui tenir les mêmes propos. Je me ſouviens de l'avoir vu près d'elle,

la regarder d'un air.... là, tout comme vous me regardez, juſtement, avec ces yeux-là.... Eh bien, j'aurois répondu de l'union la plus parfaite, la plus durable; ma ſœur ne l'eſpéroit pas moins. Elle croyoit à ſon époux de la meilleure foi du monde; elle eſt devenue Madame Merval. Dites, vous êtes témoin aujourd'hui, auſſi-bien que moi, des ſcenes journalieres qui ſe paſſent: après cela, prononcez ſur ce que je dois penſer de toutes les proteſtations que fait un amant.

NERVILLE.

Et pourquoi m'offrir une ſituation qui nous ſeroit étrangere?... Ah! mon cœur ne me trompe point. Je ſerois trop fortuné, pour que vous ne fuſſiez pas heureuſe. Le deſir de votre félicité me dévore, me conſume. Jamais le moindre nuage ne viendroit obſcurcir nos beaux jours. Près de vous, je défie la diſcorde de nous approcher.... Elle! déſunir un inſtant nos cœurs! Non, non, cela n'eſt pas poſſible.

Mademoiſelle CORBELLE.

Tout auſſi poſſible qu'entre Merval & ma ſœur; & je vous avoue que ſon exemple me détourne un peu....

NERVILLE.

Ah Dieu! qu'entends-je! Devois-je m'attendre à cette injuſtice de votre part?

Mademoiſelle CORBELLE, *ſérieuſement.*

Et de quel droit vous plaignez-vous, Monſieur?

NERVILLE.

De quel droit?... Ah! la flamme la plus vive....

Mademoiſelle CORBELLE.

Merval en diſoit autant; Merval a changé, &....

NERVILLE, *l'interrompant.*

N'achevez pas.... Dites-moi : ſon époux ne partage-t-il point ces déſagrémens domeſtiques? N'eſt-il pas de moitié dans ſes peines, & pouvons-nous prononcer lequel ſouffre le plus? Je ne ſais quelle eſt l'origine de leurs querelles; mais tous deux en ſont les victimes. Croyez-moi : lorſqu'on eſt uni par des liens ſi étroits, les chagrins ſe partagent comme les plaiſirs. Tout eſt commun; & dès qu'on s'eſtime, il faut riſquer la vie enſemble.... Vous me parlez de quelques jours orageux; mais vous ne ſongez pas au nombre de jours ſereins qui les ont précédés & qui ſont prêts à renaître. Oui, ils renaîtront; j'en ſuis le garant. Deux cœurs honnêtes ſe reportent l'un vers l'autre par un penchant invincible; & ſi quelque foibleſſe momentanée les ſépare, c'eſt pour prêter un nouveau charme à leur réunion.

Mademoiſelle CORBELLE.

Voilà comme le pinceau fait tout embellir; mais la réalité dément un peu cette illuſion flatteuſe, ce coloris trompeur.... J'en crois l'expérience.

NERVILLE, *preſque en colere.*

Achevez, cruelle, de ſaiſir un prétexte odieux pour ſignaler votre indifférence. Achevez de déſeſpérer un Amant qui ne reſpire que pour vous.... Mais vous riez.... Ce que je vous dis, Mademoiſelle, eſt cependant très-ſérieux. Je vois trop que

vous ne m'écoutez que pour vous distraire.... Je suis désolé.

Mademoiselle CORBELLE.

En vérité, vous n'êtes ni sage, ni ingénieux. Pour mieux me convaincre de la douceur d'un époux, vous commencez par me faire une querelle.... Que sera-ce donc?...

NERVILLE.

Mais s'il vous en coûte tant de prononcer un mot si facile à dire, favorisez-moi d'un signe de tête.... Laissez-moi lire dans ces beaux yeux l'assurance de votre tendresse... Vous les baissez... là, là, seulement un petit signe, & je suis le plus heureux des hommes.

Mademoiselle CORBELLE.

Votre bonheur dépendroit d'un signe de tête? Non, non, je ne le crois pas; vous voulez m'aimer; je ne puis vous en empêcher.... Contentez-vous de m'aimer; oui, aimez-moi bien. En récompense je vous promets, si vous venez à me déplaire, d'être assez reconnoissante pour vous en avertir sur le champ.... Etes-vous satisfait?

NERVILLE.

Je pourrois l'être davantage.... Vous soulevez, vous appaisez mon ame à votre gré. Oui, vous êtes bien la souveraine de mon être. Cette supposition que vous venez de faire, me chagrine un peu; mais vous seriez bien ingrate, si vous teniez contre la force du sentiment qui m'enchaîne à vous.

SCENE II

Madame MERVAL, *Mademoiſelle* CORBELLE, NERVILLE.

Madame MERVAL, *en entrant.*

Et vous l'écoutez, ma ſœur!

NERVILLE.

Ah! Madame.

Mademoiſelle CORBELLE.

Vous nous ſurprenez ainſi!

Madame MERVAL.

Tu rougis.... Va, chere petite ſœur, à ton tour, à ton tour... Voilà les momens que j'ai paſſés & que je voudrois rappeller. Que ceux qui leur ont ſuccédé ne t'arrivent jamais!

Mademoiſelle CORBELLE.

Et le ſûr moyen de les éviter, eſt de ne point ſe fier au ſort d'un ſexe inconſtant; & qui d'entre eux ne l'eſt pas?

NERVILLE, *à Mademoiſelle Corbelle, du ton du reproche.*

Toujours!

Madame MERVAL, *à Mademoiſelle Corbelle.*

Ce n'eſt pas cela que j'ai voulu te faire entendre, quoique je ne ſois plus heureuſe.

NERVILLE.

Vous n'êtes plus heureuſe? Eh! quel démon trouble votre félicité? Quand on a connu celle du cœur, je ne ſaurois concevoir comment on peut vivre ſans en jouir. Tenez, je n'ai point de foi à tous ces petits différends; ils ne doivent être regardés que comme une ombre légerement diſtribuée dans le tableau du bonheur.

Madame MERVAL.

Ah! Monſieur, que votre ſexe eſt quelquefois cruel! Je voulois que ce ſecret mourût avec moi dans mon ſein. Juſqu'ici j'ai eu la force de renfermer mes chagrins, de m'interdire toute plainte; mais ce courage me manque.

NERVILLE.

Votre douleur ſera bientôt un tourment pour l'ame noble de Merval.

Madame MERVAL.

Si vous ſaviez, Monſieur, ce qu'un cœur bien épris ſouffre des tiédeurs d'un époux: ſes regards ſont moins affectueux; ſa voix, quand il me parle, n'a plus la même tendreſſe; l'indifférence a ſuccédé aux attentions les plus paſſionnées. Quelle révolution! Et la cauſe en demeure toujours cachée.

NERVILLE.

Merval eſt un homme de bien: il vous a recherchée par amour: un tel ſentiment, une fois conçu, ne s'altere point.

Madame MERVAL.

Tous mes vœux étoient jadis ſatisfaits. Merval étoit tendre & plein d'égards. Je jouiſſois même de l'avenir. Mais ce ſonge charmant s'eſt évanoui. Plus de confiance ; ſa conduite change de jour en jour.

NERVILLE.

Eloignez de tels ſoupçons. Merval n'eſt point infidele. Croyez-vous que par l'entremiſe d'un honnête homme il ſoit impoſſible de vous rendre votre époux ?

Madame MERVAL, *ſe jettant dans les bras de ſa ſœur.*

Ma chere bonne amie! L'amertume eſt au fond de mon ame.... Reçois un aveu terrible : nous ſommes peut-être ſur le point de nous ſéparer.

Mademoiſelle CORBELLE.

Vous ſéparer! ô Dieu!

Madame MERVAL.

Hélas! croirois-tu que Merval me l'a preſque fait entendre? Et je ne te dis pas encore tout; je lui dois des ménagemens.

Mademoiſelle CORBELLE, *pleurant à moitié.*

Ma ſœur!.. Ah, Monſieur!... Comme je haïrois votre ſexe... Tous les hommes peuvent être des Merval.

Madame MERVAL.

Ne dis rien contre lui, ne dis rien. Je l'aime, & ſes droits ſont toujours bien établis dans mon cœur.

NERVILLE.

Oui, Madame, aimez-le toujours, malgré ſes injuſtices. Il connoîtra ſes erreurs. Vous lui ſerez plus chere.... Ah! Mademoiſelle, vous ne ſavez pas combien l'hymen a de puiſſance ſur un cœur vertueux. Il peut s'égarer; mais il revient plus tendre.... Non, un époux, fût-il un monſtre, ne pourra jamais haïr une femme qui n'aura pas ceſſé de mériter ſon eſtime.

Madame MERVAL.

Et vous, Nerville, eſt-il bien vrai que vous puiſſiez faire l'apologie d'un lien qui de jour en jour ſemble devenir plus à charge à votre ſexe? Ou vous aimez beaucoup, ou vous n'êtes pas ſincere.

NERVILLE.

Je le ſuis: ce n'eſt point un ſentiment aveugle qui me fait épouſer une ſi belle cauſe. La plus ſaine raiſon la plaidera toujours avec avantage. L'hymen, de toutes les inſtitutions, eſt la plus ſainte & la plus digne d'être obſervée. Elle confirme le penchant de deux cœurs ſenſibles. Il leur eſt impoſſible d'ajouter à ſes nœuds: & que peut déſirer de plus un honnête homme? Il ſe trouve aſſujetti; mais c'eſt pour être plus conſtamment heureux. La loi lui donne le gage perpétuel de ſa félicité. La loi veille à prévenir l'inſtabilité qu'un moment d'erreur pourroit faire naître. J'avois toujours entendu parler avec reſpect de ce nœud ſacré. En arrivant ici, jamais je ne fus plus ſurpris que de rencontrer une foule de petits perſonnages ironiques, tranchans, qui logeoient des ames ſans vigueur dans des corps efféminés; je les

entendis déclamer contre le plus auguſte des liens, le plus utile à la ſociété. Fiers d'idées ſubtiles & non moins fauſſes, ils ſe diſent partiſans de la volupté & en connoiſſent à peine l'ombre. Ils verſent le ridicule ſur le mariage, & tout le feu de leur eſprit ne ſert qu'à parer la débauche. Voilà les apologiſtes du célibat... Qu'ils viennent, ces apologiſtes impies; je les confondrai, ou plutôt, ſont-ils dignes qu'on leur réponde? Non, ils ſe rendent juſtice en fuyant les plus touchans devoirs de l'homme. Ils ne ſont faits, ni pour être époux, ni pour être peres, ni pour être amis.

Mademoiſelle CORBELLE.

J'en reconnois plus d'un à ce portrait, & les touches ſont encore ménagées.

Madame MERVAL.

Ah! Nerville, je vous ſais honnête, & je croia que vous êtes bien éloigné de leur reſſembler.

Mademoiſelle CORBELLE.

Oui... Mais qui peut répondre....

NERVILLE.

Encore! cruelle, encore!... Epargnez ma ſenſibilité. Il ne tiendra qu'à vous de me faire adorer & bénir un titre que je brûle de porter.

SCENE

SCENE III.

Madame MERVAL, *Mademoiſelle* CORBELLE, NERVILLE, MERVAL, JULLER.

Merval & Juller parlent dans le fond du Théâtre.

JULLER, *à Merval.*

Tu ne ſeras jamais qu'un ſot ſi tu écoutes ſes larmes.... Parle en maître.... Mais, la voici; il ne faut pas rétrogader. (*Juller paſſe à côté de Madame Merval, lui fait une révérence profonde, & dit fort haut à Mademoiſelle Corbelle:*) Tous les jours plus jolie.

Mademoiſelle CORBELLE, *froidement.*

Et vous, tous les jours plus complimenteur.

MERVAL, *dans le fond.*

Elle ne me regarde point... Elle détourne la tête... Elle me dédaigne... Oui, Juller a raiſon. Allons, je n'encenſerai plus ſon orgueil & je braverai ſes dédains. Retirons-nous.

Madame MERVAL, *ſur le devant de la ſcene.*

L'ingrat! Il ne daigne point m'aborder, me voir... Il fuit ma préſence. Sortons, pour donner un libre cours à mes douleurs. (*Elle va pour ſortir.*)

MERVAL.

Non, reſtez, Madame, je vous en épargnerai la peine; c'eſt moi qui dois me dérober.

Madame MERVAL.

Ma préſence vous gêne. Suivez vos deſſeins, Monſieur; éloignez-vous de moi: allez chercher le plaiſir où vous comptez le trouver; les remords viendront vous punir, & votre conduite....

MERVAL.

Ma conduite, Madame! ma conduite! Je n'en dois compte à perſonne; la mienne n'entraîne point de remords; mais la vôtre eſt d'oublier la modération & la douceur.

Madame MERVAL.

Eſt-ce moi qui vous fuis, ingrat? Si mon extrême douceur s'eſt quelquefois démentie, c'eſt vous qui m'y avez forcée; & quel cœur peut demeurer calme au milieu de ſi ſenſibles atteintes! Il faut que je vous ſois devenue bien odieuſe.

MERVAL.

Bien odieuſe! Et ſur quoi fondez-vous...

Madame MERVAL.

Vous êtes complaiſant, ſenſible envers tout autre; vous n'êtes injuſte qu'envers moi.

Mademoiſelle CORBELLE, *à part.*

Dieu! que va-t-il arriver!

NERVILLE, *à part.*

Que ne ſuis-je loin, ou que ne puis-je calmer...

MERVAL.

Je ſuis injuſte envers vous!

Madame MERVAL.

Et comment traiteriez-vous une femme que vous haïriez? Ah! je vous ai mal connu.

MERVAL, *courroucé.*

Vous m'avez mal connu!... Eh bien, vous me connoîtrez, Madame.

Madame MERVAL.

Je ne vous ai jamais imaginé tel, ſans quoi j'euſſe été plus tranquille.

MERVAL, *avec une fureur contrainte.*

J'en étois trop ſûr pour en douter; & c'eſt ainſi que vos paroles m'offenſent.

Madame MERVAL.

C'eſt ainſi que vous inſultez à mes larmes, qui m'étouffent, qui coulent malgré moi.... Ah Dieu! la meſure de mes afflictions eſt remplie: vous n'y pouvez rien ajouter.

MERVAL.

Des plaintes, des reproches! Oh! faites-moi grace de tous ces gémiſſemens.

Madame MERVAL.

Ils vous importunent... Je vois votre projet. Il eſt trop bien marqué; tout me le fait connoître; votre indifférence, votre ton ironique... Vous tendez

à une séparation. Elle vous est facile, Monsieur; la loi vous favorise.

(*Scene muette d'étonnement & de douleur entre Mademoiselle Corbelle & Nerville.*)

MERVAL.

Vous la demandez, Madame?

Madame MERVAL.

C'est vous qui dans le fond du cœur ne désirez, n'attendez que ce moment, ne cherchez qu'un prétexte...

MERVAL.

J'entends, Madame; vous le faites naître, & vous voulez m'en laisser l'honneur.

Madame MERVAL.

Ah! si mes yeux pouvoient lire dans le fond de votre ame....

MERVAL.

Eh bien! qu'y verriez vous?

Madame MERVAL.

Mépris, injustice, infidélité.

MERVAL, *échauffé.*

Vous croyez que mon cœur nourrit de tels sentimens?

Madame MERVAL.

Oui, Monsieur, je le crois; assez de preuves me l'attestent. Cessez de dissimuler. Débarrassez-vous du fardeau qui vous pese.

MERVAL, *en colere.*

C'en eſt trop, Madame, vous le voulez: oui, oui, nous nous ſéparerons.... Ah! tu ne crois plus à mon cœur. (*Madame Merval émue fait deux pas & voudroit courir à ſon époux. . Juller ſe met au devant d'elle, & lui prend la main.*)

JULLER,

Ah! Madame, que je ſuis déſeſpéré de tout ceci! Mais voilà qui eſt inconcevable... Croyez-moi: n'irritez pas ſon courroux.... Dans un inſtant plus calme. . .

MERVAL, *dans le fond du Théâtre.*

Je me retire; je ne ſerois plus maître de moi.

(*Il ſort.*)

NERVILLE.

Dans quel étonnement!

Mademoiſelle CORBELLE, *courant à ſa ſœur & la ſerrant dans ſes bras.*

Ah! ma ſœur, ma ſœur! Comment appaiſer cet orage? Quelle ſcene malheureuſe! (*A Nerville qui s'avance humblement pour lui donner la main.*) Laiſſez-moi, Monſieur, laiſſez-moi. En tout tems votre ſexe fut injuſte, barbare; je veux le fuir & le déteſter à jamais. (*Elle donne le bras à Madame Merval, qui, dans ſa douleur, marche à pas lents & s'appuie ſur elle.*)

SCENE IV.

JULLER, NERVILLE.

NERVILLE.

VOILA qui eſt fatal. Malheureux moment! Une ſcene pareille entre deux époux qui ne devroient que s'adorer! Ah! ſi j'euſſe prévu cet orage..... Ils en viennent au moins à des extrémités ſérieuſes.

JULLER.

Voilà qui eſt excellent. Tout va le mieux du monde.

NERVILLE.

Que veux-tu dire?

JULLER.

Je vois bien que ceci te paſſe. Cette leçon eſt au-deſſus de ta candide intelligence. Ne me ſuis-je pas fait fort de te prouver....

NERVILLE.

Tu veux me rappeller tes vains propos.... Oh! c'eſt une, mauvaiſe plaiſanterie que tu n'auras pas pouſſée plus loin; & dans ces circonſtances...

JULLER.

Je ne m'arrête point ainſi dans ma carriere.... Tu crois peut-être que cette méſintelligence, qui regne entre ces époux, eſt l'effet du haſard;

non, mon ami, c'eſt moi qui prépare ces petits débats pour mieux la conduire où je veux la mener.

NERVILLE, *ſurpris.*

Qu'entends-je!... (*à part.*) Diſſimulons.... Laiſſons-le parler.

JULLER.

C'eſt dans ces momens de douleur & de dépit que l'on ſurprend un cœur qui ſembloit ne devoir jamais ſuccomber, & la plus légere pente le fait aller loin.

NERVILLE.

Quoi! c'eſt toi qui ſemes ici la diſcorde ?.... (*à part.*) Poſſédons-nous.

JULLER, *d'un air avantageux.*

Va, perſonne ne connoît mieux que moi l'art de ſe gliſſer chez une femme. Je commence d'abord par me faire l'ami de la maiſon; flattant les deux époux en particulier, peu à peu je deviens leur confident ſecret, l'homme néceſſaire. J'étudie leur goût, leur penchant, & les mets à profit. J'excite de petites bouraſques que je ſais calmer à propos, en attendant que je faſſe lever la tempête ſérieuſe qui doit les ſéparer l'un de l'autre. Pendant ces premiers jours je ſurviens comme conſolateur. Je flatte, je propoſe des raccommodemens que je fais échouer; alors je manie à mon gré un cœur dont je connois les replis. J'y domine avec myſtere, mais avec empire; & ce qui m'amuſe beaucoup, c'eſt que l'époux aveuglé par ce génie favorable qui les rend tous confians, ne ceſſe point de m'être attaché.. Je ne manque pas de bons amis.

NERVILLE.

Juller, ceci paſſe l'inconſéquence, la légéreté. Si l'on te connoiſſoit une ame pareille... (*à part.*) Je le démaſquerai, je rendrai ſes attaques vaines.

JULLER.

Détrompe-toi, mon pauvre Nerville; de telles infidélités ſont en honneur dans le commerce du monde.

NERVILLE.

Tu le crois donc peuplé de gens qui te reſſemblent?

JULLER.

Tu ne m'entends point; ce qui t'effraie eſt ce qui conſtitue la paix du ménage, ce qui la fera renaître ici. La femme n'eſt jamais ſi complaiſante, ſi douce, ſi attentive, que lorſqu'elle a une intrigue ſecrette à voiler. L'époux alors eſt preſque auſſi ménagé que l'amant.

NERVILLE.

Et tu te crois déjà plus heureux qu'un époux?... (*à part.*) Feignons encore d'applaudir.

JULLER.

Chacun penſe ainſi, s'il n'agit pas de même.

NERVILLE, *reprenant ſon caractere.*

Chacun penſe ainſi!.. Pour moi, ſi l'on m'imputoit injuſtement ce dont tu te glorifies, je regarderois cette imputation comme le plus ſenſible outrage; & croyant mon honneur véritablement offenſé, j'en tirerois vengeance ſur l'heure.

JULLER, *éclatant de rire.*

Tu es vraiment original.

NERVILLE.

Ce n'eſt point là un faux point d'honneur, comme celui auquel les hommes attachent un ſi haut prix.... Quoi! le larcin deshonore; & l'adultere, ſource de tous les déſordres, ne ſeroit point un crime infâme?... Au reſte, je me plais à croire que tu renonceras à ton abominable projet.

JULLER.

Suis tes petites prétentions, & laiſſe-moi à mes grands deſſeins.

NERVILLE, *avec force.*

Tu ne les acheveras point.... Non.

JULLER.

Tu te fâches; mais choiſis: il faut que j'aie Madame Merval ou la petite Corbelle..... Ton Ange céleſte, ta rare Divinité ne tiendroit pas plus longtems contre moi. Les deux ſœurs ſont faites du même bois que le reſte de leur ſexe; & quand le feu en approche, vert ou ſec, il faut que cela prenne également.

NERVILLE, *le fixant.*

Tu m'excedes... Expliquons-nous un peu, je te prie... Ne dis-tu pas que Madame Merval... Achève, parle donc.

JULLER, *le regardant malignement & lui ſerrant la main.*

Va, mon ami, c'eſt comme choſe faite.

NERVILLE, *le fixant encore.*

Tu veux me perſuader que Madame Merval... Réponds donc.

JULLER.

Le vent m'eſt très-favorable. Elle a exhalé un ſoupir à demi étouffé, qui exprimoit tant de ſenſibilité... Elle m'a regardé,... Quel plaiſir il y a d'être aimé d'une femme dont la raiſon eſt formée! La réflexion dirige ſa tendreſſe & lui donne une prudence conſommée. Tu as vu qu'ils alloient ſe ſéparer. Il ne faut plus qu'un inſtant...

NERVILLE.

Mais ſa bouche auroit-elle avoué qu'elle te portoit le cœur qui appartient à ſon époux?... A-t-elle prononcé?

JULLER, *levant les épaules.*

Prononcé! Eſt-ce qu'une femme prononce? Va, mon pauvre Nerville; il ſe fait ſur un viſage des mouvemens ſi prompts, ſi légers, que l'œil connoiſſeur qui ſait les ſaiſir, lit les nuances des paſſions cachées, comme celles des paſſions viſibles. Tu t'étonnes encore.

NERVILLE.

Tu m'en impoſes.... Madame Merval ne ſauroit être parjure à ſes devoirs. La ſœur de celle.. Non, garde-toi de le penſer. Sur qui faudroit-il compter? Je croirois plutôt....

JULLER.

A un miracle qu'à la fragilité d'une femme!

Mais je les réconcilierai, après les avoir brouillés. Oh! c'eſt la regle. (*Nerville lui lance un regard d'indignation.*) Tu es indiſciplinable, n'en parlons plus. Je te laiſſe à ton imagination moraliſante. Je ne t'entretenois ſur cette matiere, que pour débrouiller un peu tes idées provinciales, fort confuſes ſur un pareil ſujet.

NERVILLE, *avec feu.*

Tu viens de me percer l'ame. Je ne ſerai point témoin inſenſible du deshonneur de mon ami, & je n'en reſterai pas là.

JULLER, *étonné.*

Que veux-tu dire?

NERVILLE, *très-ſérieuſement.*

Il faut que tu me confirmes cette prétendue puiſſance que tu as ſur le cœur de Madame Merval. Tu t'en es vanté. Je veux ſavoir ſi c'eſt avec quelque fondement. Il faut conſentir à paſſer pour un calomniateur, ou avouer que tu ne connoiſſois ni elle ni toi. Si tu me donnes preuve du contraire....

JULLER.

Eh bien! ſi je te la donne...

NERVILLE.

Alors je paſſerai par où tu voudras; & loin d'épouſer la ſœur, je ſerai le premier à mépriſer & à fuir un ſexe auſſi perfide; mais j'exige...

JULLER.

Tu exiges...

NERVILLE.

Oui, & je te parle ſérieuſement.

JULLER, *avec un ſourire forcé.*

Il te faut cette leçon? Il te la faut? Eh bien! on te la donnera, on te la donnera.

NERVILLE, *avec force.*

Je l'attends.

SCENE V.

NERVILLE, *ſeul.*

JE commence, mais trop tard, à pénétrer ce caractere pernicieux. Ce n'eſt point là cette légéreté ordinaire, qui prend le ton du vice pour le ton du jour. C'eſt un vil impoſteur!.... Voilà donc ces hommes qui ſont admis, fêtés, careſſés dans le monde, & dont on exalte l'eſprit, ſans ſavoir qu'il prend ſa ſource dans un cœur vicié... Mais comment Merval lui accorde-t-il ſon amitié, ſa confiance, lui a-t-il ouvert ſes foyers?.. Ah! c'eſt l'homme qui a la meilleure opinion d'autrui. J'ai été moi-même ſéduit par cet extérieur poli & brillant, qui trop ſouvent ici eſt le maſque de la fauſſeté... Dans quelles mains j'allois tomber! Et que je rends graces au pere ſage qui m'a appris de bonne heure à n'eſtimer les objets que par les degrés de reſſemblance qu'ils ont avec la vertu!... Mais qu'il tremble; je ne ſouffrirai pas qu'on joue impunément mon ami.

SCENE VI.

Mademoiſelle CORBELLE, NERVILLE.

Mademoiſelle CORBELLE, *arrivant précipitamment.*

Je vous cherchois, & j'ai à vous parler.

NERVILLE.

En quoi ai-je failli?

Mademoiſelle CORBELLE, *avec un peu de ſévérité.*

Mais...

NERVILLE.

Parlez, ordonnez... Je ſuis prêt à réparer le malheur de vous avoir déplu.

Mademoiſelle CORBELLE.

Souvent on peut affliger une perſonne ſans lui déplaire... Il me paroît que vous êtes intimement lié avec Juller.

NERVILLE.

Je vous entends... & je vous proteſte bien que je ne ſuis rien moins que ſon ami.

Mademoiſelle CORBELLE.

Cet aveu m'enchante... Dites-moi quelle impreſſion a fait ſur lui l'éclat de cette ſcene?

NERVILLE.

Je ne puis dire qu'il en ait été affecté auſſi vivement que moi.

Mademoiſelle CORBELLE.

Je m'en ſuis apperçu.

NERVILLE.

Je ne puis encore parler. L'ombre même d'une imprudence m'alarme ; mais bientôt je pourrai répondre plus poſitivement.

Mademoiſelle CORBELLE.

Cet homme, à coup ſûr, eſt un traître; & je lui attribue la méſintelligence qui regne entre ma ſœur & ſon époux.

NERVILLE.

Mais comment deux cœurs auſſi vertueux ne triompheroient-ils pas d'un mauvais génie?

Mademoiſelle CORBELLE.

Oh! voilà les hommes: ils ne veulent rien entendre. Merval eſt le plus honnête, le plus ſenſible de tous; & cependant il rend ſa femme malheureuſe.

NERVILLE.

Peut-être que ſa femme... pardonnez...

Mademoiſelle CORBELLE.

Ma ſœur eſt auſſi complaiſante qu'elle eſt généreuſe. Un excès de ſenſibilité peut avoir quelquefois emporté trop loin le langage de ſon

cœur ; mais par combien de vertus elle répare cet heureux défaut. Enfin, que la cauſe ſoit grave ou non, ils n'en ſont pas moins prêts à ſe ſéparer.

NERVILLE.

Ah ! je préviendrai cette rupture, je la préviendrai.

Mademoiſelle CORBELLE.

Il le faut; abordez Merval avec confiance; détruiſez les inſpirations ſecrettes de Julien. Le ton de la vérité & de la vertu a une force naturelle ſur les cœurs droits; & s'il faut vous le dire, je croirai volontiers à l'éloquence de votre ame.

NERVILLE.

Lorſque je l'employerai pour un autre, elle ſera plus heureuſe que pour moi-même.

Mademoiſelle CORBELLE.

En la faiſant ſervir à une cauſe ſi belle, vous ne devez pas craindre qu'elle vous manque dans toute autre occaſion.

NERVILLE.

Je ſens que je vous devrai ſon triomphe.

(*Il ſort.*)

SCENE VII.

Mademoiſelle CORBELLE, *ſeule.*

DE jour en jour je m'apperçois que je l'eſtime davantage. Il ſait oublier l'intérêt de ſon amour, lorſqu'un autre intérêt le lui commande; mais plutôt ne confirme-t-il pas le premier. . . Ah! jugeons des bonnes actions en elles-mêmes, & ne remontons jamais au principe. . . Si Juller pouvoit être démaſqué, ſi la paix réconcilioit ces deux époux, cette paix ſi douce, & qu'un moment fatal à troublée. . . . Ah! la rupture eſt preſque auſſi ſérieuſe, que ſi elle avoit un fondement réel.

SCENE VIII.

Madame MERVAL, *Mademoiſelle* CORBELLE.

Madame MERVAL.

Ah ma ſœur! aide-moi à ſupporter mes ennuis. J'ai le cœur cruellement oppreſſé.

Mademoiſelle CORBELLE.

Ma ſœur! remettez-vous. Ah! j'étois bien éloignée de croire Merval.... Que les hommes ſont injuſtes!

Madame MERVAL.

Ne dis rien; ne dis rien contre lui. J'ai tort, oui, j'ai tort. Je lui devois plus de ménagement. Je ſuis ſon épouſe enfin, & je ſens que j'aurai toujours à me reprocher de n'avoir point ſu paſſer ſur des riens qui ſont devenus de conſéquence.

Mademoiſelle CORBELLE.

Comment, ma ſœur?

Madame MERVAL.

Oui, je me rappelle mille occaſions où mon ame a laiſſé échapper de ces traits d'humeur, qui, quoique légers, doivent être immolés aux regards d'un époux.

Mademoiſelle CORBELLE.

Tu te juges avec bien de la ſévérité... Ah! s'il t'avoit aimée...

Madame MERVAL.

Il m'aimoit, il m'aimoit, j'en ſuis bien ſûre; & préſentement il ne m'aime plus. Il m'a été toujours cher; il me l'eſt encore aujourd'hui malgré ſes injuſtices; & cette ſéparation, ſi elle arrive, ſera pour moi un coup mortel.

Mademoiſelle CORBELLE.

Vous me faites frémir!

Madame MERVAL.

Nous voilà nous autres femmes. Il ſemble que nous aimions la guerre, que nous nous laſſions du repos; & toujours exigeantes ou foibles, le combat une fois engagé, nous ſoupirons après la paix.

Mademoiſelle CORBELLE.

Elle reviendra, ma ſœur, elle reviendra.

Madame MERVAL.

Heureuſe dans mon infortune, j'ai trouvé une amie dans ma ſœur... Mais, pardonne, j'oublie toute la terre; je ne m'occupe que de ma douleur, de moi ſeule.... Laiſſe-moi lire enfin dans ton ame; parle-moi ſans détour; tu ne hais point Nerville?

Mademoiſelle CORBELLE.

Dis plutôt que je l'aime... Son caractere ſimple, ouvert & franc m'a toujours plu. Je n'héſite point à te l'avouer; mais j'attends encore... Il eſt ſi facile de ſe tromper.... C'eſt aſſez ſur ce chapitre.... Réponds auſſi ingénument à ma queſtion. N'aurois-tu pas fait un mauvais marché avec Merval; & par un certain reſpect ou une aveugle tendreſſe peut-

être, ne couvrirois-tu pas ſes défauts d'un voile officieux & diſcret?

Madame MERVAL.

Non, je ne fais que d'ouvrir les yeux. Le malheur m'a inſtruite, & je vais t'apprendre ce que j'ai découvert. Merval eſt toujours l'homme que j'ai vu, lorſque, pour la premiere fois, je lui donnai ma main. L'amour, dans les premieres années, nous voila réciproquement quelques foibleſſes inſéparables de l'humanité. Le premier fruit de nos amours, élevé d'abord ſous nos yeux, ſervit à prolonger notre enchantement. Plus attachée, plus tendre que jamais, j'exigeois une tendreſſe égale à la mienne. Je ne voyois pas que je touchois à ce terme où nous ſommes heureuſes lorſque le cœur d'un époux gagne en amitié ce qu'il perd en amour. Je voulois voir Merval toujours amant, toujours paſſionné; parce que je l'étois moi-même. Un premier mouvement d'humeur devint le germe d'un autre; & à force de l'aimer, je parvins à croire qu'il ne m'aimoit plus. Les hommes ne veulent point être importunés, même par le ſentiment du bonheur. Mon cœur plaide en ce moment pour Merval. Oui, ma tendreſſe l'a quelquefois tyranniſé. Je reconnois trop tard ma faute.

Mademoiſelle CORBEILLE.

A parler vrai, Merval m'a toujours paru un bien galant homme, honnête, ſans orgueil, preſque ſans foibleſſe; cependant je l'ai vu depuis quelque tems dire & faire des choſes qu'il ſembloit amener tout exprès pour te piquer, & ſurtout en préſence de

Juller. Je te l'ai déja dit; je n'aime point à les voir enſemble.

Madame MERVAL.

Je voulois te parler de ce Juller. Je ne crois pas me tromper: ce triſte jour ſemble fait pour m'éclairer. Ne voudroit-il pas me faire ſa cour? T'en ferois-tu apperçue?

Mademoiſelle CORBELLE.

J'attendois que tu m'en parlaſſes la premiere. Je l'ai ſurpris plus d'une fois qui épioit l'inſtant où nous nous ſéparions. Va, c'eſt un homme dangereux.

Madame MERVAL.

On ne l'eſt avec nous qu'autant que nous ſommes ſans méfiance. Il m'avoit paru juſqu'ici l'ami de mon époux & le mien; il m'avoit même inſpiré quelqu'eſtime, mais le bandeau tombe. Quelques mots recueillis m'ont dévoilé ſon cœur. Je me rappelle pluſieurs diſcours que j'aurois regardé alors comme un crime de mal interpréter; & je ſuis ſi étonnée, que j'ai peine à le croire.

Mademoiſelle CORBELLE.

Je n'ai jamais aimé ni ſon eſprit, tout brillant qu'on le ſuppoſe, ni ſa phiſionomie, dont il eſt d'ailleurs ſi vain. Il a un certain regard auquel je ne me ſuis jamais fiée. . . Je voudrois qu'il fût à mille lieues d'ici.

Madame MERVAL.

Le traître n'a fait encore que lever un coin du maſque; il faut qu'il tombe en entier. Je veux voir juſqu'où peut monter la trahiſon d'un faux ami, &

sur le bord de quel précipice son orgueil insolent se flattoit de conduire une femme que son honnêteté rendoit facile & confiante, mais qu'on n'aura point outragée impunément.

Mademoiselle CORBELLE.

Oui, tu dois le confondre & le faire connoître à Merval qu'il abuse.

Madame MERVAL.

Mais notre petit cousin fréquente ce Juller; cela me fait de la peine. S'il épousoit ses principes; si celui-ci en faisoit son disciple....

Mademoiselle CORBELLE.

Ne crains rien, ma sœur: nous nous sommes expliqués à ce sujet... Il est bien différent, bien différent; à présent même il est occupé à ménager une réconciliation prompte & parfaite.

Madame MERVAL, *avec vivacité.*

Eh bien, dis-moi, comment?

Mademoiselle CORBELLE.

Nerville verra Merval. Une ame honnête a une éloquence touchante. Il réussira; crois-en le présage de mon cœur.

Madame MERVAL, *après un moment de silence, vivement & comme sortant d'une inspiration.*

Faisons mieux, ma sœur! Allons retirer mon fils de sa pension. Tu sais que Merval chérit son enfant. Que de fois nos regards se sont croisés sur son berceau! En le contemplant, nous nous aimions davan-

tage. Il ne pourra vivre ſous nos yeux ſans ramener ici la concorde.

Mademoiſelle CORBELLE.

Que je t'embraſſe, ma ſœur! Le projet eſt heureux, digne de toi; c'eſt le ciel qui te l'inſpire. Vite, allons le chercher... Auſſi, pourquoi l'avoir exilé chez ce pédant? Je vous l'ai dit. Les enfans n'en ſont que plus mal, loin de leurs parens; & cela porte toujours malheur.

Madame MERVAL.

Je n'ai oſé contrarier les idées que Juller avoit inſpirées à mon mari. Tu ſais qu'il ſe flatte d'être profond ſur le chapitre tant débattu de l'éducation publique & domeſtique.

Mademoiſelle CORBELLE.

Le méchant! Que je le hais! Un enfant de ſept ans courbé ſur des auteurs latins, quand à peine il peut s'exprimer en françois; c'eſt apprendre de bonne heure & avec grande peine, ce qu'il oubliera dès la premiere année qu'il ſera au régiment.

Madame MERVAL.

Tu penſes bien comme moi, ma ſœur; mais nous écoute-t-on?... Allons le chercher. Oh! comme il va ſauter de joie!

Mademoiſelle CORBELLE.

Un petit oiſeau échappant à tire-d'aile aux griffes de l'épervier, ne s'évaderoit pas plus content, je vous en aſſure... Mais prenons garde à ce que perſonne ne devine notre projet. Il faut

surprendre Merval, lui préſenter ſon fils & nous jetter tous à ſon cou!

Madame MERVAL,

Il n'y tiendra pas; il ſera attendri.... Cet enfant, ſes careſſes, mon repentir, mon amour...

Mademoiſelle CORBELLE, *l'interrompant.*

Partons: que ce bel amour ſoit l'ange de la paix, & qu'il ſerve à réunir deux cœurs faits pour s'aimer.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MERVAL, *le petit* MERVAL, UN DOMESTIQUE.

MERVAL, *tenant ſon fils par la main.*

A demi-voix à un Domeſtique.

ELLES ſont ſorties?

LE DOMESTIQUE.

Oui, Monſieur.

MERVAL.

Y a-t-il longtems?

LE DOMESTIQUE.

Monſieur, environ depuis une heure.

MERVAL.

Bon, & d'un air fort empreſſé, m'as-tu dit . . .

LE DOMESTIQUE.

Oh? oui, Monſieur.

MERVAL.

Veille à ce que perſonne ne puiſſe vous voir avant que j'en ſois informé. (*à part.*) Elle me connoîtra enfin; elle apprendra combien je l'aime. La préſence de cet enfant ramenera l'union & la gaie-

té; c'eſt le ſignal & le garant de notre réconciliation. Je me remplis de cette douce & agréable image... Eh bien! mon fils?

Le petit MERVAL.

Papa! oh! que je ſuis joyeux quand je me retrouve ici! Tout m'y fait plaiſir. C'eſt aujourd'hui un beau jour pour moi; oh! bien plus beau qu'un jour de congé! Comme je l'attendois!... Mais courons à la chere maman; il ne manque plus à mon bonheur, que de l'avoir embraſſée.

MERVAL.

Attends donc qu'elle ſoit de retour.

Le petit MERVAL.

Qu'il me tarde de ſauter à ſon cou!... Eſt-elle allée bien loin? Si je ſavois de quel côté il faut aller, je courrois au devant d'elle & de toutes mes forces. (*Il ſe met en devoir de courir.*)

MERVAL, *l'arrêtant & le careſſant.*

Mais la parole te revient à cette heure. Pourquoi n'oſois-tu ſouffler un ſeul mot dans ta penſion?

Le petit MERVAL, *faiſant une petite moue, & d'un air un peu chagrin.*

Mon cher pere, avez-vous jamais appris le latin?

MERVAL.

Oui, mon fils; à ton âge j'étudiois beaucoup.

Le petit MERVAL.

Eh bien! ſi vous ſavez le latin, pourquoi ne me

l'enſeignez-vous pas ? J'apprendrois bien mieux de vous tous ces mots difficiles, ſi longs à trouver dans le dictionnaire & ſi durs dans la bouche des maîtres.

MERVAL, *à part.*

Il m'embarraſſe.... Mais, mon fils, chacun a ſon état..... Je m'occupe à préſent d'autre choſe. ... Tu as donc une grande averſion pour le latin ?

Le petit MERVAL.

C'eſt que j'ai ordinairement un grand mal de tête quand il faut reſter enfermé preſque tout le jour dans une étude, & cela ne ſe diſſipe qu'après que j'ai bien couru.

MERVAL.

Mon ami, on ne peut cependant pas toujours ſe recréer. Chacun s'applique ſérieuſement de ſon côté. Il faut ſe rendre utile, autrement l'on n'eſt qu'un fardeau dans la ſociété.

Le petit MERVAL.

Mais, mon cher pere, eſt-ce qu'on eſt bien utile & bien riche quand on ſait le latin ? Cependant ceux qui l'enſeignent ont l'air bien pauvre, & n'ont pas grand eſprit... Je le ſais bien, moi.

MERVAL.

Mon fils ! cette étude mene à des emplois que vous ne pouvez encore appercevoir, & là-deſſus vous devez ſuivre mes volontés.

Le petit MERVAL, *pleurant à moitié.*

Ah ! je m'efforcerai à faire de mon mieux. . . . Si vous ſaviez pourtant comme nous ſouffrons tous

sous ces maîtres. Depuis le maître de quartier jusqu'au régent, c'eſt à qui nous chagrinera le plus. Ce n'eſt point là votre douceur, votre eſprit. . . . Ils ne diſent jamais rien d'amuſant.

MERVAL.

Allons, Merval, ne ſoyez plus enfant. Nous verrons s'il eſt poſſible de vous rendre ici l'étude plus agréable : vous y reſterez.

Le petit MERVAL, *avec ſurpriſe.*

J'y reſterai!

MERVAL.

Oui, & pour toujours.

Le petit MERVAL, *avec la plus grande joie.*

Ah, mon cher pere! en grace, en grace, ne rétractez point ce que vous me faites eſpérer. J'apprendrai ici tout ce qu'il vous plaira. Je ſaurai toutes les langues à la fois ſi vous le voulez, pourvu que ma chere mere ou vous me faſſiez répéter. (*Merval careſſe ſon fils.*)

UN DOMESTIQUE, *qui entre.*

Monſieur Juller, Monſieur.

MERVAL, *prenant ſon fils par la main.*

Dis à tout le monde que je ſuis abſent. Je ne veux point qu'il me rencontre, & pour cauſe. . . . Viens, mon fils.

SCENE II.

JULLER, un DOMESTIQUE.

JULLER.

PERSONNE à la maiſon ?

LE DOMESTIQUE.

Perſonne, Monſieur.

JULLER.

On ne tardera ſûrement pas à revenir ?

LE DOMESTIQUE.

C'eſt ce que je ne puis deviner, Monſieur.

JULLER.

J'attendrai.

LE DOMESTIQUE, *s'en allant.*

Soit.

SCENE III.

JULLER, *ſeul.*

Où ſera-t-elle allée? faire des réflexions... Oh! les réflexions ne peuvent que me la ramener.... Voici le moment; le laiſſer échapper, ce ſeroit perdre tout le fruit de mon intrigue... Dès la premiere entrevue, prévenons toute réconciliation. Il n'y a plus à différer... Il faut... Oui, c'eſt cela... Ah! je crois l'entendre avec ſa ſœur. (*Il ſe retire ſur le devant de la ſcene.*)

SCENE IV.

Madame MERVAL, *Mademoiſelle* CORBELLE. JULLER.

Madame MERVAL, *avec affliction.*

TOUT conſpire contre nous... Cruelle fatalité! Un moment plutôt... Chere ſœur, il me l'a enlevé.... Nous ſommes arrivées trop tard.... J'interroge tous les domeſtiques; ils ſont muets... Je m'attendois du moins à le trouver courant dans le jardin. Je ne vois ni le pere ni l'enfant.... Ah! ſe ſont-ils encore éloignés de moi pour mieux me punir?

Mademoiſelle CORBELLE.

Voilà un tour perfide... Je vais faire mes enquêtes; après nous verrons. Oh! fût-il caché au centre de la terre, je le trouverai, je le trouverai.) *Elle s'élance avec légéreté.*)

* * *
* *
*

SCENE V.

Madame MERVAL, JULLER.

JULLER.

PUIS-JE vous ſervir, Madame, dans la recherche que vous faites?

Madame MERVAL, *d'un ton grave.*

Vous m'attendiez, ſi je ne me trompe..... (*à part.*) Je vais enfin te connoître.

JULLER.

Je l'avouerai; tout m'enchaîne où vous êtes. Je ſuis mal où vous n'êtes pas; quelque plaiſir qui m'environne, je ſens que loin de vous il me manque quelque choſe... Expliquez-moi donc la cauſe de ce que j'éprouve... Ne craignez point de m'ouvrir votre cœur; nous ſommes amis; nous le ſerons longtems, j'eſpere; vos intérêts ne different point des miens... Je vous jure que c'eſt au prix de ma vie, que je voudrois payer le bonheur de la vôtre.

Madame MERVAL.

Monſieur, ne vous intéreſſez-vous point un peu trop en ma faveur, & ne craignez-vous pas d'avoir affaire à une femme qui ne pourra jamais s'acquitter envers vous? Car je ne ſais comment reconnoître tant d'attachement.....

JULLER.

Peut-on voir l'ingratitude de votre époux, & demeurer insensible? Qui, vous connoissant, se persuadera jamais qu'aucun homme, à l'exception de votre mari, vous préfere une autre femme?

Madame MERVAL.

Je ne vous entends point.

JULLER.

Peut-il ainsi traiter votre beauté? Tant de perfections réunies... Il ne connoît point le prix dont vous êtes.... Merval est depuis assez longtems heureux.... Il a été votre adorateur; c'est un tribut que tous les hommes vous doivent après vous avoir vue.

Madame MERVAL.

A moi, Monsieur?

JULLER.

Le contentement, le bonheur sont encore des biens en votre pouvoir.

Madame MERVAL.

Je voudrois que le succès fût entre mes mains. Il n'y a rien que je ne fisse dans cette vue; mais quel ascendant peut-il me rester sur un époux, après ce qui vient de m'arriver?

JULLER.

Quelle infortune pour moi que vous ne m'ayiez pas été destinée! Jamais vous n'auriez essuyé les chagrins qui vous tourmentent. . . Ah! pourquoi vous

vous ai-je connue trop tard... J'envie le ſort de Merval; mais, ſi j'oſe le dire, une femme ainſi dédaignée, n'a plus de raiſon valable pour demeurer indifférente aux ſoins d'un conſolateur.

Madame MERVAL.

Eſt-ce vous qui parlez, Juller?

JULLER.

Me croyez-vous le plus aveugle des hommes? Seriez-vous à deviner le penchant qui m'entraîne vers vous? Tout a dû ſervir à vous le confirmer. Ah! liſez votre victoire dans mes yeux.

Madame MERVAL.

Vous! mais vous oubliez...

JULLER.

Et quel autre pourroit mieux vous convenir? Le ſort nous favoriſe. Nous demeurons tout près l'un de l'autre. Je pourrai vous voir, vous adorer à chaque heure du jour. Nous nous aimerons comme ces époux dont vous vous faites une ſi charmante idée. Je veux être avec vous comme le vôtre devroit y être.... C'eſt moi qui ſais aimer. Votre bonheur ſera ſûr. Un voile impénétrable couvrira cet heureux myſtere. Vous verrez qu'il ajoute un nouveau prix.... Vous m'entendez bien?

Madame MERVAL.

Oui, je vous entends... A votre tour, écoutez-moi.

JULLER.

Ah!

Madame MERVAL.

Répondez-moi, Merval eſt-il votre ami?

JULLER.

Ami? mais oui, comme on l'eſt à Paris. . . . . Pourquoi mêler ſon nom à nos entretiens?... Vous me permettrez, d'ailleurs, de m'aimer plus que lui.

Madame MERVAL.

Il m'avoit ſemblé que la plus ſincere affection vous attachoit à Merval; c'étoit même ce motif, je penſe, qui vous avoit déterminé à venir dans cette maiſon pour habiter enſemble, afin que les occaſions de vous voir fuſſent plus multipliées.

JULLER.

Ah! Madame, que dites-vous? Avez-vous pu méconnoître le véritable & unique motif qui m'ait attiré près de vos charmes?

Madame MERVAL.

Quoi? ce n'étoit donc pas Merval?

JULLER.

Non, je vous le jure.

Madame MERVAL.

Et quand vous le ſerriez ſur votre ſein, en lui proteſtant qu'il étoit votre plus cher ami, vous lui en impoſiez donc?

JULLER.

Ce n'étoit pas lui; c'étoit vous que j'embraſſois.

Madame MERVAL.

Mais concevez-vous que c'étoit une trahiſon?

JULLER.

Une trahiſon!

Madame MERVAL.

Vous ne regardez pas comme un crime de la plus grande noirceur de dérober à un ami l'affection & la fidélité de ſa femme?

JULLER.

Madame, un amant bien épris croit tout légitime; & vous ſavez qu'il eſt des maris négligens qui méritent aſſurément tout ce qui leur arrive.

Madame MERVAL.

Il eſt des maris qui méritent qu'on les trahiſſe? Suppoſons que mon époux ait des torts envers moi: que vous a-t-il fait à vous, pour venir dans ſa propre maiſon lui ravir le cœur de ſon épouſe? Il vous aime; il vous croit ſincere; il vous confie ce qu'il a de plus caché. Vous méditez tranquillement ſon malheur & ſon opprobre. Vous ſouriez tout bas de ſa crédulité; vous le carreſſez, pour mieux lui percer le cœur. S'il me mettoit dans le cas de ne plus l'aimer, quel droit auriez-vous de le tromper & de le haïr?

JULLER.

Madame, ces diſcours ſont de l'ancien tems, & voilà une morale ſurannée. Ne puis-je vous aimer ſans le haïr? On n'eſt point trompé alors qu'on ne ſoupçonne point l'être. Votre époux eſt étranger à la cauſe que nous traitons; elle ne le touche pas.

Ne brouillons point les objets, de grace. Merval n'a rien à démêler ici.

Madame MERVAL.

Vous demandez que je m'engage avec vous dans une liaiſon qui me rendroit parjure au ſerment que j'ai fait à la face des autels, au fond de mon propre cœur, entre les mains d'un époux à qui je dois tout. Je tramerois une trahiſon, ou plutôt la mort contre l'amant que j'ai choiſi, que j'ai préféré à tous, contre le pere de mon enfant!... Mais, Monſieur, ne voyez-vous pas quelque choſe de noir, d'injuſte, d'infâme dans un procédé pareil? Seroit-il poſſible que vous chériſſiez longtems la perfide qui viendroit de ſe deshonorer à ſes propres yeux? Je doute même que vous l'ayiez jamais penſé. Je vous aurois donc paru bien fauſſe, bien vile, bien mépriſable... Non, Monſieur, dites plutôt que vous avez voulu m'éprouver... Ceſſez toute diſſimulation, & rendez-moi la juſtice que vous me devez, & que je ſuppoſe repoſer encore au fond de votre ame.

JULLER, *ſe retourne étonné, court ouvrir la porte d'un petit cabinet voiſin, & y regarde.*

En revenant. Vous m'avez fait grand peur! J'ai vraiment cru que quelqu'un étoit caché-là qui nous écoutoit... Ce n'eſt qu'en public qu'on fait la montre & l'étalage de tous ces beaux ſentimens, que perſonne n'adopte en particulier, que tant d'exemples détruiſent, & qu'on abandonne enfin à la triſte plume des moraliſtes modernes. N'avez-vous pas devant les yeux celles à qui leurs époux ſont étrangers?

Faut-il vous les nommer?.... Mais c'eſt un uſage reçu.

Madame MERVAL.

Je ne vois rien que ce qui me paroît digne d'être imité. Je ferme les yeux ſur le reſte.

JULLER.

Je lis dans votre ame.... Vous craignez.... Repoſez-vous ſur mon expérience; rien ne percera au-dehors.

Madame MERVAL, *avec dignité.*

Arrêtez: j'en ai trop entendu; mais il falloit vous laiſſer parler, pour mieux vous connoître, pour mieux juger la profonde noirceur de votre ame. Vous vous êtes trompé, & vous m'avez mal connue. Je ſuis loin de vous aimer; & la maniere dont je vous le dis, doit vous en convaincre. Merval eſt le ſeul homme qui me ſoit cher; & ſi j'avois eu le malheur de changer à ſon égard, mon cœur, pour être injuſte, ſeroit loin d'être coupable. Je vous plains d'être ſi mépriſable à mes yeux. Vos pareils ſont le fléau de la ſociété & les auteurs de tous ſes déſordres. Il eſt des criminels condamnés ſur l'échafaud à des ſupplices publics, qui n'ont pas cauſé tant de maux, & qui ont été bien moins lâches; & je ne trouve plus ici de termes pour exprimer l'horreur que m'inſpirent ces hommes vils & perfides qui ne ſe diſent les amis d'un homme confiant & vertueux, que pour venir d'un front plus aſſuré, fouiller le lit où ſon cœur ſe repoſe.

SCENE VII.

JULLER.

QUI ſe ſeroit attendu à un pareil trait! Eſt-ce haine, artifice, diſſimulation?.. Je ne la croyois pas d'un caractere ſi altier.... Ces phyſionomies douces ſont quelquefois d'une fierté... J'aurai mal pris mon tems... Auſſi je voulois attendre.... Comme elle m'a traité!.. Si l'on ſavoit cela... Ces femmes! Eh bien, voilà la premiere, & je ſens que mon orgueil s'en enflamme... Oh! que j'aurois de plaiſir à me venger!... Si je la ſubjuguois, comme je lui ferois payer cher le dépit dont je me ſens rongé: elle dévoreroit à ſon tour... Mais, qui ſait après tout... Je ne crois point à cette vertu qui ſonne ſi haut. Telle après avoir proféré d'auſſi beaux diſcours avec un appareil impoſant, ſe rend à bas bruit & garde le ſecret. Nous verrons. Je n'abandonne point mon projet. Je changerai ſeulement de batteries; plus cachées, elles ſeront plus ſûres.

SCENE VIII.

JULLER, NERVILLE.

JULLER.

Eh bien? qu'y a-t-il de nouveau?... Te voilà triſte, abattu...

NERVILLE.

Je n'ai pas lieu d'être ſatisfait.

JULLER.

Quand on aime comme toi, cela ne peut être autrement.

NERVILLE.

Les chagrins qui oppreſſent le cœur de Madame Merval, paſſent dans le cœur généreux de ſa ſœur... Je ſuis prêt de tomber dans une mélancolie affreuſe.

JULLER.

Il t'eſt donc arrivé une diſgrace ſérieuſe?

NERVILLE.

Tout ce que je redoutois. Mademoiſelle Corbelle, aigrie contre notre ſexe, ne veut plus entendre parler de mariage... Je viens de lui faire les propoſitions les plus reſpectueuſes, les plus paſſionnées. Savez-vous ce qu'elle m'a répondu? *Monſieur, je ne crois plus à aucun homme, après ce qui vient de ſe paſſer.*

JULLER.

Fort bien; tu mérites cela.

NERVILLE.

Et pourquoi?

JULLER.

Je te l'ai dit, mais tu ne veux pas m'en croire: voilà ce que c'eſt que d'être ſi reſpectueux, ſi paſſionné.

NERVILLE.

Toi qui te piques de l'être moins, ſerois-tu plus heureux?

JULLER.

Mais....

NERVILLE.

Il m'importe de le ſavoir. Tu devois tirer d'elle un aveu; tu t'en es vanté, du moins.

JULLER.

Eh bien! mon ami, apprends...

NERVILLE.

Acheve....

JULLER, *à voix baſſe.*

Apprends que tout eſt dit.

NERVILLE.

Quoi! Madame Merval auroit écouté... Non, non, ...

JULLER.

Paix. Tu ſeras donc toujours candide; tu ne croiras encore rien de tout ceci.

NERVILLE.

Elle ſeroit d'accord pour trahir ſon époux!

JULLER.

Elle eſt femme... comme les autres... du ſecret.

NERVILLE, *avec chaleur.*

Il n'eſt pas poſſible.

JULLER.

Je n'ai point d'orgueil; mais je ne vois point qu'il y ait tant à ſe récrier.

NERVILLE.

Quoi, elle ne t'a point fait rougir! Je me ſerois trompé!

JULLER.

Tu es bien né pour l'être.

NERVILLE.

Et pour déteſter la perfidie... Si Madame Merval a pu trahir ſon époux, je ne réponds plus d'aucune femme. Je ne veux plus former aucun nœud, puiſque les plus ſaints ſont violés. Je les briſe tous. Je ne crois plus à l'amitié, à l'honneur, à rien ſur la terre... Tout cela me jette dans une miſanthropie... Autant n'être plus au monde. Où s'eſt donc réfugiée cette probité, cette candeur qui fait le charme de la ſociété?.. Tout eſt

perverti; pas un cœur, peut-on y penſer ſans frémir, qui ne recele la trahiſon!

JULLER.

Encore des déclamations? Du moins ne vas point faire ſoupçonner... Je veux bien te confier le petit arrangement que nous avons fait enſemble. Pour mieux tromper l'œil d'autrui, nous ſommes convenus qu'elle feroit des careſſes en public à ſon époux; (car je lui ai enjoint d'abord de ſe raccommoder avec lui.) il eſt arrêté enſuite que nous paroîtrons d'une froideur extrême: quand je dis extrême, je veux dire raiſonnée, ſauf à nous en dédommager... Enfin, nous devons jouer un rôle fort comique & qui te ſurprendra dans quelques momens.

NERVILLE.

Quoi, ce ſeroit elle qui ſe prêteroit à cet artifice!... La ſœur de celle... (*avec fureur.*) Garde-toi... N'inſulte pas...

SCENE IX.

Madame MERVAL, JULLER, NERVILLE, *Mademoiſelle* CORBELLE, *portant le petit Merval entre ſes bras.*

Mademoiſelle CORBELLE, *avec une vivacité joyeuſe.*

CACHONS à notre tour notre conquête. . . . . Je l'ai enfin emporté après m'être miſe en embuſcade... Il eſt à moi... Barricadons les portes... qu'il n'entre pas... Vengeons-nous.

Le petit MERVAL.

Chere Tante! laiſſez entrer le cher papa. . . . . Savez-vous bien que c'eſt lui qui m'a amené ici ?

Madame MERVAL.

Je te revois, mon cher fils!... Que je baiſe encore ce front aimable où je démêle déjà les traits d'un époux... Ah! pourquoi t'a-t-on éloigné d'une mere qui mettoit ſes plus cheres délices à veiller ſur ton enfance? Reſte avec moi, mon fils, reſte avec moi; nous ne ſommes point faits pour être ſéparés.

Le petit MERVAL.

Nous ne le ſerons plus, Maman; le cher papa me l'a tantôt promis.

SCENE X.

LES ACTEURS PRECEDENS; MERVAL, *entrant tout à coup.*

OUI, oui, je l'ai promis & je tiendrai parole... Ah! ah! vous me l'avez volé, mais je le réclame.

Madame MERVAL, *prenant son fils avec transport & le présentant à son époux.*

Mon fils! rends-moi le cœur de ton pere!

MERVAL, *recevant son fils & le baisant.*

Eh! c'est moi qui voulois te le présenter, pour qu'il fît notre paix.

Madame MERVAL, *tombant en larmes dans les bras de son époux.*

Elle est faite, elle est faite!.. En embrassant le fils, ne songez plus qu'à la tendresse de sa mere.

MERVAL, *essuyant une larme.*

Nous avons eu tort tous deux, lorsque nous avons cru que nous ne nous aimions plus.

Mademoiselle CORBELLE, *soulevant l'enfant qui baise à-la-fois le pere & la mere.*

Tenez, tant qu'il sera ainsi entre vous deux, c'est lui qui vous commandera de bien vous aimer. (*Posant l'enfant à terre, & serrant sa sœur entre ses bras.*) Ah! chere sœur, quel moment pour mon cœur, & comme il goûte ta joie!

Madame MERVAL, *avec dignité à Juller.*

Monſieur Juller, ſoyez témoin d'une réconciliation auſſi parfaite que nos cœurs pouvoient la deſirer. Je retrouve mon époux tel que je l'ai toujours connu. Félicitez-moi; voyez cet enfant qui ne ſortira plus de deſſous nos regards. Aſſurez-vous d'après notre exemple qu'il n'eſt rien de plus reſpectable que l'union conjugale, comme il n'eſt rien de plus cher à nos cœurs.

JULLER, *troublé.*

Madame, je ſuis très-charmé, & vous pouvez croire...

MERVAL, *à Juller.*

C'eſt vous qui m'aviez conſeillé de le mettre en penſion chez ce maudit pédagogue. L'ennuyeux perſonnage! Sa phyſionomie ſeule dégoûteroit de la ſcience. J'étois tombé d'accord, ſéduit par vos longs raiſonnemens. Je l'avois ôté à ſa mere, pour le donner à un homme qui enſeigne tout ce qu'il ne ſait pas. Mais depuis un an qu'il n'étoit plus ici, il ſembloit qu'il ſe fût mis une malédiction dans notre ménage. Nous ne ſavions plus de quoi nous amuſer l'un & l'autre. Madame vouloit ceci, Monſieur vouloit cela; c'étoit chaque jour de nouvelles contrariétés.... Oh! j'ai remis les choſes ſur l'ancien pied, & tout n'en ira que mieux: (*prenant ſon fils par le menton.*) ce ſera-là le point de ralliement. (*A Madame Merval.*) Ma femme, je te le laiſſe; tu l'éleveras à ta mode. Il a ſept ans paſſés, je te le confie juſqu'à dix, après quoi je m'en charge. Nous verrons... Mais point de college; l'inſtruction do-

meſſique eſt plus générale, plus touchante, & vaut mieux, ſans doute. Dans les colleges, il eſt un danger preſque inévitable pour les mœurs. Et où peut-il en recevoir de meilleures qu'ici? (*A Juller.*) Je ſais bien que vous m'allez répéter tout ce que vous m'avez dit là-deſſus cent fois. Vous avez une éloquence terrible; mais ſur cet objet je n'en croirai que ma logique. J'agirai d'après elle, s'il vous plaît.

JULLER.

Agiſſez, Monſieur, agiſſez à votre gré; mais pourquoi me compromettre?..

MERVAL.

Oh! je ne dis rien.... Vous êtes mon ami, après ma femme, s'entend; mais puiſque je ſuis en train, je vous prie de ne vous mêler en aucune façon de nos affaires domeſtiques. Je ne vous demanderai plus de conſeils qu'en fait de plaiſirs. Ce nouveau langage vous étonne; mais j'y ai réfléchi, & encore un coup, j'ai mes raiſons.

Madame MERVAL.

Tant que nous ſerons unis, cher Merval, je défie le ſort de nous porter de ſenſibles atteintes. Monſieur Juller nous a entendus; il ſait ce qu'il a à faire; & je le crois trop poli, trop verſé dans l'uſage du monde, pour ne pas condeſcendre à nos prieres.

JULLER.

JULLER.

Je me suis toujours fait une loi de régler mes volontés sur vos desirs, Madame....

NERVILLE, *à Julie.*

Tu me paroîs bien mal à ton aise; c'est pour la premiere fois que je te vois dans l'embarras.

JULLER, *à voix basse.*

Laisse-moi faire mon rôle; elle fait le sien à ravir.

NERVILLE, *à demi-voix.*

Quel rôle!.. Si j'en fuis le spectateur indifférent, j'en deviens le complice.

JULIE.

Tais-toi.

NERVILLE, *haut.*

Non, voilà trop longtems que je combats; c'est mon cœur que je consulte.

JULLER.

Encore une fois.

NERVILLE.

L'honneur me dicte en ce moment celui que je dois faire, & je n'écoute plus d'autre voix.

MERVAL, *étonné.*

Que veut-il dire?

NERVILLE.

Ce n'eſt point violer un ſecret ; c'eſt rendre un hommage indiſpenſable à la vérité ; c'eſt honorer la vertu ; c'eſt démaſquer & flétrir le vice.

JULLER, *courroucé.*

Eh ! que prétends-tu ?

NERVILLE, *à Merval.*

Monſieur Merval, donnez-moi la main : je la ſerre ; & ce n'eſt point pour vous trahir. Vous êtes un homme que j'eſtime ; & je ſouffre trop en ce moment pour vous : voici la plus perfide des femmes, ou le plus infâme des hommes. Choiſiſſez.

MERVAL.

Nerville, tu m'interdis ; je ne comprens point...

Madame MERVAL.

Dans quelle ſurpriſe !

NERVILLE, *en montrant Juller.*

Il eſt un calomniateur abominable, ou vous êtes... (*s'inclinant devant Madame Merval.*) Pardonnez ; ce n'eſt pas vous qui portez ſur le front l'empreinte du crime. Mais toi, dont le regard traître & ſombre ſemble vouloir me dévorer ; toi, dont la bouche inſolente a oſé flétrir la vertu la plus pure, tombe à ſes pieds, demande-lui grace, avoue le plus noir menſonge...

JULLER.

Que ſignifie cette incartade provinciale ? Es-tu fou ?

NERVILLE.

Tu baiſſes les yeux malgré ton impudence ordinaire. Tu n'oſes me regarder en face. Je lis ſur ton front la pâle contenance de la rage. . . Je la brave.

JULLER.

Ma vengeance ne tardera pas ; mais je ſais le tems & le lieu où je dois l'accomplir. (*Il ſort.*)

NERVILLE.

Je ne crains point ton épée ; elle eſt de la même trempe que ton cœur.

SCENE XI.

MERVAL, *Madame* MERVAL, *Mademoiſelle* CORBELLE, NERVILLE.

MERVAL.

Je demeure ſtupéfait... Je n'ai pu dire encore un ſeul mot. Quoi ! il auroit calomnié ma femme ?

NERVILLE.

Je n'ai pu dompter le mouvement d'indignation que m'ont inſpiré ſon audace & ſa fauſſeté.

Madame MERVAL.

Je le connoiſſois vil ; mais je ne ſoupçonnois pas

qu'il dût pouſſer l'inſolence juſqu'à ce point; le vice, je le vois, ne connoît point de bornes; . . . (*A Merval.*) Je m'étois contentée de lui interdire cette maiſon; & tel eſt le ſens des dernieres paroles que je lui ai adreſſées.

MERVAL.

Que d'horreurs! Et moi, ſéduit par la facilité de mon caractere, j'étois la dupe de cet eſprit captieux. . .

Mademoiſelle CORBELLE.

Nerville, je ſuis contente de vous, & vous venez de gagner mon cœur, en vous montrant l'ennemi d'un homme de mœurs auſſi dangereuſes. Je lui préparois une ſcene terrible; mais vous m'avez prévenue. Cette juſtice que vous avez rendue à ma ſœur, ce courage, cette fermeté, ce courroux, cette indignation profonde, tout m'engage à vous en donner la récompenſe.... Voici ma main. Il ne tiendra plus à moi qu'elle ne vous ſoit aſſurée pour toute la vie.

NERVILLE, *lui baiſant la main.*

O bonheur précieux! Il ſera toujours préſent à mon cœur. . .

Mademoiſelle CORBELLE.

Si tout le monde prenoit une réſolution auſſi forte, auſſi décidée, la ſociété ſe feroit juſtice à elle-même des monſtres qu'elle tolere dans ſon ſein.

MERVAL, *embraſſant Nerville.*

Ah ! j'applaudis de grand cœur à cette union ; & je ſuis prêt, comme ma femme, à en pleurer de joie.

Mademoiſelle CORBELLE.

Rentrons, ma chere ſœur, rentrons ; & ſi vous m'en croyez, fermons notre porte à ces hommes ſcandaleux qui affichent le célibat & ne cherchent qu'à corrompre les mœurs les plus pures des ſociétés, en violant les vertus qui en font le charme & l'honneur.

FIN.

A. Huth p. z. inv. C. F. Frotscheus. Sculps.

CHILDERIC

CHILDERIC PREMIER,

ROI DE FRANCE.

DRAME HEROIQUE,

EN TROIS ACTES.

PRÉFACE.

D'EPAISSES ténebres environnent le berceau de preſque toutes les nations de l'Europe. Il faut donc conſentir à ignorer ce qui d'ailleurs ne ſeroit pas bien avantageux à connoître. L'orgueil a imaginé des fables que l'ignorance enſuite a accréditées; mais le tems, qui nous a dérobé la connoiſſance des faits particuliers, n'a pu nous enlever la maſſe hiſtorique, empreinte, pour ainſi dire, ſur le globe. L'Empire Romain en occupoit, comme on ſait, une vaſte partie. Lorſqu'il chancela ſous le poids de ſa grandeur & que ſes forces diſparurent avec ſes anciennes vertus, le deſpotiſme, pere de tous les maux, livra ſes provinces à ces barbares qui donnerent au monde l'éclatante & terrible leçon du ſort réſervé aux peuples qui, en dédaignant le patriotiſme, auront perdu la liberté. Les Francs, mêlés parmi les Goths leurs alliés, les Vandales & les Huns, ſe précipiterent dans les Gaules & s'y maintinrent par un courage toujours ſupérieur aux revers. Souvent vaincus, mais enfin vainqueurs, ils entreprirent de quitter les déſerts & les forêts de la Germanie, pour s'établir dans ces mêmes contrées, où ils ſe contentoient ci-devant de faire des incurſions fréquentes. ~~Leur Chef paſſa le Rhin & jeta les premiers fondemens~~ de cet Empire, devenu depuis ſi célebre. Dès que l'hiſtoire parle des François, elle les fait voir

les armes à la main. Ils soumirent les Gaulois, qui s'accoutumerent à leur gouvernement, beaucoup plus doux que celui des autres barbares. Il le forma d'abord un état indépendant parmi le peuple vainqueur; mais bientôt il fallut reconnoître une espece de royauté, malgré l'indocilité naturelle à une nation de soldats. Il est certes difficile d'assigner l'étendue du pouvoir, les rapports & les privileges du nouveau Souverain.

Ce fut le fer qui grava le code des loix. Un *Licurgue*, un *Solon* ne présiderent point à la constitution de l'Etat. C'étoit un gouvernement militaire, où nuls droits n'étoient fixés, qui conservoit les abus de l'aristocratie & de la monarchie, sans avoir aucun de leurs avantages. Il est vrai que toute constitution qui, dans son origine, n'est pas rigoureusement déterminée, est flottante & reçoit son existence du caprice des événemens; mais dans tous les siecles la tendance de l'homme à vivre en société & à supporter les maux dont il ne voit pas distinctement le remede, a surmonté l'effort des loix vicieuses & précipitées; sans quoi le genre humain, encore caché dans les forêts, seroit épars sur le globe, à des distances effrayantes.

On a écrit nombre de Dissertations surchargées de passages & de conjectures, pour savoir si la Couronne a été élective héréditaire sous les deux premieres races. (*) Chaque opinion a trouvé ses au-

(*) Voici les observations qui peuvent militer pour l'opinion qui paroît rassembler un plus grand nombre de probabilités & de faits.

torités. Je ne m'enfoncerai point dans ces recherches, curieuſes, ſi l'on veut, mais aujourd'hui parfaite-

---

La couronne de France fut élective héréditaire ſous les Rois de la premiere race & ſous ceux de la ſeconde; c'eſt-à-dire que les grands, qui dans ce tems compoſoient la nation entiere, en s'impoſant au commencement la loi de maintenir toujours la couronne dans la famille du chef qu'ils avoient élu le premier pour être à leur tête, s'étoient auſſi réſervé le droit de choiſir dans cette famille celui qu'ils jugeroient digne de ſuccéder au Roi défunt ou détrôné. Mérouée, parent de Clodion, & élu ſon ſucceſſeur au lieu des deux fils que ce Prince avoit laiſſés; Chilperic I, dépoſé, envoyé en exil, & ſa couronne déférée à Sigebert Premier, ſon frere; Clotaire Premier, remettant à l'aſſemblée des Etats le choix d'un ſucceſſeur au trône d'Auſtraſie, dont il étoit envieux; le troiſieme des fils de Clovis II, élu Roi de Neuſtrie & ſuccédant à Childeric II, au lieu du fils de ce Prince; les François, à la mort de Dagobert II, éliſant au lieu de ſon fils, & tirant du cloître un Prince, Daniel, fils de Childeric II, pour le placer ſur le trône; tous ces exemples & d'autres ſemblables, ſous cette premiere race, prouvent que les François, en conſervant la couronne dans la même famille, s'étoient auſſi maintenus dans la liberté de la déférer à celui de cette famille qu'ils jugeroient à propos, ſans égard ni à la ligne ni au degré de proximité, & qu'il ſuffiſoit que le Prince élu fût du ſang royal.

Ce ſentiment eſt celui du Juriſconſulte Hottman, de Duhaillan, de Larrey, de l'abbé Des Tuilleries, du Comte de Boulainvilliers, de l'Abbé de Vertot; enfin c'eſt celui qu'a embraſſé l'hiſtorien Anglois du regne du Charles-Quint.

Que le trône ait été de même électif ſous les Rois de la ſeconde race, c'eſt ce dont une foule d'exemples ne permet pas de douter; & même le plus grand nombre des hiſtoriens françois ont porté cette opinion juſqu'à croire que l'élection étoit ouverte à tout le monde. Le Pere Daniel entr' autres, l'a fortement ſoutenue. Mais l'Abbé de Vertot prouve aſſez évidemment contre ce Pere, & contre tous ceux qui, avant lui, avoient adopté cette idée, que la couronne ſous cette race a été élective héréditaire de la même maniere qu'elle

ment inutiles. Et qu'importe après tout, de connoître le vrai fondateur de la Monarchie Françoiſe dans les Gaules? que ce ſoit PHARAMOND ou CLOVIS; cette monarchie a reçu ſa forme: &, ce qui eſt inconteſtable, c'eſt que la valeur, la bravoure, la fidélité envers leurs chefs, ont toujours diſtingué les Francs; caractere antique & précieux, qui ſubſiſte encore aujourd'hui, perfectionné par le ſentiment, éclairé de l'honneur, & contre lequel les forces aſſemblées de l'Europe ſe ſont briſées tant de fois.

C'eſt ce caractere national, garant de la durée d'un vaſte empire, qu'on a voulu peindre dans ce drame. On a choiſi l'époque du regne de CHILDERIC I. Il eſt curieux & intéreſſant de voir les François, emportés par leur vivacité naturelle, punir d'abord CHILDERIC, & bientôt, ſenſibles à ſon infortune & fideles à l'honneur, le rappeller tout auſſi précipitamment. Cela prouve qu'ils eurent toujours en horreur le joug de l'étranger, & qu'ils ou-

---

l'avoit été ſous la premiere; & il s'appuie de pluſieurs exemples aſſez concluans: de ſorte qu'au lieu que, ſuivant la plupart des hiſtoriens, il ſembleroit que les principes ſur la ſucceſſion à la couronne, incertains & chancelans ſous les Rois des premiere & ſeconde race, n'ont été invariablement fixés que ſous la troiſieme; ſuivant l'abbé de Vertot, il paroît aſſez clairement que la couronne a été élective héréditaire ſous l'une & l'autre des deux premieres races; que le droit de la nation d'élire dans la famille du premier Roi choiſi, celui qu'elle jugeoit le plus digne du trône, a été regardée comme une regle conſtante, invariablement obſervée pendant un eſpace de plus de 600 ans, & qui pour s'être perdue & avoir été miſe en oubli ſous les Rois de la troiſieme race, n'en doit pas être moins conſidérée comme une loi fondamentale de l'Empire François.

blierent les torts paſſagers du Monarque, pour ne voir en lui que le grand homme. Cette conduite ouverte, franche, noble & guerriere fait aimer le peuple qui s'eſt montré ſans haine & ſans vengeance, & cédant, malgré ſes juſtes ſujets de plainte, à l'aſcendant qu'imprime le courage.

Mais ce qu'on raconte de CHILDERIC, dans ſon exil, eſt-il véritable? Comment oſer l'affirmer ici? S'eſt-il réfugié chez *Baſin*, Roi de Thuringe? La Reine prit-elle de l'amour pour un héros errant, que les hiſtoriens ont repréſenté bien fait de ſa perſonne & accoutumé à inſpirer de la tendreſſe à toutes les femmes qu'il voyoit? Les principaux de la nation furent-ils animés par une vengeance jalouſe, lorſqu'ils firent deſcendre du trône un rival trop dangereux? Ou furent-ils conduits par le deſir de recouvrer leurs libertés, qu'ils croyoient léſées? Voilà ce qu'on ne peut éclaircir au milieu des ombres dont les détails particuliers ſont couverts. Quelques-uns vont juſqu'à révoquer en doute l'exiſtence du Roi *Baſin* & de ſon royaume en Allemagne.

L'hiſtoire ou la fable (tout comme on voudra) fait mention que la femme du Roi *Baſin* devint amoureuſe du Prince exilé, & qu'elle quitta ſon mari, pour ſuivre la fortune de ſon amant. Voilà de ces choſes que la Poëtique d'*Ariſtote* n'a point ſongé à condamner, & que, malgré ce défaut de prévoyance, on n'a point balancé à proſcrire. On a fait décemment de la Reine *Baſine* une aimable Princeſſe, une héroïne, fille & non femme du Roi *Baſin*. Elle y gagne néceſſairement quelques années & devient bien plus intéreſſante; tant il eſt toujours avan-

tageux de conſulter les bonnes mœurs, même avant les hiſtoriens les plus reſpectables.

On a fixé le lieu de la ſcène à Tournai, parce qu'en l'an 1653, on y a découvert le tombeau de CHILDERIC. Voilà un fait poſitif; & cela fait plaiſir à trouver.

Le Comte *Gilles*, élevé ſur le trône, à la place du Roi légitime, on l'a nommé *Egidius*, parce qu'*Egidius* eſt un nom plus convenable à un Romain, Gouverneur des Gaules, & Général des armées de l'Empire.

On a nommé *Carloman* le politique *Viomadès*, toujours fidele à CHILDERIC. C'eſt le même qui rompit une piece d'or en deux, dont ils garderent chacun une moitié, comme le ſignal convenu du moment favorable où le Prince pourroit reparoître & ſe montrer à ſes ſujets. On s'eſt plu à développer le touchant & rare caractere de l'ami d'un jeune Roi, qui chérit conſtamment la gloire de ſon maître, & qui le guide prudemment à travers les écueils qui environnent le trône.

On laiſſe aux critiques à décider ſi CHILDERIC a régné en de çà du Rhin, ou s'il n'a fait que des excurſions rapides & victorieuſes. On n'examinera pas davantage s'il a repaſſé le Rhin avec le Saxon *Odoacre*, & s'ils firent ligue enſemble pour aller battre les Allemands paſſés en Italie. Quiconque voudra débrouiller ce cahos, ira conſulter *Hincmar* & autres doctes chroniqueurs.

Le but de cet ouvrage (on le répete) a été de peindre ſous ſes véritables traits une nation brillante, guerriere, généreuſe, brave, fidele à ſes Rois,

ayant le beſoin de les aimer, oubliant l'adverſité, & plus ſenſible aux bienfaits qu'à l'offenſe : nation aimable & facile, qu'on calme d'un ſourire, qu'on conduit en jouant ; en qui les ſentimens d'honneur, de courage & de dévouement héroïque ſont comme innés ; & qui, pour tout dire en un mot, mérite la tendreſſe de ſes maîtres & le bonheur. Voilà les qualités qu'on a célébrées à juſte titre ; parce qu'elles ont animé dans tous les tems nos généreux ancêtres. Auſſi tous les bons citoyens de nos jours deſcendent-ils à coup ſûr & en droite ligne des Francs, vainqueurs des Gaulois. On ſait que ce mot, en langue Tudeſque, ſignifie *Libre*. Telle a été & ſera la marque diſtinctive de leur éternel amour pour la franchiſe, l'honneur & la liberté.

PERSONNAGES.

CHILDERIC, *sous le nom de* Briomer.

BASINE, *Princesse de Thuringe.*

EGIDIUS, *Chef des Romains, usurpateur.*

CARLOMAN, *sage vieillard, ami de Childeric.*

MARCOMIR, *jeune François, fidele à Childeric.*

CONTRAN, *Thuringien, devenu Ministre d'Egidius.*

SUNNON, *Chef des mécontens, Capitaine de la garde Françoise d'Egidius.*

CLOTAIRE,
BRENNUS,
ARONS,
} *Chefs de conjuration.*

TULLUS, *Romain, Chef de la garde Romaine d'Egidius.*

CLOTILDE, *confidente de Basine.*

GARDES, *Romains & François*

PEUPLES, *François, Gaulois & Germains.*

La Scene est à Tournai, dans le palais des Rois.

En 468.

CHILDERIC

CHILDERIC PREMIER, ROI DE FRANCE.

DRAME HEROIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CARLOMAN, MARCOMIR.

CARLOMAN.

C'EST assez t'éprouver, Marcomir. Je vois qu'on peut confier à ta prudence les plus importans secrets, ces secrets émanés du trône, & qui renferment les destinées de trois nations. Né parmi celle que la bravoure anime & distingue, je te vois jeune encore, digne de marcher sur les pas de nos héros. Tu possedes leurs vertus franches & libres; & je lis avec joie dans ce cœur fidele & généreux.... Ainsi pour Childeric tu te sens un vrai zele.

MARCOMIR.

N'en doutez point, sage & véridique Carloman. Ce cœur & ce bras appartiennent toujours à ce Monarque vaillant & infortuné. C'est au péril de mes

jours que je défendrai ſa cauſe. Lorſqu'il tomba du trône, & que ſa chute eût étonné l'Empire & l'univers, je commandois pour lui dans les murs de Mayence.

CARLOMAN, *avec tranſport.*

Tu l'as vu de près, ce héros.....

MARCOMIR.

Je l'ai vu dans les combats, maître de lui comme de la victoire..... En le reſpectant, j'appris à l'aimer...

CARLOMAN.

Embraſſe-moi, laiſſe un libre cours au plaiſir que je ſens. C'eſt dans ce moment que mon cœur jouit des ſoins que j'ai pris de ton enfance..... Sois le ſoutien de ton Roi, l'appui d'un peuple qui cede au joug ſans l'appercevoir, qui s'endort ſous la main qui l'opprime....

MARCOMIR.

J'accourois les ſervir tous deux. Les Romains plus nombreux trahirent ma valeur: je fus vaincu; & pour la premiere fois, mes mains porterent des chaînes. Arrêté trop longtems chez ces fiers ennemis, j'aſpirois au moment d'être libre..... Je le ſuis enfin, graces à vous; & je viens pour périr ou venger Childeric & la France.

CARLOMAN.

Le deſſein en eſt grand, peut-être téméraire; mais il eſt digne de toi.... Va, ces bras, tous énervés qu'ils ſont par l'âge, vont te ſeconder..... mais,

tu n'es pas le seul ici qui soupire après le retour de ton Roi.

MARCOMIR.

L'univers frappé d'un tel événement, a paru balancer sur ce qu'il devoit croire..... Vous, témoin de cette étonnante révolution; vous, qui en avez suivi la cause profonde & cachée, toujours inconnue au vulgaire, sincère Carloman, parlez; c'est à vous de fixer sur ce grand objet nos pensées incertaines.

CARLOMAN.

Connois la vérité; car je puis m'immoler tout entier pour un grand homme, mais non la trahir en sa faveur. Childeric lui-même repousseroit ce mensonge adulateur. Elevé sous nos drapeaux, son audace l'égala dès l'enfance à ses valeureux ancêtres, à ce Pharamond porté sur le pavois & couronné des mains de la bravoure. Le fier Attila fut forcé de céder à l'impétuosité de son courage, & cette victoire illustre ne fut que l'essai de son bras. Appui du trône de son pere, il vainquit ces Romains insolens qui franchirent les Alpes; il subjugua les Gaules; il courut victorieux des rives du Rhin à la rive Armorique; il enchaîna le Belge; & le meilleur des Rois, Mérouée expirant ne craignit plus de descendre au tombeau, en laissant un successeur si grand, & si digne de lui. Mais qu'un courage sans frein est un écueil terrible! Quel malheur de s'imaginer pouvoir tout! Et qu'attendre d'un Monarque enorgueilli de son rang & de ses succès, d'un Prince impétueux à qui l'expérience & l'infortune n'ont rien appris encore. D'utile, re-

vers n'avoient pas ployé cette ame ſuperbe. Un camp fut ſon école; il eut pour maître un conquérant; il ne ſut jamais ſe connoître; & comme il régnoit dans un âge ardent, il retint dans ſon geſte & dans ſon langage ce ton d'autorité guerriere dont il commandoit à ſes ſoldats: enivré par la victoire, & plein de cette fierté belliqueuſe qu'elle inſpire, il dédaigna cette autre étude des Rois non moins importante; cet art d'augmenter le poids & la dignité du ſceptre, en le ſubordonnant aux loix de la juſtice; cet art de régler les mœurs, pour régir le fort & le contenir par l'exemple. N'ayant plus d'ennemis à vaincre, ſon génie indompté tourna contre les ſiens cette fierté déſormais trop altiere. Le conquérant enfin ne ſut point être Roi; & ſon orgueil alluma l'orgueil de nos guerriers.

Tu ſais de nos climats quelle eſt la loi antique & ſacrée: quand les travaux de la guerre ſont ceſſés, le Roi, pour alimenter les flammes de l'honneur, au milieu des guerriers aſſemblés au Champ de Mars, donne publiquement le prix du courage. Tous en étoient dignes, ſans doute; Childeric voulut honorer mon grand âge de ce laurier que je n'ambitionnois pas, ou plutôt l'amitié (vertu quelquefois dangereuſe dans un Souverain) aveugla ſa juſtice. Un jeune homme s'en plaignit. C'étoit Sunnon: ardent, jaloux, impétueux, il éclate en reproches, & bientôt s'égarant dans ſa fureur, il ne reſpecte plus ſon Roi. Childeric, loin de voir dans cet emportement les bouillons d'une ame trop idolâtre de la gloire, loin de le calmer d'un

ſourire ou d'un mot, parle en Prince abſolu, & punit en Deſpote. C'eſt ainſi qu'il donne un chef ſurieux à des peuples qui déjà murmuroient. Tous les guerriers révoltés de ce traitement, épouſerent bientôt l'injure faite à l'un d'entr'eux. Ils préférerent le joug des Romains à ce joug trop orgueilleux. On conſpire. Clotaire, Arons, Brennus, ſont les premiers qui appellent au combat un peuple irrité. Egidius accourt plein d'eſpoir, accompagné de ſes troupes. Le nom Romain en impoſe; on lui ouvre les portes. Les ſoldats inondent les murs & bientôt le palais. Childeric ſe voit ſeul, & de ſa garde abandonné; il la rappelle en vain; tout lui manque à la fois. Son courage lui reſte. Il attendoit la mort, voyant tomber ſa couronne; mais on ne vouloit que lui ôter le ſceptre dont il avoit abuſé, & non trancher des jours couverts de gloire. J'arrive dans ces momens extrêmes. Je le vois calme & grand, toujours Roi, toujours Maître. J'arrache mon anneau. Je le partage en deux. *Cette moitié, lui dis-je, m'ordonnera dans tous les tems de vivre & de mourir pour vous. C'eſt le ſigne de notre union, & s'il falloit dès cet inſtant vous défendre & périr.... Calme-toi,* (me dit-il en m'embraſſant) *& ſonge à prolonger des jours néceſſaires à ton Roi.... Oh! ſi je t'avois cru... C'eſt en deſcendant les marches du trône, que la vérité me frappe. Vis, ô vieillard fidele! vis pour me rendre un jour ma gloire & mes états. J'ai beſoin aujourd'hui de tes conſeils, & non de ton épée.* Il dit, & trompant les regards du peuple & la rage des mutins, il franchit les remparts; il s'ouvrit un paſſage, &

courut chercher un asile chez les valeureux Germains.

MARCOMIR.

Je m'unis à vos sermens.... Mais Dieux! Pour un transport peu réfléchi, perdre un trône que son génie rendoit si célebre. Peuple aveugle! tu demandes des héros, & tu ne sais leur rien pardonner. Mérites-tu d'en posséder?.... Et quelle province le recele?....

CARLOMAN.

Depuis cinq ans entiers errant chez divers Princes, inconnu, poursuivi; dans la Thuringe enfin, mon Roi s'est illustré. Tu t'étonnes... Le bruit de ses exploits a frappé ton oreille. Tu l'as admiré sans le connoître. La renommée t'a porté le nom de ce Chef intrépide qui semble enchaîner la victoire, & dont la bravoure a sauvé....

MARCOMIR.

Qui, Briomer?

CAROMAN.

C'est Childeric lui-même!

MARCOMIR.

Ce vainqueur des Saxons...

CARLOMAN.

Est ton Prince.

MARCOMIR.

O Dieux!

CARLOMAN.

C'eſt-là, cher Marcomir, qu'il s'exerce à conquérir un trône, un peuple & des cœurs; ces nobles projets rempliſſent ſon ame, l'échauffent & l'élevent au lieu de l'accabler. C'eſt-là qu'il fait l'apprentiſſage des vertus qui fléchiſſent les eſprits, & ne les révoltent pas. C'eſt-là qu'il ſe forme à l'art de régner, qui n'eſt, peut-être, que le ſoin attentif de reſpecter les droits de l'homme. Il vouloit, ſoutenu de ſa ſeule vaillance, accourir pour chaſſer l'uſurpateur, & reſaiſir le ſceptre échappé de ſes mains; mais j'ai ſu de cette ame bouillante arrêter les tranſports. Il eſt un point de maturité pour tous les grands projets. Ma prudence & mes ſoins ont ſu lui gagner dans Tournai des amis éprouvés & fideles, à qui ſa grande ame eſt connue. J'ai goûté le plaiſir d'en inſtruire mon Roi. Egidius l'a mieux ſervi qu'il ne penſe. Las de ſe contraindre, l'imprudent chaque jour aggrandit ſon pouvoir, déplace ſourdement les ſages limites que la nation elle-même a poſées; il ſe flatte de la tromper; mais elle veille en ſilence, elle attend le moment de la vengeance. Il éclatera bientôt.... Fatale & trop heureuſe illuſion, qui fait ainſi courir tant d'uſurpateurs à une chute prochaine, en paraiſſant les conduire au faîte de la puiſſance!

MARCOMIR.

Eh bien! mon Roi tardera-t-il encore à paroître? Les tems ſont-ils arrivés? Impatient d'armer mon bras....

CARLOMAN.

Les tems approchent, te dis-je... Un juſte eſpoir doit l'emporter enfin ſur la crainte... Childeric a dû recevoir le ſignal, & ſon arrivée en ces lieux ſera ſemblable à celle de la foudre. Les Etats ſont convoqués pour l'élection d'un Roi; c'eſt au milieu de cette aſſemblée que Childeric réclamera ſes droits. Il eſt à craindre qu'Egidius ne ſe porte aux attentats de la violence. On ignore juſqu'où peut monter le nombre de ſes partiſans; mais alors nous ſaurons oppoſer la force à la force.

MARCOMIR.

Veillez ſur lui, auguſtes protecteurs de cet empire!... Dans mon ame, l'amour du nom François ne s'éteindra qu'avec la vie.

CARLOMAN.

Ce héros ayant connu l'adverſité, ſera plus juſte & plus ſenſible. Il chérira ſon peuple; il reſpectera ſes droits. Sa fierté deviendra grandeur; ſon courage, magnanimité; ſes qualités héroïques prendront ce mêlange de tendreſſe, qui les rend plus auguſtes & plus touchantes. En régnant ſur ſon propre cœur, il ſaura régner ſur celui des François; eh! quelle nation eſt plus diſpoſée à reconnoître les bienfaits? Souple, docile, généreuſe, le ſentiment la conduit plus loin que ne feroit la crainte. Childeric a ſu ſe dompter. On peut tout attendre d'une auſſi glorieuſe victoire. Regarde, ami, regarde cet écrit qu'un ſoldat en ſecret a ſu me remettre.

MARCOMIR.

Je reconnois ſa main... O mon Prince! (*baiſant l'écrit*,) tout mon ſang, s'il le faut, coulera pour ton ſervice. . . Perſonne n'attend pour ſervir les Rois, l'inſtant où ils ſont malheureux; mon choix eſt fait. (*Il lit.*) „ *J'ai ſu faire uſage du malheur*, „ *& je me flatte d'être inſtruit. J'aurai donc pour* „ *moi ton zele & ton courage, ainſi je n'héſiterai* „ *point à porter mes pas dans les murs de Tournai.* „ *Là, cher Carloman, je pourrai te ſerrer ſur mon* „ *ſein; là, tu verras finir ma honte, ou mes jours....* O Roi, digne en effet de poſſéder un trône! Tu ne peux t'y aſſeoir que pour la gloire & le bonheur du nom François.

CARLOMAN.

Tu vois combien les momens ſont précieux; c'eſt à la prudence à diriger notre bras. Un courage précipité ſe nuit ſouvent à ſoi-même: que notre zele ſoit couvert des ombres du myſtere. Déjà pluſieurs guerriers cachés dans mon palais ont devancé ſes pas. Soutiens de ſa cauſe, ces intrépides Germains s'élanceront tous à la fois pour être ſes ſoldats & ſes vengeurs. Tu ſeras à leur tête, Marcomir, & aucun d'eux n'oſera te diſputer cet honneur.... à chaque inſtant leur foule augmente; & cette troupe généreuſe rend le calme à mon ame agitée.

MARCOMIR.

La victoire eſt à nous . . . . j'en jure par cette épée. . . . Allons trouver ces François qui appellent leur maître, qui déteſtent le joug de l'étranger, comme plus aviliſſant encore, que dangereux. L'hon-

neur, ame éternelle de cet empire, ſource de toutes les mémorables actions, va ſoulever toutes ces grandes ames.

CARLOMAN.

Sers-toi de leurs vertus pour les mieux enchaîner; voilà le ſeul lien digne de ces héros; il eſt le plus ſûr & le plus puiſſant: ne leur promets que la gloire, elle leur ſuffit... je te rejoindrai bientôt: un ordre d'Egidius me fait attendre ici le dangereux Gontran. Je dois l'intimider; je l'apperçois.... fuis, vole, & reviens.

SCENE II.

CARLOMAN, GONTRAN.

GONTRAN.

Ce Romain de qui l'heureux courage affranchit vos états de l'oppreſſeur altier; celui que vous avez appelé au-deſſus de vous, & qui n'a pris le nom de chef que pour ſe montrer le premier à la tête de vos armées, Egidius (il le déclare ſans détour) croit avoir aſſez mérité des François pour aſpirer à un titre, qui, en augmentant le fardeau de ſes devoirs, n'eſt point fait pour l'épouvanter. S'il ambitionne le ſceptre des Rois, ce n'eſt que pour redoubler de vigilance & pour étendre au loin le vol de la victoire.... Entends-moi, Carloman: Egidius, plein de

cette noble assurance qui sied aux héros, ne craint point de se fier à toi, & ne rougira point de te devoir le trône : sois fier de l'honneur de couronner un Roi puissant par son génie & célèbre par ses conquêtes. Tu le verras adopter tes nobles projets, & suivant tes généreuses pensées, il mettra le comble à la grandeur de cet empire. Alors les François, objets de ton amour, verront briller sur leur front les rayons d'une gloire nouvelle, plus solide & plus durable.

CARLOMAN.

Quand Egidius mérita l'honneur de commander à nos guerriers, il n'en devint que le chef, & jamais la France au mépris de ses privileges, ne prétendit élever un étranger sur le trône de ses Rois. D'où vient donc qu'aujourd'hui venant insulter à mes cheveux blancs, & à une vie irréprochable, tu oses me proposer cette indigne bassesse. Me connois-tu? Espéres-tu de Carloman qu'il trompra cette égalité primitive, qu'il a défendue constamment? Et sur quoi pourrois-tu t'en flatter? Ai-je paru quelquefois sensible aux dons séducteurs des cours? Ai-je jamais avili cette franchise austere qui a dirigé ses actions d'une vie écoulée toute entiere sans tache & sans foiblesse? . . . Ce seroit à toi de rougir, si toutefois l'esclave connoissoit la honte. . . Tu trompes Egidius. Qu'ose-t-il entreprendre? Tant que Childeric est absent du trône, nous sommes tous égaux; mais quoiqu'ose lui promettre un ministre adulateur & perfide, les mains qui l'ont élevé abaisseront le téméraire qui osera méconnoître les bornes du pouvoir qui lui fut assigné.

GONTRAN.

Je l'avois bien prévu, vieillard trop inflexible; l'appât des grandeurs ne peut rien sur ton ame froide & glacée: concentré tout entier dans tes antiques habitudes, tu ne connois plus les nobles transports de l'ambition; tu juges toujours l'avenir sur le passé. Rampe dans tes vils préjugés; va, nous saurons sans toi consommer notre ouvrage.

CARLOMAN.

Avant ce tems tu connoîtras ce peuple; comme il s'enflamme d'amour pour ses Rois: & qu'elle force il prête aux loix fondamentales de l'état.

GONTRAN.

Des loix! Que dis-tu? Vain mot, qui s'évanouit devant le bruit des armes. Nous l'asservirons ce peuple inquiet & changeant, emporté par l'amour des nouveautés, & nous ne dédaignerons pas de le combattre; car il est encore plus facile à séduire qu'à vaincre.

CARLOMAN.

Laisse-moi... les discours d'un vil esclave blessent l'oreille d'un vrai citoyen. Je brave tes injures autant que tes menaces, nous verrons qui soutiendra mieux le parti le plus juste, & celui que les Dieux & la victoire couronneront de leurs mains équitables, adieu.

SCENE III.

GONTRAN, *ſeul.*

Son ſuffrage ſeroit puiſſant; il a dans tous les tems plaidé la cauſe du peuple. Il en eſt chéri, mais du moins Egidius a pour lui les grands qu'il a ſéduits; & les repréſentans de la nation paroiſſent tous diſpoſés en ſa faveur... Ma miſſion eſt remplie.... Thuringe! O mon Pays! tu ne craindras plus ces invaſions ſoudaines qui ébranloient tes frontieres. Quand le bandeau des Rois ceindra le front du valeureux chef des Romains, cette Princeſſe étrangere, jalouſe de ce pouvoir dont on puiſe toujours l'amour avec le ſang, ne refuſera point la main ornée d'un ſceptre... Mais quel événement imprévu & que je ne conçois pas? Quoi! ſans que j'en ſois informé, ſans avis, ſans indices, elle arrive, elle ſe montre, elle brille au milieu de cette cour, & toutefois accompagnée du plus brillant appareil, ſon front auguſte eſt chargé de nuages... D'où naît le trouble où elle eſt plongée? Qui agite cette ame que j'ai toujours vue calme & tranquille?... Elle eſt encore à m'avertir des dernieres volontés du Roi que je ſers en ſecret; & ſes deſſeins, loin de m'être dévoilés, ſont couverts d'une nuit impénétrable.

SCENE IV.

BASINE, GONTRAN, CLOTILDE,
Suite de BASINE.

BASINE.

Je vous cherchois, Gontran; ceſſez d'être étonné... vous apprendrez bientôt ce que je veux taire encore; c'eſt dans Tournai que je fixe mes pas, long-tems irréſolus. Après avoir parcouru pluſieurs contrées, le devoir marque en ces lieux ma retraite. Un pere juſqu'à ce moment ſe repoſe ſur moi ſeule de ſes vrais intérêts; ſans ſoupçonner votre fidélité, Gontran, il croit qu'ils ſont trop chers à mon cœur, pour qu'un autre s'en acquitte mieux; j'ai voulu ne me fier qu'à mon œil pour voir, à mon oreille pour entendre: j'ai vu; j'ai entendu; je ſuis ſatisfaite: vous ſaurez tout au moment que je déciderai... Je ſais qu'une Princeſſe à ſa gloire aſſervie, doit compte de tous ſes pas à la renommée. Elle peut avoir tous ſes regards ouverts ſur moi; je les appelle avec confiance, & ne les redoute pas. Au bonheur de l'état j'immolerai ma vie. L'univers ſaura quel motif m'a conduite & me retient en ces lieux. Voici l'ordre d'un pere: il porte que vous ſuivrez en tout mes volontés.

GONTRAN.

Madame, ma ſeule gloire eſt d'obéir, vous le ſavez... mais quel tems plus favorable pour que

ce palais vous ouvre ſes portes; le Roi votre pere doit partager l'alégreſſe univerſelle; c'eſt aujourd'hui le jour le plus ſolemnel, & le plus cher à une nation dont vous êtes adorée. Elle vous voit avec plus de tranſports; elle vous contemple d'un œil d'amour & de joie en ce moment où la couronne paſſe ſur le front d'Egidius.

BASINE.

Sur ſon front!

GONTRAN.

Je l'avouerai, Madame, je ſuis ſurpris de votre étonnement. Ignorez-vous que tels ſont les vœux d'un pere; ils s'uniſſent aux vœux de la nation aſſemblée; aux vœux des guerriers qui ſervent ſous Egidius. Tel eſt enfin le prix de ſes exploits. Il l'offre à la beauté. Jaloux de votre élévation, votre pere, Madame, vouloit hâter une alliance utile à ſes états, à ſa politique, à ſa puiſſance. Ce fut par ſes ordres ſecrets que je parus en ce ſéjour, & de toutes les fonctions auguſtes & délicates dont il a daigné me charger, celle dont je me ſentois le plus enorgueilli, étoit l'heureux pouvoir de ménager cet hymen glorieux, préſage du bonheur d'un peuple dont vous êtes déja l'idole.

BASINE.

Gontran, c'eſt aſſez.... quels que ſoient les deſſeins d'un pere, le tems peut ſeul les révéler; & c'eſt ce tems qu'il faut attendre, & ſans oſer le prévoir. Sa fille ſait ce qu'elle ſe doit; elle n'ignore pas qu'entre tous les mortels les ſeuls enfans des Rois doivent immoler leur penchant, & ne peuvent ſe

donner qu'au gré des intérêts de l'état. Je les connois, je ne les trahirai point; l'amour d'un pere a ſur moi trop d'empire; rien ne m'eſt plus cher que ſa gloire; au milieu des troubles qui ſe ſont élevés, je ne verrai, je ne conſulterai qu'elle.

GONTRAN.

Ah! pardonnez, ſi j'oſe pénétrer... un héros de cent vertus orné, & de lauriers tout couvert, n'eſt pas encore digne de vous, s'il n'eſt point couronné.

SCENE V.

BASINE, CLOTILDE.

BASINE, *à part.*

S'IL n'eſt point couronné.... Il l'eſt, & le diadême n'a point ceſſé d'orner ſon front. . . . Il eſt Roi en tous lieux; l'exil, l'infortune, la rebellion de ſes ſujets, rien n'a pu effacer ce ſacré caractere... J'aurai bientôt le triomphe & la joie de le voir remonter ſur le trône. . . J'aurai peut-être la gloire de le ſervir en ce grand jour. . . Il eſt né pour commander aux humains, comme à mon cœur. . . (*à Clotilde.*) Que la fortune eſt injuſte, chere Clotilde! Qu'elle diſpenſe aveuglément ſes plus dignes faveurs! Tandis qu'Egidius s'apprête inſolemment à uſurper la couronne, qu'il va ſe mettre au rang de

de ces fougueux deſpotes qui tyranniſent Rome & l'univers, qu'il a pour lui ces ames viles qui trafiquent de la honte & vendent la patrie pour un intérêt modique & paſſager ; qu'il médite tous les attentats qu'enfante le pouvoir abſolu ; Briomer, ce vainqueur, ce héros, n'ayant que ſa vertu, ſon courage, & mes vœux pour appui, errant dans les déſerts du Nord, luttant ſeul contre l'infortune, va ſuccomber peut-être ſous le fer d'un lâche aſſaſſin... l'infâme trahiſon pourſuit ſes jours. . . ah Dieux!.. je le vois dans les dangers ; je le ſuis dans ſes travaux ; mais hélas! je les partage, ſans en diminuer le poids ni l'horreur.

CLOTILDE.

Eſpérez mieux, Madame ; rappelez votre conſtance.....

BASINE.

Quel que ſoit le courage, Clotilde, il eſt des coups qui l'ébranlent. Plus l'ame eſt forte, plus les revers s'y gravent, & s'y approfondiſſent.

CLOTILDE.

Croyez que l'œil de votre pere veillera conſtamment ſur ſes jours, attentif à ſe conſerver un tel appui.... il en connoît tout le prix, vous le ſavez ; il fait plus, il l'aime.

BASINE.

Il l'aime, hélas! Et comment Briomer peut-il avoir un ſeul ennemi dans l'univers ? Il en eſt donc mal connu! Le penchant qui m'entraîne vers

lui, n'eſt point le ſentiment de ma propre foibleſſe. . . Je lui dois tout, & je me plais à m'en entretenir. . . Tu ſais qu'à mon pere il a ſauvé la vie. . . . dans un combat ſanglant les Saxons en furie parmi leurs bataillons déjà l'avoient environné; il ſe trouvoit ſeul & noyé dans ſon ſang; combattant d'un bras affoibli, il n'attendoit plus qu'à vendre cher ſon trépas, quand tout-à-coup s'avance un héros, un Dieu protecteur.... c'étoit Briomer: ſon bras porte le carnage & l'épouvante. Il ouvre le bataillon; il ſe fait jour, il couvre de ſon épée, il protege, il délivre mon pere!

CLOTILDE.

Un ſervice auſſi grand a ſans doute des droits bien puiſſans ſur un cœur généreux.

BASINE.

A ma tendreſſe, Clotilde; il ne put rien ajouter, juge de l'empire qu'il avoit ſur mon ame.

CLOTILDE.

Mais ce Briomer dont je vois votre ame ſi charmée, tout grand, tout généreux qu'il eſt, l'oſerai-je dire, Madame, & frapper votre oreille de ce nom?... Il n'eſt qu'un ſoldat.

BASINE.

Mon pere dédaigneroit à juſte titre un ſoldat qui n'auroit que ſa valeur; la fierté des rois n'admet à leur rang que leurs égaux. Mais ce ſoldat, Clotilde, eſt ſon libérateur; il s'eſt montré l'appui, le vengeur, le ſoutien de ſon état. L'as-

tu bien vu? l'as-tu bien observé? Sous un casque modeste, as-tu pris garde à ses traits? Crois-tu que ce soit-là un mortel ordinaire? Si tu l'as bien vu, jamais le ciel sur le front des humains n'imprima plus de grandeur & de majesté; & ce soldat, Clotilde, ce soldat, puisqu'ainsi tu le nommes, sais-tu tout ce qu'il est?

CLOTILDE.

Le ciel en lui accordant tout, grace, fierté, noblesse, n'a semblé lui refuser qu'une haute naissance.

BASINE.

Va, moi seule ai retardé le cours glorieux de ses destins inconnus à tout autre qu'à moi; moi seule ai retenu ses pas à la cour de mon pere; moi seule l'ai fixé loin de la carriere brillante où il brûloit de s'élancer.... tu sais qu'il osa m'aimer...

CLOTILDE.

Il aspiroit à vous plaire; mais cet excès d'honneur, vainement brigué par des Rois, lui seroit-il réservé?

BASINE, *à part.*

Cri du cœur, voix puissante du sentiment, rentre & cache-toi dans le fond de mon ame!

CLOTILDE.

Pour la premiere fois, vous me taisez vos secrets....

BASINE.

Qu'ils s'écoulent lentement ces jours où la juſtice des Dieux doit triompher! Ce jour où la patrie entiere ſe joindra à leur puiſſance pour défendre la cauſe d'un héros... ſans doute il entend ma voix, elle répond à la ſienne... attends, chere Clotilde, attends le jour d'une éclatante victoire; & tu appelleras d'un nom digne de lui le mortel que je n'ai jamais rougi d'aimer.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

EGIDIUS, GONTRAN, TULLUS.

EGIDIUS.

LA fortune eſt pour moi, cher Gontran; tu m'as préparé ſes plus illuſtres faveurs; elles retomberont bientôt ſur toi. Les troupes que m'envoie le pere de cette Princeſſe, & qui ont ſuivi ſes pas, me ſont un double garant de la victoire. Elles appuyeront les ſuffrages qui me ſont promis, & contiendront ceux dont la bouche ne ſeroit pas ſincere. Ton adreſſe enſuite a fixé les eſprits de ce peuple inconſtant. On le conduit par des promeſſes, & l'eſpérance a ſur lui plus d'empire que des bienfaits réels. Employons toujours ce puiſſant reſſort; il eſt ſûr, il ne trompe jamais. C'eſt de la hauteur où je ſuis que l'on voit combien il eſt facile de gouverner ce peuple; habile à me parer de dehors ouverts, j'ai feint de n'agir que pour lui. Ce peuple avide de ſe nourrir d'illuſions, vous ſait gré des moindres careſſes; & mille acclamations, qui ſe multiplient ſans cauſe, payent un ſtérile coup d'œil. Je ſais comme il le faut tromper... Childeric, dès longtems oublié, dort dans la tombe, ou languit malheureux dans un coin de la terre. Le farouche Car-

Loman m'oppoſe en vain ces fantômes de loix, barrieres impuiſſantes que renverſe le fer des ſoldats. Malgré lui, je triomphe, je monte & m'aſſieds au rang des Rois.

TULLUS.

Mais daignerez-vous vous rappeler, Seigneur, qu'autrefois la fierté Romaine eût rougi d'ambitionner un trône; & que ce rang, que vous briguez, fut dédaigné par ces républicains qui traitoient les Monarques en ſujets, & non pas en égaux?

EGIDIUS.

Cette liberté mâle qui excitoit les courages à fouler aux pieds les ſceptres de l'univers, n'exiſte plus, Tullus; & puiſqu'elle nous a été ravie, il ſeroit inſenſé d'adopter ces vertus antiques qui ne ſont plus pour nous que de vains exemples, ou d'inutiles noms. Ces vertus convenoient, ſans doute, à la Grece floriſſante, à Rome dans ſes beaux jours, dans ces tems fortunés, où chaque citoyen, libre par la loi, en répandant ſon ſang pour l'état, s'immoloit pour ſa propre famille; mais ce vaſte édifice, que la valeur la plus extraordinaire n'avoit élevé qu'avec le ſecours des ſiecles, la ſuperbe Rome ayant ployé ſous des maîtres, elle abandonna ſes mœurs héroïques, remparts de ſa liberté. Un indigne eſclavage courba tout à la fois les eſprits & les caracteres. L'heureuſe politique de nos Céſars ſut forger les chaînes d'un ſourd deſpotiſme, plus dangereux, ſans doute, que les fureurs ouvertes de la tyrannie. Ce ne ſont plus ces invincibles légions qu'animoient la gloire & la liberté; ce ſont des eſclaves qui ſervent follement

une autorité chancelante, & non moins terrible qui va les écraſer le lendemain. Eh! que ſont aujourd'hui nos Empereurs? des hommes plongés au ſein des voluptés molles, dominés par des femmes ou par des miniſtres plus vils encore? Ils ignorent la guerre; ils fuient les travaux; ils ne ſavent que dicter ces ordres violens & ſanguinaires qui caractériſent la crainte & la ſtupidité. Chacun ne ſert plus que l'idole de ſes paſſions. Tel eſt l'homme, en ces tems corrompus. Le connoître eſt l'étude des Rois. C'eſt à cette ſcience que je devrai bientôt le ſceptre que j'attends. L'imprudent Childeric, ſi ſavant dans l'art des combats, ignoroit le grand art de régir les humains. Il briſoit leur orgueil, au lieu de le ployer en ſilence; & l'orgueil révolté eſt un reſſort qui revient avec plus de violence déchirer la main qui le tenoit comprimé. Je remarquai ſes fautes; & flattant les murmures des mécontens, je ſus pas degrés aigrir, enflammer les eſprits. Bientôt on tourna les yeux ſur moi; on m'appela comme un libérateur; & je ſus regagner par la ſeule prudence, ce qui avoit coûté à Mérouée de ſi longs efforts, & tant de flots de ſang inutilement prodigué dans les combats. Je tiens les rênes de l'état chez un peuple ennemi; je n'ai point de rivaux. La voix des ſuffrages m'environne, & m'annonce le pouvoir ſuprême; mais je croirai n'avoir rien fait, tant que le diadême, ſigne heureux de la royauté, ne ceindra point mon front. Le conſeil qui s'aſſemble, m'eſt vendu, tant par la haine qu'on porte à Childeric, que par l'or que j'ai ſu répandre. J'y braverai Carloman. Pour échauffer les cœurs, il n'a que le ſimulacre de ces

loix antiques qu'il réclame; moi, j'ai les paſſions; & de ces deux moyens tu connoîtras toi-même, ami, quelle eſt l'extrême différence?

TULLUS.

Mais ſouvent ſous le trône un abîme eſt placé: il s'ouvre à l'inſtant même où la ſécurité nous trompe; on s'étonne de ſa chute, mais elle eſt prompte, & toujours à craindre, ſurtout quand le trône uſurpé n'a pas ces ſoutiens inébranlables qui dépendent plus de l'opinion, que de la force des armes. Comment graver dans les eſprits le ſceau de votre nouvelle puiſſance? Aujourd'hui cimentée, elle peut s'écrouler demain. Je m'enfonce dans l'avenir, qui doit toujours être vivant devant l'œil du politique; & ſi Childeric reparoiſſoit; ſi, ſortant du tombeau, il venoit tout-à-coup à réclamer la couronne?

EGIDIUS.

Il ſeroit bientot enveloppé de gens qui me ſont vendus, il ne m'échapperoit pas. J'ai fait ſemer le bruit que Childeric eſt mort; j'ai préſenté des témoins impoſteurs toujours prêts à affirmer; l'un d'eux même a juré en face des autels & des tribunaux que dans la Germanie le fer avoit tranché le fil de ſes jours. Quoique de tels rapports ſoient vulgaires & groſſiers, il n'en faut pas davantage pour en impoſer à un peuple né crédule....

TULLUS.

Mais les grands, qu'éclairent de près de ſi vifs intérêts, & qui, peuple dans toute autre occaſion, ne peuvent tomber ici dans ces pieges communs, dont ils ont vu tant d'exemples...

EGIDIUS.

Je leur propoſe une égalité qui les ſéduit, mais que je détruirai bientôt. Je ſais que le mot de *Liberté* fait toujours prendre l'ombre pour l'objet réel. J'uſe de ce mot puiſſant; ainſi l'on donne facilement le change aux eſprits les plus ſuperbes. Une fois monté ſur le trône, j'offre ma main à cette Princeſſe altiere, qui depuis quelque tems embellit cette cour; & vers qui toute la nation éleve ſes regards, comme la jugeant ſeule digne de partager une couronne. Peu ſoumiſe à l'amour, ſon ame eſt trop au-deſſus des humains pour n'être pas ambitieuſe. Le trône de la France doit plaire à l'orgueil de ſes appas; & ſur quel autre trône pourroit-elle s'aſſeoir avec plus de gloire & de majeſté? Tu ſais que l'ambition fut toujours ma ſeule & unique paſſion; tu ſais qu'elle l'emporte ſur ce ſentiment efféminé fait pour les ames vulgaires, & dont j'ai toujours bravé la puiſſance. Je m'unis à ſon pere d'un nœud politique; il eſt plus fort que tout autre; il protégera le trône de ſon gendre contre les orages qui pourroient le menacer; il le protégera lui-même; mais malgré ces avantages, c'eſt le diadême au front que je veux lui envoyer l'hommage d'un Souverain, bien ſûr alors de ne point eſſuyer des refus.

TULLUS.

Je vois avancer les flots de ces guerriers dont les voix vous ſont vendues, & qui joignant l'audace à la baſſeſſe, contiendront par leurs clameurs effrontées le reſte du conſeil, à qui la vertu, mal-

gré ſa perſuaſion intime, ne donnera qu'une voix foible & timide.... N'êtes-vous pas étonné vous même de l'aſcendant que vous avez pris ſur les premiers, & du vil ſalaire auquel ils ont réduit leurs ſuffrages? On diroit qu'ils ſe connoiſſent eux-mêmes. Leurs chefs ſont livrés du moins à la haine; Sunnon, Brennus, Arons, ſuivent les mouvemens de leur inimitié orgueilleuſe; mais eux, ils n'entendent pas même les inſpirations de leur baſſe cupidité.

EGIDIUS.

Je les flatte & les mépriſe; je briſerai ces inſtrumens ſerviles, dès qu'ils auront accompli mes deſſeins. Je penſe comme toi: je n'ai rien à craindre de ces hommes dont la vertu impuiſſante ſe perd dans une pompeuſe & ſtérile éloquence. Trop ſatisfaits de favoir ou de pouvoir parler, ils imploreront enſuite ma clémence; moyen politique dont je me réſerve l'avantage & la gloire. Ami, tu vas ſavoir, quand on a ſondé le cœur des humains, ce que ſur eux on peut entreprendre.

SCENE II.

EGIDIUS, CARLOMAN, SUNNON, BRENNUS, ARONS, GONTRAN, TULLUS, OFFICIERS FRANÇOIS, GARDES FRANÇOIS ET ROMAINS.

EGIDIUS.

INTREPIDES guerriers, vous dont les mains juſtes & courageuſes ont abaiſſé l'orgueil d'un tyran, & qui par ce grand & mémorable exemple avez appris à tous les Rois ce qu'ils doivent aux nations; vous ſavez que celui à qui vous avez accordé le périlleux honneur du gouvernement, a toujours reſpecté vos auguſtes privileges, vous ſavez avec quel courage il les a maintenus. Rendez-moi cette juſtice, François, qui m'avez vu combattre; & vous, qui loin des batailles préſidez aux paiſibles conſeils où ma voix fortifioit celle de la liberté; élevez tous la voix, & dites, ſi j'ai prévariqué, ſi j'ai ſervi avec molleſſe, ſoit de la parole, ſoit de l'épée, l'auguſte cauſe nationale? Mais ſi la patrie que j'ai défendue avec amour, j'oſe le dire, me doit quelque reconnoiſſance, ſouffrirez-vous que le chef d'un état, où les devoirs ſont ſi multipliés, n'ait pas ce titre accrédité qui en impoſe aux autres, & à lui-même. Il eſt un rang connu chez toutes les nations policées, que j'oſe demander pour prix de mes travaux. On voit régner les Goths en Eſpagne; le puiſſant

Genſeric gouverne l'Italie; l'Armorique eſt ſoumiſe au ſceptre d'un Breton; la Bretagne vient d'adopter des Rois Saxons; & nous qui les ſurpaſſons en généroſité, comme en valeur, laiſſerons-nous échapper un auſſi grand avantage? Dépoſitaire de la force publique, un Roi la dirige avec plus d'activité & de vigueur contre l'ennemi de l'état. C'eſt un bien qu'il défend; plus vigilant & plus terrible au-dehors, il a tous les moyens de vaincre, & d'augmenter la force nationale. Voyez ces fiers Germains dont vous êtes ſortis. Ils ont élevé des Rois au-deſſus d'eux; & dès ce moment ils ont compté leurs jours par des conquêtes. Un état s'agrandit par l'ame d'un ſeul homme; & pour porter la France au point de ſplendeur où elle peut s'élever, c'eſt un Monarque, amis, qui doit la régir d'une main forte & libre. Vous préviendrez ainſi ces factions qui déchirent le ſein des autres royaumes, qui ont déchiré le vôtre lorſque le ſang couloit à la moindre querelle, & pour d'obſcures inimitiés. Un empire n'eſt actif & vivant, qu'animé par une volonté unique qui réprime, qui étouffe les paſſions particulieres pour n'en former qu'une ſeule grande & genéreuſe, le patriotiſme: pénibles & importantes fonctions du diadême dont j'ai toujours fait mon étude, je répondrois de vous remplir; mais je ne ſuis pas le ſeul ici doué de ce courage qui s'enflamme à la vue du bien public. Qu'importe que ce ſoit un autre ou moi? Il vous faut un Souverain, François! Qu'on le nomme, je me proſterne à ſes pieds; je lui porte mon hommage, & je cede ce fardeau honorable à celui qui en ſera le plus digne à vos yeux.

CARLOMAN.

Puiſque l'âge & le rang me donnent le droit d'élever ici la voix, & qu'un ſilence criminel s'étend ſur cette nombreuſe aſſemblée, contre un tel attentat je ferai tonner le cri des loix. Que ma voix ne ſert-elle avec plus de force ma profonde indignation! Mais dans ces aſſemblées où la loi eſt vivante, où chacun lui doit hommage, on la reconnoîtra ſans doute; & malgré les complots ténébreux & les complots ouverts, voici peut-être le jour de ſon triomphe... Egidius, détourne cet œil irrité, je brave ta vengeance; & dût-il m'en coûter la vie, ce n'eſt pas la mort que je redoute; je crains plutôt l'éternel deshonneur de ma nation; je crains la ruine fatale des loix: & le mépris que l'on en fait, me conſterne plus que ſi on vouloit les noyer dans le ſang. Quoi! même ici la liberté publique trouve de lâches adverſaires, qui ne frémiſſent pas de livrer leur poſtérité à l'eſclavage!... De quel droit prétends-tu régner? Toi, né dans Rome; toi, nourri dans les entrepriſes de ſon génie deſpotique & corrompu; toi, étranger, & ce nom ſeul ſuffit pour te proſcrire. Par quelle erreur inconcevable prétends-tu renverſer la loi de Pharamond, cette loi qui établit l'indépendance du diadême, & ſes droits inviolables? Si la nation a cru pouvoir dépoſer le pur ſang de ſes maîtres, ce crime retombe aujourd'hui ſur elle; mais le droit des Rois ſubſiſte à jamais, celui de Childeric n'eſt pas éteint. Il n'eſt point dans la tombe, comme l'impoſture le publie. Les Dieux défendent le front des Monarques contre le fer de

assassins; il vit; il reviendra armé du tonnerre; il remontera sur le trône qui lui appartient; & jamais tu ne pourras t'y asseoir que sous le titre d'usurpateur. Oui, frémis; plusieurs grands n'ignorent pas sous quel ciel respire Childeric.... Les Scythes, nos braves ayeux, nous ont transmis une loi que nous chérirons constamment; elle fut adoptée par le fondateur de cet empire; de tout joug étranger, cette loi nous délivre. Telle est la base immuable qui prépare la future splendeur de ce royaume. La liberté des suffrages est la suite de cette loi sacrée. Elle ne nous est pas enlevée, me diras-tu? Et que fait donc cette garde en ces lieux répandue? Pourquoi ces lances? Que veulent ces Romains? Que prétendent ces soldats armés de fer dans le paisible sanctuaire des loix? D'un côté, de perfides sujets; de l'autre, de lâches citoyens, des cœurs vendus à l'or, ou glacés par la crainte, voilà donc ma patrie! Le simulacre de la liberté déguise le monstre hideux de la tyrannie! Ma voix seule ose retentir sous ces voutes, & se perd lamentablement au milieu d'un lugubre silence; silence de mort pour les vrais citoyens; quel tableau plus redoutable! & tous les jours, les prisons, l'exil, les supplices, n'enlevent-ils pas à nos yeux quelques fideles citoyens? François, choisirez-vous encore pour maître un étranger, que précedent les faisceaux & la hache meurtriere? Voilà l'essai de ses fureurs & de son audace.

EGIDIUS.

Je ne repousserai ces lâches impostures, que pour

leur oppoſer un pardon généreux; ne crains point pour tes jours; vieillard foible & hautain; tu produis l'accent de la haine; je me ſens au-deſſus d'elle, & j'ai toujours méconnu la vengeance. La nation ne réglera point ſur tes clameurs, le ſalaire qu'elle doit à mes exploits. Je ne m'enorgueillis point de ce que j'ai fait pour elle. Le ciel a ſecondé mon bras, & je lui rends graces, citoyens, de vous avoir ſauvés du joug qui vous menaçoit. S'il a éclairé mon eſprit, enflammé mon courage; ſi mes mains, qu'il guidoit ſans doute, ont conſommé l'ouvrage de votre gloire, c'eſt que ce Ciel qui vous voyoit d'un œil d'amour, vouloit que des intérêts auſſi chers ne fuſſent point trahis. Ils ne l'ont pas été. Honoré d'un pouvoir étendu, mais néceſſaire, mais utile à tous, ſi je l'ai tourné contre le crime & la ſédition, c'eſt en forçant la clémence de mon cœur; c'eſt en enviſageant que le maintien de vos loix m'avoit été remis; que la foibleſſe alors devenoit un attentat contre le repos public. Le repos a régné, vous le ſavez, & le coupable ſeul a pu élever des plaintes. J'ai frappé en détournant les yeux; j'ai vengé la patrie, & jamais ma perſonne. Vous voyez ce que l'on oſe contre moi ſans danger. En étoit-il de même ſous ce Roi que l'on affecte ici de regretter, que l'on fait ſortir de la tombe qui l'enferme, ſous ce Monarque dont l'orgueil enflé de quelques victoires n'avoit plus de bornes? Rappellez-vous ces tems, où maître impérieux & ſuperbe, il humilioit les ſoutiens de ſa grandeur, où froidement cruel, il étoit inacceſſible aux remontrances, aux gémiſſemens de

ſes ſujets; où il ſuivoit les caprices de ſa volonté, comme les regles immuables de la juſtice. Mes maximes ont la gloire d'avoir été oppoſées aux ſiennes; je ne veux tenir le glaive, que pour maintenir l'égalité de vos droits, que pour enchaîner les déſordres particuliers, principes ſecrets de la deſtruction des états. Une loi s'oppoſe à ce que ce pouvoir heureux me ſoit confirmé ſur les degrés du trône. Ce trône eſt-il plus auguſte que celui de l'empire? Magnence étoit François, il reçut le titre d'Empereur; & moi Romain, je ne pourrois aſpirer au ſceptre de la France; moi, qui dévoué à tous vos intérêts, & prodigue de mon ſang, ai renoncé à ma patrie pour adopter la vôtre? Quelle loi que celle qui vous enchaîne & qui, vous condamnant à l'ingratitude, vous ôte les moyens de récompenſer ceux qui vous ont ſervi, pour vouer une ſtupide fidélité à des maîtres qui penſent ne vous rien devoir? Sera-ce ainſi que vous aurez de puiſſans défenſeurs, & que vous propagerez ſur le trône la race des grands hommes? Ne craignez plus les excès du pouvoir arbitraire? Childeric eſt mort, la nation eſt libre, & vos droits triomphans. Près du trône avec moi, guerriers, magiſtrat, & citoyens, je veux vous faire aſſeoir. Admis à mes conſeils, interpretes du peuple, organes des loix, vous ſerez les dépoſitaires de la félicité publique.... Qu'il me ſera doux de méditer avec vous ſur ces grands intérêts qui élevent, qui attendriſſent l'ame, de concilier d'un commun accord le bonheur d'un vaſte empire! Mais ſi la couronne ſur mon front excitoit vos alarmes, ſi le nom de Roi paroiſſoit menacer vos liber-

tés, qu'il protégeroit plutôt, je renonce à ce titre ; j'abjure mes demandes ; j'immole mes prétentions, quoique jugées légitimes à la face des nations ; il me ſera du moins permis ſous tout autre titre de vous ſervir & de mes conſeils & de mon épée.

SUNNON.

Non, Seigneur ; non, Carloman ne ſera point entendu. La foibleſſe de l'âge lui dicte ces terreurs, & nous les rejetons. Des clameurs emportées ne borneront, ni notre juſtice, ni notre vengeance. Que juſqu'au nom de ce maître inſolent qui n'a point ſu ménager nos droits ni l'honneur du peuple François, que le nom de l'ingrat Childeric périſſe & meure dans l'oubli ! Que l'affront qu'il a fait dans ma perſonne à toute la nation, vive pour embraſer tous les cœurs d'un juſte & durable courroux. Nous attendons de vous, Seigneur, des loix généreuſes qui nous faſſent chérir notre Souverain... Aſſez & trop longtems nos cœurs ont été attiédis par le mépris, fatigués par la haine ; faites-nous connoître l'amour & le reſpect ; & venez dès aujourd'hui dans le temple recevoir nos ſermens.

BRENNUS.

Régnez, Egidius.

ARONS.

Oui, ſoyez notre Roi.

CLOTAIRE.

Commandez, & nous obéirons.

CARLOMAN.

O mes Dieux!... Quoi Childeric... Quel outrage à ce grand homme!... Egidius regne ſur nous.. Avons-nous donc mérité de naître pour la ſervitude? Avons-nous reculé devant les glaives ennemis?.. Citoyens, qui m'écoutez! au nom de vos enfans & qui auront droit un jour de couvrir de reproches les tombes de leurs peres, loin de vous une paix qui traîne l'eſclavage après elle... La guerre! la guerre! & qu'elle vous maintienne libres, & ſans honte aux yeux de la poſtérité!

FRANÇOIS ET ROMAINS, *d'un cri unanime.*

Qu'Egidius ſoit notre Roi... Qu'il regne! qu'il regne!

EGIDIUS.

Je n'accepte le trône que pour y paroître en citoyen plus jaloux de ce titre, que de ceux qu'enfante le faſte du pouvoir; vous ſerez mes égaux; & c'eſt ainſi que je veux conſommer l'important ouvrage de la félicité nationale. Je vais le jurer au temple, & me condamner d'avance, ſi jamais j'enfreins ce que ma bouche va promettre.

SUNNON.

Venez, Seigneur, venez; que le reſte impuiſſant d'un parti téméraire ſoit confondu, & pâliſſe de rage & d'effroi!

CARLOMAN.

Arrêtez, ingrats, arrêtez...

SCENE III.

CARLOMAN, *seul.*

ILS ne m'entendent plus.... ô Dieux ! recevrez-vous ces sermens impies? & puniriez-vous quelques momens de foiblesse, comme des forfaits? Grands Dieux! récompensez du moins comme vous savez punir ; souvenez-vous de ses vertus... O patrie ! qu'on vient de percer de mille coups, je ne me détacherai de toi, qu'après t'avoir embrassée mourante, & avoir reçu ton dernier soupir... Protecteurs des Rois, ramenez Childeric, ou je meurs de douleur & de regrets!... Mais que dis-je mourir? ranimons l'appui qui lui reste; faisons sortir de l'ombre cette confédération secrette qui détruira le bruit de sa mort... Il n'a pas encore tous les suffrages...

SCENE IV.

CARLOMAN, BASINE.

BASINE.

QU'AI-JE vu!.. Un peuple entier précipitant ſes pas, nommant Egidius, le proclamant à haute voix; & l'uſurpateur qui d'un front tranquille, d'une marche aſſurée, s'avance au temple pour y fouiller le trône où fut aſſis Childeric votre maître. Un Romain vient des bords du Tibre gouverner des François, & les ſoumettre à ſon Empereur avili; & vous, Carloman, auſtere défenſeur de vos privileges, généreux ſoutien des loix, vous contenterez-vous d'armer les traits de la parole?... Il eſt de votre courage, de ſoulever les vrais citoyens. Il en eſt encore ſans doute; le nom de Childeric eſt toujours adoré du peuple; c'eſt le peuple qui fait la renommée des Rois. La force a fait taire les loix; c'eſt aujourd'hui au fer à rétablir les droits du peuple, & ceux du trône?

CARLOMAN.

Dans quelle ſurpriſe, Madame!...

BASINE.

Ordonne à la victoire de rendre un Roi légitime à ſes ſujets. Les dangers qui te menacent ne ſont-ils pas ceux que tu as bravés cent fois? Et combien plus grand en eſt le prix!

CARLOMAN.

Je tirerai l'épée, n'en doutez pas; mais qui soutiendra en ce jour la cause d'un héros?

BASINE.

Moi, mon pere, Gontran, tous les miens, & ce peuple qui n'a point oublié la gloire de ton maître.

CARLOMAN.

Est-il possible!.. Madame, permettez à mon étonnement de se manifester.... La joie & la reconnoissance enchaînent ma langue... Il seroit vrai... Oui... j'irai affronter les périls de la guerre: je me précipiterai à travers mille morts pour la cause de mon Roi. Mais vous, qui dans la fleur de l'âge & de la beauté, semblez n'avoir conduit la pompe royale en ces lieux, que pour contempler l'élévation d'Egidius, vous dont il ambitionne la main & qui avez paru... Pardonnez... Quel intérêt puissant vous anime en faveur de Childeric? Les Rois infortunés ont rarement des amis; & leur sort surtout touche peu ceux qui regnent tranquillement à l'abri des tempêtes & loin des orages.

BASINE.

Brave Carloman, tu n'es pas le seul qui doive être étonné; mais plus d'un grand, comme toi, sert une aussi belle cause. Connois-moi: s'il le faut, j'irai le sein découvert au devant de toutes les épées; au milieu du champ de bataille je recevrai tous les coups de la guerre: heureuse, si mon sang lui rend le trô-

ne! heureuſe, ſi mon trépas ſuffit pour appaiſer les Dieux, & lui rendre le cœur de ſes ſujets!

CARLOMAN.

Achevez, Madame.... Ce héros que vous protégez.... Il vous eſt donc connu?.. Ah! ce n'eſt point à ſes proſpérités que vous venez vous aſſocier.

BASINE.

Je le ſais; c'eſt à ſes travaux, à ſes dangers. Nos deſtinées déſormais ſeront invinciblement liées l'une à l'autre; & je ſens que ce cœur s'en agrandit. Vois ce gage, & reconnois cet anneau....

CARLOMAN.

O prodige! l'anneau de mon Roi qui vous eſt confié! (*il prend l'anneau & le baiſe.*) Ah! Princeſſe, je tombe à vos genoux; que mes larmes arroſent vos mains auguſtes!

BASINE.

Digne ami de mon héros, ta grande ame m'eſt connue, comme la ſienne..... Leve-toi, & cours déployer ces étendards accoutumés dès longtems à ombrager les palmes de la victoire. Tout eſt prêt de mon côté; j'ai conduit ſur mes pas des légions fidelles, & ſous l'habit d'un ſoldat Childeric lui-même va bientôt paroître.....

CARLOMAN, *avec le plus grand tranſport.*

Qu'il paroiſſe... Il en eſt tems, Madame... Qu'il marche à l'ombre de mes boucliers.... Voici le jour de ſon triomphe. J'ai tout tenté pour faire man-

quer l'élection d'Egidius, mais voici le moment où nous répondrons avec le fer..... Qu'il ne hasarde point des jours précieux.

BASINE.

Ses pas sont mesurés ; la prudence regle sa valeur. Il se souvient aujourd'hui de tes nobles leçons; tu fus le guide de sa jeunesse ; que ne t'a-t-il toujours écouté ! Hardi dans les combats, plus grand dans les conseils, où tu produis l'accent de la vérité, plein de franchise, de noblesse & de grandeur, l'ame entiere de la nation semble respirer dans ton sein. Que je l'aime en toi, cette nation généreuse qui va me devenir encore plus chere!... Elle va s'éveiller du sommeil léthargique où elle restoit plongée; & revoyant son maître légitime, elle chassera le chef tyrannique qu'elle étoit prête à servir.

CARLOMAN.

Où est-il, mon Roi? Que je le voie, & que je meure!....

BASINE.

Il n'a point d'amis plus fidelles que toi, & c'est sur tes cheveux blancs, c'est sur ce front où se peint ton ame magnanime, qu'il veut arrêter ses premiers regards.

CARLOMAN.

Je ne veux point d'autre récompense de mon zele; je suis payé de mon amour.

BASINE.

Attends ici, & tu pourras bientôt embrasser ses genoux.....

SCENE V.

CARLOMAN, *seul.*

LA face de la France va donc enfin changer. La liberté de l'état va renaître..... O patrie! Eſt-ce toi qui ſeras la plus forte? Oui, je l'eſpere, & j'en crois les préſages de mon cœur... Dieux vengeurs! Dieux terribles! laiſſez-vous déſarmer par nos larmes; elles coulent depuis long-tems. Eveillez-vous, François; ſortez de cette molleſſe coupable. Souffrirez-vous que cette Rome, ſi fiere, vous impoſe impunément des loix?... Il eſt impoſſible que vous ſoyez à la fois héros & eſclaves; choiſiſſez... Ah! reprenez votre gloire antique, pour reſaiſir le bonheur.

SCENE VI.

CARLOMAN, MARCOMIR.

MARCOMIR.

SEIGNEUR, d'un juſte effroi mon ame s'eſt remplie.

CARLOMAN.

Que crains-tu ?

MARCOMIR.

Je crains qu'Egidius n'attente à vos jours; tous vos amis, réſolus d'ailleurs de répandre tout leur ſang, ſont dans les alarmes. J'ai ſurpris un ſoldat qui vous cherchoit; ſon air eſt fier, noble, impoſant; mais peut-être ſous des dehors heureux il cache un cœur perfide. Incertain toutefois ſur ce qu'il peut annoncer, je veillerai ſur lui, tandis. . .

CARLOMAN.

Cours, cher Marcomir, introduis ce ſoldat; c'eſt.. Vole. O mon cœur! ſoutiendras-tu ce coup?. . . C'eſt la plus grande félicité... Elle m'attendoit aux derniers pas de ma carriere.... Je bénis les Dieux...

SCENE VII.

CHILDERIC, CARLOMAN, MARCOMIR.

CARLOMAN, *allant à Childeric.*

C'EST lui!.... C'eſt mon Prince!... Ah, Seigneur!.... Quel inſtant! je ſuccombe.

CHILDERIC, *l'embraſſant.*

O mon pere!

CARLOMAN.

O mon Roi!

CHILDERIC.

Et toi, cher Marcomir, je te retrouve toujours auſſi tendre & fidelle! Les Rois malheureux ont donc encore des amis!

MARCOMIR, *baiſant les mains de Childeric.*

Ils en ont toujours, Seigneur, quand ils ont vos vertus.

CARLOMAN.

Prince! ſavez-vous de quels périls vous êtes environné? Savez-vous qu'un Romain, ce jour même, uſurpe votre trône; qu'il a feint vôtre mort; que vos ſujets tremblans ſont prêts à conſommer le plus lâche des attentats; qu'ils l'acceptent pour maître;

que bientôt, dans le temple levant l'étendard de la rebellion, les grands vont commander le crime à ce peuple abattu. Et qui combattra pour nous?

CHILDERIC.

Les Dieux & l'amitié.

CARLOMAN.

Il vous reste un parti, peu nombreux à la vérité, mais pénétré d'amour & dévoué à votre auguste personne... Voyez les noms de ceux qui veulent mourir pour vous. (*il lui donne un papier*) Plusieurs d'entr'eux, si je l'ose dire, Prince, auroient cependant quelques reproches à vous faire...

CHILDERIC.

Tu m'attendris.... Ta noble franchise.... Cher ami de mon pere, tu me revois; mais que mon cœur est changé! Exercé à braver l'infortune, à soutenir d'un œil égal tous les coups du destin, je crois aujourd'hui pouvoir remplir dignement les devoirs qu'impose la royauté. Que n'ai-je retenu la plus fréquente de tes leçons! que la modération est la premiere vertu des souverains; qu'ils doivent se dompter pour savoir commander aux autres! formé par l'adversité, ce grand maître de l'homme, rien ne peut m'ébranler; je descendrai, s'il le faut, au tombeau avec le même front que je remonterois sur le trône; je ne veux être Roi que pour être juste; le bonheur de mes sujets, voilà mon ambition. Ils me connoîtront enfin; c'est alors que la nation douée d'une force invincible, ne représentera plus qu'un pere uni à ses enfans; je m'arrête sur cette attendris-

ſainte image, & mon cœur s'émeut délicieuſement. Un traître armé d'audace a pu gagner quelques grands, ſes complices; mais j'aurai pour moi le peuple; il eſt juſte & ſenſible; il diſtingue le Roi qui aime la patrie, & qui lui conſacre ſes travaux, de l'ambitieux qui veut la ſoumettre par artifice. Eh! n'ai-je point aſſez payé quelques momens d'erreurs? Tous les cœurs ſeroient-ils fermés? Non, les François, ſachant que j'ai repris les ſentimens qui caractériſent un Monarque, s'animeront tous pour le ſang de leurs Rois.

CARLOMAN.

Marcomir a déjà excité à la vengeance tout ce peuple qui commence à ouvrir les yeux ſur le bord des précipices. La vengeance aſſoupie eſt plus terrible à ſon réveil. Déjà votre nom les raſſemble; il eſt le ſignal du grand coup qu'on va porter; vos traits ſont trop chers pour être longtems méconnus; à votre aſpect le glaive ſortira du fourreau, & ſe plongera dans le ſein des complices de la tyrannie... Quel cœur ne ſeroit ému en vous voyant réclamer le trône de vos peres? La foule des vrais citoyens, en environnant le Roi, en le protégeant de leur corps, ſauront vaincre ou mourir.

CHILDÉRIC.

J'eſpere en toi; tu donneras l'exemple de la fidélité & de l'héroïſme. Où réſide la perſuaſion, ſi ce n'eſt ſur les levres de la vertu? Je puis braver l'inſolence du crime; l'adroite calomnie a profité de mon abſence pour tenter de flétrir ma vie... Je la ferai pâlir de honte; je ſerai juſtifié

aux yeux de l'Univers : mes ſujets reprendront l'antique vertu de leurs ancêtres, & le courage digne du ſang des vainqueurs des Gaulois..... Le ciel me laiſſera le tems de récompenſer ces généreux citoyens... Non, je le jure à la face des Dieux, l'univers ne me verra point ingrat. Dans chacun de mes ſujets, je verrai mon appui..... A leur tête, amis, marchons venger mes droits, mon honneur & l'amour....

CARLOMAN, *avec ſurpriſe.*

L'amour!.... Dans la bouche de tout autre que vous, Prince, ce mot m'intimideroit; mais dans la vôtre, j'en conçois un flatteur augure; il ſera le ſignal d'une plus rapide victoire.

CHILDERIC.

Oui, qu'Egidius tremble.... Il a oſé, dit-on... Ah! connois celle à qui je dois mes vertus, ce courage modéré que je ne connoiſſois pas, cette grandeur affable, ſi néceſſaire à mon rang.... Non, jamais tes conſeils, la raiſon, mon exil, mes malheurs, ne m'en ont tant appris qu'un regard de Baſine; regard éloquent, qui porte & qui imprime la vertu juſqu'au fond des cœurs....

CARLOMAN.

O mon Prince! à ſes genoux je ſuis déjà tombé...

CHILDERIC.

Tu connoîtras cette ame tendre & ſublime, ce mêlange de grandeur & de graces que rehauſſe le charme d'une bonté naïve & populaire. Le courage altier a pris les traits de la beauté touchan-

te. Ah! ſans doute, elle eſt faite pour régner ſur ce peuple, & pour en exciter l'idolâtrie. Le ſourire d'un peuple ſenſible qui l'environne avec confiance, voilà ſon triomphe, ſes plaiſirs & ſa gloire; elle me gagnera tous les cœurs, & les plus rebelles..... Après qu'un regne injuſte eut cauſé ma diſgrace, je ſentis le vuide de mon fol orgueil. Ces flatteurs qui font haïr les Rois, m'avoient abuſé; mon cœur me révéla leurs perfidies & mes torts. Sans ſecours & privé des lumieres dont je ſentis trop tard la néceſſité, fuyant chez l'étranger, eſcorté de mon ſeul courage; à force de conſtance, de Roi je devins homme. Oui, je ne le fus que de ce moment; je connus tous les revers qui peuvent fatiguer une ame affermie; & ce que j'ai ſouffert, amis, adoucira dans tous les tems les deſtins de l'infortuné. Je ne l'oublierai point en me rappelant l'image de mes malheurs paſſés. Dans la Thuringe enfin, le ſort me conduiſit; je choiſis le nom de Briomer; & je pris rang parmi les guerriers. La franchiſe courageuſe eſt la premiere des vertus chez ces nobles germains; leur candeur accueille & chérit le mérite privé d'éclat; elle bannit les décorations de la vanité; & ces diſtinctions outrageantes, fléau des autres peuples, y ſont heureuſement méconnues. Quiconque a la valeur en partage, dès lors eſt illuſtre, & devient l'égal de ſes concitoyens; c'eſt le droit le plus cher, le plus révéré; on y compte les faits, & non les ayeux. Dans un combat, j'eus le bonheur de ſauver la vie au Monarque qui ne ſe diſtinguoit des autres guerriers, que par la peſanteur de ſon bras. La reconnoiſſance de la nation rendit mon nom l'égal

des plus grands noms. Déjà mon cœur, bleſſé par l'amour, avoit oſé porter ſes vœux ſecrets juſqu'à l'oreille de l'adorable Princeſſe. Elle ne punit point ma témérité. Admis à la cour de ſon pere, je la voyois chaque jour; j'adorois ſa beauté; j'adorois ſes vertus, peut-être hélas! bien connues de moi ſeul: ſon cœur étoit né trop vrai pour n'être pas généreux; elle n'eut point recours à cette froide diſſimulation, partage des ames vulgaires. L'amour dans un grand cœur eſt au-deſſus de la feinte..... Ami, j'ai joui dans mon exil de la volupté la plus touchante qui puiſſe appartenir au cœur humain; j'ai joui de la volupté rare & céleſte de ne point devoir au titre de Roi un cœur que je voyois ne ſe donner qu'à moi, un cœur ſans détours, que mes regards enchantés pénétroient à loiſir pour y découvrir chaque jour de nouveaux tréſors. Elle m'a aimé ſans ſceptre & ſans couronne; elle a quelquefois gémi de ſon rang qui établiſſoit entre nous des diſtances inhumaines; elle a quelquefois ſouhaité que le ſort l'eût fait naître libre d'elle même; & quand je lui eus révélé qu'un trône m'appartenoit auſſi, celui de l'univers n'auroit pu rien ajouter au ſentiment de cette ame conſtante & vraie.

CARLOMAN.

Mais ſon pere, Seigneur, eſt-il inſtruit de votre nom & de vos deſſeins?

CHILDERIC.

Ce ne fut qu'au moment de mon départ que je rompis le ſilence. J'ai prolongé l'illuſion que m'in-

piroit l'amour, non moins que ma ſûreté ; j'avois étudié, j'avois pénétré le ſecret de cette cour; j'étois ſûr que le Roi, dans le fond de l'ame, aimoit peu les Romains, ſuperbes protecteurs, dangereux alliés, & toujours prêts à parler en maîtres; j'expoſai mon vrai nom, j'expoſai mon amour; le Roi ſurpris & charmé me ſerra dans ſes bras, & rendit mille fois grace aux Dieux : il m'aimoit; il adoroit ſa fille; il me nomma, en pleurant de joie, le ſoutien de ſon trône, l'eſpoir de ſa vieilleſſe. „ Partez, „ (me dit-il), jeune héros; le prix eſt prêt; ſa„ chez le conquérir. L'alliance la plus utile entre „ deux états voiſins, va s'accomplir d'une maniere „ durable & ſolemnelle; c'eſt à l'autel de votre hy„ men que la ſanglante diſcorde frémira enchaînée „ pour pluſieurs ſiecles; je vous donne des ſoldats „ qui, ſous le nom d'alliés, n'obéiront qu'à vous. Ils „ ſeront loin de paroître ſuſpects. Je ſers & l'inté„ rêt de la France, & la cauſe des Rois; & bien„ tôt ma fille elle-même, ſous prétexte de parcou„ rir les royaumes voiſins, accompagnée de cet „ appareil qui environne les têtes couronnées, ira „ juſques dans le palais d'Egidius, renverſer ſon au„ dace, & ſoutenir vos droits ".

CARLOMAN.

Favoriſez, Grands Dieux, la plus juſte entrepriſe ! Tout mon ſang bouillonne, mon cœur palpite.... Jamais la renommée n'aura rien publié dans l'univers, avec plus d'éclat & de gloire. Jamais ſa voix éclatante n'aura careſſé d'une maniere plus flatteuſe, l'oreille des peuples les plus éloignés; l'univers redit tou-

jours avec de nouveaux tranſports d'alégreſſe, les vertus & le triomphe des jeunes Rois.

CHILDERIC.

Ce Monarque qui, ſous un front guerrier, cache la profondeur d'un politique, & qui poſſede cet art ſi néceſſaire avec les Romains, ſous l'apparence d'envoyer des troupes auxiliaires à Egidius, m'a fait eſcorter juſqu'aux portes de tournai, & ces troupes ſeront à mon commandement, au premier ſignal; il m'a révélé que ce Gontran, qui paroiſſoit dévoué à l'uſurpateur, étoit le ſecret & inviſible agent de la cour de Thuringe; qu'il avoit ſu captiver la confiance d'Egidius; mais pour mieux l'immoler à ſon maître; le patriotiſme eſt encore une vertu des Germains; il brûle dans leurs cœurs & leur fait tout entreprendre pour la gloire de leur pays; il a écrit ſous mes yeux une lettre que je lui remettrai ſans témoin; & cette lettre, ami, contient l'ordre de m'obéir, & de tout ſacrifier à mes ſeuls intérêts.

CARLOMAN.

Gontran ſeroit ſans doute un ſoutien néceſſaire & le reſſort le plus actif de notre parti; mais, qui vous répondra de ſa fidélité? Si elle étoit engagée à celui qui paroît ſon vrai maître? Qui ne rougit point d'une premiere trahiſon, rougit encore moins d'une ſeconde. On a vu ces inſtrumens ſerviles de la politique, ſe vendre alternativement, ſelon les poids qui faiſoient pencher la balance. M'en croirez vous, Seigneur? Il ſeroit de la prudence de ne rien hazarder. Attendons le ſuccès de nos premiers deſſeins. Laiſſez, ſur-tout, à mon œil, le ſoin de ſonder ſon

cœur. Si c'eſt un traître, il ne m'échappera point. Dans ce palais cependant ma frayeur eſt extrême; il ſeroit tems de quitter ce ſéjour...

CHILDERIC.

Ne crains rien; l'infortune a trop changé mes traits.... Marcomir lui-même, malgré ſon ame patriotique, ne m'a point d'abord reconnu. J'ai trompé la vigilance de mes ennemis; un âge plus robuſte, un caſque de ſoldat, le bruit de mon trépas, tout fait ma ſûreté.

CARLOMAN.

Vous calmez mes terreurs; oui, moi-même, ſi mon cœur n'eût parlé, j'étois prêt de vous méconnoître.

CHILDERIC.

J'ai retrouvé des amis; je rends grace au ciel de mes longs malheurs. Sans eux, je n'aurois jamais ſu combien je ſuis aimé... C'eſt l'infortune qui m'en inſtruit...

CARLOMAN.

Adieu, cher Prince. Je vais tout diſpoſer; vous ne quitterez ces murs, que pour y rentrer en vainqueur & en maître. Quand la bienfaiſance regne, l'amour des ſujets enfante des miracles... (*à Marcomir.*) Toi, veille ſur ton Roi.

SCENE VIII.

CHILDERIC, BASINE, MARCOMIR, *dans le fond du Théâtre.*

CHILDERIC.

Non; il n'eſt point de ſéjour qui puiſſe me devenir funeſte, où vous daignerez, illuſtre Princeſſe, me favoriſer d'un regard; il commande aux deſtins ennemis; il écarte les orages; il devient l'arrêt du ciel: il eſt auguſte & bienfaiſant comme lui ... Ah! des maux que le ſort a raſſemblés ſur ma tête, le plus épouvantable ſeroit de perdre un cœur où brille une vertu magnanime; mais le doute ſeroit un outrage; je ſuis ſûr de ſa généreuſe conſtance, comme je le ſuis de la bonté des Dieux.

BASINE.

Cher Prince! faut-il que la crainte de vous perdre touche de ſi près à la joie de vous avoir retrouvé? Seigneur! ... Si l'œil perçant du ſoupçon alloit vous deviner ſous le déguiſement qui vous cache! ... Vous êtes dans les lieux, où les périls naiſſent ſous vos pas ...

CHILDERIC.

Je les brave près de vous. Point d'alarmes, auguſte Princeſſe ... Je n'entre dans cette ville que pour y régner; le trône, ou le tombeau m'y attendent: mais les Dieux & vous me ſont garans de la victoire.

BASINE.

Puiſſances du ciel ! dirigez ce généreux courage qui ne verra les dangers que pour les braver. . . . Prince, ah ! que ne puis-je écarter de votre tête, tous les traits qui peuvent la menacer, pour les faire retomber ſur moi ſeule !.. Si j'en crois mon attente, chacun aura mes yeux; mais quand je conſulte une tendreſſe inquiette, alors je deviens foible & tremblante.

CHILDERIC.

Les Dieux ſeront pour moi, puiſque je regne dans un cœur ſi digne d'eux. Rien ne m'intimide. Je vais me préſenter à mes ſujets. Qui d'eux ne ſera point touché, en voyant ſur quel front je veux poſer le diadême?.. Mais vous, Princeſſe, au milieu de mes ennemis, dans un jour qui ne paſſera point qu'il n'en coûte du ſang, dérobez-vous au ſpectacle des combats; allez m'attendre loin du tumulte qui va remplir ces murs. Et ſi je ſuccombe, ſoyez aſſez loin de moi pour ne pas reſſentir tout le poids de ma chute.

BASINE.

Qu'oſez-vous propoſer, Prince ? Vous voulez qu'en m'éloignant je laiſſe votre tête expoſée à la foudre ? Eſt-ce ainſi que ma foi vous eſt connue ? Allez, mon ame a votre intrépidité... Quand les grands ſeront aſſemblés, j'éleverai ma voix dans le temple... Elle aura peut-être l'éloquence qui entraîne ? Et ſi le parti rebelle oſoit tenter quelqu'effort ; eh bien ! que l'on me donne un caſque, une lance,

& je combattrai pour la cauſe des Rois... Oubliez-vous ici de quels ayeux je ſuis née?

CHILDERIC.

Ah! Je ne mérite point qu'une goutte de ce ſang précieux, & que l'univers adore, coule jamais pour moi.

BASINE.

Que ne puis-je acheter la victoire de tout mon ſang!... Allez, Prince; votre aſpect réveillera l'amour d'une nation fidelle; votre fortune a péri: mais le héros demeure. Le ſceptre, le trône, le diadême, vains ſimulacres qui ne ſont pas la royauté. Vous êtes Souverain, ſans en avoir les marques; on vous croit dans la tombe, & vous en ſortirez comme un Dieu brillant de gloire. L'étonnement & le reſpect ſaiſiront tous les cœurs. L'adverſité imprimera ſur votre front un nouvel éclat; Carloman fera tonner les loix. Elles ſont immortelles; elles épouvantent & frappent leur téméraire deſtructeur; elles revivent pour le punir. Elles renaîtront à la voix du Monarque fait pour les chérir & les protéger.... Gontran ſera pour nous; les armes & les ſoldats contiendront ces lâches qui ſavent ſe vendre; mais qui ne ſavent pas être fidelles à leur propre parti; celui d'Egidius, honteux & terraſſé par le cri des vrais citoyens, revolera vers ſon Roi légitime... Gontran va ſe rendre ici; c'eſt moi qui dois lui remettre la lettre d'un pere: donnez, (*Childeric lui remet la lettre.*) Mon pere commande; il ſera obéi; il eſt ſûr de ſes ſujets, comme du cœur de ſa fille, parce qu'ils ne peuvent avoir un meilleur maître... J'ai choiſi pour

vainqueur le plus illuſtre des héros, & parmi des François, au milieu d'une nation généreuſe & ſenſible : qui ne ſaura, comme moi, mêler l'eſtime à l'admiration & à l'amour ?

SCENE IX.

CHILDERIC, BASINE, GONTRAN, MARCOMIR, *au fond du Théâtre.*

GONTRAN.

A vos ordres, Madame, vous me voyez rendu... Mais en croirai-je mes yeux ? Briomer en cette cour !

BASINE.

Ce n'eſt plus Briomer... Connois le maître de ces lieux, & tombe aux pieds de Childeric.

GONTRAN.

Childeric... Vous, Seigneur !... Que mon reſpect, Prince...

CHILDERIC.

Oui. C'eſt lui, l'allié de ta patrie & de ton Roi, & qui, adoptant ſes heureux projets, fait revivre en ſon ſein toute la haine qu'on doit au génie de Rome... Quelle paſſe en ton ame; lis. (*Baſine lui donne la lettre.*)

GONTRAN, *après avoir lu.*

J'ai lu Seigneur... Vous connoiſſez, Madame, & mon zele & ma fidélité. Dévoué tout entier au pays qui m'a vu naître, en paroiſſant ſervir Egidius, je n'aime & ne ſers que mon Roi; je n'ai point rougi d'un emploi qui pouvoit être utile à mon Souverain. Ma gloire eſt de remplir ſes volontés. Lorſqu'il recherchoit l'alliance des Romains, j'ai ménagé leur chef; aujourd'hui que ſes intérêts changent, j'embraſſe avec la même ardeur ſes nouveaux projets; je n'examine point, j'obéis... Au péril de mes jours, je ſoutiendrai ſa cauſe.

BASINE.

Je n'attendois pas moins...

CHILDERIC.

La gloire d'un projet dépend preſque toujours des momens où il doit éclater. C'eſt à l'inſtant où tous les François ſeront aſſemblés dans le temple, que je veux me montrer en Monarque à leurs yeux.

GONTRAN.

Ma voix vous nommera, Prince; & celle de tous les François répétera la mienne. Egidius, que j'endors dans une ſécurité trompeuſe, terraſſé comme d'un coup de foudre...

BASINE.

Que le plus profond ſilence trompe nos ennemis: les Thuringiens s'uniront à la foule des vrais citoyens; je m'écrierai: „ le voici, le voici, le vrai „ pere de la patrie, le héros digne de vous; ce„ lui à qui, dans aucun tems, vous ne rougirez

„ d'obéir, celui dont la tête & le bras feront „ vos glorieuſes deſtinées. Inſtruit à l'école du „ malheur, il eſt digne de vous commander; voyez „ le front où s'imprime cette majeſté populaire. „ Il eſt fait pour vous donner des loix; il méri- „ te les hommages & le reſpect des peuples les „ plus éloignés". Les acclamations du peuple, de l'armée, de tous les ordres de l'état, ſe joindront à ma voix. On entourera le héros : on baiſera ſes mains heureuſes & triomphantes. Egidius pâlira confondu, & reconnoîtra un maître. (*à Gontran.*) Va, cours, aſſemble tes amis : excite leur courage : ce cœur nourrit les flammes de l'eſpoir le moins trompeur. Ma tendreſſe n'eſt plus alarmée. Il eſt des Dieux au ciel, & de grands cœurs en France. Quand j'apperçois ſon Roi, je vois tous les cœurs voler ſur ſon paſſage, & la victoire écrite ſur ſon front.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

La ſcene repréſente un temple; un autel eſt au milieu.

SCENE PREMIERE.

CARLOMAN, BASINE, MARCOMIR, SUNNON, GONTRAN, CHILDERIC, CLOTAIRE, BRENNUS, ARONS, ET AUTRES FRANÇOIS, SOLDATS FRANÇOIS, SOLDATS THURINGIENS.

SUNNON.

Vous tous, guerriers, magiſtrats, citoyens, raſſemblés pour élire un Roi, c'eſt aujourd'hui l'acte le plus grand & le plus illuſtre de l'autorité d'une nation. Qu'elle eſt auguſte en ce moment! Voici l'époque ſur laquelle les ſiecles futurs arrêteront des regards attentifs. Ils ſauront qu'elle a été libre dans ſon choix, & que la moindre violence n'a pu gêner la liberté des ſuffrages; qu'ils ſoient donc tous peſés au poids de l'intérêt national & non de la force. Sortez, ſoldats, & qu'aucun de vous, ſous peine de perdre la vie, n'oſe approcher du ſeuil de ce temple de juſtice. (*Les Soldats François ſortent.*) Préſentement que l'appareil des armes a diſparu, &

que nos privileges inaltérables & purs ne peuvent recevoir aucune atteinte, je déclare à haute voix que c'eſt Egidius que j'appelle pour monter au trône.

BASINE.

Nation illuſtre & généreuſe, célebre par tant d'exploits, puiſque vous accordez à mon rang, à l'alliance qui ſubſiſte entre nos états, l'honneur de paroître en ces lieux, & qu'il m'eſt permis de mêler ma voix à celle de tous les juges de l'héroïſme & de la valeur, je déclare que je ſuis jalouſe autant que vous, que la liberté regne... Sortez ſoldats, & obéiſſez ſous les mêmes peines. (*Les ſoldats Thuringiens ſortent, à l'exception de deux Ecuyers qui ſont derriere Baſine, l'un de ces deux Ecuyers eſt Childeric.*) Pénétrée de l'eſprit de vos loix, & perſuadée en ce moment que l'élection eſt libre, je m'éleve contre l'avis de Sunnon, & j'annonce que c'eſt ſur un autre qu'Egidius que doit tomber l'honneur de la royauté.

SUNNON.

Sur un autre! vous, Madame! Et qui en ſeroit plus digne à vos yeux?..

BASINE.

La ſageſſe qui s'explique par la bouche des vieillards, & le reſpect que l'on doit aux cheveux blancs, donnent ici à Carloman le droit de parler le premier... Leve-toi, auguſte viellard & non moins généreux citoyen, plaide la cauſe de l'état avec ce triomphe que donnent l'expérience & la vertu.

CARLOMAN.

Oui, je ſuis citoyen, & ce titre m'eſt cher; il m'eſt doux & glorieux de remplir ſon emploi... Oui, je parlerai devant vous, peuple né pour la liberté. La vertu n'eſt pas éteinte dans vos cœurs. Rappelez-vous que vous êtes François. Rappelez la loi de l'état. Le trône n'eſt point vacant. C'eſt en vain qu'Egidius brigue la royauté. La ſucceſſion à la couronne appartient au plus proche deſcendant, à celui qui a la conſanguinité la plus immédiate; & par cette loi écrite dans le cœur de ceux qui m'environnent, un étranger, quel qu'il ſoit, eſt néceſſairement exclus. Il n'y a point lieu ici à l'élection d'un Roi; Childeric reſpire: j'en donnerai la preuve aux différens corps de l'état; mais quand il ne ſeroit plus, le trône ne pourroit appartenir qu'à un grand homme né parmi vous, & ſurtout d'une valeur éprouvée aux yeux de la nation. Non, vous n'abandonnerez point le droit que vous avez à cette gloire. Vous regretterez ces tems où vos chefs belliqueux ſoumettoient au joug le terrible Gaulois; faiſoient trembler les huns, & portant la terreur juſques chez les Romains, imprimoient le reſpect dû à leurs armes triomphantes. C'étoient les enfans de la patrie qui lui commandoient. Hélas! nous ſommes ſoumis à ceux que nous avons ſu vaincre. Nos ſoldats ſommeillent dans un indigne repos. Ces guerriers, jadis ſi fiers, oiſifs dans nos cités, voient leurs boucliers inutiles, leurs lances briſées; & ce qui devroit les faire rougir & les éveiller, c'eſt l'aſpect de ces Romains, nos éternels rivaux, qui jouiſſent inſolemment du fruit de leurs conquêtes. Un

étranger *ici* parle en maître; & il trouve d'indignes chefs *inſenſibles* a cet aviliſſement; & des eſclaves ont courbé la tête ſous ſes ordres hautains. De la rebellion, châtiment trop légitime! ils ont proſcrit leur Prince; ils ſervent ſous un maître deſpotique; & cependant leur Roi, à qui ils ont fait ſerment de fidélité, ce Roi qui n'eut d'autre défaut que cette fierté paſſagere qu'inſpirent l'ivreſſe des premiers ſuccès, & la pompe du diadême; ce Roi qui a illuſtré la nation; ce grand Prince qui vainquit à Mauriac...

SUNNON.

Que parles-tu encore de Childéric?... Il eſt au rang des morts; & quand il ſortiroit du tombeau, la vengeance en mon cœur ne ſe peut affoiblir... As-tu oublié qu'il oſa m'outrager?..

CHILDERIC, *ſortant des rangs.*

S'il a pu t'offenſer, il eſt aſſez juſte pour reconnoître une erreur, & peut-être aſſez grand pour ſavoir la réparer.

SUNNON.

Que vois-je! Childeric...

ARONS.

Lui!... O prodige!

BRENNUS.

Grands Dieux!... C'eſt lui-même.

BASINE.

François! voilà votre Souverain: il a entretenu parmi vous cet inſtinct belliqueux, ame de la monarchie; il a porté au loin la gloire de vos armes;

elle ira plus loin encore, quand cet empire, qui n'a point ceſſé de lui appartenir, tendra les bras à ſon légitime maître... Il l'eſt; reconnoiſſez-le tous.... J'ai choiſi le héros le plus digne de commander aux humains.... C'eſt mon vainqueur, & c'eſt votre Roi....

CHILDERIC.

Oui, François; je ſuis votre Roi, & par mon amour, né pour toujours l'être... Songez qu'en ce moment l'œil des Dieux vous regarde... Ils ſavent ſi j'ai bravé l'infortune; & ſi jamais je fus abattu par elle... Loin de moi la crainte de perdre un trône. Je vois d'un œil égal la rebellion & l'injuſtice... Apprenez ſeulement que mon cœur eſt changé, que j'avoue, ſans rougir, mes erreurs paſſées.... Je les ai peut-être aſſez expiées. Si j'ai aujourd'hui quelques vertus, je les dois à l'auguſte Princeſſe dont la préſence fortifie mon courage. C'eſt l'ange heureux qui va préſider à mes nouveaux deſtins. Près d'elle je ne connoîtrai plus cet orgueil indompté, puiſé à l'école des combats... Je reviens; mais c'eſt pour vous arracher à la tyrannie qui vous menace, & ſur laquelle vous fermez les yeux. Je porterai ſans ceſſe la patrie dans mon ſein; & dans tous les tems mon premier devoir ſera, & de venger, & de reſpecter vos droits.

SUNNON.

Nos droits ſi longtems méconnus & foulés aux pieds...

CHILDERIC.

Ils ſeront rétablis... Un moment d'erreur, Sunnon, n'a jamais fait paſſer un Roi pour un tyran. Je viens pour effacer l'offenſe que j'ai pu te faire; pour la réparer, te dis-je... Après cet aveu ton orgueil eſt-il ſatisfait? C'eſt devant toi que je réclame le ſceptre qui m'eſt dû... Regarde le lieu où tu es; oublies-tu qu'ici même j'ai reçu tes ſermens?..

SUNNON.

Les loix fondamentales de l'état renverſées, ils ſont nuls....

CHILDERIC.

Les loix vont revivre, & tes ſermens dépoſent contre toi. Ils te condamnent. Tremble de méconnoître leur voix. Les Dieux ne ſépareront point la victoire de la juſtice.

CARLOMAN.

Admirateurs du vrai courage! ſouvenez-vous du grand homme qui a porté dans vos cœurs l'amour des grands exploits. Il eſt tems d'enchaîner les ennemis que nous ſuſcite le coloſſe de la grandeur Romaine. Il ne vous épouvantoit pas jadis... Il vous effraye aujourd'hui. Le moment eſt venu; ceſſez de le redouter, & il eſt abattu. (*En montrant Childeric.*) Soldat dans ſon exil, il a relevé un empire chancelant; que ne fera-t-il point, rentré dans ſes droits? Vous avez gémi ſous les loix injuſtes émanées de Rome: elles ſeront anéanties... Ah! la ſeule excuſe que pouvoit

avoir une ſi lâche ſervitude, étoit l'impuiſſance de réſiſter; mais vous avez ici un ſoutien, un appui, un vengeur... Infideles! vous vous taiſez... Eh quoi! je ſerai le ſeul...

CHILDERIC.

Approche, illuſtre ami, qui dans ce moment d'épreuves as conſervé ton zele & ta foi. Mes yeux, laſſés de voir une foule d'ingrats, s'arrêtent avec complaiſance ſur un ſujet fidele. Je ne vois plus qu'en toi la nation; tu me la repréſentes... Je l'embraſſe en toi... Suis mes pas; laiſſe, j'accompliraï ſans eux mes deſtins. Ils ne ſeront pas bornés par des ames parjures & livrées à la haine. Je fonderai un trône nouveau. Je le rendrai illuſtre, ſoutenu d'un ami tel que toi. Je trouverai des ſoldats partout où il y aura des cœurs amoureux de la gloire; plus fort avec un petit nombre de ſujets qu'avec cette multitude qui, née pour l'eſclavage & l'opprobre qu'elle entraîne, s'obſtine à rejeter ſon Roi légitime.

CARLOMAN.

A ces traits, compagnons, héſiterez-vous de reconnoître le chef digne de vous commander? Ah! ne ſouffrez point qu'il imprime ailleurs des pas qu'accompagne la gloire. Son vol en d'autres lieux ſeroit le ſignal de votre défaite; & vous ſerez invincibles avec lui... Ah! Sunnon, réponds-moi: qui a pu te diſpenſer d'obéir à ton Roi? Il a bleſſé, dis-tu, la juſtice; & toi plus orgueilleux, plus inflexible, tu t'es rendu plus coupable encore. Superbe inſenſé, tu t'attendois peut-être à le voir à tes genoux. Va,

fléchir ſous le ſceptre, n'eſt point s'avilir. Un Monarque eſt un pere qui s'apperçoit bientôt de ſon erreur, & qui revole avec plus de tendreſſe à l'enfant qu'il a frappé; mais ſi celui-ci paſſe les bornes du reſpect, il eſt reſponſable du courroux qu'il allume dans le cœur du Souverain... Ces vérités étonnent ton ame altiere. Elle ignore donc qu'il eſt plus glorieux de céder, que d'écouter un vil reſſentiment. Et crois-tu qu'un Monarque n'ait point ſes paſſions? En exigeras-tu l'entier & public ſacrifice à la face de ſes ſujets? Voudras-tu le voir humilié, & demandant grace? Et que deviendroit alors la dignité de la couronne? Elle ſeroit donc ſoumiſe à toutes les clameurs d'un parti échauffé? Que pourſuis-tu? Un Roi généreux, inſtruit par l'infortune. Sais-tu qu'un tel Roi eſt un bienfait des cieux?... Compagnons, je vous vois émus... Suivez ces nobles inſpirations; oui, vous êtes ſéduits; ouvrez les yeux; vous avez devant vous celui que vous avez admiré tant de fois, celui qui, dès ſon enfance, illuſtra votre nom; celui qui s'eſt enorgueilli de marcher à votre tête, le fils de Mérouée... Mânes auguſtes, frémiſſez; tandis que vous dormez au ſein des tombeaux, votre race eſt errante & proſcrite; on pourſuit votre ſang... Eh! qu'étiez-vous ſans lui, hommes ingrats? De votre liberté, moins maîtres que jaloux, vous ne pouviez balancer la puiſſance Romaine. Ce grand Roi fut le premier qui, dans la gaule ſubjuguée par ſes armes victorieuſes, fonda, établit ces mêmes droits que vous tournez aujourd'hui contre ſon fils... A-t-il déchu de la valeur de ſon pere?.. Vous le ſavez tous; vous l'avez vu... Je rougirois de louer ici

ici cette bravoure héréditaire, la moindre de ſes vertus; mais vous connoiſſez ſa grande ame, ſa magnanimité; combien il chérit votre gloire & votre renommée; & cependant votre aveugle vengeance, cruelle à vous-même, veut aſſervir aux Romains qu'il a domptés, cette même nation dont il alloit immortaliſer la ſplendeur.... Non, je n'aurai pas vécu ſi long-tems pour que la poſtérité diſe: Carloman a ſervi Rome & ſon lieutenant; il a baiſſé la tête devant les ordres impérieux d'un préteur.... Egidius n'eſt pas même mon égal... J'embraſſerai plutôt un noble trépas. Je mourrai libre comme j'ai vécu, en abandonnant avec dédain une terre où je ne verrois plus qu'un vil troupeau d'eſclaves.

CHILDERIC.

Prenez mon ſang, puiſque vous êtes avides de vengeance... Et toi, Sunnon, me voilà ſans défenſe, & le ſein découvert: enfonce ici ton glaive... Ingrats! vous pouvez tout ſur mes jours, mais rien ſur ma gloire.

SUNNON.

C'en eſt trop, ô grandeur!... Tu triomphes, je t'immole ma vengeance... François, ne pourſuivez pas plus longtems un héros infortuné... Reſpectez un Roi légitime... Childeric! je cede à ta vertu....

(*Il ſe jette aux genoux de* CHILDERIC.)

CHILDERIC.

Leve-toi, cher ami, que me rendent les Dieux, leve toi, oublions le paſſé, & ſonge à m'aimer autant que tu me haïſſois.

SUNNON.

Plus ma fureur fut grande, plus je l'abjure, plus je l'abhorre. Elle me fait horreur... Qu'une cauſe particuliere eſt vile devant l'intérêt national!... Prêt à tout expier, commandez: je vous ſers; heureux ſi tout mon ſang...

CHILDERIC.

Epargnes-en la moindre goutte: il eſt trop précieux à la patrie... Va, je bénis ma chute... Je n'étois qu'un ſoldat: je ſuis Roi, je ſuis pere...

GONTRAN.

Rougiſſons tous... Ennemis implacables de cette ſuperbe Rome, de ſon joug déſpotique, les Germains aux François furent toujours unis. De nos tyrans communs, amis, que ce jour nous délivre... J'en donnerai l'exemple.

BRENNUS.

Il ſera ſuivi de tous. Un Dieu dompte mon cœur. C'en eſt fait, ô mon Roi!...

AXONS.

O mon maître!

CLOTAIRE.

O mon Prince!

CARLOMAN.

O Roi! pardonnez-nous!

CHILDERIC.

François! il n'eſt plus d'ennemis.... Ils ſont tous ſrraſſés.

BASINE.

Tu n'oublieras point ce que tu dois à cette nation tendre & généreuse.

CHILDERIC.

Les ſermens de mon cœur vont paſſer ſur mes lèvres... Je jure de reſpecter la liberté de la patrie, de la défendre, d'être le chef des guerriers, & l'œil vigilant des loix, de me ſoumettre le premier à leur autorité inviolable; car, quand on a le malheur de tout pouvoir, on n'a plus de honte de tout oſer. Si je manque à ces ſermens ſacrés, que le courroux des Dieux, que la haine de mes ſujets, que le mépris de tous s'attachent à une perſonne, & à ma nommée...

GUNNON.

O Childeric! ô grand homme! tu ſeras le ſeul que nous ſuivrons dans des combats; & ton ſang auguſte régnera à jamais ſur nous... Egidius va paroître; il eſſayera de nous tromper, & de nous corrompre; mais le voile eſt tombé...

SCENE II.

Acteurs précédens, TULLUS.

TULLUS.

Vous allez voir paroître Egidius. Reſpectant vos décrets, ſans armes, ſans ſoldats, il va ſe montrer en ces lieux.

SCENE III.

Acteurs précédens, EGIDIUS.

EGIDIUS.

Je vous vois raſſemblés. . : C'eſt devant les Dieux immortels que vous allez recevoir mes ſermens. . . Dans ce jour de triomphe & de gloire, qu'il m'eſt doux d'obtenir, en préſence de cette illuſtre Princeſſe, le ſceptre dont je veux orner à mon tour ſes généreuſes mains!...

BASINE.

Arrête, Egidius!

CARLOMAN, *s'avancant vers Egidius.*

Rends ton épée, & reconnois un Roi... (*tous tirent l'épée.*)

EGIDIUS, *la main ſur ſon épée.*

Vieillard téméraire! (*Childeric s'avance au milieu de l'aſſemblée.*) Que vois-je à ſes côtés!.. A ſes traits impoſans, à ſa fierté, je ne puis le méconnoître... Childeric!... Eſt-il poſſible?

CHILDERIC.

Oui, c'eſt lui qui te commande... Tu l'enfermois dans la tombe, pour le dépouiller de ſes droits; tu armois l'impoſture la plus audacieuſe; & non content encore, tu verſois ſur ſa cendre les poiſons de la calomnie... Tremble devant la loi toujours vivante; elle a diſſipé les ombres où tu te flattois d'enſevelir la juſtice. La loi nationale a parlé; elle te confond & te proſcrit... Cet amour généreux, inné dans l'ame des François; ces ſentimens ſi vifs, & qui ne s'éteignent jamais; mon courage, ma conſtance, mes ſermens d'être juſte, tout me fait remonter au trône de la France... Elle eſt tombée à mes genoux. Spectacle doux & raviſſant dont mon ame eſt encore attendrie; & qui, toujours préſent à ma penſée, me commandera dans tous les tems de m'immoler pour ſon bonheur.

EGIDIUS.

Et que font mes Romains?... Gontran, ne vit-il plus?

GONTRAN.

Né Germain; ce titre t'annonce que je demeure fidele à ma patrie. J'accomplis les volontés de mon Roi;... je n'étois qu'à lui...

ÉGIDIUS.

Traître!... Je vois le sort qui m'attend; je le brave. Peuple inconstant! je te reconnois. Vous saurez du moins que je méritois d'être votre maître.... Je recevrai la mort sans pâlir. Childeric! ordonne à ces épées de me percer le sein.

CHILDERIC.

Vis, superbe ennemi; vis, je ne tremperai point mes mains dans ton sang... Fuis avec tes Romains, abandonne ces lieux.

ÉGIDIUS.

Je te crois trop grand pour m'arrêter dans le piege où je suis tombé; mais si tu es généreux, magnanime, en m'arrachant un trône où j'allois monter, oses-tu tenter contre moi le sort des armes?..

CHILDERIC.

Oui; tu es libre.

ÉGIDIUS.

Je suis libre?..

CHILDERIC.

Rassemble tes Romains; j'ai mes François: nous verrons quel sera le destin des combats... S'il me livre entre tes mains, je te dispense d'être généreux.

ÉGIDIUS.

Je te rends graces de m'ouvrir les dangers de la guerre. Je ne supporterai point le jour qui devra éclairer ma honte. Je rapporterai sur ce temple les

étendards de la victoire, où je me précipiterai à travers mille morts.

CHILDERIC.

Voici donc le jour que j'attendois... Il appartient également aux armes de fonder & de reconquérir les trônes... Amis, tout autre moyen eſt indigne de nous. Tirons l'épée pour ce grand objet; & que la valeur décide...

SUNNON.

A vos côtés, je veux combattre, Seigneur.

CHILDERIC.

Je conſens à te devoir ma couronne. Viens. Toi, reſte, Carloman, & veille ſur ta Reine. Adieu Princeſſe; plus d'effroi; bientôt vous me reverrez... Que chacun de vous ſoit libre, guerriers, & choiſiſſe le général qu'il voudra ſuivre. Marchons, amis... (*Tous les guerriers ſortent. Les uns ſe rangent près d'Egidius, & les autres près de Childeric.*)

SCENE IV.

BASINE, CARLOMAN.

BASINE.

NON, je ne tremble point ; la victoire eſt à lui... Il reviendra le front orné d'une palme nouvelle. Le ciel qui connoît l'équité de ſes armes veillera ſur ſon parti... Mais que fais-je ? On combat : un grand homme eſt en danger ; & moi, fille de Souverain, je n'armerois point mon bras. Sa cauſe eſt la cauſe de tous les Rois. Loin de moi la foibleſſe de mon ſexe... Je ſens en mon ame une force, une ardeur... Pardonnez au noble orgueil qui de moi s'empare. (*Elle prend la lance, & le caſque que tient ſon Ecuyer.*) Je vais me jeter dans la foule de ces héros, & défendre mon époux...

CARLOMAN.

Arrêtez, Madame ; le brave Childeric eſt aſſez puiſſant ; j'ai lu ſur ſon front la perte de ſon ſuperbe rival.

(*Baſine ſort toute armée.*)

SCENE V.

CARLOMAN, *ſeul.*

ELLE ne m'écoute point; elle va braver la mort à côté de mon Prince.... Veillez ſur eux, anges protecteurs de la France! affranchiſſez d'un joug honteux, la race qui reſpire, & celle qui doit naître.... Mais on ſe mêle.... Le tumulte a ſuccédé à un farouche ſilence..... J'entends les cris des combattans, le choc du glaive, les ſons des inſtrumens guerriers..... Sons terribles! effrayantes clameurs!.... Le ſang coule, & mon Roi combat dans la mêlée..... Je frémis; ſurmontons mon effroi..... Mais on vient à pas précipités. La porte du palais s'ouvre; je vois des étendards, des trophées & les dépouilles des vaincus. De nos fiers ennemis, l'audace eſt terraſſée..... Il triomphe, & les Dieux ſont juſtifiés.

SCÈNE VI & *dernière.*

CHILDERIC, BASINE, CARLOMAN, MARCOMIR, SUNNON, ARONS, BRENNUS, ET PLUSIEURS AUTRES GUERRIERS VAINQUEURS.

CHILDERIC, *l'épée à la main.*

C'EST assez plonger nos bras dans le carnage; suspendez vos coups, amis.... Egidius n'est plus; tout le reste est citoyen; épargnez le sang, & voyez vos amis dans ceux que vous combattiez. Soldats! autour de moi, je ne vois plus que des François & des freres.

CARLOMAN.

Ah! mon Prince!... Ah! mon Roi! la clémence fut toujours la compagne de la vraie grandeur.

CHILDERIC.

Je dois la victoire à Sunnon, à Arons, à Brennus, à Clotaire, à tous ces braves Thuringiens, à l'exemple immortel d'une héroïne qui a fléchi la rigueur des Dieux, si longtems inflexibles; ce trône est élevé une seconde fois des mains de la valeur.

SUNNON.

Ah! nous ferons toujours invincibles, en marchant sous Childeric.

CHILDERIC.

Tu n'as point démenti ce que j'attendois de

toi..... Que je me plais à sentir, à publier le sentiment qui m'anime..... François, peuple fidèle, que j'aime à voir en vous cette flamme héroïque, aliment éternel de la splendeur de cet empire.... Que la postérité sache ce que peut une nation brave qui combat pour son Roi!... Nobles compagnons de mes armes, voyez ici l'illustre & digne femme qui a consolé mes destins dans l'horreur de ma chute, & dont le courage mâle a su échauffer tous les cœurs du feu dont le sien étoit rempli..... Je dois couronner par l'hymen, la victoire & l'amour. Permettez que je lui offre le tribut qu'on doit à la grande ame; c'est la moitié du trône où je suis assis; elle m'aidera à en supporter le poids; elle m'en facilitera les devoirs; c'est de son cœur, ami du peuple, que jaillira désormais la source des bienfaits, qu'elle aime tant à répandre: elle justifiera l'excès de l'ivresse qu'elle inspire; je lui laisserai la gloire de la bienfaisance, & je retiendrai pour moi celle de l'équité.

SUNNON.

Nous l'acceptons pour Reine; compagne d'un héros, médiatrice heureuse entre son peuple & lui, elle fera adorer son pouvoir; elle plaidera la cause des sujets; elle portera leurs vœux aux pieds du trône, & l'obéissance ne sera plus que l'expression facile & naturelle du sentiment & de l'amour.

BASINE.

François! qui ne s'enorgueilliroit de régner sur une nation qui sait aimer ainsi? Les autres Monarques ont des sujets; mais ce n'est qu'en Fran-

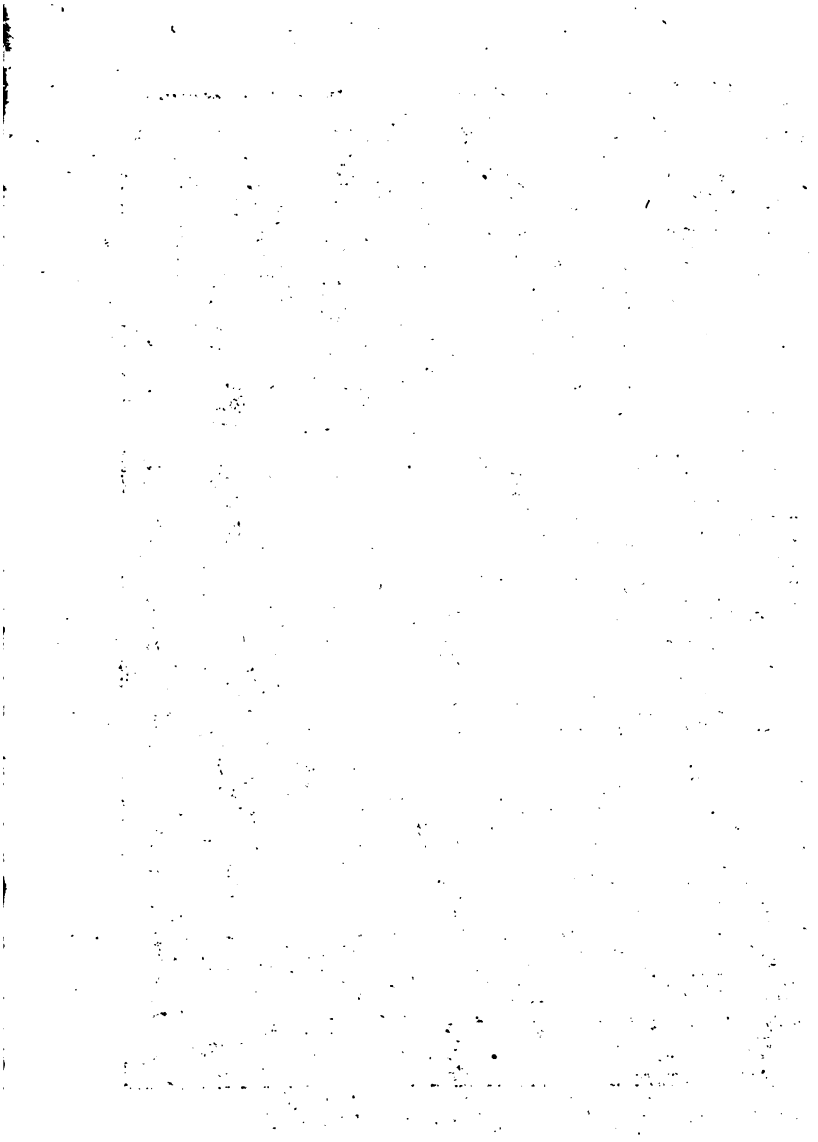
ce que le maître de l'état semble un pere environné de ſes enfans. Il peut tout ſur eux; ils peuvent tout ſur lui; il regne ſans efforts & ſans obſtacles, parce qu'il eſt ſervi ſans crainte; & ce rapport heureux fait envier ce trône à tous les Potentats de la terre.

CHILDERIC.

François, Gaulois, Germains, unis ſous mon empire; c'eſt une alliance éternelle qui va nous joindre; c'eſt dans vos cœurs ſurtout que je prétends régner & y entretenir ce feu pur & ſacré, qui vous diſtingue du reſte des nations; fondée ſur cet amour mutuel, la baſe de ce trône demeurera inébranlable aux vains aſſauts des tems & des orages ennemis.

Fin du troiſieme & dernier Acte.

* * *
* *
*



G.P. Fritzschius. Lecit.

JEAN HENNUYER

JEAN HENNUYER, EVEQUE DE LISIEUX.

DRAME

EN TROIS ACTES.

ДУМЫ
ДЕТЯМЪ
БАЛОВЪ
НЕМОЖЕТЪ
ЛЕЧИ

PREFACE.

Ce Drame a l'avantage d'être fondé sur l'hiſtoire, & les principaux faits qu'il renferme ſont atteſtés & connus. Il eſt donc inutile de les remettre ici ſous les yeux du lecteur; il ſuffira de lui faire connoître le perſonnage qui, jouant le premier rôle dans cette piece, eſt demeuré, pour ainſi dire, caché dans l'ombre du tableau qu'a tracé la plume des hiſtoriens. On jugera s'il méritoit d'en ſortir avec plus d'éclat.

Jean Hennuyer naquit à Saint-Quentin, diocese de Laon, en 1497. Il fit ſes études à Paris au college de Navarre, où il fut bourſier; il y prit des degrés & fut reçu docteur. Après avoir reçu le bonnet, on lui confia la direction des études de Charles de Bourbon & de Charles de Lorraine. Il paroît qu'avant ſon doctorat il avoit été précepteur d'Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, & depuis Roi de Navarre: dans le même tems il fut nommé profeſſeur en théologie. On ne ſait préciſément en quelle année il parut à la cour; mais ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il fut premier aumônier de Henri II, & que ce Prince le nomma bientôt pour ſon confeſſeur: il le fut juſqu'à la mort du Roi. Il fut auſſi confeſſeur de Catherine de Médicis. L'on peut remarquer que ce n'étoient pas des conſciences vulgaires qu'il avoit à diriger. Nommé évêque de Lodeve en 1557, il ne prit

point possession de cet évêché, sans doute parce qu'on le retint à la cour; mais après la mort du cardinal d'Annebaut, évêque de Lisieux, arrivée au mois de Juin 1558, François II, nomma Hennuyer à cet évêché.

Ce fut là, & dans les temps des fureurs de la St. Barthelemi, qu'il donna cet exemple d'humanité qui seul immortalise sa vie. Le lieutenant de Roi de sa province étant venu lui communiquer l'ordre qu'il avoit reçu de la cour de massacrer tous les huguenots de Lisieux, Jean Hennuyer s'y opposa fermement & donna acte de son opposition; il obtint de lui qu'il surseoiroit au massacre; & par ce sage délai il préserva les calvinistes de sa ville & de son diocese.

Je sais qu'on a voulu lui ravir la gloire d'avoir sauvé les religionnaires; mais plusieurs historiens se sont accordés à lui en conserver tout l'honneur. On croit sur de bien moindres preuves des crimes atroces & antiques qui effrayent l'imagination; pourquoi auroit-on de la peine à ajouter foi à une action, qui dans le fond n'est qu'humaine? Tout panégyriste que je suis, je crains même qu'on ne l'admire trop.

On a beaucoup écrit & disputé, pour savoir si cet évêque avoit été Dominicain ou Sorboniste; il fut homme, ce qu'on ne peut pas totalement affirmer de tous ses contemporains.

Ceux qui voudront voir son portrait, iront le chercher dans le réfectoire de la maison de Navarre.

Il

Il mourut en 1578, étant doyen de la faculté de Théologie de Paris ; ainſi il vécut environ quatre-vingts ans, dans les tems les plus orageux qu'offre notre hiſtoire. Il n'eſt pas inutile de remarquer qu'il a vécu ſous les regnes de Charles VIII, de Louis XII, de François premier, de Henri II, de François II, de Charles IX & de Henri III, ce qui a pu ſervir, je penſe, à lui rappeler que les Rois ne ſont pas immortels. Comme le ſéjour habituel de la cour, où il paſſa preſque toute ſa vie, ne put ébranler ſes vertus, on peut avancer, je crois, qu'elles étoient vraiment ſolides.

C'eſt un grand & mémorable exemple que celui d'un évêque, qui, tandis que Rome (*) & toute la catholicité autoriſe & conſacre ces meurtres au nom de Dieu, les a en horreur, s'oppoſe aux ordres d'un Roi foible & furieux, d'une cour lâche & vindicative, & défend avec courage ces victimes infortunées que proſcrivoient le fanatiſme & une politique

(*) La nouvelle de la mort de Coligny & du maſſacre fut reçue à Rome avec des tranſports de la joie la plus vive. On tira le canon; on alluma des feux, comme pour l'événement le plus avantageux: il y eut une meſſe ſolemnelle d'actions de graces, à laquelle le pape Grégoire XIII aſſiſta avec l'éclat que cette cour donne aux cérémonies qu'elle veut rendre illuſtres. Le cardinal de Lorraine récompenſa largement le courier, & l'interrogea en homme inſtruit d'avance. (*Eſprit de la Ligue Tome II.*)

non moins aveugle & non moins barbare. Il n'a pas été le ſeul homme en place qui ſe ſoit diſtingué par la même fermeté; mais ce zele, cette humanité dans un prêtre vivant à la cour, & confeſſeur d'un Roi, frappe bien davantage, & a droit encore aujourd'hui de nous étonner.

Qu'il a été petit le nombre de ceux qui ne ſe montrerent pas alors indignes (je ne dis pas du nom de chrétien) mais du nom d'homme (*)! A peine cinq ou ſix militaires paroiſſent avoir conſervé dans ce tems quelques traces de juſtice & de lumiere naturelle; les autres commandans de province furent des forcenés, qui ne différerent pas beaucoup de ces dogues dont ſe ſervirent les Pizarre & les Vasco-Nunès, lorſqu'ils aſſoient à la chaſſe des malheureux Indiens qu'ils faiſoient dévorer. Ces dogues guerriers étoient diſciplinés & ſoudoyés comme eux. Ils obéiſſoient comme eux, & le ſavant auteur des recherches philoſophiques ſur les Américains dit qu'on trouva dans l'ancien état militaire de ce temps-là, que le dogue Hérécillo gagnoit deux réaux par mois pour ſervices par lui rendus à la cou-

(*) L'ardeur du pillage échauffa encore le carnage; brantôme rapporte que pluſieurs de ſes camarades, gentilshommes comme lui, y gagnerent juſqu'à dix mille écus. Les pillards n'avoient pas honte de venir offrir au Roi & à la Reine les bijoux précieux, fruits de leurs brigandages; & ils étoient acceptés. *Ibid.*

ronné. Je ne ſais ſi ceux qui ſervirent ſi bien Charles IX, & ſa digne cour furent auſſi-bien récompenſés; mais je maintiens leur barbarie comme beaucoup plus inconcevable. L'hiſtoire ne marque pas qu'ils aient eu le même goût que leurs confrères pour la chair humaine.

Le célebre auteur de la Henriade, qui a combattu avec ſuccès le fanatiſme & la ſuperſtition, & qui ſur cet article a déjà fait quelque bien au monde & à ſa patrie (*), a tracé ce vers profond, terrible & vrai.

Quand un Roi veut le crime, il eſt trop obéi.

Lorſque je médite ce vers en ſilence, un frémiſſement intérieur parcourt tout mon être; je le vois gravé en lettres de ſang à chaque page de l'hiſtoire, & je gémis d'être homme.

Quoi! la cruauté trouve des exécuteurs ſi prompts, ſi aveugles, ſi fideles, ſi peu réfléchiſſans; & le bien, lorſque l'on veut le faire, même avec ardeur, rencontre mille obſtacles, marche lentement, & ne peut compter enfin que des agens bientôt découragés, dont l'activité ſe relâche & s'épuiſe.

(*) Ce ſeroit un ouvrage curieux à faire que l'influence du génie de Mr. DE VOLTAIRE ſur ſon ſiecle, & de ſon ſiecle ſur ſon génie.

Quand un Roi veut le crime, il eſt trop obéi.

O! fuyons d'un globe où cette maxime ſeroit jugée vraie; ou du moins avant de le quitter, faiſons tous nos efforts pour ranger ce vers effrayant dans la claſſe de ceux qui ne préſentent qu'une idée abſurde & fauſſe.

On me dira, à quoi bon repréſenter les horreurs de la St. Barthelemi? Nous ne ſommes plus dans un ſiecle où l'on égorge. Ce ſiecle barbare eſt écoulé & ne reviendra plus. J'aime à le croire, je l'eſpere même. Il paroît que l'on ne s'aſſaſſinera plus au nom de Dieu, que la religion ne ſoulévera plus ces volcans enflammés qui répandirent tant de fois leurs ravages; mais l'oſerai-je dire? nous n'en avons pas moins beſoin de remettre ſous nos yeux les tableaux de l'eſprit de perſécution. Toujours dominant, il ſaiſit tous les prétextes, il revêt toutes les formes, il s'environne de toutes les apparences, il ne fait gueres que changer de nom, mais ſes fureurs ſont à-peu-près les mêmes. L'expérience des ſiecles paſſés ſeroit perdue pour les ſiecles qui les ſuivent, ſi la main d'un peintre éloquent ne donnoit un corps à ces couleurs qui doivent nous épouvanter en nous rappelant les égaremens de ceux qui nous ont précédés; égaremens funeſtes où nous ſommes ſouvent prêts à retomber. Qu'importe au malheureux ſous quel titre on le perſécute? Mais eſt-il vrai que le fanatiſme ait perdu toute ſa force? Eſt-il vrai que les ſciences aient émouſſé ſes traits? N'a-

t-on pas vu, dans un ſiecle tout brillant de clarté, un Monarque qui portoit le nom de grand, environné de tous les arts qui devoient lui former un caractere humain & juſte, jeter le déſeſpoir dans le cœur d'une grande partie de ſes ſujets, les diſtribuer ſur des galeres ou dans des priſons, dreſſer même des gibets, ruiner, déſoler ſes plus belles provinces, & s'applaudir peut-être après cette violation des loix civiles, d'un édit qu'il croyoit utile à la religion catholique, & qui n'atteſtoit que ſa royale ignorance?

L'Eſpagne n'avoit-elle pas donné un exemple auſſi déplorable, lorſqu'elle ſe plongea dans un état de dépériſſement & de langueur, en arrachant de ſon ſol une nation entiere, qui cultivoit paiſiblement ſes champs, dans la ſeule idée que cette nation ne pouvoit pas reſpirer l'air ſans l'infecter de ſes opinions particulieres? Les maux politiques d'une nation qui paroît paiſible, parce qu'elle expire, peuvent égaler & même ſurpaſſer les malheurs de la guerre civile.

Et ſi nous deſcendons à notre ſiecle, qu'on ne ſauroit accuſer d'imbécillité, nous trouverons peut-être un fanatiſme politique & raffiné qui a ſuccédé à ce fanatiſme religieux où le plus grand nombre, du moins, étoit aveugle & de bonne foi; le ſang n'a point coulé, il eſt vrai, mais les calamités publiques & particulieres n'ont pas été moins accablantes. En conſidérant toutes les larmes ré-

pandues, les ſoupirs, les gémiſſemens, ſourds & étouffés, tous les empriſonnemens, tous les exils, les proſcriptions de toute eſpece, nous verrons que notre ſiecle n'a rien à reprocher à ces ſiecles d'erreurs & de barbarie; ce qui diſtingue le nôtre, c'eſt qu'il a mêlé quelquefois la dériſion à ſes autres attentats, & que non content d'opprimer l'innocence & l'équité, il s'eſt efforcé de les traduire en ridicule. Dans deux cens ans notre hiſtoire pourra à ſon tour effrayer les hommes ſenſibles, & fournir des drames qui arracheront auſſi des larmes.

Si je parvenois à éteindre dans le cœur de ceux qui me liront quelques racines de ce penchant perſécuteur qui anime les trois quarts des hommes, penchant malheureux, qui ſe maſque toujours ſous de grands noms; ſi je parvenois à ajouter quelque choſe à la liberté publique & particuliere, à la conviction de ce droit naturel, ſi manifeſtement violé, tantôt par la force, tantôt par un ſophiſme auſſi ingénieux que cruel; ſi j'arrachois quelques traits à l'intolérance religieuſe, civile & littéraire, qui ſe ſoutiennent & ſe prêtent un appui mutuel. Si le tableau de ces épidémies morales qui bouleverſent toutes les notions d'ordre, de juſtice & d'équité, ſervoit à épouvanter ceux qui reçoivent l'erreur comme la vérité; ou, pour s'exprimer ſans emblême, ſi ceux qui peuvent ſeuls réaliſer les vœux plaintifs de l'humanité, émus par la voix touchante de la philoſophie, daignoient lui prêter une force qu'elle n'a pas par elle-même, & foudroyer en con-

ſéquence ces opinions impies & déraiſonnables qui attaquent la félicité publique & la leur propre, alors ſouriant à leurs auguſtes travaux, les premiers peut-être de ce genre, je m'applaudirois, en ne faiſant que paſſer ſur cette terre, d'y avoir fait le métier d'homme & d'écrivain.

PERSONNAGES.

JEAN HENNUYER, *Evêque de Liſieux.*

LE LIEUTENANT *de Roi à Liſieux.*

SIMON, *Grand-Vicaire de l'Evêque.*

Les Curés de Liſieux.

Troupe de Prêtres.

Troupe d'Officiers.

ARSENNE, *pere, habitant de Liſieux, proteſtant.*

ARSENNE, *fils, époux de Laure, proteſtant.*

LAURE, *ſœur d'Evrard, proteſtante.*

EVRARD, *habitant de Paris, proteſtant.*

SUZANNE, *proteſtante, amie de Laure, & parente d'Arſenne.*

CLEVARD, *proteſtant.*

THEVENIN, *proteſtant.*

MENANCOURT, *proteſtant.*

DUGAS, *proteſtant.*

Foule de proteſtans.

La ſcene eſt à Liſieux; l'action ſe paſſa le 27 Août 1572.

JEAN HENNUYER, EVÊQUE DE LISIEUX.

DRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'appartement de Laure.

Une grande armoire est entr'ouverte.

SCENE PREMIERE.

Laure range plusieurs vêtemens & linges; elle se plaît à considérer un juste-au-corps galamment orné.

LAURE *seule.*

IL avoit celui-là, le jour qui combla nos vœux! Cher époux! il me semble te le voir... Et cette écharpe... Qu'il étoit bien! (*Elle baise l'écharpe & la serre avec soin. Elle prend un petit coffret dans lequel sont des lettres & quelques joyaux.*) Lettres chéries! vous êtes mon trésor.) *Elle lit & soupire en riant, considérant quelques bijoux.*) Aimable en

tout, on le reconnoît jusques dans ses dons! (*Elle prend une bague.*) Il y a un an que j'ai reçu ce premier gage, je tremblois encore & nous n'osions espérer... Qui m'eût promis alors que six mois après... Comme tout ce tems s'est écoulé! Il n'a duré pour moi qu'un instant... Oui, mais ces huit jours d'absence, ces huit jours me paroissent des années..... Il devroit être de retour... Comme je l'attends!... Reviens, mon cher Arsenne, reviens; ta tendre Laure sent trop qu'elle ne vit plus sans toi... (*Elle prête l'oreille.*) A chaque minute il me semble l'entendre & je suis toujours trompée. (*Elle ferme le coffret, & le remet tout de suite, elle en tire une lettre.*) Que je lise encore celle-ci! (*pressant la lettre contre son sein.*) Quelle ame! quel enjouement naïf! quelle vérité! (*on frappe; Laure jette tout par terre, renverse des chaises, & courant toute émue à la porte, elle l'ouvre en criant avec une respiration agitée.*) Oh, c'est lui, c'est lui!

SCENE II.

LAURE, SUZANNE.

LAURE, *appercevant Suzanne, reculе d'un air surpris & fâché.*

QUOI! vous, Suzanne?

SUZANNE, *un peu interdite.*

Ma bonne amie, d'où vient donc ce petit étonnement? mon abord vous eſt-il fâcheux?

LAURE, *réparant le déſordre.*

Non, non, ma chere couſine, pardon, mais je croyois que c'étoit mon époux.... il n'eſt pas encore arrivé, jugez de ma peine.

SUZANNE.

Pour un jour de retard faut-il tant s'alarmer?

LAURE.

Comment pour un jour?.... Comptez-vous un jour, depuis avant hier à deux heures qu'il m'avoit promis d'être à Liſieux.... Nous ſommes allées au devant de lui; il nous a fallu revenir ſeules.

SUZANNE.

Chere couſine, que ne vous a-t-on pas dit hier au ſoir pour vous tranquilliſer ſur ce retard?

LAURE.

Ah ! ma bonne amie, ſi vous aviez aimé, vous ſauriez que les mots ne tranquilliſent pas.

SUZANNE.

Vous devez cependant vous faire une raiſon. . : On ne s'en va pas de Paris comme l'on veut. Songez qu'il a là toute votre famille avec une bonne partie de la ſienne, une viſite d'un côté, une affaire de l'autre, deux ou trois jours ſont bientôt paſſés.

LAURE.

S'il ſavoit mes inquiétudes, rien ne l'auroit dû arrêter.

SUZANNE.

Voilà comme le plaiſir eſt toujours mêlé d'un peu de peine.... Vous vous êtes fait une fête d'aller à Paris voir célébrer ce grand mariage (*) de la fille de Médicis avec le roi de Navarre; vous avez voulu être témoin de cette alliance qui ſcelle notre réconciliation avec les catholiques.... Qu'elle a dû être brillante cette fête ! tous les viſages devoient être bien joyeux ! . . . Je n'ai jamais regretté d'être ſeule que dans cette circonſtance, parce que je n'avois pas, comme vous, un mari avec lequel j'aurois pu faire ce petit voyage; mais quand on eſt fille, il faut reſter à la maiſon.

(*) Les noces de Henri, roi de Navarre, & de Marguerite ſœur du roi, furent célébrées avec une pompe vraiment royale. *Eſprit de la Ligue, Tom. II.*

LAURE.

En vérité, toutes ces fêtes ſi vantées, ſi pompeuſes, paroiſſent bien plus belles de loin, & ſurtout dans les récits que l'on en fait; de près on voit peu de choſe. Le tumulte, le bruit, vous étourdiſſent, & le cœur demeure froid... Ce que ces fêtes ont eu pour moi de plus agréable, c'eſt qu'elles m'ont donné l'occaſion de revoir encore mes chers parens. J'ai eu auſſi l'avantage d'avoir amené avec moi un frere que j'aime, & qui eſt le meilleur ami de mon époux.

SUZANNE.

Sans doute, c'eſt bien ſon meilleur ami..... Ils ne ſont bien contens que lorſqu'ils ſe trouvent enſemble; c'eſt une union auſſi rare que charmante.

LAURE.

Juſqu'ici ſon cœur a été libre; je voudrois bien qu'une fille de Liſieux pût le toucher & l'arrêter pour toujours dans cette ville, comme Arſenne a ſu m'y fixer. (*Elle jette un regard à Suzanne.*) M'entendez-vous, chere Suzanne? Pourquoi rougir?..

SUZANNE, *baiſſant la tête.*

Oh nous parlerons de cela, ma bonne amie... Ce ſera pour un autre moment, s'il vous plait.

LAURE.

Vous vous défiez de l'amour, chere Suzanne, & vous n'avez pas abſolument tort; mais je vous l'aſſure: quand il ſubjugue deux ames honnêtes, il ne peut qu'ajouter à leur bonheur.

SUZANNE.

Vous l'avez trouvée cette ame honnête qui sympathise si bien avec la vôtre; moi, je ne puis me flatter d'être aussi heureuse. Deux mariages fortunés sont trop rares pour espérer de les voir se succéder dans le cours de la même année.

LAURE.

Pourquoi, cousine?.. Le secret d'être heureux consiste à se bien aimer; alors tout se conforme de soi-même à nos desirs. Il est une douceur qui absorbe les chagrins de la vie, le cœur de l'un est dans celui de l'autre; on ne pense, on n'agit qu'ensemble, & souvent on est prêt tous les deux à se dire une même chose.... Quels doux épanchemens! quelle confiance! quel cercle d'heures fortunées!.... Non, l'existence n'est vraiment précieuse que pour deux époux qui s'aiment, & je préférerois aujourd'hui de perdre le jour plutôt que ce sentiment délicieux.

SUZANNE.

C'est cette crainte même de perdre un cœur qui m'auroit aimé, qui me fait redouter un engagement sérieux... Que de souffrances au moindre nuage, à la plus légere séparation!... Voyez par vous-même; vous allez passer quelques jours à Paris avec Arsenne; au moment du retour, des affaires l'y retiennent malgré lui; il vous laisse revenir accompagnée de votre frere; il tarde un peu plus qu'il n'a promis, & vous voilà dans des inquiétudes cruelles, dans les transes les plus douloureuses; j'ai cru hier

ne pouvoir jamais vous en faire revenir. Et dites-moi si tous vos contentemens ne sont pas trop payés par de pareils troubles?

LAURE.

Oh non, non, ma bonne amie; l'absence, il est vrai, est cruelle; mais le retour, le retour... Ah! chere Suzanne, comme mon cœur vole au devant de lui!... Vous le connoissez, cousine; qui peut mieux juger s'il mérite d'être moins aimé? Une bonté de cœur toujours égale, un heureux caractere, une gaieté franche; quelles vertus n'a-t-il pas?... Mon frere lui ressemble beaucoup; je voudrois bien qu'il pût vous inspirer le même amour.

SUZANNE.

Revenons, chere cousine, à ce que vous avez vu à Paris... Vous ne m'en avez déjà donné que des détails fort abrégés, qui ne me satisfont pas entierement. Depuis que vous êtes de retour, on ne peut ni jouir de vous, ni vous faire parler comme l'on voudroit, vous retombez toujours sur le charme du mariage. Et ce que l'absence d'un époux lui prêteroit de nouveaux attraits?

LAURE.

Que tu es cruelle! Eh comment ne pas parler en tout tems de ce qu'on aime?

* * *
* *
*

SCENE III.

LAURE, SUZANNE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

MADAME, le papa Arſenne va deſcendre pour déjeuner avec vous.... Il dit qu'il veut vous tenir compagnie, en attendant ſon fils.

LAURE, *ſe levant avec joie, à Suzanne.*

Allons, Allons au devant de lui... Le digne vieillard!... Je le reſpecte autant que je l'aime.

SUZANNE, *criant.*

Eh le voilà déja le cher homme!...

LAURE.

Il n'a point ſa canne, ma couſine.... Aidons-le à marcher... Je crains toujours à ſon âge...

Elles vont au devant de lui, pendant le tems qu'on apporte une table, ſur laquelle on ſert le déjeuner, du vin d'un côté, du lait de l'autre.

SCENE IV.

ARSENNE *pere*, LAURE, SUZANNE.

ARSENNE *pere.*

Bon jour, ma chere fille. Et toi Suzanne, déjà?... Tu es matineuſe... fort bien, je t'en félicite, je t'en remercie pour elle... (*Il s'aſſied.*) Que j'aime à vous voir enſemble!... De quoi vous entreteniez-vous là toutes les deux, mes aimables enfans?

SUZANNE.

De tout ce qu'elle a vu de curieux à Paris... Oh! quand viendra mon tour d'aller voir cette grande ville?

ARSENNE *pere.*

Bientôt, bientôt, ma niece... En attendant nous en cauſerons en déjeunant. (*à Laure.*) J'aime bien que l'on conte, & je ne me laſſe pas de t'entendre. (*Il s'apperçoit d'un peu de triſteſſe.*) Eh mais, encore rêveuſe, chagrine?...

LAURE, *ſe contraignant pour ſourire.*

Non, non, cher papa, non.

ARSENNE *pere.*

Il faut que je te le diſe, ma chere Laure: tu me fis hier beaucoup de peine; en nous quittant tu m'as

dit un bon ſoir prononcé d'un ton... Je me ſuis détourné plutôt pour te cacher mes larmes que pour éviter les tiennes... Tu m'as empêché de dormir toute la nuit. La pauvre enfant, diſois-je à chaque heure, elle tremble pour mon fils, elle veille & pleure... Tes craintes m'ont troublé.

LAURE.

Mon pere... puiſſent-elles bientôt ſe diſſiper!

ARSENNE *pere.*

Oh! je ne veux point que l'on ſoit comme cela; pour s'aimer faut-il ſe tourmenter de mille terreurs chimériques, & pour quelques heures de retard créer des malheurs imaginaires?.. Toi qui as de la raiſon, je ne te reconnois point... Ah ça, déjeunons.

LAURE.

Pourquoi du moins n'a-t-il pas, par quelque mot d'avis, prévenu mes alarmes?

ARSENNE *pere.*

Parbleu, ſi j'avois été ton époux, tu aurois donc pleuré éternellement..... Moi qui te parle, j'ai été pluſieurs années, & des années entieres ſans pouvoir jouir du bonheur d'embraſſer une ſeule fois ou ma femme ou mon fils. Il eſt vrai que portant les armes dans ces tems de guerres inteſtines, je ſongeois encore plus à ſoutenir leurs droits qu'à les revoir dans leurs foyers... Allons, de la tranquillité, ma fille; la paix eſt faite; Dieu ſoit béni, & ſoyons tous en joie.. Va, mon fils avant la fin du jour nous aura tous embraſſés; c'eſt moi qui t'en réponds.

LAURE.

Je l'eſpére, mais hier vous diſiez de même.

ARSENNE *pere.*

Pour aujourd'hui tu verras... Eſt-ce qu'Evrard eſt déja ſorti?

LAURE, *à un domeſtique.*

Avez-vous vu mon frere?

LE DOMESTIQUE.

Madame, il eſt allé de grand matin faire ſa tournée dans la ville, il a dit en partant qu'il iroit peut-être hors des portes, au devant de M. ſon beau-frere, voir s'il n'arriveroit pas.

ARSENNE *pere.*

Les chers enfans! je les vois d'ici qui ſe rencontrent ſur le grand chemin & qui s'embraſſent avec un cœur... à leur ſanté. (*Il boit.*) C'eſt un excellent garçon que cet Evrard, n'eſt-il pas vrai, ma niece?

SUZANNE.

Oui, mon oncle.... Allons, couſine, reprenez votre gaieté accoutumée; quelque choſe de votre voyage. Je n'ai jamais vu Paris, & je brûle d'entendre toutes les deſcriptions qu'on en fait. Ce n'eſt que là, je penſe, que l'on trouve du beau & du merveilleux...

ARSENNE *pere.*

J'ai preſque regret de n'avoir pas été avec vous; mais à mon âge on fuit le fracas. J'ai vu tant de fêtes dans ma jeuneſſe. D'ailleurs mon fils y étoit,

c'eſt tout comme moi-même... redis moi toutefois ce qui m'intéreſſe. Vous avez été voir enſemble l'amiral Coligny. Répétez-moi bien cela. On vous a préſentés à lui, n'eſt-il pas vrai? Eh bien qu'en diſoit mon fils? C'eſt-là un vertueux humain, un grand général, un digne patriote... J'ai ſervi ſous lui, nous nous connoiſſons bien. Un jour... Mais cela iroit trop loin... dis, dis.

LAURE.

Mon pere, il nous a parlé de vous avec une amitié tendre & diſtinguée... Il étoit alors dans ſon lit, aſſis ſur ſon ſéant. Quel reſpect nous imprimoient ſes traits vénérables! nous arroſions de larmes les mains qu'il nous tendoit.

ARSENNE *pere.*

Quoi, l'aſſaſſin (*) qui l'a bleſſé n'eſt pas encore découvert?

LAURE,

On le pourſuit, nous a-t-on dit... Comme nous entrions, nous avions vu ſortir de chez lui Médicis & le Roi. Il en avoit reçu les marques d'attachement les plus extraordinaires (†). Il étoit tranquille

(*) Coligny fut bleſſé au bras gauche par le nommé Maureval qu'on appelloit publiquement le tueur du Roi. Cet aſſaſſin tira à Coligny un coup d'arquebuſe par une fenêtre couverte d'un rideau, lorſque l'Amiral revenoit du Louvre. *Eſprit de la Ligue, Tom. II.*

(†) Charles ſe rendit dans la chambre du malade, avec ſa mere, le Duc d'Anjou, les Maréchaux de France & un brillant cortege. *Ibid.*

alors, ſans émotion, ſans trouble, & diſoit ſe trouver aſſez bien.

ARSENNE *pere.*

Dieu veille ſur ſes jours! c'eſt le plus ferme ſoutien de notre parti infortuné. Notre défenſe ſans doute étoit juſte... Eh! que reſtera-t-il donc à l'homme ſi l'on veut lui ravir juſqu'à la liberté de penſer? François catholiques, ô mes compatriotes! ne reconnoiſſons-nous pas le même Dieu? A quoi ont ſervi tant de combats cruels? Eſt-ce en ſe déchirant le flanc que l'on apprend à mieux célébrer le Créateur... Il fut un temps où, déſolé de voir l'embraſement de cette guerre civile, j'aurois plutôt ſouhaité que nous puſſions tous devenir catholiques; mais peut-on agir contre ſa propre conſcience? Eſt-il en notre pouvoir d'avoir une croyance que nous rejetons en nous-mêmes? Il faudroit donc devenir fourbes, hypocrites, menteurs, & alors je préférerois de combattre & de mourir... Mais pardon, ma fille, je vous entretiens de batailles. Un vieillard qui a ſervi eſt ſujet à ce défaut. Parlons plutôt de cette grande alliance dont tu viens d'être témoin... Tout devoit y être bien brillant.

SUZANNE.

Quelle magnificence cela devoit faire! Tout le monde dit que c'étoit une profuſion, & d'un faſte, d'un éclat... Mais les époux avoient-ils l'air bien contens?

LAURE.

S'il le faut dire; ſous tous ces ſuperbes dehors,

je n'ai point apperçu de véritable joie. Une noce bourgeoiſe m'a toujours ſemblé plus riante. Cet appareil magnifique ne ſert qu'à déguiſer l'ennui. Tout eſt conſacré à je ne ſais quelle repréſentation. On obſerve ſcrupuleuſement l'étiquette, & l'on manque la gaieté. Il faut que la gaieté dans ce pays ſoit contraire à l'étiquette. Non, les époux n'avoient pas l'air content, je crois, & la plupart des phyſionomies de cette cour ne me plaiſent point. Médicis a le regard funeſte, & Charles IX ſemble être le page de ſa mere. Je ne ſais, mais je ne lui trouve ni cette nobleſſe ni cette dignité affable qui caractériſe un Roi. Le Prince de Béarn, par exemple...

ARSENNE *pere.*

Vous voulez dire le Roi de Navarre?

LAURE.

Oui, mon pere.

ARSENNE *pere, le front épanoui de joie.*

Eh bien?

LAURE.

Ah! voilà une phyſionomie d'homme à ſe faire adorer de tout le monde... Un front ouvert qui inſpire la confiance... Des traits qui peignent la grandeur d'ame & la bonté. Il a avec cela un certain air amoureux qui ne déplaît à perſonne... Oh, j'aimerois bien à voir un Prince de ce caractere aſſis ſur le trône de France.

ARSENNE *père.*

Avec un miniſtre tel que Coligny, n'eſt-ce pas ma fille?

SUZANNE.

Meſſieurs les Catholiques ne trouveroient peut être pas leur compte à vos arrangemens.

ARSENNE *père.*

Je ſuis bien ſûr que Coligny ne feroit point perſécuteur, & que le Roi de Navarre leur laiſſeroit cette liberté qu'ils veulent nous ravir. Je ſerois le premier à défendre leurs droits, ſi l'on avoit l'injuſtice de les contraindre; mais que dis-je? Nous n'avons plus de vœux à former. Le calme a ſuccédé aux orages. La paix eſt cimentée aux pieds des autels; elle a réuni les partis oppoſés. Tout nous promet à l'avenir des jours auſſi tranquilles que fortunés.

SCENE V.

Les précédens, EVRARD, *il entre d'un air effaré & ſombre.*

LAURE, *ſe levant avec précipitation.*

Mon frere!... De retour & ſans mon époux?...

EVRARD.

Bon jour, ma chere Laure.

LAURE.

Avez-vous été loin au devant de lui, mon frere?

EVRARD, *les yeux baiſſés.*

Aſſez loin, ma ſœur.

LAURE.

Quoi, vous ne l'avez pas rencontré, ni lui, ni perſonne qui l'ait vu?

EVRARD.

Perſonne.

ARSENNE *pere.*

Vous devez avoir grand appétit... Aſſeyez-vous là & déjeunez.

EVRARD.

Je n'ai point d'appétit.

SUZANNE, *à Evrard.*

Mais qu'avez-vous donc?

LAURE.

Qu'eſt-ce donc, mon frere; comme vous êtes changé?

EVRARD, *troublé.*

Moi?

ARSENNE *pere.*

Il n'aura rien pris encore... Et le grand air...

LAURE, *le fixant.*

Qu'avez-vous? ...

EVRARD, *s'efforçant de ſe remettre.*

Moi, je n'ai rien, ma ſœur, rien du tout, vous dis-je, rien.

ARSENNE *pere, après l'avoir examiné.*

Vous êtes en effet un peu pâle. Jamais il ne faut ſortir à jeun, entendez-vous; mais buvez un bon verre de vin, cela vous remettra (*il lui verſe du vin.*)

EVRARD, *s'approchant d'Arſenne, bas à ſon oreille.*

Avez-vous un petit moment à me donner? . . . J'aurois à vous parler en ſecret.

ARSENNE *pere.*

En ſecret!

EVRARD.

Oui, paſſons dans une autre chambre, je vous prie.

ARSENNE *père.*

Présentement?

EVRARD.

Oui, sur le champ, & surtout sans faire semblant de rien.

ARSENNE *père.*

Allez le premier, je vous suivrai... Non, laissez-moi faire. (*Se levant.*) Ma fille, je reviens, il faut que je sorte pour un instant.

LAURE, *au devant de la porte.*

Où allez-vous, mon pere?... Evrard, où allez-vous?... Vous me faites mourir... Votre air, votre son de voix... Eh mon Dieu que lui seroit-il arrivé?... Qu'auriez-vous donc appris?

EVRARD.

Mais rien, vous dis-je... Ma sœur, soyez tranquille.

LAURE.

Non, je ne le serai pas... Pourquoi se séparer de moi?... Je ne vous crois plus, & je crains tout.

EVRARD, *se domptant.*

Ne puis-je avoir quelque chose de particulier à lui communiquer? Et sur quoi vous alarmez-vous?

LAURE.

Sur quoi, mon frere?.. Votre visage vous tra-

hit... Va, tu peux tout dire après la terreur où tu m'as jetée.

EVRARD, *troublé.*

Hélas! que vous dirai-je, ma sœur?

SCENE VI.

Acteurs précédens, MENANCOURT.

MENANCOURT.

Mon cher Evrard, Arsenne est-il de retour?.. Savez-vous?... Nous sommes tous tremblans... Mon pere m'envoie.... Je viens vous demander des nouvelles.

EVRARD, *lui faisant en vain quelques signes.*

A moi! des nouvelles?...

MENANCOURT.

Oui, vous avez été hors de la ville... On m'a dit que vous avez appris sur la route quelque chose du désastre qui est arrivé dans Paris.

LAURE.

Un désastre!.. à Paris!.. Dieu! quel désastre!

SUZANNE, *la soutenant.*

Ah! ma bonne amie, pourquoi vous épouvanter à ce point?

ARSENNE *père, à Evrard.*

Parlez, Evrard, car la frayeur exagere les maux, & ſon imagination prompte à s'enflammer va toujours ſaiſir l'excès du malheur.... Il ne peut-être que moindre dans la vérité... Parlez...

EVRARD.

Eh bien, il ſeroit inutile de vous rien déguiſer, & d'ailleurs le poids qui m'accable peſe trop ſur mon cœur...: Apprenez... (*il s'arrête.*)

ARSENNE *père.*

Acheve, Evrard, tu m'interdis... Acheve.

EVRARD.

Je tremble; j'héſite à le dire. (*Il les prend chacun par une main, & leur dit à demi-voix:*) On parle d'une trahiſon abominable...

LAURE.

Quelle trahiſon?

EVRARD.

On dit que cette paix ſi ſacrée, ſur laquelle nos freres ſe ſont endormis, vient d'être horriblement violée. On parle de ſupriſes nocturnes, de violences, d'aſſaſſinats. Selon les uns, nos freres ont été égorgés dans leurs lits; ſelon les autres, on a embraſé leurs maiſons. L'Amiral même, dit-on, a été maſſacré dans ſon hôtel & par l'ordre du Roi.

ARSENNE *père, détachant ſa main avec feu de celle d'Evrard, & d'une voix pleine de véhémence.*

Par l'ordre du Roi! Coligny! ne le croyez pas,

ma fille, ne le croyez pas... Cela eſt-il poſſible!.. Par l'ordre du Roi!.. N'avons-nous pas pour ſauvegarde, ſa parole? N'avons-nous pas, à ſa voix, dépoſé tout ſoupçon?.. Qui peut inventer de pareils blaſphêmes & ſe plaire à les répandre?.. Evrard, votre cœur a-t-il dû y ajouter foi, & comment votre bouche oſe-t-elle les répéter?

EVRARD.

J'ai vécu parmi nos ennemis. J'ai vu de près cette cour, & je ſais trop ce qu'on en peut attendre.

LAURE.

O mes triſtes preſſentimens! ſeriez-vous les avant-coureurs du malheur de ma vie?... Suzanne ne m'abandonne point.

ARSENNE *pere.*

Ma fille, vous croiriez....

LAURE.

Eh! ſi je le croyois, j'aurois déja ceſſé de vivre.

ARSENNE *pere, avec chaleur.*

Allez, il n'exiſte point de pareils monſtres ſur la face de la terre. Un Roi de vingt-deux ans n'embraſſe pas ſes ſujets, ne les invite pas à des fêtes publiques, pour les égorger à l'iſſue des feſtins... Quoi, tant de promeſſes, quoi, tant de témoignages de bonté n'auroient été qu'une feinte employée pour enfoncer plus ſûrement le poignard dans nos cœurs!

EVRARD.

Puiſſe cette affreuſe nouvelle bientôt ſe démen-

tir!... Je ſuis dans un état violent..... à peine me connois-je... Mon cher Arſenne! mon ami! nous ſommes partis ſans toi, nous t'avons laiſſé dans cette ville malheureuſe avec notre mere, &....

SUZANNE, *à Evrard à voix baſſe.*

Imprudent! Eh ménagez ſa ſenſibilité!

LAURE.

Mon frere! eſt-ce ainſi que vous me raſſurez?

EVRARD, *à Laure.*

Pardon, ma ſœur, je ne ſongeois pas à toi. Va, croyons en plutôt l'expérience d'un pere. Ce bruit ſe trouvera ſans fondement. Tu ne tarderas pas à revoir ton époux, & moi mon ami.

LAURE.

Cruel, de quel ton tu me conſoles!... Tu voudrois me donner une eſpérance qui te manque..... Il n'y aura que ſa préſence qui pourra me tranquilliſer.

EVRARD, *avec un frémiſſement ſecret.*

Le ciel n'aura pas permis ces épouvantables cruautés.

ARSENNE, *pere.*

Non, non... modérez-vous, mes enfans; on n'eſt point impitoyable & barbare de ſang froid. J'ai vu nos adverſaires lever le glaive ſur nos têtes, mais c'étoit dans le choc des batailles. Je les ai connus trop braves à Jarnac, à Moncontour, aux plaines de St. Denis, pour devenir ſi-tôt de lâches aſſaſſins... Qui a oſé imaginer une auſſi déteſtable his-

toire? Quelque méchant ténébreux qui s'eſt plu à épouvanter l'eſprit de ſes concitoyens par ces peintures ſanglantes & bizarres qui en impoſent à la multitude.... Que de fois j'ai vu les plus petites cauſes, les plus puériles, alarmer tout un royaume... D'ailleurs eſt-ce pour la premiere fois que vous vous êtes trouvé abuſés par les faux bruits qui courent?

LAURE.

Hélas! les mauvais ſe ſont preſque toujours confirmés.

ARSENNE *pere, à Evrard.*

Mais de qui enfin tenez-vous une nouvelle auſſi abſurde?

EVRARD.

Luringe que j'ai rencontré eſt le premier qui m'a glacé d'effroi. Dugas, Clévard, ont dit la même choſe, ainſi que pluſieurs des nôtres.

LAURE.

Pluſieurs!.. mon pere!.. pluſieurs!.. Ciel! ce ſeroit la vérité!

ARSENNE *pere.*

Allons, ma fille, je ſors de ce pas. Je ſouffre trop d'entendre de pareils diſcours. Je ſaurai qui interroger, je remonterai à la ſource, & j'eſpére bientôt vous convaincre que ce bruit eſt non-ſeulement faux, mais dénué même de toute apparence.

LAURE.

J'irai avec vous, mon pere.... J'irai partout... Suzanne m'accompagnera.

ARSENNE *pere, avec réflexion.*

Non, demeurez, ma fille, nous reviendrons. Gardez-vous bien d'écouter vos alarmes ; songez qu'elles offenseroient la nature & l'humanité.

LAURE.

Eh comment ne pas frémir après ce qu'on vient d'annoncer?.... Arsenne! mon cher Arsenne!

ARSENNE *pere, lui prenant les mains.*

Eh! ma chere fille, si je pouvois le croire, que ferois-je encore sur la terre? C'est alors que j'aurois trop vécu, je voudrois mourir à cette place en te serrant la main, & en prononçant le nom de mon malheureux fils....

SCENE VII.

Les précédens, THEVENIN, *troupe de Proteſtans.*

THEVENIN.

RESPECTABLE Arſenne, nous ſommes tous plongés dans la conſternation. Le malheur exiſte-t-il ? Où eſt votre fils ? S'il arrivoit, il pourroit calmer nos frayeurs... Elles vont en augmentant.

ARSENNE *pere.*

Meſſieurs, croyez que tous ces rapports émanent d'une ſource obſcure ; & ne nous rendons pas complices d'un bruit dont on pourroit nous faire un crime par la ſuite.

THEVENIN.

Ces rapports ſe ſont déja beaucoup multipliés. Ils ſemblent venir de pluſieurs endroits : heureuſement cependant qu'ils paroiſſent ſe contredire.

ARSENNE *pere, vivement.*

Ah, je le crois. (*à Laure.*) Entendez-vous, ma fille : ces rapports ſe contrediſent. Bientôt ils s'en iront en fumée.

THEVENIN.

Dieu le veuille... j'ai mon neveu à Paris... il m'eſt bien cher.

UN PROTESTANT.

J'y ai mon pere.

UN AUTRE PROTESTANT.

Moi, mon frere.

UN AUTRE.

Je viens d'y envoyer mes enfans.

EVRARD, *embraſſant l'un d'eux.*

Ah! malheureux que nous ſommes, en ſerons-nous quittes pour la terreur?

ARSENNE *pere.*

Mes amis, n'allons pas au devant du deſeſpoir. Nous n'avons aucune certitude. Un moment encore, & nous nous reprocherons ſans doute nos craintes. Je me hâte d'aller m'informer de ce qui doit les diſſiper. Je me tranſporterai ſur le grand chemin pour interroger tous ceux qui arriveront, & vous rougirez alors d'avoir cru....

LAURE, *donnant le bras à Arſenne.*

Je vous accompagne, mon pere. Je ne vous quitte point.... Allons apprendre ce que le ciel a décidé ſur notre ſort; mais hélas! que je ne rentre jamais dans cette ville, s'il ne guide mes pas.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LAURE, SUZANNE.

Laure arrive, pâle, échevelée, les yeux noyés dans les larmes, les bras tendus & levés au ciel, précipitant ſes pas dans une eſpece de deſeſpoir. Elle va tomber ſur un fauteuil, laiſſant pencher ſon corps en entier ſur un des bras. Suſanne la ſuit, & ſe jette un genou en terre en l'embraſſant pour la relever. Laure abaiſſe ſa tête contre ſon ſein, & demeure immobile dans un douloureux ſilence.

LAURE.

LAISSE, laiſſe; tes ſoins ſont inutiles..... il eſt tems que je meure..., ma mere..... mon époux... tu l'as entendu... ni le ſexe, ni l'âge n'ont été épargnés!.. La paix eſt dans le tombeau qu'ils habitent... C'en eſt fait, c'en eſt fait... tout eſt perdu pour moi. (*après un long ſilence*) Dieu! tu ſais pour qui je t'implore.... N'eſt-il plus, ou l'aurois-tu dérobé au fer des aſſaſſins?.. Ah! s'il étoit ainſi, mille actions de graces te ſoient rendus..... J'embraſſe toutes les autres douleurs, les plus longues, les plus horribles, mais pour celle-là, ô mon Dieu! daigne, daigne me l'épargner.... (*Elle retombe accablée & muette.*)

SCENE II.

Les mêmes, ARSENNE *pere*, EVRARD, THEVENIN.

Arſenne pere, ſoutenu par Thevenin & ſuivi d'Evrard, arrive à pas lents juſqu'en préſence de Laure: ils s'arrêtent tous trois à la contempler dans un morne ſilence.

ARSENNE *pere.*

PUISSE la douleur me délivrer bientôt de ce monde!... terre ſanglante!... jour affreux!... Je vous quitte. Qui pourroit vouloir ſurvivre à de pareilles horreurs?... Ah! c'eſt bien à cette heure que je gémis d'avoir vécu trop longtems.

LAURE.

O ma mere!...: O mes chers parens!... O toi pour qui j'expire de terreur!...

ARSENNE *pere.*

Mourons, ma fille, mourons: ſuivons nos freres lâchement maſſacrés. La France arroſée de leur ſang n'eſt plus notre patrie..... Recevez-moi dans votre ſéjour, martyrs glorieux de notre religion. Et toi, Coligny, ombre ſacrée, pardonne, ſi avant toi j'ai commencé à pleurer mon fils!

LAURE.

Tout ce qui m'eſt cher n'eſt plus ſans doute, & je ne puis mourir.... O tourment!

EVRARD.

Que ne ſuis-je reſté à Paris! Je les aurois défendus, je ſerois tombé à leurs côtés, & je ſerois moins à plaindre que dans cette cruelle incertitude... Si j'ai perdu l'homme que j'aimois, ce frere, ce cœur tendre & généreux, il ne me reſtera plus au monde qu'à le venger... Il le ſera, ma ſœur, il le ſera, j'en jure par toi. (*d'un ton ſombre.*) S'il eſt mort, tu n'as plus de frere. Tremblez, lâches & féroces aſſaſſins; vous n'avez pas tout égorgé. Il reſte encore de cette déplorable famille, quelqu'un qui ſaura profiter de vos horribles leçons.... Qu'entends-je? Quel bruit?

Pluſieurs Réformés ſont à la porte & l'ouvrent ſubitement; ils jettent tous un cri en s'écartant pour faire paſſage à Arſenne en criant tous,

Arſenne! Arſenne! Arſenne!

Laure ſe retourne, & laiſſe voir un viſage où ſe peignent tous les ſentimens qui agitent ſon cœur. Tous les perſonnages ſont en mouvement.

SCENE III.

Les précédens, ARSENNE *fils.*

ARSENNE, (*il entre en désordre & s'élance en passant il embrasse son pere & Evrard.*) :

MON pere!... Mon ami!...

ARSENNE *pere, & Evrard.*

Mon fils!.. Mon ami!...

ARSENNE *fils, dans les bras de son épouse, & d'une voix étouffée.*

O ma bien aimée! je te revois encore!...

LAURE.

Tu vis & je te presse dans mes bras. (*La tête penchée & d'une voix affaiblie par l'excès du sentiment.*) Je meurs de saisissement & de joie... (*ils restent quelques momens embrassés. Laure se dégage & le fait asseoir.*)

ARSENNE *pere, avec des entrailles.*

O Dieu! vous m'avez sauvé mon fils.

EVRARD.

Nous te revoyons!.. Répons-nous, ami: tu ne t'es donc pas trouvé?..

ARSENNE *fils, les bras tendus, la bouche ouverte, les yeux enflammés.*

Laissez-moi respirer.

EVRARD, *après un moment d'intervalle.*

Dis-nous seulement, aurois-tu été témoin du massacre de cette nuit?..

ARSENNE *fils, se levant avec précipitation, & se tournant vers Evrard en lui montrant ses vêtemens.*

Tiens... regarde mes vêtemens...

LAURE *le prend par un bras & d'un œil alarmé visite ses habillemens.*

Dieux! ils sont tout couverts de sang... Tu es blessé?

ARSENNE *fils, à Laure.*

Ce sang que tu vois n'est pas le mien... hélas! c'est celui de ta mere, de ton oncle, de tes plus proches parens, de tous ceux enfin qui avec moi ont voulu les défendre.

LAURE, *jetant un cri.*

Ma mere!.. Quoi, son âge!.. Les monstres l'ont assassinée...

ARSENNE *fils.*

A mes yeux!

EVRARD, *courant toute la scene en furieux.*

Ciel!.. ma mere!.. vengeance, vengeance!

ARSENNE *pere tombe à coté de Laure.*

Chaque inſtant nous apporte des horreurs imprévues... Où ſommes-nous, malheureux?... Une main inviſible nous a-t-elle précipités au ſéjour des démons?

ARSENNE *fils.*

Cette cour abominable, fléau perpétuel de la nation, a médité le crime... Paris nage dans le ſang. Nos freres ſont égorgés. Leurs aſſaſſins triomphent, & foulent aux pieds leurs corps ſanglans.

EVRARD.

Acheve... ma fureur eſt calme.: parle, je peux t'écouter...

ARSENNE *fils.*

Leur déteſtable fête cachoit le meurtre. En ſignant la paix ils ſignoient notre mort... Les lâches! ils nous tendent la veille une main careſſante, ils nous ſouhaitent une nuit tranquille, nous nous endormons; ils briſent nos portes, & nous réveillent en nous perçant le ſein.

EVRARD.

Et comment nous es-tu rendu?

ARSENNE *fils.*

Je ne ſais... A travers les flambeaux, les poignards, les meurtriers, les ruiſſeaux de ſang, les monceaux de corps étendus qui barroient les paſſages, l'horreur & la confuſion de cette nuit effroyable, j'ai échappé par miracle à leurs coups.

EVRARD.

Et tu n'as pu échapper que ſeul?... Les nôtres... Dieu!

ARSENNE *fils, du ton du deſeſpoir.*

Quel reproche!.. Et demande-moi plutôt, pourquoi dans cette ville il eſt encore des habitans... La mort étoit partout... Je combats les aſſaſſins. Je me trouve renverſé parmi les mourans, & bientôt je n'embraſſe plus que des cadavres. J'avois perdu le ſentiment, ils me laiſſerent pour mort; mais revenant à moi je ſuis ſorti, pour ainſi dire, du tombeau des miens. J'ai erré par la ville: l'arme ſanglante que je portois à la main, mes cheveux hériſſés, mes habits ſouillés de ſang & de pouſſiere, m'ont fait regarder moi même comme un aſſaſſin... Enfin précipitant mes pas égarés, j'ai franchi l'eſpace qui me ſéparoit de vous. (*Il retombe accablé.*)

LAURE *à Suzanne.*

Diſpenſe-toi de ces vains ſecours, & ne cherche point à ranimer ma miſérable vie.

ARSENNE *fils, après un ſilence.*

Suis-je loin en effet de ces monſtres barbares?.. Mes idées ſe troublent... ma penſée s'enfuit... les victimes de leur férocité, pâles & déchirées, me pourſuivent & m'environnent. Je les vois encore (*en pleurant.*) ah mon pere! j'en mourrai.

LAURE.

Tu es dans nos bras, cher époux: je n'ai plus de mere.... hélas! daigne vivre pour moi.

ARSENNE *fils.*

Moi, vivre après ce que j'ai vu?.. Ah! cette nuit horrible n'a point frappé vos regards. Vous n'avez pas entendu les cris de rage des assassins, mêlés aux cris expirans de mes proches. Vous n'avez pas reçu leurs soupirs lamentables. Vous ne les avez point vus, la main sur leur blessures, prendre de leur sang, le montrer au ciel, & tomber en implorant des vengeurs..... Je me sauve chez Coligny. Je voulois mourir auprès de ce grand homme, ou du moins y rallier notre parti dispersé. On précipitoit son corps déchiré. Guise foulois aux pieds ses cheveux blancs. Sa troupe impie insultoit encore à la dépouille du plus honorable des humains!

ARSENNE *père, avec enthousiasme.*

Fureur insensée! fureur impuissante! son ame rayonnante de gloire, mon fils, étoit déjà dans les cieux. Mais nommez ceux qui conduisoient la horde effrénée des meurtriers?..

ARSENNE *fils.*

A leur tête marchoient ces émissaires de Rome, déchaînés du fond de leurs retraites solitaires, monstres infernaux, allaités des poisons de l'Italie. Une joie cruelle anime leurs regards. D'une main ils désignent les victimes avec l'image du Christ, de l'autre ils portent le poignard dans leurs cœurs. Ils échauffent avec les noms du Roi & de Dieu le carnage trop lent à leur gré. Ils levent leurs mains ensanglantées pour bénir l'homicide qui frappe le plus de coups. Ils relèvent, ils encouragent le bras lassé

de forfaits. J'ai vu juſques à des enfans (*), excités par l'exemple, égorger d'autres enfans endormis dans leurs berceaux.

EVRARD, *errant ſur la ſcene.*

Quel tableau, Dieu vengeur! & ton tonnerre repoſe!

ARSENNE *fils.*

Je cotoye la Seine; ſes eaux rouges de ſang voituroient des corps défigurés. Je paſſe devant le louvre. Quel ſpectable! un peuple immenſe avec des gémiſſemens & des cris deſeſpérés imploroit un aſile aux portes du palais de ſes Rois. Clameurs plaintives, cris pitoyables, vous avez frappé l'oreille du Souverain ſans émouvoir ſon ame. Que dis-je! c'eſt là que les bourreaux marchoient d'un air plus triomphant, que les flambeaux redoublés éclairoient une plus vaſte ſcene de carnage. Le ſang des ſujets regorge à longs flots ſous l'œil tranquille du Monarque. Les lances, les piques hériſſées des ſoldats renverſent, déchirent ce peuple ſans défenſe, tandis que Charles, & ſon barbare frere (†) du

(*) *Des enfans de dix ans tuerent des enfans au maillot.* Ces faits-là ne ſont pas controuvés. Malheur à qui les imagineroit!.. Ils ne ſont que trop atteſtés par tous les mémoires du tems.

(†) J'ai lu ces propres mots dans les mémoires manuſcrits de M. Felibien des Avaux, qu'il avoit extraits des mémoires de M. Poulain, lieutenant général de la Prévôté de l'iſle de France, auteur du procès verbal contenant l'hiſtoire de la Ligue, ſous le regne de Henri III. „Henri, duc d'An-

haut de leur balcon, dans leur féroce allégresse, font voler la mort sur ceux qui fuient & tirent sur ces infortunés réclamant leur appui, comme sur les animaux de leurs forêts.

ARSENNE *pere.*

Arrête... épargne-moi... plutôt mourir sur l'heure que d'en entendre davantage.

ARSENNE *fils.*

Ah mon pere!.. Ah mon ami!.. Si dans ces momens affreux je n'eusse songé à vous, à cette tendre épouse, le ciel m'en est témoin, j'aurois péri; mais aujourd'hui nous serions tous vengés.

ARSENNE *pere.*

Et qu'aurois-tu fait?

ARSENNE *fils, hors de lui-même.*[1]

Ce que j'aurois fait? à travers les lances & les gardes qui l'environnent, j'aurois.... Mais une voix plus forte m'a crié que je me devois à vous

---

» jou, qui fut Roi après Charles IX son frere, sous le nom » d'Henri III, & le duc de Guise, dans les ordres qu'ils » envoyerent dans les provinces, ordonnoient de n'épar- » gner ni les vieillards, ni femmes grosses, ni enfans agissans » ou à la mammelle. Henri eut l'honneur de tuer à coups » d'arquebuse, par une des fenêtres du louvre, qui est la » cinquieme devant la place du louvre, à compter du pe- » tit pont de la Reine, sept personnes; & son frere Char- » les IX en tua trois, & rioit si haut avec éclat qu'on les » entendoit d'en bas ".

trois ſans réſerve. Je ſuis devenu foible, & j'ai fui en abandonnant la cauſe de mes malheureux concitoyens.

ARSENNE *pere.*

Ah Mon fils! que dis-tu? Laiſſe, laiſſe toute vengeance à Dieu; elle n'appartient qu'à lui... Si ſa juſtice eſt lente, elle deſcendra plus terrible.

EVRARD, *avec force.*

Le ciel ſe tait.... C'eſt à nous qu'elle eſt remiſe. (*d'un ton réfléchi & ſombre.*) Roi, prêtres, miniſtres, princes, courtiſans, tous ont trempé dans ce complot exécrable... Et voilà nos chefs! (*apres un ſilence.*) Amis! vous venez de l'entendre: (*aux Proteſtans*) ce ſont ces prêtres qui ont donné le ſignal du meurtre... Le coup vient de Rome. Médicis a reſpiré l'air de ce climat... C'eſt elle qui a tranſporté dans le nôtre des crimes juſqu'alors inconnus... Laiſſerons-nous tant d'horreurs impunies?.. Attendrons-nous qu'elles ſe renouvellent?.. Nous tenons ici du moins un de ces chefs fanatiques qui ont fait de l'homme un monſtre farouche.

ARSENNE *fils, aſſis.*

C'eſt aux flambeaux des autels qu'ils ont allumé les flambeaux du carnage.

EVRARD.

Mon ſang bouillonne, & brûle de les immoler...

ARSENNE *fils, ſe levant tout-à-coup, fixant Evrard & lui prenant la main.*

Eh bien... payons la mort par la mort, & que les plus coupables tombent les premiers.

LAURE, *les ſéparant & ſe mettant entr'eux deux.*

Ah! parlez plutôt de vous ſauver... Oublies-tu pour qui le ciel t'a conſervé?.. Vois ton pere, vois ton épouſe... Fuyons avant que cet orage ſanglant s'étende plus loin... Que ſait-on s'il n'arriveroit pas juſqu'à nous? Un courage inutile n'eſt qu'une imprudence téméraire... Crois que ſans toi tant de forfaits ne reſteront pas ſans châtiment. Remets-en le ſoin à ce vengeur ſuprême qui a compté les ſoupirs de toutes les victimes.

ARSENNE *pere.*

Je l'approuve... Tu te dois avant tout à ton épouſe, & tu n'es plus à toi. Fuis, fuis avec elle... Allez, & ne vous repoſez pas que vous ne ſoyez en ſûreté... Je ſaurai bientôt vous rejoindre.

LAURE.

Nous ne vous quitterons pas d'un ſeul inſtant, mon pere! ce n'eſt qu'en vous ſauvant que nous croirons nous échapper.

ARSENNE *pere.*

Ne ſongez point à moi... Eh! qu'ai-je à perdre? Quelques jours malheureux & voiſins du trépas. Partez, vous dis-je; prenez la route de l'Angleterre. Abandonnez pour jamais cette affreuſe patrie que le fanatiſme arroſe du ſang de ſes plus dignes citoyens.

ARSENNE *fils.*

Vous jugez la fuite néceſſaire; & je fuirois ſeul! & je laiſſerois ici nos freres troublés, incertains,

tremblans dans leurs maiſons, la tête ſous le couteau mortel... Non... je ne partirai que le dernier. Leur ſalut à tous me regarde, & m'eſt auſſi cher que le mien.

ARSENNE *pere.*

Chacun de nous prendra différens ſentiers pour ſe réunir ſur la frontiere. Nous te ſuivrons tour-à-tour, &c...

ARSENNE *fils, l'interrompant.*

Le malheur nous rend tous égaux, mon pere. Le péril doit ſe partager de même. Dans ces redoutables inſtans, eſt-il permis de ſéparer ſa cauſe de celle de ſes amis? Non... Allez, j'ai vu mourir les miens, je ſaurai mourir auſſi... C'eſt à vous de partir avec ma femme & Suzanne: leur ſexe & votre âge ſont un privilege; mais nous...

SCENE IV.

Les précédens, CLEVARD, *& plusieurs nouveaux Réformés qui entrent avec lui.*

CLEVARD, *d'une voix triste & plaintive.*

AMIS infortunés! voici donc aussi notre dernier jour?..

ARSENNE *fils.*

Clevard! Que viens-tu nous dire?

CLEVARD, *à Arsenne fils.*

Hélas! tu ne t'es sauvé de Paris que pour tomber aujourd'hui avec nous. La rage de nos ennemis ne se borne pas à la capitale; elle s'étend sur toute la France. Partout nous sommes proscrits. (*) Cette mal-

(*) Charles IX autorisa de son nom le massacre qui se fit dans les provinces. Il fut horrible à Meaux, à Bourges, à Orléans, à Lyon, à Toulouse, à Rouen, sans compter les petites villes, les bourgs & les châteaux particuliers, où les seigneurs ne furent pas toujours en sûreté contre la fureur des peuples ameutés. Les cadavres pourrissoient sur la terre sans sépulture, & plusieurs rivieres furent tellement infectées des corps qu'on y jetoit, que ceux qui en habitoient les bords ne voulurent de longtems boire de leurs eaux, ni manger de leurs poissons. (*Esprit de la Ligue, Tom. II.*

malheureuſe ville va ſubir le même ſort. C'eſt un embraſement univerſel où nous allons tous périr.

LAURE.

Eh que tardons-nous?.. Fuyons, fuyons tous enſemble.

CLEVARD.

Ah Madame! ſi la fuite étoit poſſible, je ne ſerois plus ici. Les portes de la ville viennent de ſe fermer. Des brigades ſont répandues ſur les chemins. La garniſon eſt ſous les armes: elle a bloqué les murs. Entendez-vous le bruit des tambours? Le ſon redoublé des cloches? Tout annonce notre trépas...

FOULE DE PROTESTANS.

Hélas! où fuir?

(*Ils expriment leur effroi, & leur douleur par divers ſignes.*)

CLEVARD.

Les égliſes des catholiques ſont ouvertes. Ils s'y raſſemblent comme dans un jour ſolemnel. J'ai paſſé près d'eux, & j'ai lu notre arrêt dans leurs regards... O vous! amis qu'une même foi unit & raſſemble, qu'allons-nous devenir?

ARSENNE *fils va ſaiſir une arme, chacun l'imite.*

Armons-nous, armons-nous... il ne s'agit plus de fuir... Vendons cher notre ſang... Où te cacherai-je, chere épouſe?.. Comment te dérober à leurs coups?

LAURE *armée, & ſe rangeant auprès de ſon époux.*

Va, j'aurai un courage égal à leurs fureurs... Ils verront ce qu'eſt une femme qui combat pour ce qu'elle aime.

EVRARD *armé.*

Je vous défendrai tous juſqu'au dernier ſoupir.

ARSENNE *fils, à ſon pere en pleurant.*

Mais vous, mon pere, vous hélas! quel ſera votre ſort?.. Votre bras affoibli par les années, n'eſt plus celui qui s'eſt diſtingué dans les combats... A cette idée je friſſonne. Un tremblement affreux me ſaiſit.

ARSENNE *pere, avec grandeur.*

Je ne daignerai point m'armer contre de lâches aſſaſſins. Qu'ils trempent leurs mains dans mon ſang, qu'ils me délivrent du jour qu'ils m'ont rendu odieux, j'y conſens... ta main du moins fermera ma paupiere. Je n'approuve pas toutefois cette défenſe, quoique légitime: mon fils! nous donnerons la mort & nous ne l'éviterons pas. Je préférerois d'attendre, & de recevoir le coup comme Coligny.

ARSENNE *fils, d'un ton douloureux.*

Comme Coligny! ah Dieu! quel nom avez-vous prononcé?.. Il redouble ma fureur, ou plutôt il m'éclaire. (*jetant l'épée.*) Non, je n'ai plus beſoin de cette arme. Recours foible & impuiſſant, je t'abjure. (*d'un ton plus calme.*) Seul, je vous vengerai tous, amis; ſeul, je me ſens la force d'épouvanter & d'arrêter vos aſſaſſins... Ciel! ſi tu m'as conſer-

vé le jour, je le reconnois enfin, c'eſt pour un autre exemple, & je le dois à la terre.

EVRARD.

Ami! quel eſt ton projet?

Arſenne ne répond rien. Il ſe couvre le viſage des deux mains, errant ſur la ſcene.

SCENE V.

Les précédens, MENANCOURT.

MENANCOURT, *accourant avec effroi, & à pas précipités.*

HELAS! où trouver un aſile? Quel Dieu daignera nous protéger?.. Je viens me rejoindre à vous, mais pour mourir.

LAURE.

Ah Menancourt!

MENANCOURT.

Nous ne pouvons leur échapper. Ils nous tiennent enfermés comme de vils troupeaux que l'on doit égorger. Ne craignez pas qu'ils viennent à cette heure, ils ſauront bien comment nous ſurprendre ſans rien haſarder. Ils attendront le milieu de la nuit. Alors le ſignal éclatera: aſſaillis par le nombre, & brûlés dans nos propres maiſons, bientôt tout ſera dit de nous.

LAURE.

Qu'ils ne frappent que moi, & je bénis mon trépas!

MENANCOURT.

Aucun de nous ne ſera épargné!

FOULE DE PROTESTANS.

Hélas! nous n'avons donc plus qu'à tendre la gorge à ces ſatellites de l'enfer armés contre les vrais fideles. (*Environnant Arſenne pere.*) Dans ces extrémités quel parti faut-il prendre, reſpectable Arſenne?

ARSENNE *pere, avec des ſanglots.*

Attendre la mort en prieres, mes enfans, & la recevoir en martyrs. Nos freres du haut du ciel nous tendent les bras!..

FOULE DE PROTESTANS.

Qu'ils ſont heureux, ceux qui ſe ſont endormis dans la tombe avant ces jours d'horreur!

MENANCOURT.

L'évêque triomphe: il appelle autour de lui ces hommes hypocrites qui prêchent la paix, & dont le cœur ne vit que pour la haine; ils ne demandent tous que la mort de ceux qu'ils ne peuvent tromper ou corrompre.

ARSENNE *fils, ſortant de ſa léthargie.*

Pourſuis, Menancourt, pourſuis...

MENANCOURT.

Ils courent dans toutes les maiſons aiguiſer les poignards qui nous ſont deſtinés. Ils applaudiſſent à

ces épouvantables forfaits. Ils prononcent d'une bouche homicide le nom de Dieu. Ils effraient par l'anathême de Rome ceux à qui l'humanité parleroit encore.

ARSENNE *fils*, *dans un mouvement desordonné & rapide, tirant un poignard.*

C'en eſt trop... vous voyez ce poignard... il va vous faire juſtice... C'eſt trop honorer des aſſaſſins que de les combattre..., Evrard!.... viens avec moi.

EVRARD, *avec tranſport.*

Je te ſuis partout.

ARSENNE *fils*, *toujours dans le même état.*

Je vais ſaiſir le chef de ces prêtres barbares. [Sous ſon vêtement de pontife, il ſentira le fer dans ſon cœur altéré de la ſoif de notre ſang... Si mon bras foibliſſoit...]

EVRARD.

Je t'entends.

ARSENNE *fils.*

Que ne puis-je du même coup exterminer [tous ſes miniſtres!

ARSENNE *pere.*

Dieu!... Mon fils!... Quel deſſein affreux! écoute moi....

ARSENNE *fils.*

Si vous les aviez vus comme moi dans cette nuit ſanglante, vos mains ſeroient déjà dans leurs cœurs...

EVRARD, *prenant la main d'Arſenne fils.*

Je veux avoir l'honneur du premier coup.

LAURE *à ſon époux.*

Arrête, la vengeance t'égare... Arrête; ſonge que dans ce ſein malheureux eſt enfermé peut-être un fils que tu vas priver d'un pere.

ARSENNE *fils, aliéné de douleur.*

Qu'il meure dans tes flancs, qu'il ne voie jamais le jour plutôt que de reſpirer l'air que ces monſtres reſpirent... Qu'a-t-il beſoin de naître?... La vie n'eſt qu'un préſent fatal que je maudis & que je déteſte.

LAURE.

Ah Dieu!

ARSENNE *fils.*

Je ne vis plus pour lui, je ne vis plus pour toi...

LAURE, *avec un grand cri.*

Cruel!... Eſt-ce toi qui parles?...

ARSENNE *pere.*

Mon fils!...

LAURE, *à ſes genoux.*

Aie quelque pitié d'une mere.

ARSENNE *fils, détournant la tête.*

Je ſuis mort pour vous tous; je ne vous écoute plus... il n'exiſte plus de moi que deux bras armés pour la cauſe commune.

LAURE, *lui faisant une espece de violence.*

Je ne te quitte point, cruel!... Tes sens sont aliénés... Laisse desarmer ton bras..... Tu caches un poignard... Ah! dusses-tu m'en punir, je veux te l'ôter des mains.

ARSENNE *fils*, *la repoussant.*

Qu'oses-tu dire!... Tremble!... Tu ne sais pas... ce poignard!... nul ne pourra l'arracher que de mes mains glacées... C'est un monument éternel du crime,... Un sang précieux a gravé sur ce fer en traits ineffaçables...

LAURE.

Tu me fais frémir... Un sang précieux!... Tout le mien s'est glacé...

ARSENNE *fils.*

Malheureuse!... Oses-tu le demander?... Je l'ai retiré fumant du sein de ta mere expirante... Il faut que mon bras le replonge tout entier.

LAURE.

Je me meurs....

EVRARD, *voulant lui arracher le poignard.*

Il m'appartient... Cede, cede-le moi.

ARSENNE *fils*, *avec un geste terrible.*

Non, je le garde; il est à moi... Les cruels!... Marchons.... Ils m'ont assez montré comment l'on assassine...

EVRARD.

Je ne me connois plus!... Où sont-ils les barba-

res? Le ſang innocent des miens me crie: frappe... Dans chacun de ces prêtres je cours immoler un de leurs aſſaſſins.

ARSENNE *pere, s'oppoſant à leur paſſage.*

Vous n'irez pas plus loin, mes enfans, ou vous mépriſerez ma voix mourante.

EVRARD.

Ceſſez de nous retenir. Nous revenons à notre tour tout couverts de leur ſang.

ARSENNE *pere, ſuccombant à moitié ſous l'effort.*

Arrêtez... Eh quoi! voulez-vous me voir expirer à vos pieds?... Non, je ne me releverai point que vous n'écoutiez ma priere. (*ſes enfans le relevent en donnant des ſignes d'impatience & de fureur.*) Prêtez l'oreille a un vieillard qui touche à ſa derniere heure.. la douleur va conſumer le reſte de ſes ans. Je ſens vos tranſports & les accès de votre deſeſpoir; mais répondez-moi, mes fils? A quoi ſert la vengeance? Ranime-t-elle les cendres de ceux qui ne ſont plus? Hélas! elle ne peut que rallumer la rage de nos bourreaux. Le fort écraſe le foible, & ſourit encore de ſon audace impuiſſante... N'imitons pas les cruels catholiques; laiſſons-leur l'emploi du poignard; &, s'il faut choiſir d'être le meurtrier ou la victime, plutôt mourir que de porter le nom d'homicide..... Le ciel en ce moment jette en mon ſein un rayon de ſa lumiere; il m'éclaire, il m'inſpire, il me donne une juſte confiance en lui, & je vais t'étonner..... Ce prélat ſur qui tu veux porter tes mains deſeſpérées ne partage point les fureurs

de ſa ſecte. La renommée lui attribue des vertus douces & bienfaiſantes. Que ſait-on, ſi loin d'être un barbare, il n'eſt pas au contraire juſte, doux, humain, compatiſſant...

ARSENNE *fils.*

Lui!.. ſuppôt de Rome... humain!.... compatiſſant!.. Ah!....

ARSENNE *pere.*

Mon cher fils, c'eſt après les ſcenes du carnage que l'ame plus tranquille apperçoit l'horreur du forfait, & tremble de le pourſuivre. L'effroi du paſſé entre alors dans les cœurs, & préſerve les dernieres victimes... Aſſemblons-nous au palais de l'évêque. La ſainteté du lieu ſera notre force. C'eſt là un ſéjour de paix. Là ne paroiſſent jamais des ſoldats armés. Il n'eſt point dans cette ville d'autre refuge contre la violence. Si elle éclate contre nous, il ſera toujours tems de nous défendre lorſqu'on nous attaquera.

ARSENNE *fils.*

Oui, il ſera tems lorſque votre ſang rejaillira ſur moi, lorſqu'en tombant vous me tendrez vos mains foibles & tremblantes..... Eh quoi! vous voulez que je voie maſſacrer ma femme, vous, mon ami?.. Si le ciel me déſaprouve, qu'il daigne vous ſouſtraire à leur vue... Oui, grand Dieu! mon bras eſt prêt à frapper; nul que toi ne peut le déſarmer. Que ton tonnerre me réduiſe en poudre avant de commettre rien qui puiſſe te déplaire; mais je me regarde en ce moment comme l'inſtrument de tes juſtes vengeances.

ARSENNE *pere.*

Aveugle! ouvre les yeux: qui a veillé ſur toi dans l'horreur du maſſacre? Qui t'a enlevé du milieu des morts, ſi ce n'eſt ce même Dieu dont tu outrages aujourd'hui la clémence? N'eſt-ce pas ſa main inviſible & puiſſante qui a conduit juſqu'ici tes pas? Et tu ne compteras plus ſur ſa miſéricorde, ingrat, ſur cette miſéricorde qui s'eſt manifeſtée ſur toi avec tant d'éclat. Ce Dieu qui a étendu juſqu'à ce terme mes déplorables années peut prolonger notre vie au milieu de la troupe homicide. Leurs poignards tomberont devant nous, comme ils ont tombé devant toi. Va, ce Dieu qui nous voit n'aura pas réuni notre triſte famille, pour la frapper enſemble & l'écraſer du même coup.

EVRARD.

Ne prêtons pas plus long-tems l'oreille à ce langage d'une timide vieilleſſe? Vous parlez de modération, mon pere, lorſque nous ſommes environnés de tigres furieux!... Dans l'extrême péril qu'a-t-on à ménager? L'aſſaſſin eſt toujours lâche quand on prévient ſes coups. Tomberons-nous comme nos freres? Ils ont été ſurpris; nous ne le ſommes pas... Irons-nous offrir notre ſein aux meurtriers qui riront de notre foibleſſe, & leur ferons-nous dire encore que nous ne ſavons que pâlir & mordre la pouſſiere?... Non, nos bras deſeſpérés auront quelque force... Mais c'eſt trop parler... Tout eſt permis après cette horrible violation des loix. (*allant à Laure.*) Ma ſœur, je te donne le dernier adieu... Tu ſais qui je vais venger.

LAURE, *se soulevant avec effort.*

Mon frere!... Hélas! où comptez-vous aller sans moi?

ARSENNE *pere, dans la désolation.*

Ah! ils ne m'entendent plus, ma fille, ils ne m'entendent plus.... Ils vont être des forcenés comme les catholiques; ils vont allumer la colere céleste. (*saisissant son fils qui sortoit.*) Crains-toi, crains-toi, malheureux.... Arsenne!... Mon fils!.. Tu vas donc les justifier en les imitant.

ARSÉNNE *fils, reculant de surprise.*

Moi! les justifier!

ARSENNE *pere, avec la simplicité de la vraie grandeur.*

Oui, tu comptes pour rien l'innocence... Tu n'as plus d'autre sentiment qu'une rage sanguinaire. Dieu va détourner ses regards de dessus toi, & tu mourras criminel.... Mais ne crois pas que je t'abandonne (*avec éclat.*) Mes forces renaîtront pour te l'arracher... ce poignard... Au moment que tu croiras frapper, je t'enchaînerai dans mes bras; je te crierai: *tu n'es plus un chrétien*; &, t'arrachant à ton affreux délire, je sauverai ta vertu toute entiere.

ARSENNE *fils, vaincu.*

Ah mon pere! mon pere! qu'a donc votre voix? Ciel!... je tombe dans vos bras.... Ayez pitié de moi & de ma fureur... elle souleve encore mon ame, elle l'oppresse. Votre état est plus tranquil-

le que le mien... Eh bien, dites-moi ce qu'il faut faire pour sauver ma femme, mon ami & vous.... Dites, & j'obéis sans résistance... Quel espoir allez vous me donner?

ARSENNE *pere, le tenant dans ses bras avec tendresse.*

Le plus sûr, le plus convenable aux circonstances, il faut, je te l'ai déjà dit, il faut nous réfugier au palais de l'évêque, nous y réunir tous. Là rassemblés, nous trouverons, si mon cœur ne me trompe pas, un homme de paix, où nous comptions rencontrer un barbare. Là, nos gémissemens ne formeront qu'une seule & même voix qui montera fléchir le ciel. Là du moins, nous serons en plus grand nombre, & s'il nous faut périr, nous nous défendrons avec plus de force & de courage, puisque nous ne formons plus tous ensemble qu'une seule & même famille.

MENANCOURT.

La prudence s'exprime par la bouche du sage & vertueux Arsenne. Plusieurs de nos freres se sont déjà rendus dans ce palais comme dans un sanctuaire inviolable..... l'évêque, à nos vœux supplians, pourra sentir son cœur s'émouvoir. Si, malgré nos prieres & nos cris plaintifs, il nous refuse un asile à ses pieds; s'il nous rejette sous le glaive des bourreaux, alors plus de grace; que nos bras armés du fer soient aussi prompts qu'inexorables. Mais cachons le glaive de la vengeance, jusqu'à l'instant qu'il faudra frapper. Sachons nous

modérer, diſſimuler même; autrement leur triomphe ſeroit facile, & notre perte certaine.

UN PROTESTANT, *élevant la voix.*

Ce projet paroît le plus ſage, comme le plus ſûr. . . . . Nous ſuivrons tous le même deſtin.

FOULE DE PROTESTANS.

Nous l'acceptons, nous l'acceptons. (*à Arſenne fils & l'environnant*) Ami! il faut l'adopter & te contraindre.

ARSENNE *fils*, *dans leurs bras.*

Oui, mes amis, j'embraſſerai cet eſpoir puiſqu'il vous reſte.... Je me contiendrai; je me ſoumettrai à tout pour le ſalut général... J'immolerai ma vengeance, ma vie, pour conſerver vos jours. . . . Mais veillez ſur ce que j'ai de plus cher... Mon pere, ma femme, au nom de l'amour demeurez ici.

LAURE, *vivement.*

C'eſt en vain.... je ne puis plus te quitter.

ARSENNE *fils*, *ſe jetant dans ſes bras.*

Ah!

ARSENNE *pere*, *avec dignité.*

Allons tous, & n'oublions pas la vertu du chrétien, l'eſpérance. Qu'elle embraſe nos cœurs de ſon feu divin & conſolateur. Epouvantons nos bourreaux, mais par la fermeté. Tombons en martyrs, & non en aſſaſſins; & montrons en mourant

que nous savons qu'il est une autre vie. Elevons enfin nos ames vers celui qui nous voit du haut des cieux; c'est lui qui met un frein aux cruautés des méchans. S'il nous protege, nous ne périrons pas.

FOULE DE PROTESTANS.

Adressons nos vœux à l'arbitre de nos jours... & demeurons résignés ensuite à ses décrets éternels. (*Ils levent tous les mains au ciel.*)

ARSENNE *pere, la tête découverte & les mains jointes.*

O Dieu des miséricordes! vois ce foible troupeau qui a toujours marché dans la voie de tes préceptes. Au moment où la fureur se déploie contre lui, ne permets pas qu'il périsse tout entier. Désarme les ennemis d'une loi que nos peres nous ont transmise, & que nous n'abandonnerons pas, dussions-nous exposer mille fois notre vie pour elle... Grand Dieu! regarde en pitié ce troupeau fidele qui t'implore en t'adorant. Il espere en toi; il chantera constamment tes louanges; il te bénira, soit qu'il tombe sous le fer des bourreaux, soit qu'il revoie le temple où il a coutume de célébrer tes bienfaits & ta clémence.

LAURE.

O Dieu! sauve mon frere, mon époux & mon pere.

ARSENNE *fils*.

O Dieu! daigne me pardonner mes fureurs. Je ne t'offre plus qu'un cœur repentant & soumis..... Sauve ma femme & ces généreux amis.

EVRARD.

O Dieu! sauve mon frere, & fais-moi la grace d'expirer...

FOULE DE PROTESTANS.

O Dieu! sauve le vertueux Arsenne, & toute sa famille.

ARSENNE *pere*.

Grand Dieu! fais tomber sur moi seul les coups qui menacent ton peuple..... Que j'acheve ma longue carriere, & qu'il te loue en paix sur ma tombe.

EVRARD, *embrassant Arsenne fils*.

Ami!

ARSENNE *fils*, *embrassant Evrard*.

Mon frere!

ARSENNE *pere*, *embrassant Laure & Suzanne*.

Ma fille! ma chere niece!...

LAURE & SUZANNE, *embrassant Arsenne pere*.

Ah, mon pere! ah, mon oncle!

FOULE DE PROTESTANS, *en s'embrassant réciproquement.*

Mon frere!... Mon ami!... Mon ami!.. Mon frere!

(*Ils sortent tous ensemble en observant toutefois un certain ordre.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

La ſcene eſt dans le palais de l'évêque.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre repréſente l'appartement de l'évêque, un Diacre eſt dans le fond. Sur un des côtés du théâtre eſt un bureau ſur lequel ſont pluſieurs lettres décachetées.

JEAN HENNUYER *debout, la main droite appuyée ſur un prie-Dieu, & de l'autre ſe couvrant le viſage. Il la leve vers le ciel au moment qu'il va parler... Un grand Chriſt doit être au-deſſus du prie-Dieu.*

GRAND Dieu!... & ce ſont des chrétiens!.... Eſt-ce donc là l'exemple que tu leur donnas en mourant ſur la croix. (*il met un genou en terre.*) Seigneur, accepte l'amertume dont mon ame eſt remplie. Je t'offre mes pleurs en expiation.... Le reſte de ma vie ne va plus être que douleur. (*il reſte dans un profond ſilence: il ſoupire: il prie: il ſe releve.*) Quelle image épouvantable! que de crimes! O ſuperſtition! Cruel fanatiſme, quand ceſſeras-tu de profaner ma ſainte religion?.. D'un côté l'incrédule, de l'autre l'hypocrite.... L'impoſteur ambitieux qui

corrompt l'esprit foible, & qui le pousse au meurtre.... Ah, cruels! si la vengeance vous portoit à verser le sang de vos freres, falloit-il encore couvrir vos attentats de ce voile respectable & sacré?.. Et vous chefs des peuples, que n'en êtes-vous les plus vertueux? Vous bâtissez vos grandeurs sur de vastes forfaits, & vous ne voyez point l'abîme éternel qui s'ouvre sous vos pas.... O Médicis! & toi Charles!.... O le Roi que le ciel m'a donné! quel nom allez-vous porter sur la terre? Quel rang allez-vous tenir dans la postérité? Je tremble déjà d'apprendre les châtimens réservés.... Pere des humains, pere miséricordieux, ne les ménage point dans ce monde; qu'ils servent à ta justice d'exemple effrayant, mais daigne les préserver dans l'autre des supplices éternels. (*Il se remet à prier.*)

(*L'on vient parler au Diacre. Celui-ci sort & rentre avec le grand-vicaire. Simon s'approche; l'évêque se leve.*)

SCENE II.

JEAN HENNUYER, SIMON, *grand-vicaire.*

SIMON.

MONSEIGNEUR, le lieutenant de Roi vient d'arriver, & demande à parler à votre grandeur.

JEAN HENNUYER.

Qu'on l'introduiſe.

(*Il va le recevoir. Simon eſt devant qui donne ordre aux domeſtiques d'ouvrir les deux battans. Tout le monde ſe retire.*)

SCENE III.

JEAN HENNUYER, LE LIEUTENANT DE ROI.

LE LIEUTENANT DE ROI.

MONSEIGNEUR, je viens vous faire part des ordres nouveaux que le Roi mon maître vient de nous envoyer.

JEAN HENNUYER.

Dieu le garde! Que nous veut-il?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Les ordres portent expreſſément qu'aucun réformé ne puiſſe échapper de cette ville.

JEAN HENNUYER, *alarmé.*

Qu'entends-je!

LE LIEUTENANT DE ROI.

Les proteſtans de Liſieux doivent ſuivre ceux de Paris. L'édit de mort eſt général. J'ai pris à cet effet de ſages précautions, & la garniſon eſt ſous les armes.

JEAN HENNUYER.

Et l'on demande de moi?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Que vous me ſecondiez, car nous devons agir de concert; que vous inſtruiſiez votre clergé de ce qu'il doit faire; que chacun de vos prêtres monte en chaire, & prêche aux catholiques de ſe montrer inexorables, & de n'avoir égard à aucune liaiſon du ſang ou de l'amitié. Que tout huguenot périſſe enfin au lieu où il ſera trouvé.

JEAN HENNUYER.

Mais dans la lettre que ſa majeſté nous a écrite, elle s'excuſe de tout ce qui s'eſt paſſé, elle

déclare formellement de n'y être entrée pour rien. (*)

LE LIEUTENANT DE ROI.

L'ordre eſt changé. Sa majeſté déclare Coligny coupable d'un complot qui devoit lui ôter la couronne & la vie. Sa majeſté s'attend à être ſervie avec autant de zele qu'elle l'a été à Paris par ſes fideles ſerviteurs. Ce ſont ſes propres termes.

JEAN HENNUYER.

Mais, Monſieur, puiſque le Roi a changé deux fois d'avis, ne pourrions-nous pas en attendre un troiſieme? &, dans un cas de cette importance, ne ſeroit-ce pas le ſervir très-fidélement que de lui laiſſer le tems de la réflexion?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Non, Monſeigneur. Ceci eſt une affaire de religion, voyez-vous, & vous regarde particuliérement. Nos projets doivent être unanimes. Encore quelques heures, & la race de ces mécréans aura

(*) Le Roi écrivit le premier jour aux gouverneurs des provinces qu'il n'avoit aucune part au déſordre qui étoit le fruit de l'animoſité des deux maiſons de Guiſe & de Chatillon. Qu'ils euſſent donc ſoin de faire entendre à tout le monde que ce qui venoit d'arriver n'apporteroit aucun changement aux édits de pacification, & qu'il commandoit que chacun reſtât tranquille; mais dès le lendemain on dépêcha par toutes les villes du royaume des catholiques accrédités, chargés d'ordres verbaux tout contraires. (*Eſprit de la Ligue, Tom. II.*)

disparu. Nos soldats brûlent de servir la cause des autels & du trône, & je crois que vos prêtres ne s'y prêteront pas les derniers.

JEAN HENNUYER.

Aucun, Monsieur, croyez-moi. Aucun ne participera à cette sanglante trahison. Chargé du salut de tous les hommes que la grace peut toucher, le pasteur ne saura que prier pour la conversion de ceux qui ne sont pas encore appelés. Ce n'est que par des exemples de douceur, de modération & de vertu, qu'il nous est permis de les convaincre de la supériorité de notre croyance... Je ne connois point, Monsieur, d'autre voie pour convertir.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Ce langage dans votre bouche assurément a de quoi m'étonner.... Ainsi, loin d'approuver la conduite du Roi, vous refusez d'obéir à l'ordre qu'il vous envoie.

JEAN HENNUYER.

Oui, je fuis loin de répondre aux ordres homicides que vous m'apportez...

LE LIEUTENANT DE ROI, *surpris*.

Y pensez-vous, Monseigneur?

JEAN HENNUYER.

J'y pense très-bien, Monsieur. Et depuis quand les conciles & les tribunaux ont-ils décidé qu'il falloit percer le cœur de celui qui ne pensoit pas comme nous?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Mais ſongez-vous, Monſeigneur, que par une deſobéiſſance auſſi formelle, vous vous rendez coupable du crime de lèze-Majeſté au premier chef?

JEAN HENNUYER.

C'eſt en ne protégeant pas contre lui ſes ſujets que je croirois me rendre criminel.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Enviſagez, de grace, le péril où vous vous expoſez... Voilà l'ordre qui me concerne.
Voici le vôtre... Liſez...

JEAN HENNUYER, *avec un noble courroux.*

Je refuſe, vous dis-je de l'accepter.... L'ordre me paroît injuſte, horrible, abominable.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Eſt-ce à nous d'examiner les ordres du ſouverain? Dieu l'a mis ſur le trône, il regne par lui. C'eſt à lui ſeul qu'il eſt reſponſable de ſes actions. Elles n'ont d'autre juge que la Divinité même.

JEAN HENNUYER.

Le Monarque, qui dit ne devoir répondre qu'à Dieu, dit en d'autres termes ne vouloir répondre à perſonne; car, méconnoiſſant les loix, il méconnoît l'auteur de toute juſtice.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Notre devoir eſt d'obéir. Nous ne répondons ni du bien ni du mal qui peut arriver. Nos ordres remplis, nous ſommes dégagés du reſte. Si chaque

ſujet ſe mêloit de peſer les raiſons du Monarque, que deviendroit alors ſon autorité?

JEAN HENNUYER.

Cette maniere de raiſonner convient parfaitement au militaire, lorſqu'il eſt en campagne, ou rangé en bataille devant l'ennemi. Comme il ne fait alors qu'un avec le tout, dont le général eſt la tête & l'ame, le moment décide, & la volonté particuliere doit être anéantie. Mais répondez-moi, Monſieur: s'il venoit toutefois un ordre à tel régiment de fondre ſur tel autre de ſon parti, & de tourner les armes contre ſes propres concitoyens, alors on ſuppoſeroit, je penſe, que c'eſt un mal-entendu, un moment d'erreur, de trouble, de vertige, & l'on ſe diſpenſeroit, à ce que je crois, de maſſacrer ſes camarades. Il en eſt de même aujourd'hui. Un délire fanatique a tranſporté la cour de Charles. Gardez-vous de confondre cette criſe violente & paſſagere avec les loix fondamentales de la monarchie: celles-ci peuvent être oubliées; mais elles ſeront toujours en vigueur, parce qu'elles ſe trouvent d'accord avec la conſcience, l'honneur & la raiſon; bien différentes, par conſéquent, de cet ordre furieux & inſenſé qui les outrage également. Comme donc le principe qui l'a dicté eſt cruel & abſurde, cette volonté d'un homme doit être conſtamment rejetée par tout citoyen digne de ce nom.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Monſeigneur, je n'admets point de ces diſtinctions, & je ne me pique pas de raiſonner ſi profondément.

JEAN HENNUYER.

Il ne faut pas raisonner profondément pour sentir qu'on est homme & chrétien avant que d'être sujet; que le Monarque, qui passe, n'est point la patrie; qu'il est des bornes que le pouvoir royal ne sauroit franchir, sans quoi le sujet ne seroit plus qu'un vil instrument de servitude; que la vertu enfin est de toute éternité dans le cœur de l'homme, pour l'avertir quand il doit obéir ou résister: il est de ces ordres sanguinaires que la divinité même (s'il étoit possible qu'elle les donnât) ne pourroit faire adopter à l'homme juste... Quoi! Charles, âgé de vingt-deux ans, ordonnera à des prélats sexagénaires, à de braves & anciens officiers, d'égorger au premier clin d'œil cent mille de leurs concitoyens; & nous, étouffant toute équité, toute lumière naturelle, nous ne saurions que nous baigner dans leur sang... Si Charles venoit à changer, s'il nous ordonnoit de suivre le culte de ceux même qu'il vient de proscrire, il faudroit donc, par le même principe, abjurer la foi antique de l'église, & mépriser le salut de nos ames? L'humanité, croyez-moi, a ses droits bien avant ceux de la royauté. Qui ne parle plus en homme ne peut plus commander en Roi.... Il faut donc, Monsieur, servir notre jeune Monarque en lui désobéissant, & je ne serois pas étonné qu'il punît demain de mort ceux qui auroient été assez lâches pour avoir hâté l'exécution de pareils ordres.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Permettez-moi de ne point entrer dans ces détails. Il seroit aussi inutile que dangereux de s'y ar-

rêter... Joignez-vous à moi, Monſeigneur, je vous en prie pour la derniere fois... Je ſerois forcé d'envoyer un grief contre vous; ne vous perdez pas.. Ceci pourroit avoir des ſuites plus funeſtes que vous ne penſez.... Laiſſez ces malheureux huguenots ſubir leur ſort; le Roi ne fait ſans doute que prévenir leurs fureurs.

JEAN HENNUYER.

Ah Dieu! ce n'eſt pas aſſez de commettre le crime, on entreprend encore de le juſtifier... Vous m'avez aſſez entendu pour faire votre rapport, monſieur... croyez que rien ne pourra jamais me faire changer de réponſe... S'il vous reſte quelque choſe d'humain, apprenez à penſer comme moi.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Je ſuis catholique Romain, Monſeigneur, & j'en fais gloire. J'obéis à ma religion. N'a-t-elle pas enſeigné dans tous les tems à obéir aux Rois, quels qu'ils ſoient? N'a-t-elle pas décidé qu'ils avoient la puiſſance du glaive? N'a-t-elle pas défendu aux ſujets de juger de la légitimité des deſſeins d'un Monarque, ni de celle des moyens qu'il jugeroit à propos d'employer? Quand le fils ainé de l'égliſe s'éleve contre des hérétiques, il affermit ſa gloire, & ſa volonté devient une loi ſacrée.

JEAN HENNUYER.

Vous êtes dans l'erreur, vous dis-je... Ceci eſt une œuvre de violence, de perfidie & de ſcélérateſſe. Vous renverſeriez donc la patrie, ſi le chef l'ordonnoit?... La loi a pour caractere non équi-

voque le consentement général de la nation; & depuis quand les peuples se sont-ils élu un Roi despote, arbitraire, absolu? Depuis quand lui ont-ils remis le pouvoir de les égorger avec leur propre épée? S'il regne sur eux, ce n'est que pour les défendre contre l'ennemi, pour maintenir l'harmonie dans l'intérieur du royaume, pour veiller quand ils dorment, & non pour disposer de leurs jours au gré de son caprice.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Mais si le Monarque a des coupables à punir?

JEAN HENNUYER.

S'il a ce malheur, alors le cri universel doit constater le forfait, & déposer contre les criminels. Il est aisé de reconnoître la voix publique; elle se fait entendre, ou plutôt elle tonne au-dessus du diadême. Nulle excuse pour le souverain qui y ferme l'oreille. Encore ne doit-il signer l'arrêt qu'après l'avoir lu écrit dans les yeux de ces hommes de loi, consacrés à la justice, dont les vertus & les travaux ont gagné dès longtems la confiance des peuples; il doit se redouter lui-même, & craindre surtout cette ambition cachée d'une plus grande autorité, qui conduit toujours à des démarches iniques. S'il m'épriſe ces formes augustes, barriere utile à lui-même comme aux autres, il tombe dans toutes les surprises qu'on lui a préparées. Son pouvoir devient une tyrannie énorme, & ses exécuteurs ne sont plus que ses complices.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Votre refus eſt formel. . . Vous allez le ſigner, s'il vous plaît, Monſeigneur. . . Je dois me mettre en regle.

JEAN HENNUYER, *prenant une plume.*

Oui, je le ſignerai, & de tout mon ſang, s'il le faut. (*Il prend l'ordre, le parcourt des yeux, & les leve au ciel en ſoupirant.*) En croirai-je mes yeux? Quel moment pour la race future! „ N'é-„ pargnez ni les vieillards, ni les femmes groſ-„ ſes, ni enfans ſaiſſans &c. à la mammelle. (*)" Dieu, qui tiens en main le cœur des Rois, daigne changer le ſien. (*Il écrit, ſe leve, & prenant l'ordre qu'il remet au lieutenant de Roi.*) Tenez, Monſieur, Dieu veuille que celui qui l'a envoyé le jette au feu en recevant ma réponſe.

Le lieutenant de Roi ſe retire, en regardant l'évêque comme un homme perdu.

(*) Propres termes des ordres envoyés aux commandans de province par Charles IX & le Duc de Guiſe.

SCENE IV.

JEAN HENNUYER, SIMON.

SIMON, *accourant avec inquiétude.*

Ah Monſeigneur! qu'avez vous fait? vous avez l'ame trop ſenſible. Votre humanité vous perdra.

JEAN HENNUYER.

Qu'oſez-vous dire? Appelez-vous humanité ne point égorger des hommes innocens?

SIMON.

Eh! que vous ſont-ils pour vous ſacrifier pour eux? Vous ne répondez pas de leurs jours. Laiſſez faire le conſeil du Roi. Il ſert la religion & nous. D'ailleurs ces proſcrits ſont des hérétiques entêtés qui ne reſpirent que la ruine de nos autels.... Je regarde tout ceci comme un châtiment deſcendu du ciel.

JEAN HENNUYER.

Vous penſez ainſi, Monſieur... Certes je ne croyois pas avoir ſi près de moi un de ces hommes qui ne portent les habits ſacerdotaux que pour le malheur des autres, & le deshonneur d'une loi ſainte. Eſt-ce là le langage des apôtres? Où avez vous lu de pareilles maximes? Rien n'eſt plus injurieux à la religion, ni plus contraire à ſon eſprit, que ces

excès condamnés par l'évangile, dont le premier précepte (vous devriez le savoir) est celui de la charité; & le second, l'obligation de l'étendre jusqu'à nos ennemis.... Allez, renfermez-vous dans ma bibliotheque, lisez y l'évangile. Méditez ce livre divin, & voyez si le fanatisme a jamais pu le faire servir à autoriser ses fureurs.... Gardez-vous surtout de vous présenter à l'autel que vous n'y apportiez un cœur nouveau... Vous ne sortirez point sans mon ordre.... J'irai vous trouver dans votre retraite, & vous remettre sous les yeux les vrais principes d'une loi que vous ne connoissez pas encore.... Je remercie Dieu toutefois de vous avoir fait connoître à moi, afin que je puisse un jour vous réconcilier avec lui... Vous en avez besoin.... Allez, & sachez vous repentir.

SIMON, *à voix basse.*

Oui, je me repens; car, de cette affaire-ci, je perdrai peut-être un bon bénéfice.

(*Il sort.*)

SCENE V.

JEAN HENNUYER, *les Curés de Liſieux.*

(*On voit les Curés dans l'enfoncement. L'évêque leur fait ſigne d'approcher.*)

SAGE Auguſtin, diſcret Céſaire, & vous pieux Sébaſtien, approchez... Vous ſentez mes douleurs, & vous les partagez. J'ai vu couler vos pleurs au premier récit de ces fureurs que vous déteſtez; mais ce ne ſont pas des larmes ſtériles que Dieu demande, ce ſont des actions... Allez, que nos égliſes ſoient ouvertes; appelez-y les chrétiens; recommandez-leur la paix; défendez-leur le meurtre & toute violence. Prêchez ſurtout la pénitence; le repentir eſt néceſſaire. Que chacun ſe proſterne, & par de longues prieres cherche à deſarmer la juſtice divine ſi cruellement outragée. Que ce ſoit à qui réparera le plus de crime, à qui fera le plus de bien à ce reſte d'infortunées victimes... Hélas! il n'eſt qu'au pouvoir de Dieu d'effacer tant de maux.

(*Les Curés ſortent après avoir humblement ſalué l'évêque.*)

* * *
* *
*

SCENE VI.

JEAN HENNUYER, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

MONSEIGNEUR, une foule de proteſtans, hommes, femmes, vieillards, enfans, ont pénétré dans le portique de votre palais. Ils demandent à vous parler. Ils ont l'air troublé & même farouche. Je crains...

JEAN HENNUYER, *avec ame.*

Ils n'ont rien à craindre de moi, qu'aurois-je à craindre d'eux? Allez, que mes appartemens leur ſoient ouverts: dites leur qu'en tout tems je les protégerai de tout mon pouvoir... Qu'ils viennent... (*avec ſurpriſe.*) Mais le lieutenant de Roi encore, que veut-il?

SCENE VII.

JEAN HENNUYER, LE LIEUTENANT DE ROI.

LE LIEUTENANT DE ROI.

MONSEIGNEUR, je reviens ſur mes pas.

JEAN HENNUYER.

Eh bien, Monſieur?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Il eſt encore tems de vous joindre à moi, & rien n'aura tranſpiré. Je vous offre un moyen qui peut s'accorder avec votre façon de penſer... Vous ſouffrirez ſeulement ce que vous ne pouvez empêcher.

JEAN HENNUYER.

Ce que je ne peux empêcher? Qu'entendez-vous? Parlez.

LE LIEUTENANT DE ROI.

J'ai réfléchi ſur ma commiſſion, & j'ai vu que votre deſobéiſſance ne me dégageoit pas, que je resterois toujours inculpé pour n'avoir pas preſſé l'exécution: ainſi je vais notifier l'ordre & diſpoſer les troupes.

JEAN HENNUYER, *avec force.*

Et vous croyez que d'un œil indifférent je contemplerai ce maſſacre! Vous vous êtes flatté que

content de m'y être refusé par quelques mots, je me croirai quitte ainſi envers ma conſcience, envers l'état... Non, non, je ſuis le paſteur, & je défendrai le troupeau. Ils ont ſur mon cœur les mêmes droits que les catholiques; & leur bien temporel ne me regarde pas moins que leur bien ſpirituel.

LE LIEUTENANT DE ROI, *fièrement.*

Mais vous vous abuſez, Monſeigneur; mes ſoldats, je penſe, ne ſont pas ſous votre commandement.

JEAN HENNUYER.

Que dites vous? Je leur commanderai au nom de pontife, ſi ce n'eſt au nom d'homme... J'irai, j'irai au devant de leurs coups... Je couvrirai ces malheureux de mes vêtemens ſacrés... Je tiendrai dans mes mains le Dieu de clémence & de paix, & nous verrons alors, nous verrons ſi les ſacrileges paſſeront outre, s'ils fouleront aux pieds le Dieu & le miniſtre pour maſſacrer plus librement leurs freres. (*Il va ouvrir les portes lui-même à la troupe des réformés; Arſenne fils & Evrard ſont à leur tête.*). Venez, venez, approchez, mes amis, ne craignez rien. Vous êtes ici ſous ma garde. Ce palais eſt à vous. Déſormais il vous ſervira d'aſile, & s'il le faut de citadelle. Je réponds de vos jours (*à pluſieurs prêtres qui ſont préſens.*) Qu'on apporte des vivres; que tout le clergé ſe rende en foule à ma voix; qu'il vienne ſervir & défendre ce peuple infortuné. (*aux proteſtans.*) Mes freres, ce n'eſt point notre ſainte religion qui vous hait & qui vous pourſuit. Elle vous aime toujours comme ſes

enfans égarés; elle vous appelle; elle vous tend les bras; elle n'enseigne aux hommes qu'à se traiter avec indulgence. Un zele aveugle & barbare, de fausses raisons d'état font armer contre vos jours; mais le vrai catholique réclame vos droits indignement violés. Loin de faire des martyrs, il ne lui est permis que de l'être.

ARSENNE *fils, à son pere.*

Quel langage, mon pere! Comme il m'étonne! (*à l'évêque.*) Quoi! ce seroit vous qui nous protégeriez?

JEAN HENNUYER.

Je rougis devant vous d'avoir à prendre votre défense, & contre qui!... Restez dans mon palais. Tout l'or des autels coulera, s'il le faut, pour vous y nourrir; & le sanctuaire où repose le Saint des Saints va vous servir de refuge contre la barbarie, jusqu'à ce que la réponse de la cour soit arrivée, & que la voix de l'humanité se soit fait entendre.

ARSENNE *fils, à son pere.*

O Dieu! est-il possible?.. C'est un prêtre, & il parle ainsi!...

ARSENNE *pere.*

Tu le vois, mon fils, c'est Dieu qui l'inspire.... Espérons toujours en lui.

JEAN HENNUYER.

L'enfer donne en ce moment la secousse la plus terrible au christianisme. (*en montrant les protestans.*) Hélas! nous étions prêts à les embrasser dans

le même temple; ils revenoient à nous (*) & dans un inſtant fatal, voici que tout eſt embraſé.... Malheur, malheur à ceux qui ont dit que verſer le ſang de ſes ſemblables, c'étoit honorer l'être ſuprême. Je viens démentir leurs horribles leçons. La vraie religion eſt celle qui eſt bienfaiſante, qui peint un Dieu comme pere de tous les humains, & qui le fait aimer, afin qu'il ſoit adoré de tous.

ARSENNE *fils, à part.*

Quelle morale pure & touchante!...

LE LIEUTENANT DE ROI, *à l'évêque.*

Ainſi vous appelez ouvertement la révolte, & vous les ſoulevez contre le trône... Votre zele eſt indiſcret, Monſeigneur; car je vous avertis que mes ordres s'étendent juſqu'à les arracher de ces lieux.

ARSENNE *fils.*

Vous l'entendez, mon pere,... le barbare!

JEAN HENNUYER.

Militaire féroce! ma voix vous condamne au nom du Seigneur. (*étendant les mains, & appelant les proteſtans.*)

(*) L'amiral voyant le jour du mariage, aux voutes de la cathédrale, les drapeaux pris ſur lui dans les journées de Jarnac & de Moncontour, dit tout haut, en les montrant au Maréchal de Damville: bientôt ils ſeront remplacés par d'autres plus agréables à des yeux François.

teſtans.) Venez, venez, mes enfans, entourez-moi, preſſez-moi.... C'eſt ſous ces mains paternelles que vous trouverez votre ſalut. (*au lieutenant de Roi:*) Laiſſez plutôt tomber ces indignes armes; ne me forcez pas à vous les ôter des mains... Quoi! ce ſeroit dans le cœur de ces hommes vivans, dont l'œil vous implore, que vous demanderiez à porter le couteau?

LE LIEUTENANT DE ROI, *élevant la voix.*

Vous avez raſſemblé mes victimes.... Vous me ſecondez en les protégeant... Je reviens, &... (*il ſe fait un grand tumulte.*)

ARSENNE *fils*, *s'élançant le fer en main ſur le lieutenant de Roi.*

Péris, barbare; péris...

(*Tous les proteſtans tirent leurs armes.*)

JEAN HENNUYER, *couvrant le lieutenant de Roi de tout ſon corps.*

Que faites-vous, amis?.. Cruels! arrêtez, que voulez-vous faire?

ARSENNE *fils*, *menaçant.*

Prévenir ſes coups & la mort de ceux qui m'environnent.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Où ſuis-je?

JEAN HENNUYER, *protégeant toujours le lieutenant de Roi.*

Percez ce sein... Je mourrai content si je désarme vos vengeances.

ARSENNE *fils, aux siens.*

Amis, c'est un Dieu!... j'ai honte de ma fureur. Jetons bas ces armes, & tombons à ses pieds. (*Tous tombent aux genoux de l'évêque & déposent leurs épées. Arsenne fils prosterné:*) Héros de l'humanité! vois à tes pieds les glaives qu'aveugles & furieux nous te destinions avant de te connoître.... Nous courions en desespérés donner la mort avant de la recevoir... Ta vertu nous désarme, (*au lieutenant de Roi*) & c'est à elle seule, Monsieur, que vous devez la vie.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Quelle audace! j'en frémis!...

ARSENNE *pere, à l'évêque.*

Pontife humain! ah! pardonnez-leur.... Egarés par l'infortune, ils se perdoient sans vous.... Je reconnois dans vos paroles la voix de nos anciens patriarches...

Eh! que tous les chefs de votre église ne vous ressemblent-ils? Leurs vertus nous auroient dès longtems gagnés. (*Il s'incline.*)

JEAN HENNUYER.

Relevez-vous vénérable vieillard.... L'attendrissante vertu se peint dans tous vos traits... Relevez-vous, mes freres;.... quel triomphe pour mon

cœur! Oh! que n'êtes-vous les enfans de ma foi! (*au lieutenant de Roi*) Voyez, Monsieur, ce que d'un côté produit la douceur, & de l'autre la violence! Rendez-vous, croyez-moi. Trop de crimes se sont déjà commis. La France a reçu une plaie cruelle & profonde qui saignera longtemps. Elle aura perdu volontairement de sa force ainsi que de sa gloire, & tel sera le fruit de l'intolérance; elle amene à sa suite tous les fléaux.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Monseigneur, je pars sur le champ, & vais rendre compte à la cour de ce qui vient de se passer.

JEAN HENNUYER.

Allez, Monsieur, c'est là que vous devez être; de mon côté, je préviendrai aussi la cour, quoique nos intérêts ne soient pas faits pour se ressembler.

SCENE VIII.

Les acteurs précédens.

JEAN HENNUYER.

FAMILLES malheureuſes! qui veniez chez moi chercher la vengeance, je vous pardonne hélas! vos égaremens: mais retenez bien de moi, & retenez pour toujours que les attentats de la cruauté ne s'effacent point par des attentats nouveaux, & que le moyen d'étouffer les diſcordes civiles n'eſt point d'imiter le fanatiſme; car alors il s'étend, il devient plus terrible & plus implacable... Je tremble que les deux partis plus acharnés...

ARSENNE *fils.*

Pardonnez, auguſte libérateur, pardonnez.. Oui, le deſeſpoir m'égaroit... Témoin du carnage de cette nuit épouvantable, je ne reſpirois que le meurtre. . .

JEAN HENNUYER, *avec le plus tendre intérêt.*

Vous ſeriez un de ceux qui ont échappé? Vous vous êtes trouvé....

ARSENNE *fils.*

Si je m'y ſuis trouvé!... J'ai vu maſſacrer ma famille entiere. J'ai vu des mains conſacrées aux au-

tels.... (*lui baisant la main*) mais hélas! bien différentes de celles que je touche, se plonger dans le sang des miens. J'ai vu le sourire de leur horrible joie insulter aux soupirs des mourans... Ce sont eux qui ont empoisonné mon cœur des transports de la vengeance. Ce sont eux qui dans ce palais conduisoient mon bras sur vous, sur tous les vôtres.

JEAN HENNUYER, *se couvrant le visage.*

O nuit, nuit exécrable! que ne puis-je t'effacer de la mémoire des hommes: mais non, vis, vis à jamais pour les épouvanter sur eux-mêmes, en leur offrant le tableau de leurs propres fureurs... O ma patrie, ô ma religion, toutes deux si cheres à mon cœur, qui a déchaîné contre vous ces ennemis qui déchirent votre sein, ces ministres impies & féroces?

ARSENNE *fils.*

Hélas! ils nous assiegent encore; ils vont reparoître... en nous quittant, ce lieutenant de Roi a jeté sur nous un regard menaçant. Il va armer ses soldats. Payés pour le carnage, ils ne savent qu'obéir.... Je vous immolerai ma vengeance, ma vengeance qui m'étoit si chere; mais sauvez ces femmes, ces vieillards, ces enfans, & ce qui restera ne craindra plus le fer de l'ennemi.

JEAN HENNUYER.

Je vous préserverai tous. Ici le lieutenant de Roi n'osera rien entreprendre. J'obtiendrai de la cour le salut général. Ces atrocités sont trop étran-

geres à l'homme pour être durables. Il ouvre enfin les yeux à la lumiere. La nature frappe les cœurs les plus endurcis; & le remords inévitable les transforme à sa voix.

ARSENNE *fils.*

Des remords! eux! ah c'est une illusion de votre cœur généreux... Hélas! nous périrons malgré vous. (*On apperçoit ici des officiers dans l'enfoncement.*) Ils viennent, je les vois; ils s'avancent en troupe; c'est fait de nous. (*douloureusement.*) Sauvez seulement mon pere, ma femme..... & je meurs en vous bénissant.

JEAN HENNUYER, *avec force.*

Rassurez-vous, rassurez-vous.

Foule de protestans environnant le prélat.

Sauvez-nous, sauvez-nous.... nous allons tous périr....

JEAN HENNUYER.

Banniſſez, banniſſez tout effroi... Je réponds de vos jours.

(*Les officiers entrent en corps.*)

* * *
* *
*

SCENE IX.

Acteurs précédens, troupe d'officiers.

L'OFFICIER *Major.*

NOUS venons vous déclarer, Monſeigneur, qu'aucun de nous ne marchera pour l'exécution préméditée; l'office que l'on attendoit de nous ne peut être exercé que contre les ennemis du Roi & de ſon état. Ecrivez de notre part à la cour que dans tout le militaire il ne s'eſt trouvé que des hommes courageux, prêts à voler aux actions les plus périlleuſes, mais pas un ſeul bourreau (*).

JEAN HENNUYER, *le preſſant dans ſes bras.*

C'eſt vous qui êtes les vrais catholiques, les vrais

(*) On ſent bien qu'on a voulu conſacrer ici l'exemple trop peu ſuivi de pluſieurs commandans de provinces qui eurent la probité & le courage de rejeter les ordres de la cour. Tels furent le comte de Tende en Provence; Gordes en Dauphiné; Chabot Charni en Bourgogne; S. Heran en Auvergne, de la Guiche à Mâcon; le vicomte d'Orthe à Bayonne; Thomaſſeau de Curſay à Angers. Le nom de ce dernier a été recueilli par M. Felibien des Avaux, hiſtoriographe du Roi, dans les mémoires de M. Poullain déjà cités, page 21.

enfans de la patrie & de la religion : vous les ſervez toutes deux à la fois, vous ſerez chéris & honorés par elles dans les temps les plus reculés ; & vos noms, brillans d'éclat, deviendront les noms les plus chers au génie bienfaiſant de l'humanité.

ARSENNE *fils*, *à l'évêque.*

Ah ! c'eſt vous qui inſpirez votre vertu à tous ceux qui vous approchent..... Que ne peut l'exemple d'une charité ſublime & courageuſe !

Un autre OFFICIER.

Si nous nous ſommes prêtés à quelques démarches ſecrettes, c'eſt que nous avons ignoré juſqu'à ce moment quelle étoit la nature des ordres auxquels nous refuſons d'obéir. Nous ſommes tous d'accord pour protéger ceux dont ont exigeoit que nous fuſſions les aſſaſſins ; s'il s'en trouvoit un ſeul parmi nous qui balançât, nous l'enverrions au Louvre rejoindre le lieutenant de Roi, & y mendier ſa récompenſe : la nôtre eſt au-deſſus de tous les bienfaits des monarques.

ARSENNE *pere*, *avec tranſport.*

Je les reconnois ces braves guerriers, tels que je les ai combattus quand ils n'égorgeoient pas.

Un jeune OFFICIER.

Si notre refus déplait à la cour, ſi elle traite de révolte une action juſte, j'aime mieux renoncer à la gloire des combats, que de déshonorer ce fer que je garde à l'ennemi.

JEAN HENNUYER.

On n'eſt jamais criminel pour refuſer d'être perſécuteur, quel que ſoit le prétexte; ſi le conſeil vous condamne, l'univers entier vous admirera. Qu'avez-vous à redouter? Vous avez accompli les loix les plus ſolemnelles de la nature & de la religion. . . . Cependant ſi vous le voulez, vous pouvez tout rejeter ſur moi; quiconque fait ſon devoir, ſuivant les mouvemens de ſa conſcience, n'eſtime la vie que pour faire le bien, & n'a rien alors à craindre des Rois. . .

ARSENNE *fils, aux ſiens.*

C'eſt un homme inſpiré... Ah! chere Laure, je vivrai donc pour toi... (*Montrant l'évêque avec une admiration reſpectueuſe.*) Je me ſacrifierois pour lui... Nous lui devons tous le jour que nous reſpirons.

LAURE.

Cher époux!... je veux que nos enfans apprennent ſon nom immédiatement après celui de Dieu, & que ce nom ſi cher, à jamais gravé dans nos cœurs, ſoit béni dans leur bouche chaque jour de leur vie.

EVRARD, *embraſſant ſon ami.*

Et qui de nous pourra jamais oublier tant de grandeur & d'humanité?

(*Ici paroiſſent les curés de Liſieux.*)

SCENE X, & *derniere.*

JEAN HENNUYER.

APPROCHEZ, dignes pasteurs que j'ai choisis pour me seconder, & à qui la religion doit son auguste triomphe; que ce jour, où le catholique paroît digne de ce nom, soit le plus beau de notre vie.... Il vous reste à faire connoître au chrétien qui s'est séparé de nous, l'excellence de nos maximes pour la plus grande perfection des mœurs, mais que la charité commence l'ouvrage... Courez, embrassez chacun de ces infortunés; qu'ils retrouvent en vous les parens, les amis qu'ils ont perdus. Tâchons, à force de bienfaits, de fermer les blessures que leur cœur a reçues.

Les curés sont suivis d'une foule de catholiques de chaque paroisse, qui, changés par leurs prédications, embrassent les protestans & leur parlent avec l'effusion de l'amitié & de la tendresse.

ARSENNE, *pere.*

Que n'avons nous toujours été ainsi unis!.. tel étoit le précepte & le vœu de l'humanité.... pourquoi a-t-il été trompé?.... Ah! j'ai retrouvé des hommes. Ils me font connoître que ce n'est pas leur loi qui ordonne la haine. Que dis-je! ils s'ex-

poſent à toute la colere de la cour (*) pour nous ſauver. Voilà les héros chrétiens.

JEAN HENNUYER, *prenant Arſenne pere par la main.*

Allons donner à tous l'exemple de la fraternité ; marchons enſemble par la ville ; que les deux partis s'appaiſent en voyant l'image de la concorde, & que le pere des humains, offenſé des crimes qui couvrent la face de la France, daigne arrêter un regard de bonté ſur ce petit coin du royaume.

Les curés ſe confondent avec les réformés, & le digne prélat ſort le dernier, en tenant la main du vieil Arſenne. Les officiers ferment la marche.

(*) En effet voici ce qu'on lit dans l'excellente hiſtoire intitulée : l'*Eſprit de la Ligue*, que j'ai déja citée pluſieurs fois avec complaiſance, parce que je ne puis en citer une meilleure. „ La mort précipitée du vicomte d'Orthe & du „ comte de Tende a fait croire que leur généroſité fut ré- „ compenſée par le poiſon.

Fin du troiſieme & dernier Acte.
Ainſi que du ſecond Volume.

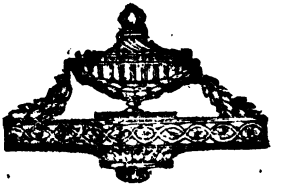
LES

TOMBEAUX

DE VÉRONE.

DRAME EN CINQ ACTES.

Par M. MERCIER.



A NEUCHATEL,

De l'Imprimerie de la Société Typographique.

1 7 8 2.

On trouve chez la Société Typographique, du même auteur :

Zoé, drame en trois actes.

L'HABITANT DE LA GUADELOUPE, comédie en trois actes.

MONTESQUIEU, drame en trois actes, *sous presse.*

LA MORT DE LOUIS XI, piece historique, *sous presse.*

Et successivement toutes les pieces de théatre de M. MERCIER, imprimées comme celle-ci, & faisant partie de la collection de ses œuvres.

AVERTISSEMENT.

Ce ſujet touchant a été traité pluſieurs fois ; mais il ſemble appartenir ſpécialement à l'auteur, parce qu'il porte, plus qu'aucun autre, le vrai caractere du drame ; genre auquel il s'eſt livré de préférence. Il vouloit d'abord mettre ſur la ſcene le Roméo & Juiliette, *de Shakeſpeare ; mais bientôt il s'eſt apperçu qu'il falloit laiſſer à ce grand poëte ſes dimenſions & ſon originalité ; que vouloir le corriger, c'étoit l'anéantir.*

M. Ducis, de l'académie françoiſe, en a fait une tragédie, dans laquelle il a plutôt peint la vengeance de Montaigu que les amours de Roméo & de Juliette. D'ailleurs, ſa piece imprime à ſes perſonnages une phyſionomie étrangere. L'auteur de ce drame s'eſt attaché, au contraire, à tout ce que Roméo & Juliette lui offroient d'intéreſſant. Il a choiſi des couleurs plus douces, & a donné à Benvoglio un caractere juſqu'ici inconnu ſur la ſcene. D'après ſon plan, un nonveau dénouement devenoit néceſſaire : il croit en avoir imaginé un du plus grand effet, & qui doit offrir au ſpectateur un tableau neuf, frappant & vraiment théatral.

PERSONNAGES.

CAPULET, } *chefs de deux maiſons*
MONTAIGU, } *ennemies.*
JULIETTE, *fille de Capulet.*
ROMÉO, *fils de Montaigu.*
BENVOGLIO, *médecin naturaliſte, attaché aux deux maiſons.*
Madame CAPULET, *mere de Juliette.*
LAURE, *ſuivante de Juliette.*
PLUSIEURS PARENS *des deux maiſons.*
DOMESTIQUES.

La ſcene eſt à Vérone.

LES

TOMBEAUX
DE
VÉRONE,

DRAME EN CINQ ACTES.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le théatre repréſente un ſallon qui donne ſur un jardin.

JULIETTE, *ſeule.*

LA douzieme heure s'eſt fait entendre.... C'eſt le ſignal. O nuit, épaiſſis tes ombres,

cache dans les ténebres deux amans malheureux & fideles !... Je vais jouir de ſa préſence ! Inſtans rapides ! il va paroître pour me quitter enſuite ! Ainſi l'amertume ſe mêle à nos plus doux plaiſirs. . . Amour, que tes bleſſures ſont profondes, que de ſouffrances pour des momens qui fuient !... Mon cœur s'effraie de tout ce qui l'environne... Les auteurs de mes jours, paiſiblement endormis, ne ſoupçonnent point que la fille d'un Capulet, amante, épouſe d'un Montaigu. ..Sommeil ! dérobe-leur les chagrins qui me conſument... Cette porte frémit... eſt-ce lui ? Non ; ce bruit ne vient pas du côté du jardin... Ciel ! ſi nous étions trahis ! ... Ah, je reſpire ! c'eſt Laure.

SCENE II.

JULIETTE, LAURE.

JULIETTE.

SILENCE, Laure : que tes pas ſoient muets.

LAURE.

Quoi ! ſeule, errante au milieu des ténebres ?

JULIETTE.

La lune éclaire un peu... Que les nuages les plus épais n'obſcurciſſent-ils ſon front !

LAURE.

Vous gémiſſez...

JULIETTE.

Cette ſolitude profonde me plait ; j'y cherche le repos. Allez : je ne veux point de témoin de mes ſoupirs.

LAURE.

Mon devoir m'attache auprès de vous... L'ordre abſolu d'une mere me preſcrit...

JULIETTE.

Laiſſe-moi, Laure ; tes ſoins m'importunent.

LAURE.

Pour la premiere fois, votre ame ne reſpire plus la douceur... Vous n'êtes plus calme ni heureuſe... Voulez-vous irriter la farouche humeur de votre pere ?

JULIETTE.

Mon pere ! Il eſt terrible... Son orgueil a enfanté bien des maux ! Mais ma mere eſt tendre, douce, compatiſſante ; c'eſt ſon image qui attendrit & déchire mon cœur.

LAURE.

Et d'où vient cette douleur qui vous preſſe ?

JULIETTE.

Ne ſais-tu pas que Théobald eſt mort ? & de quel coup encore !

LAURE.

Oui ; mais vous l'avez aſſez pleuré... Vous étiez donc deſtinée à l'aimer davantage après ſa mort que vous ne l'aimâtes pendant ſa vie ?

JULIETTE.

Il eſt des momens qui révelent les plaies ſecretes du cœur... Le cri douloureux, long-tems renfermé, malgré nous perce & s'échappe.

LAURE.

Enfin, ce n'eſt point un époux que vous avez perdu.

JULIETTE.

Ah, ſi c'étoit un époux!... Laure, ma douleur ne s'exhaleroit pas en ſtériles plaintes; je ne pleurerois pas, je mourrois.

LAURE.

Ne vous refuſez pas aux douceurs du ſommeil; il endormira vos douleurs.

JULIETTE.

Laiſſe-moi. Si quelque ſonge fatal.... Si l'ombre ſanglante de Théobald...

LAURE.

Je ſerai là pour diſſiper ces fantômes. Théobald n'étoit pour vous qu'un parent; mais ce qui doit vous conſoler, c'eſt qu'on pourſuit hautement la vengeance de ſa mort.

JULIETTE.

La vengeance!

LAURE.

Elle ne tardera pas ; on ſaiſira bientôt Roméo ſon aſſaſſin.

JULIETTE.

Aſſaſſin ! lui ! arrête !

LAURE.

Vous oſeriez lui donner un autre nom, vous ?

JULIETTE.

Je ſais que la haine implacable des Montaigu & des Capulet eſt héréditaire ; qu'elle a ſéparé de tout tems nos maiſons ; que chaque jour l'inimitié devient plus ardente. Mais Roméo, victime de ces débats antiques, a toujours chéri & demandé la paix. Même dans ce dernier combat...

LAURE.

Quoi ! c'eſt vous qui juſtifiez Roméo ?

JULIETTE.

Ah, Laure ! ce fardeau qui m'accable, mon ſecret va voler dans ton ſein.

LAURE.

Je l'attends de l'amitié.

JULIETTE.

Tremble de le recevoir.

LAURE.

Vous ſoupçonneriez ma foi?

JULIETTE.

Non; mais tu es attachée à mes parens... Quand tu ſauras ce fatal ſecret, ton repos ſera troublé, ou tu ſeras parjure.

LAURE.

Je ſuis attachée à vos parens, il eſt vrai; mais notre ſexe, notre âge, nos cœurs, établiſſent entre nous de plus grands rapports. Non, je ne vous trahirai point.

JULIETTE.

Malheur à toi ſi tu me trahis! Tu mériteras d'éprouver tous les tourmens de l'amour, & de ne trouver alors perſonne qui te plaigne.

LAURE.

Je vous jure...

JULIETTE.

Eh bien, apprends que ce Roméo que je parois haïr eſt à mes yeux le plus aimable... Tu pâlis! Ah, Dieu, qu'ai-je dit!

LAURE.

Quoi, Roméo n'eſt plus un aſſaſſin ?

JULIETTE.

Lui meurtrier ! C'eſt le nom que la haine lui donne. Roméo ne tira point l'épée dans cette rixe fatale ; ſa bouche invoquoit la paix, tandis que ſon farouche adverſaire n'écoutant que ſa colere, s'élança contre lui. Roméo m'aimoit... Penſes-tu qu'il eût été l'agreſſeur ? Penſes-tu qu'il eût expoſé des jours qui m'étoient conſacrés ? Sa vie étoit à moi ; non, il ne fut point jaloux de faire couler le ſang, il appartenoit à l'amour... Content de déſarmer ſon ennemi, deux fois il lui rendit ſon épée. Théobald devenu plus féroce par ce trait généreux, ſe précipite & reçoit le prix de ſon aveugle fureur. Et l'on a oſé dreſſer des échafauds, & l'on parle de faire tomber ſa tête ſous le glaive des bourreaux ! S'il a vaincu, ne pouvoit-il pas, hélas ! ſuccomber ſous les coups de ſon adverſaire ?

LAURE.

Et pourquoi donc pleurer ſans ceſſe ſur le ſort de Théobald ?

JULIETTE.

Sa mort a ſervi de prétexte à mes larmes ; je n'oſois en répandre ſur l'exil de Roméo : tant de témoins m'obſervent ! Sans ce voile officieux, le déſeſpoir m'eût étouffée... Ah ! Laure, j'ai ſujet de pleurer... Tu vois cet anneau...

LAURE.

Quel nouveau ſoupçon me ſaiſit !

JULIETTE.

As-tu vu quelquefois la foudre au milieu d'un ciel clair & ſerein, tombant en un clin d'œil, écraſer l'oiſeau de Vénus auprès de ſa bien-aimée ?.. Tel eſt mon ſort.

LAURE.

Hélas, que dites-vous !

JULIETTE.

Ainſi le malheur nous a ſéparés lorſqu'à peine nous étions unis.

LAURE.

Chaque mot qui ſort de votre bouche m'inſpire de l'effroi. Lui votre époux ?

JULIETTE.

La haine, la haine! Eh, ce mot que ſignifioit-il pour moi? Qu'eſt-ce que la haine, Laure?

LAURE.

Et vous oſâtes former le projet?...

JULIETTE.

D'éteindre à jamais le flambeau de la diſcorde qui brûloit entre nos maiſons. Les guerres les plus cruelles, les plus ſanglantes, ne finiſſent-elles pas? nous diſions-nous quelquefois; & pourquoi l'inimitié particuliere qui fait le malheur de deux familles n'auroit-elle pas ſon terme?.. Nous l'eſpérions: la mort fatale de Théobald a détruit notre eſpoir.

LAURE.

Où le revîtes-vous? comment trompâtes-vous tant de ſurveillans?

JULIETTE.

Que tu connois peu l'amour, Laure! L'amour, comme la penſée, inviſible dans ſon eſſor, n'eſt point borné par les limites matérielles. L'amour vole & les barrieres tombent. Roméo m'apparoiſſoit en tous lieux,

il ſe trouvoit ſur mes pas, il ſe multiplioit, je n'avois qu'à le chercher dans la foule pour l'appercevoir. Etois-je ſur un balcon ? il paſſoit ſous mes regards; aſſiſtois-je à une fête ? il étoit le premier objet qui frappoit ma vue; au temple je diſtinguois ſa voix parmi les voix profanes dont retentiſſoit la voûte. Que te dirai-je ! une nuit j'étois à cette même fenêtre, j'y venois reſpirer la fraîcheur de l'air & rêver aux ſentimens délicieux qui rempliſſoient toute mon ame; la lune verſoit ſes paiſibles rayons. Un bruit léger me tira de ma douce rêverie; je l'apperçus comme un fantôme céleſte, appuyé contre cet oranger, dont il agitoit la cime odorante. Je n'eus point de frayeur; il me ſurprit ſans m'étonner; ce que nous nous dîmes dans ce calme intéreſſant de la nature, ce que nous nous jurâmes ſous la voûte azurée & ſilencieuſe du firmament, n'eſt point fait pour être répété par la langue écrite ou parlée. Eh, ſavons-nous nous-mêmes quel langage nous employâmes ! Un enfant plongé dans

les embraſſemens de ſa mere, n'eſt pas mieux preſſé, mieux environné de tendreſſe que nous l'étions par la confiance intime, par le bonheur, par la volupté pure... Nos larmes... Elles étoient de ſentiment... Cette nuit heureuſe reſſembloit à celle-ci; mais quelle funeſte différence, Laure! il va venir pour me dire un triſte, peut-être un éternel adieu.

LAURE.

Pourquoi éternel? . . . Mais avec quel art vous avez trompé votre fidelle compagne!

JULIETTE.

Pardonne, tout l'exigeoit.

LAURE.

Et qui dans l'univers a oſé, a pu?...

JULIETTE.

Tu vas être ſurpriſe, le généreux Benvoglio a protégé nos amours.

LAURE.

Quoi! l'ami des Capulets?

JULIETTE.

Dis l'ami des hommes. Eſt-il ſous le ciel une ame plus noble, plus éclairée, plus compatiſſante ? L'élévation de ſon génie, ſa profonde connoiſſance du cœur humain, l'amitié qu'il eut toujours pour Roméo & pour moi, tout l'a rendu notre ſoutien, notre protecteur. Il faut des lumieres pour oſer être bon contre l'opinion qui gouverne les hommes. Sans la ſcience, il n'eſt point de courage, il n'eſt point de véritables amis de l'humanité. Benvoglio, ſcrutateur aſſidu de la nature, à qui il a dérobé pluſieurs ſecrets, après avoir lu dans nos cœurs, eſt devenu notre véritable pere. Nos deux familles diviſées s'accordent dans l'eſtime qu'elles ne peuvent lui refuſer ; il avoit tout tenté pour les réconcilier, déjà il ſe flattoit du ſuccès ; la funeſte épée qui priva Theolbald de la vie, a détruit juſqu'à l'apparence d'un traité... Roméo exilé de Vérone. . . .

LAURE.

Mais la haine active des Capulets ne dé-

couvrira-t-elle pas l'aſyle où il ſe cache ?

JULIETTE.

Je le crains. Mais Benvoglio, ce héros de l'amitié, poſſede encore l'œil vigilant de la prudence ; il tient ici mon époux caché dans l'ombre d'un cloître. Ce fut lui qui nous redonna la vie en hâtant notre hyménée ; il vit d'un côté la haine de nos parens, de l'autre l'amour de nos cœurs, non moins profond, non moins durable. Forcé d'opter entre notre trépas ou notre ſuprême félicité, il nous conduiſit au pied des autels ; il y fut témoin de nos ſermens.

LAURE.

Vous me faites frémir. Que de déſaſtres vont renaître !

JULIETTE.

Que la mort vienne, nos cœurs ne ſeront point disjoints.... C'eſt par cette porte ſecrete qu'il doit s'introduire. . . . N'entends-tu pas le feuillage s'agiter ?

LAURE.

Non. . . . Vous avez tremblé !

JULIETTE.

JULIETTE.

Je ne tremble plus, Laure : si j'étois surprise ou trahie, (*Elle tire un poignard,*) mon choix est fait. Pour me livrer toute entiere à l'amour, je me suis dévouée à la mort ; maîtresse absolue de mon cœur & de mes destinées. . . .

LAURE.

Jetez cet instrument odieux : vous perceriez plutôt mon sein. Me jugeriez-vous indigne de votre confiance ?

JULIETTE.

Chere Laure, écoute. . . . Les branches du grenadier qui est sous mes fenêtres m'ont paru vacillantes. . . C'est lui, laisse-moi. . . Ces momens-ci me sont précieux, ce sont les derniers peut-être. Sortez, Laure, & veillez.

LAURE.

Je veillerai. (*A part.*) Funeste découverte, redoutable avenir ! que de malheurs j'entrevois !

SCENE III.

JULIETTE, ROMÉO.

JULIETTE.

EST-CE vous, Roméo ?

ROMÉO.

Oui, Juliette.

JULIETTE, *embraſſant Roméo.*

O Roméo !

ROMÉO.

O ma Juliette ! (*Silence.*)

JULIETTE.

Et c'eſt après ces douces étreintes que vous conſentirez à m'abandonner !

ROMÉO.

C'eſt l'inſtant du courage, Juliette. . . Le bruit s'eſt répandu que j'étois à Véronne. On a donné les ordres les plus précis pour m'arrêter. Si l'on y parvient, ce jour eſt le dernier de ma vie. Je ſors de mon aſyle pour t'embraſſer encore une fois ; j'affronte la

mort, pour te faire mes adieux à la douce clarté des étoiles.

JULIETTE.

Et quand le soleil reparoîtra sur l'horizon, je ne respirerai donc plus l'air que tu respires ? Je ne pourrai donc plus dire, il est dans cette enceinte que mon œil peut embrasser ? Ces murs fortunés recelent ma vie, mon trésor. . . . Horrible pensée !

ROMÉO.

Les haches des bourreaux sont prêtes ; les poignards aiguisés par la vengeance m'environnent ; les tribunaux séduits par mes implacables ennemis, ont appellé meurtre la plus légitime défense. . . . Je suis contraint de fuir.

JULIETTE, *avec fermeté.*

J'accompagne tes pas.

ROMÉO.

Projet impossible, ma Juliette.

JULIETTE.

Impossible, Roméo ! Et vous m'aimez ? Qu'y a-t-il d'impossible à l'amour ?

ROMÉO.

Ta foibleſſe, ton ſexe, ton rang...

JULIETTE.

Je prendrai des habits d'homme, j'en aurai le courage; je couperai ces longs cheveux, & à la faveur de ce déguiſement je te ſuivrai par-tout.

ROMÉO.

Mais les forêts, les déſerts, les dangers, nos ennemis, les fatigues multipliées d'une fuite obſcure, précipitée...

JULIETTE.

Je brave tout, j'oublie tout. Vous m'aimez: plus de dangers, plus de fatigues. Que dis-je! j'adoucirai les tiennes; les ſentiers les plus rudes, traverſés enſemble, deviendront ſous nos pas une plaine facile; rien ne me rebutera. Songe que je meurs dans les angoiſſes de la crainte ſi je reſte ici, & que près de toi je ne ſentirai ni déſaſtre ni revers.

ROMÉO.

O ma Juliette, comme ton cœur s'égare! Ce tranſport ne m'en eſt pas moins cher,

moins précieux. Mais, ma bien-aimée, vois ce que tu haſardes; la ville entiere a les yeux ouverts ſur toi; ta beauté eſt trop rare pour qu'elle diſparoiſſe un moment ſans éveiller de toutes parts les cent voix de la renommée. Qui ne te connoît pas? qui ne devinera pas de loin ta céleſte figure? Tout ſeroit bientôt découvert; & la rage de mes ennemis, plus active, ne nous envelopperoit de toutes parts que pour demander à grands cris ma mort, & tu leur aurois donné le ſignal de mon trépas.

JULIETTE.

O Dieu! que dis-tu?

ROMÉO.

Tout Vérone voleroit ſur nos traces; quelle route choiſir, & moi quel nom porterois-je? On m'a peint comme un aſſaſſin, je paſſerois pour un vil raviſſeur. Nos nœuds, quoique ſacrés, nous juſtifieroient-ils aux yeux de la prévention & de la haine? Tous les cœurs ſont-ils ſemblables à celui du généreux Benvoglio? Il y a peu d'hommes

parmi la foule vulgaire, capables d'apprécier les passions fortes & courageuses. La multitude insensée condamne ce qui est au-dessus d'elle, & flétrit dans ses basses habitudes, des vertus qu'elle est incapable de sentir.

JULIETTE.

Arrêtez, Roméo... Hélas, je suis donc forcée de rester ! Je croyois comme épouse... Je sens que je ne puis vous suivre... Mais apprenez-moi à supporter votre absence.

ROMÉO.

Mon exil ne sera pas long ; la vérité se fera jour ; & comme je suis sans remords, je suis sans crainte. Si d'un côté la haine parle, de l'autre l'équité impartiale fera entendre sa voix. Pourquoi n'espérerions-nous pas, après cet orage, des jours sereins où nous pourrons nous aimer librement & avouer le saint nœud qui nous lie ?

JULIETTE.

Quel bonheur m'offrez-vous, Roméo !.. Ah ! si nos parens avoient senti une partie de ce que nos cœurs éprouvent, ils déteste-

roient leur aveuglement, ils abjureroient leurs triſtes haines. Mais qu'ils ſont loin de nous, Roméo, qu'ils ſont loin de nous !

ROMÉO.

J'aime trop, ô Juliette, pour croire que les malheureux mortels veuillent toujours haïr : ils apprendront enfin à aimer. Je vous laiſſe avec Benvoglio, ame ſublime & grande, dont l'amitié rare & courageuſe ſe partage entre nous deux. Qu'elle ſe réuniſſe toute entiere ſur mon épouſe... Et parmi vos femmes n'eſt-il pas une amie à qui vous puiſſiez ouvrir votre cœur ?.. Ma Juliette manqueroit-elle d'être aimée ?

JULIETTE.

Laure ſera cette amie.

ROMÉO.

Chaque jour, juſqu'à la fin de mon cruel exil, mon fidele domeſtique vous fera parvenir une lettre. Je ne veux point faire un pas que ma Juliette n'en ſoit informée. Ce fut un amant malheureux, ô ma Juliette ! qui inventa l'art d'écrire.... Je lui reſſemble,

Nous nous rapprocherons du moins par la penſée... Que de fois dans mes adverſités votre nom ſera dans ma bouche, ô ma chere Juliette !

JULIETTE.

Arrête, Roméo ! ne répete pas ſi ſouvent mon nom.

ROMÉO.

Pourquoi, ma bien-aimée ?

JULIETTE.

Je ne puis ſoutenir l'émotion que tu me cauſes en le prononçant.

ROMÉO.

O ma Juliette ! la mort ſeule nous ſéparera.

JULIETTE.

La mort !... Quel mot avez-vous prononcé !.. Oui, ce ſera peut-être la mort qui nous réunira... Ah, qu'elle me frappe avant vous !... Mais pourquoi ces lugubres idées.

ROMÉO.

On ne ſauroit s'aimer, ma Juliette, ſans enviſager le terme inévitable où tout finit. La

crainte de perdre le bonheur rapproche l'image du cercueil, & cette idée rend les larmes que verſent les amans plus attendriſſantes & plus délicieuſes. Mais non; ce charme profond qui pénetre nos ames ne ſauroit s'éteindre; il eſt immortel comme elles; cette flamme pure échappe au trépas. Mais l'inſtant de notre ſéparation s'approche: n'entendez-vous pas la meſſagere du matin, l'alouette, qui s'éleve en chantant à travers les ombres qui fuient devant le crépuſcule du jour?

JULIETTE.

Non, non, c'eſt le roſſignol qui ſe plait à percer les ténebres de ſes accents.

ROMÉO.

Tous les flambeaux de la nuit ſont éteints: vois la lune qui pâlit à l'approche de l'aurore.

JULIETTE.

Non, c'eſt un nuage qui la voile... Le jour eſt encore loin de paroître.

ROMÉO.

Une lueur blanchâtre s'étend ſur le ſom-

met de cette colline. Ces traits de lumiere qui percent les nuages vers l'orient ?

JULIETTE.

C'eſt quelque météore. Ah, mon cher Roméo, un inſtant ! C'eſt le dernier peut-être.

ROMÉO.

Veux-tu le ſacrifice de ma vie ? Je reſte, & je meurs.

JULIETTE.

Que dis-tu, Roméo ! Il eſt grand jour : fuis, fuis, ſois cruel, arrache-toi... Ces rayons de lumiere, jaloux de notre bonheur,.. Fuis... On vient. Je friſſonne.

SCENE IV.

ROMÉO, JULIETTE, LAURE.

LAURE.

MA chere Juliette, votre mere vient de s'arracher bruſquement au ſommeil. Tenez-vous ſur vos gardes.

JULIETTE.

Que je ſuis malheureuſe !... O Roméo, Roméo, quittez-moi ! (*Avec un cri étouffé.*) Regardez-moi, encore... Oh, comme vous êtes pâle !.. Soutiens-moi, Laure.

ROMÉO.

Adieu. Sens battre ce cœur ſous ta main.

JULIETTE.

Adieu, Roméo... Je ſens mon ame qui fuit.

ROMÉO.

Je m'arrache, il le faut... Laure, prenez ſoin d'elle... Je n'oſe plus la regarder... Fuyons.

SCENE V.

JULIETTE, LAURE.

LAURE.

MA chere maîtreſſe, remettez-vous... Infortunée ! elle va ſe trahir elle-même... Eſſayons de la conduire dans ſon appartement.

JULIETTE, *revenant à elle.*

Roméo, où êtes-vous ?... Roméo !..

LAURE.

Il ne pouvoit rester plus long-tems sans exposer sa vie.

JULIETTE.

Si je pouvois le voir encore du sommet de la tour...

LAURE.

Il a dû fuir ; voyez l'aurore... Dissimulez ; j'entends votre mere.

JULIETTE.

Dieux, dérobez ses traces aux yeux de ses implacables ennemis !

LAURE.

Remettez-vous du désordre où vous êtes.

JULIETTE.

Qu'a-t-il dit en partant ?

LAURE.

Vous le saurez... Il est tems de prendre du repos.

JULIETTE.

Du repos ! Il n'en est plus pour moi.

LAURE.

Il faut en ce moment éviter votre mere; elle liroit dans vos regards...

JULIETTE.

Oui, oui, je veux être ſeule, pour m'occuper entiérement de lui. Comme tout va me déplaire dans ce ſuperbe & triſte palais!... Au milieu de ſa pompe quelle affreuſe ſolitude!

LAURE.

Venez dans votre appartement; ne vous refuſez pas au ſommeil.

JULIETTE.

Ah! je le ſens, Laure; plus de ſommeil qui ne ſoit troublé, plus de joie qui ne ſoit empoiſonnée... La terreur... Ah! ſi je pouvois pleurer, je ſouffrirois moins... Malheureuſe, que ne puis-je pleurer! Mais mon cœur eſt ſerré... Ah, Laure! ne m'abandonne pas; j'ai beſoin de ton ſecours. Soutiens-moi; je marche à peine...

(Elle ſort appuyée ſur Laure.)

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

Madame CAPULET, LAURE.

Madame CAPULET.

Elle a, dites-vous, passé toute la nuit à pleurer?

LAURE.

Oui, madame.

Madame CAPULET.

Vous auriez dû m'en avertir.

LAURE.

Elle m'avoit recommandé de respecter votre sommeil; vous savez qu'on ne résiste pas à ses prieres.

Madame CAPULET.

Je ne comprends rien à cela. Cette amitié

eſt plus vive que ne l'eſt ordinairement celle qui ſe forme entre des parens.

LAURE.

Je penſe de même : mais elle prononce inceſſamment le nom de Théobald. Elle croit le voir, couvert d'un pâle linceul, errer autour d'elle.

Madame CAPULET.

Je vous ai déjà dit qu'il n'étoit pas fait pour inſpirer un amour auſſi violent... Fougueux, imprudent, téméraire, je puis dire entre nous qu'il s'eſt attiré ſon funeſte ſort.

LAURE.

J'oſe encore moins parler ſelon ma penſée; mais on convient en général que Roméo uniſſoit la nobleſſe & la grandeur d'ame au courage. Tous ſes ſoins, dit-on, tendoient à une réconciliation ſincere.

Madame CAPULET.

Oui, Laure; mais ce ſeroit un crime de tenir ici ce langage; ce ſeroit ſur-tout déplaire mortellement à Juliette, car elle a,

comme ſon pere, une averſion inſurmontable pour tous les Montaigus.

LAURE, *diſſimulant.*

Il eſt vrai...

Madame CAPULET.

Ma fille ſe conſume viſiblement: ſes couleurs s'effacent, elle dont le teint naguere auroit défié la roſe. Sa mélancolie augmente chaque jour; elle m'aime, je le ſais, mais elle ſemble fuir ma préſence. Je l'obſerve quelquefois, recueillie dans un ſilence douloureux, étouffant des ſoupirs qu'elle voudroit me dérober... Peut-être le mariage que ſon pere projette mettra-t-il fin à cette langueur.

LAURE.

Ses idées, ſi j'oſe le dire, s'arrêtent plus volontiers ſur la tombe que ſur l'autel de l'hyménée.

Madame CAPULET.

Quelle eſt donc cette peine ſecrete qui lui donne ces triſtes idées?... Mais ſon pere, peu diſpoſé à écouter les plaintes, à céder

aux

aux gémiſſemens de notre ſexe, voudra être obéi ; il eſt abſolu... Ah ! pourquoi ne m'ouvre-t-elle pas ſon cœur ?

LAURE.

C'eſt ce que je lui recommande ſouvent ; mais elle ſe plaît à demeurer abſorbée en elle-même.

Madame CAPULET.

Penſes-tu que le comte Lodrano, à qui elle eſt promiſe, & qui eſt jeune & aimable, puiſſe l'enlever à ce triſte état ?

LAURE.

Je ne le crois pas : elle paroît même avoir quelque éloignement pour lui.

Madame CAPULET.

Mais point de répugnance ?

LAURE.

Pardonnez-moi.

Madame CAPULET.

Vous avez donc le privilege de lire mieux que moi dans le fond de ſon ame ?

LAURE.

Non ; mais j'ai ſeulement remarqué en

elle plus de joie que de triſteſſe lors de la derniere abſence du comte.

Madame CAPULET.

Laure, vous détruiſez ma plus chere eſpérance. Cet aveu inattendu manquoit à ma douleur. Et la cauſe de cette affliction, que rien ne peut guérir, ſeroit?..

LAURE.

La mort de Théobald.

Madame CAPULET.

Peut-on donner de ſi vifs regrets à une ombre, tandis que Théobald vivant ne ſembloit point altérer ſes regards?

LAURE.

L'amour que l'on ſent & que l'on diſſimule eſt plus violent que celui qui nous agite en liberté.

Madame CAPULET.

Mais l'amour le plus vif, après les premieres plaintes, s'enſevelit ordinairement dans le tombeau avec l'objet aimé. Ainſi l'a voulu la nature qui, bornant nos douleurs comme nos plaiſirs, ſeche nos larmes quand il n'y a plus

de remede ni d'eſpérance.... Quel autre époux pourroit deſirer ma fille ? Le comte a pour lui le rang, les richeſſes, le crédit, les qualités même extérieures.

LAURE.

Ces brillantes qualités ne ſont pas toujours victorieuſes, & l'amour a des yeux qui lui ſont particuliers.

Madame CAPULET.

Vous êtes trop cruelle, Laure. Je n'ai plus d'eſpoir qu'en ſon médecin ; j'ai remarqué que ſa préſence adouciſſoit l'humeur ſombre où elle eſt plongée : elle devient plus calme, & le ſourire encore à demi voilé par la triſteſſe, renaît ſur ſes levres. J'appellerai auprès d'elle le ſage Benvoglio, dont l'eſprit réunit toutes les ſciences ſublimes, & dont l'éloquence perſuaſive parle aux cœurs ; lui ſeul pourra m'aider à diſpoſer ma fille à l'obéiſſance. Allez ; & ſi elle repoſe, n'interrompez pas ſon ſommeil : mais à l'inſtant qu'elle ſe réveillera, dites-lui que ſa mere l'attend. (*Laure ſort.*)

CAPULET.

Qu'avez-vous encore à m'objecter, madame?

Madame CAPULET.

Vous ſavez que vos volontés ſont & ſeront toujours des loix... Néanmoins j'aurois penſé que la bienſéance demandoit qu'on attendît que le deüil de Théobald...

CAPULET.

Il finit demain, madame; & pour jouir d'une plus grande tranquillité, la cérémonie du mariage ſe fera à la campagne en préſence de nos parens les plus proches; nous réſerverons les fêtes pour la ville. Le comte deſire vivement cet hymen; & puiſqu'il faut m'expliquer, je le ſouhaite autant que lui.

Madame CAPULET.

Votre fille eſt dans un abattement...

CAPULET.

Il eſt tems qu'elle en ſorte. Quel eſt l'objet de ſes lamentations? Qui pleure-t-elle? Théobald?... Je l'ai regretté, & ſes regrets ne doivent pas être plus étendus que les

miens. Je cherche de tout mon pouvoir à venger ſa mort ; & ſi Roméo n'a pas encore payé ce meurtre de ſa tête, c'eſt qu'il s'eſt dérobé promptement à mes pourſuites : mais elles ne ſeront pas long-tems vaines ; de tous côtés on l'épie ; & ſi mon attente n'eſt pas trompée, nous ne tarderons pas, madame, à voir les échafauds teints de ſon ſang.

Madame CAPULET.

Quoi, toujours du ſang ! Ma fille a raiſon d'être troublée. Un parent qu'elle avoit vu la veille, tué à la fleur de ſon âge, l'image du meurtrier ſanglant, de la vengeance qui le pourſuit, tout doit faire une impreſſion vive & profonde ſur l'eſprit d'une jeune perſonne ; à cet âge ſur-tout où l'on eſt tout ſenſibilité pour les autres & pour ſoi... Elle eſt ſi timide, ſi craintive...

CAPULET.

Timidité ou affectation, il eſt tems que cela finiſſe. Prenez garde, madame, d'être abuſée : remontez à la ſource de ſes ſoupirs ; étudiez-la mieux que vous ne faites. Il eſt un

âge où une fille eſt toute à la vérité : mais il en vient bientôt un autre, & le paſſage eſt rapide ; ou elle diſſimule, ou elle y eſt forcée peut-être parce qu'elle doit paroître le contraire de ce qu'elle eſt en effet.

Madame CAPULET.

Juliette eſt au-deſſus de toute affectation, vous le ſavez. Nous avons plus d'une fois admiré ſa candeur naïve & l'innocence de ſon ame. Une imagination vive & prompte à s'émouvoir peut lui cauſer des peines & des plaiſirs fantaſtiques ; mais l'amour, je vous l'aſſure, n'entre point dans les chagrins de ma fille.

CAPULET.

Que cela ſoit ou non, ſon ſort eſt décidé, & pour ſon bonheur même. Le changement d'état la fera ſortir de cette mélancolie dont la cauſe eſt inconnue. Je vais la voir & lui intimer mes ordres.

Madame CAPULET.

Ah ! de grace, laiſſez à la voix d'une mere le ſoin de la préparer à ce que vous exigez...

Vous ne la trouverez pas moins obéiſſante.

CAPULET.

Obéiſſance, entiere obéiſſance, voilà le devoir des enfans.

Madame CAPULET.

Jugez ſa vie entiere. Jamais fille ne fut plus douce plus ſoumiſe à ſes parens.

CAPULET.

Qu'elle reçoive la main de l'époux que je lui donne, ſans objection, ſans murmure. Je vous remets le ſoin de lui annoncer mes volontés.

Madame CAPULET.

Je l'accepte, & je regarde cette permiſſion comme une faveur; mais pourrois-je vous prier?

CAPULET.

De quoi encore?

Madame CAPULET.

Ne me refuſez pas; accordez-lui quelques jours; elle en a beſoin pour que ſa beauté, altérée par la maladie, reprenne ſon premier éclat.

CAPULET.

Prétexte frivole ! Sa beauté renaîtra. Ne pouſſez pas trop loin une molle complaiſance, ou je retire...

Madame CAPULET.

Relâchez de votre inflexible ſévérité.

CAPULET.

Point de délai : j'ai mes raiſons, & vous m'applaudirez. Vous le ſavez, mes ordres ne reculent jamais. Il faut qu'elle obéiſſe aujourd'hui. Peſez ces dernieres paroles, & faites les ſentir à votre fille.

SCENE IV.

Madame CAPULET, *ſeule.*

AINSI les hommes ne ſavent que commander d'un ton abſolu, & ne veulent pas employer les moyens de ſe faire obéir. De la douceur, des égards, & ils ſubjugueroient toutes nos idées ; mais l'image de la tyrannie

révolte une ame qui ſe connoît la faculté de raiſonner & de ſentir. Maîtres cruels, votre autorité embraſſe donc tout le cercle de notre exiſtence ! Filles, épouſes, nous dépendons d'eux toute notre vie ; & l'on nous croit foibles & bornées, parce qu'en toute occaſion on a pris ſoin d'aſſujettir nos penſées & nos ſentimens... Si j'allois la trouver contraire aux choix que ſon pere a fait pour elle !... Non, ſon ame eſt neuve, elle n'a point appris à diſpoſer de ſon cœur, aucun objet fait pour la ſéduire ne l'a frappée... La voici.

SCENE V.

Mad. CAPULET, JULIETTE, LAURE.

LAURE, *bas à Juliette.*

REMETTEZ-vous ; avancez.

JULIETTE, *s'inclinant vers ſa mère.*

Ma mere, qu'aucun jour de ma vie ne ſe paſſe ſans obtenir votre bénédiction.

Madame CAPULET.

Ma chere fille, que Dieu te béniſſe; mais pourquoi donc ſi tremblante, ſi affligée ? (*A part.*) Comme elle eſt pâle!

JULIETTE.

Ah, j'ai paſſé une nuit en même tems ſi douce & ſi cruelle !

Madame CAPULET.

Douce & cruelle ! on croiroit plutôt le dernier, aux traces de larmes encore empreintes ſur votre viſage.

JULIETTE.

Vous pouvez m'en croire... Théobald m'eſt apparu, il m'a fait ſigne du doigt de le ſuivre dans la tombe... Que ne l'ai-je ſuivi!..

Madame CAPULET.

Ecartez ces lugubres images, oubliez Théobald; au fond de ſon cercueil il eſt plus heureux que ſon meurtrier.

JULIETTE.

Vous l'avez dit; il eſt plus heureux que Roméo qui voit le glaive de la vengeance ſuſpendu ſur ſa tête; il eſt plus heureux que

moi qui pleure une perte irréparable; délivré de toute crainte, exempt de toute souffrance, il ne redoute plus l'incertain avenir.

Madame CAPULET.

Pourquoi donc gémir encore sur une cendre insensible? Ma fille, je ne puis vous comprendre.

JULIETTE.

Ah, c'est sur moi que je pleure! Foible soulagement à mes maux, ne le puis-je goûter en liberté? Tout ce qui m'environne est triste; le ciel est sombre, orageux, l'air pesant, si pesant qu'à peine je respire.

Madame CAPULET.

Asseyez-vous; si vous chassiez ces tristes idées, Juliette, alors le ciel vous paroîtroit plus serein, l'air plus pur.

JULIETTE.

Je le voudrois; mais mon destin s'y oppose: puis-je commander à mon cœur?

Madame CAPULET.

Idées chimériques! oui, ma chere enfant, vous le pouvez. Vous ne savez pas à quel point vous m'affligez, Juliette.

JULIETTE.

Ah ! ce n'eſt pas mon deſſein, ma tendre mere.

Madame CAPULET.

Eh bien, ſi vous ne réſiſtez pas aux conſeils d'une mere qui vous traite en amie, vous pourrez encore prétendre au bonheur.

JULIETTE.

Le bonheur ! Ah, qu'il eſt loin de moi !

Madame CAPULET.

Il eſt plus près que vous ne penſez, ſi vous ne vous y refuſez pas. Je vous apporte une nouvelle intéreſſante, ſatisfaiſante pour votre pere, pour moi, pour vous, pour toute notre maiſon.

JULIETTE.

Notre maiſon !... (*A part.*) Roméo !... Je tremble, ma tête ſe perd... Ciel ! (*Se remettant.*) Madame, dites avant tout, Roméo eſt-il puni ?

Madame CAPULET.

Toujours Roméo, Theobald !.... Quoi !

votre pere eſt conſolé & vous ne l'êtes pas ?

JULIETTE.

Dites, ô ma mere, Roméo eſt-il arrêté ?

Madame CAPULET.

Non, ma fille.

JULIETTE.

(*A part.*) Je renais. (*Haut.*) Il ne l'eſt pas, vous en êtes ſûre ?

Madame CAPULET.

Gardons le ſilence ſur cet événement fatal ; laiſſons la vengeance aux loix : & pourquoi ajouter la haine à leur rigueur ? Je vous le répete, on veut vous rendre heureuſe : votre pere, qui deſire votre bonheur autant que moi, va vous placer dans un rang.... Vous frémiſſez. ....

JULIETTE, *ſe levant, & d'une voix forte.*

Je ne veux point du bonheur que vous allez m'offrir.

Madame CAPULET.

Et quoi ! ſans m'entendre ?

JULIETTE.

N'achevez pas. Je vous entends, hélas ! ..

Madame CAPULET.

Votre pere, ma fille. . . .

JULIETTE.

Je lui déſobéirai. . . . . Epargnez-moi ce malheur.

Madame CAPULET.

Jamais je n'aurois prévu. . . .

JULIETTE.

Ne me dites rien, ma mere, ô la meilleure & la plus tendre des meres, non, non, de grace, ne me dites rien.

Madame CAPULET.

C'eſt trop d'obſtination, ma fille; vous devez m'écouter, recevoir avec reſpect les ordres d'un pere.

JULIETTE.

Ah, qu'il eſt cruel! Que veut-il de moi?

Madame CAPULET.

Votre pere cruel! . . . Dieu! eh, pourquoi? Eſt-ce en vous donnant le comte Lodrano pour époux?

JULIETTE, *avec un cri.*

Ouvrez-moi le cercueil qui renferme Theobald,

bald : il eſt tems que je meure ; c'eſt là qu'eſt le repos & que la tyrannie ceſſe.

Madame CAPULET.

O ciel, que de maux je prévois ! . . Ma fille, répondez, où ſont donc les malheurs d'une telle alliance ?

JULIETTE.

Ouvrez-moi un tombeau, vous dis-je, afin qu'en m'y précipitant, j'échappe au comte.

Madame CAPULET.

Je vois que la raiſon n'a plus ſur vous aucun empire, ma fille ; n'abuſez pas de ma tendreſſe ; craignez que je ne vous abandonne au courroux d'un pere irrité. . . . Mais j'exige qu'en ce moment vous m'expliquiez la cauſe de vos ſuperbes refus. Renonce-t-on à la main d'un homme eſtimable ſans en dire les motifs ?

JULIETTE.

Ma main ne peut ſe donner à un homme que je n'aimerai jamais.

Madame CAPULET.

Jamais ! . . . Quel eſt donc l'homme qui pourra toucher votre cœur, Juliette ?

JULIETTE.

Ah ! il n'exiſte plus. . . . Il n'eſt pas au moins dans l'enceinte de cette ville. . . . Il eſt. . . . Il n'eſt plus.

Madame CAPULET.

J'ai pitié de votre égarement ; conſentirez-vous donc à vivre dans des illuſions perpétuelles ? Le comte a la naiſſance, les richeſſes, les qualités qui plaiſent ; il vous aime. . . .

JULIETTE.

Il m'aime ! Eh ! ſi Roméo, le plus cruel ennemi de notre famille, ſi l'aſſaſſin de Théobald m'aimoit auſſi, répondez, lui devrois-je le don de mon cœur ?

Madame CAPULET.

Vous m'alléguez l'impoſſible. . . Roméo nous hait autant que nous le haïſſons. Mais tout ſe réunit en faveur du comte : ſon amour,

le choix de vos parens, ce que cet hymen vous promet d'heureuſes deſtinées...

JULIETTE.

Ma mere, ſi vous ne voulez pas que j'expire à vos pieds, épargnez-moi l'horreur d'en entendre davantage.

Madame CAPULET.

Ah, malheureuſe enfant, je pleure & m'attendris ſur toi!

JULIETTE.

Puniſſez une fille rebelle.

Madame CAPULET.

Pour l'amour de vous-même, ma fille, peſez la réponſe que je dois faire à votre pere.

JULIETTE.

Dites-lui que je préfere la mort, que je baiſerai la main paternelle qui me délivrera de la vie.

Madame CAPULET.

Je ne vous reconnois plus... Ah, que vous ſervira ma tendreſſe! Mes prieres ſeront vaines, je n'obtiendrai point votre pardon: mais vous aurez mérité le malheur qui vous

menace ; votre déſobéiſſance, le délire auquel vous vous livrez, attireront ſur vous le courroux paternel. Il s'appeſantira ſur vous, ſans que perſonne oſe vous plaindre. Vous direz que vous aimez Théobald : & qui croira que l'on garde aux morts une fidélité ſi inviolable, tandis que votre amour pour lui n'a éclaté qu'à l'heure de ſon trépas ?

JULIETTE.

Je ſens la force de vos raiſons, ô ma reſpectable mere, & vos bontés ajoutent à mon déſeſpoir... Mais...

Madame CAPULET.

Achevez.

JULIETTE.

Je ne puis.

Madame CAPULET.

Ah, cruelle enfant, quelle atteinte vous donnez à ma tendreſſe !

JULIETTE.

Eh bien, obtenez-moi un délai ; que ce fatal mariage ſoit différé d'un mois, d'une ſemaine.

Madame CAPULET.

Je ne m'en flatte pas, je l'ai déjà demandé inutilement.

JULIETTE.

Quoi, un délai me ſeroit refuſé ? . . Dieu !

Madame CAPULET.

Elle pâlit. . , elle eſt prête à perdre connoiſſance. . . Laure, Laure ! (*Aidant à l'aſſeoir.*) Recourons à Benvoglio. . . Je ſuis la plus malheureuſe des meres !

LAURE.

Madame ?

Madame CAPULET.

Reſtez auprès de Juliette. Secourez-la, cherchez à la ranimer ; je vais faire appeller ſon médecin, & tenter un dernier effort ſur ſon pere.

SCENE VI.

JULIETTE, LAURE.

LAURE.

MA chere maîtreſſe, reprenez vos ſens... Nous ſommes ſeules.

JULIETTE.

Vous l'avez entendu, Laure... Ouvrez-moi le ſein de l'amitié; ſauvez-moi de moi-même, du monde entier.

LAURE.

Combien je partage vos peines!

JULIETTE.

Ah! ſi vous me plaignez, délivrez-moi des careſſes touchantes d'une mere: je les crains plus que les menaces d'un pere en courroux.

LAURE.

Où attachez-vous vos regards, tantôt attendris, tantôt effrayés?

JULIETTE.

Hélas! c'eſt là que j'ai ceſſé de le voir;

il a franchi ce ſeuil fatal. Je voulois le ſuivre. Je n'aurois pas dû le quitter... Quoi, notre ſexe ſera donc toujours ſous la tyrannie, toujours aſſujetti à une obéiſſance muette & paſſive ! Eſclaves dès l'enfance, nous ne ſerons pas maîtreſſes de nos ſentimens ! Les oiſeaux ont tous une retraite où, libres & voiſins du ciel, traverſant d'une aile rapide l'eſpace des airs, ils échappent à la priſon, aux barreaux de l'eſclavage ; & la malheureuſe Juliette, cent fois plus captive, gémira, courbée ſous un joug éternel ! On lui arrachera des ſermens que ſon cœur abhorre ! Et elle n'aura, pour ſe délivrer de ſes chaînes, que la profondeur de la tombe !.. Eh bien, que j'y deſcende ! Eloigne-toi, pere abſolu & barbare... Ici ton pouvoir expire... Je ſuis libre, je ſuis à moi-même, j'habite avec la mort...

LAURE.

Ah, ma chere maîtreſſe, calmez-vous ! Dans quel déſeſpoir vous tombez.

SCENE VII.

JULIETTE, BENVOGLIO, LAURE.

JULIETTE, *jetant un cri de joie.*

BENVOGLIO, ange consolateur, c'est bien à présent que j'ai besoin de votre présence! Eloigne-toi, Laure.

BENVOGLIO.

J'accours, ma digne amie... C'est votre mere qui m'envoie vers vous... Elle m'auroit effrayé, si j'eusse ignoré ce qui s'est passé cette nuit.

JULIETTE.

Et Roméo?... Satisfaites à ma vive impatience.

BENVOGLIO.

Sa fuite a été heureuse; les gardes l'ont cherché vainement; l'aube du jour ne l'a point surpris dans cette ville.

JULIETTE.

O généreux ami, ô le meilleur des

hommes, ange revêtu d'une forme humaine! vous auteur, témoin & protecteur de notre félicité, vous dont la supériorité du génie a soutenu, dirigé mon esprit contre les préjugés honteux de la barbarie & de la haine; vous à qui je dois tout, la vie, la pensée & le sentiment, ne vous lasserez-vous point de tourmenter votre âge pour deux infortunés ?

BENVOGLIO.

On ne vit qu'autant que l'on aime, ô ma Juliette! L'on n'est heureux qu'autant qu'on goûte le bonheur de ses semblables. Eh, peut-on mieux jouir ici-bas que par la félicité d'autrui ?... Vous êtes la fille de mes soins, j'élevai votre enfance, je vis croître par degrés vos graces & vos vertus, je vous ai aimée avec une tendresse paternelle. J'aimai Roméo plus qu'un frere. L'amitié pure & sainte qui m'unit à vous, est un lien trop au-dessus de la foible conception des mortels, pour qu'ils l'apprécient; ils n'y croiront pas; leurs passions sont viles, petites, intéressées, orgueilleuses. Pour moi, qui ai su aimer, je rends

graces à l'Être bienfaiſant qui verſa dans mon ame cette ſenſibilité précieuſe qui m'attache à tous les êtres que l'amour rend infortunés.

JULIETTE.

Vous avez haſardé votre état, votre repos, votre vie même, pour ſervir & protéger nos amours.

BENVOGLIO.

J'ai dû le faire. D'autres me condamneront; mais j'aurai accompli à la face de la nature, modele éternel des loix, ce que le ciel autoriſe & ordonne. La contemplation aſſidue des merveilles créées a de bonne heure éclairé mon eſprit & élevé mon ame; je n'ai pas vu ſans mépris les inſtitutions bizarres & cruelles que les hommes ennemis d'eux-mêmes ont forgées dans leur inſigne folie, & dont ils ſe ſont rendu les eſclaves. J'ai vu votre ſexe, l'ornement de la terre, privé de ſa liberté, & les loix & les mœurs terraſſant votre aimable génie, vous opprimer ſous un joug conſtant & déraiſonnable. Dans le printems de votre vie, dans cet âge heureux &

rapide qui, une fois écoulé, ne revient plus, lorſque le cœur plein des plus douces ſenſations s'ouvre à l'amour, préſent d'un Dieu bienfaiteur, il s'agiſſoit d'un choix qui aſſurât votre bonheur & vos vertus. Ayant à prononcer entre votre pere & vous, j'ai jugé que rien n'impoſoit à l'homme le ſacrifice de ſon cœur & de ſa liberté. J'ai trompé la haine pour ſervir l'amour. Falloit-il livrer au ſtérile déſeſpoir deux cœurs généreux qui s'élançoient l'un vers l'autre? Vous aimiez, vous périſſiez, Roméo, né pour la gloire, déjà l'oublioit; & vous, Juliette, vous alliez vous flétrir comme la fleur qu'un rayon de ſoleil trop ardent a frappée. Que m'importoit l'inimitié héréditaire qui diviſe vos familles? Si la haine eſt le dieu des ames viles & perſonnelles, le mien eſt l'amour: j'aime, je chéris, je défends, je protege les êtres ſacrés qui reſſentent ſes flammes divines; je deviens leur frere, leur ami, leur compagnon; ma tendreſſe inquiete les ſuit, les obſerve, & ne repoſe comme la nature

qu'après avoir contemplé leur mutuelle extaſe.

JULIETTE.

Que vous êtes un mortel rare au milieu de tant d'ames froides & inſenſibles à ces tourmens du cœur, les plus cruels de tous!

BENVOGLIO.

Si l'amour n'habite plus ce cœur triſte & glacé par les ans, le ſouvenir de ſes bienfaits auguſtes n'en eſt pas effacé; la mémoire remplie de ſes ineffables délices, je lui ai élevé un temple au fond de mon cœur, & c'eſt là que je lui ai voué un culte éternel & inviolable. Tous les ſoupirs échappés à une ame que pénetre ce feu céleſte, me touchent, m'intéreſſent. Je ſens ſes peines & ſes inquiétudes... O volupté pure, quelle bouche eſt digne de chanter tes myſteres! C'eſt en vain que les inſtitutions humaines contrarient ce noble élan des cœurs; dès que la voix du ſentiment s'eſt fait entendre, les profanes clameurs du préjugé s'évanouiſſent & cedent à la plus légitime comme à la plus

ſacrée de toutes les loix... Vous fûtes à mes yeux deux êtres que toute la nature devoit embraſſer & recueillir dans ſon ſein; j'ai applani les obſtacles, j'ai guidé vos pas, j'ai dirigé vos ames ardentes & inconſidérées: vous vous êtes trouvés par mes ſoins en préſence des autels; je n'ai craint ni les reproches ni l'autorité de votre pere; Roméo & Juliette s'aimoient, il leur appartenoit d'être heureux.

JULIETTE.

O mon bien faiteur! ſortira-t-il de ma mémoire, ce jour où nos levres tremblantes purent à peine s'ouvrir pour prononcer les ſermens de l'amour! Sermens ſuperflus! nos cœurs n'en formoient déjà plus qu'un. Les cieux apportant la volupté, ſembloient s'abaiſſer autour de nous pour nous environner d'un nouvel athmoſphere. Etions-nous encore ſur la terre? Non.... Le prêtre, les flambeaux, les ombres, la majeſté du temple, tout avoit diſparu; je ne voyois que Roméo; ſa noble main preſſée, confondue

dans la mienne... O raviſſement !... Point de trouble dans mon cœur, une joie douce & profonde en écartoit la terreur & la crainte ; le concert des immortels ſembloit retentir à notre oreille charmée, & leur félicité devenoit la nôtre... Vous êtes mon véritable pere, Benvoglio. Capulet m'a donné le jour ; mais à qui dois-je ce calme, cette élévation, cette force de la penſée, qui a déterminé le bonheur de Roméo & le mien ?... Mais, ô revers ! comme en un inſtant cette joie s'eſt changée en triſteſſe ! Qu'il a peu duré, ce bonheur ! Savez-vous tout ?... Hélas !

BENVOGLIO.

Je ſais que votre pere a réſolu votre hymen avec le comte Lodrano.

JULIETTE.

N'avez-vous pas frémi ?

BENVOGLIO.

On m'a informé de votre réſiſtance.

JULIETTE.

Dites plutôt de mon horreur.

BENVOGLIO.

Vos parens m'ont chargé de vous parler en faveur d'un homme qui vous eſt odieux, de vous perſuader de remplir ce qu'ils appellent des devoirs.

JULIETTE.

Vous ſavez quels ſont les miens aujourd'hui.

BENVOGLIO.

Moi ſeul vous connois, ô ma Juliette! & j'en ſuis orgueilleux; moi ſeul ai deſcendu dans cette ame ſenſible, moi ſeul en connois les tréſors ignorés. Souvent en ma préſence votre pere a parlé de vos graces, & il méconnoiſſoit vos vertus. Votre mere diſoit que vous étiez noble & bonne: foibles expreſſions pour rendre l'aſſemblage de vos rares qualités. Vous avez marché au milieu d'un monde aveugle, qui n'étoit point fait pour vous apprécier. Exiſtez pour Roméo & pour moi; c'eſt à nous de réparer l'inattention de ce qui vous environne. Vous aviez reçu de la nature une ame douce & ſenſible; j'ai

voulu qu'elle fût forte, courageuſe, qu'elle fût grande... Elle l'eſt.

JULIETTE.

J'oſe le dire, magnanime ami, oui, elle l'eſt tant qu'elle ſera ſoutenue par vos conſeils & par vos leçons.

BENVOGLIO.

J'aime à reconnoître le cœur que j'ai formé... Il eſt bien à moi ce cœur?

JULIETTE, *ſe jetant dans les bras de Benvoglio.*

Ah, mon pere!..

BENVOGLIO.

Je me complais dans mon heureux ouvrage.... Que Capulet tonne, menace.... Vous ne ſeriez pas liée à Roméo par des ſermens inviolables, vous ſeriez en ce moment indépendante & libre, que je vous dirois : noble amie, que le vice qui calcule réponde à l'ambition; mais que l'amour ne réponde qu'à l'amour : réſervez votre main pour celui qui aura touché votre cœur. Qui cede ſans amour, le profane & ſe dégrade.

L'amour

L'amour marque la perfection ſublime de notre être, ou ſon dernier aviliſſement. C'eſt un tranſport ſacré, ou le plus vil de tous les menſonges.

JULIETTE.

Toujours vous portez un jour nouveau dans mon ame; vous élevez, vous fortifiez mon courage. Mais ce n'eſt pas aſſez de me protéger contre mon pere, ſauvez-moi de cet hymen odieux... Le tems preſſe.

BENVOGLIO.

Votre époux n'eſt encore qu'à ſix milles de Vérone. Je vais tenter de toucher le cœur de Capulet: je vous repréſenterai foible, mourante; & ces doux attraits que l'amour ſeul a pâlis, je les peindrai languiſſans dans l'ombre de la maladie. Si votre pere reſte inflexible, ſoudain je dépêche vers Roméo... Je ne m'explique point encore; mais vous connoiſſez mon zele, & tout ce qu'il oſe entreprendre... Croyez en ce jour aux prodiges, aux miracles de l'amitié.

JULIETTE.

Ah! j'y crois, Benvoglio, j'y crois.

BENVOGLIO.

C'eſt à vous qu'il appartient de les enfanter.

JULIETTE.

Ce matin je voulois, à l'aide d'un déguiſement, m'échapper avec Roméo: il n'a pas voulu y conſentir.

BENVOGLIO.

Il eut pour vous de la prudence... Et comment échapper, lorſque votre pere a tout crédit & des alliés puiſſans. Où vous refugieriez-vous?... Sans mes ſoins aſſidus & vigilans, auriez-vous pu jouir une ſeule fois de la préſence de votre amant? N'a-t-il pas fallu choiſir l'aſyle obſcur & myſtérieux d'un cloître pour écarter tout ſoupçon?.. Vous pouvez tromper, mais non braver ſon autorité... Que le repos ſoit votre partage. A moi, chere Juliette, les travaux & les ſoins de vous rendre heureuſe.

JULIETTE.

Le ciel m'a favoriſée entre toutes les

mortelles, en daignant m'accorder un ami tel que vous... Oui, je lui dois plus d'actions de graces pour ce bienfait que pour Roméo même.

BENVOGLIO.

Ah, Juliette, quelque ſenſible, quelque profondément reconnoiſſante que ſoit votre ame, non, elle ne ſaura jamais elle-même, combien vous m'êtes chere. Ce ſentiment, dans ſa mâle énergie, ne ſera jamais conçu par tout ce qui reſpire ici-bas. Quarante ans plus tôt j'aurois aſpiré à votre main; mais ſéparé de vous par l'intervalle de l'âge, ma félicité du moins ne fut pas entiérement trompée; nos cœurs furent unis par l'amitié, qui a ſes jouiſſances & ſes pures délices. J'ai mis mon bonheur à placer votre main dans celle de Roméo; j'ai goûté vos plaiſirs, j'ai joui de vos tranſports; je puis mourir, j'ai tout ſenti... Plus heureux, j'oſe le dire, que vous ne l'avez été, les larmes que vous répandîtes dans le ſein de la volupté n'ont pas coulé, j'en ſuis ſûr, plus délicieuſement que les miennes.

JULIETTE.

Eh! qui vous récompenſera de tant de généroſité?

BENVOGLIO.

Vous. En vous aimant toujours, en étant, s'il ſe peut, l'un à l'autre d'une maniere plus intime. Amour! ô ſentiment plein de raiſon, premier mouvement d'une ame tendre & pure! oui, tu es une paſſion vraiment céleſte. Tandis que toutes les autres concentrent l'homme en lui-même, tu le fais vivre dans l'objet aimé. Tu éteins dans ſon cœur le farouche intérêt perſonnel pour lui révéler les jouiſſances que donne le plaiſir de ſervir ce qu'on aime. Il eſt toujours inſenſible & froid, l'homme qui ſe refuſe à tes feux: ſon cœur qui s'iſole ſe durcit, il n'eſt plus diſpoſé à la compaſſion ni à la pitié. Malheureux! il ne connoît point l'élan rapide & mutuel des ames. O Juliette, ô Roméo! ames nées pour ſentir le bonheur & le répandre autour de vous, aimez-vous, mes enfans, aimez-vous, parce que l'amour eſt ce qu'il y

a de meilleur ici-bas, en ce qu'il nous diſpoſe aux vertus, parce que le cœur s'améliore par l'exercice précieux du ſentiment, parce que l'amour eſt compagnon de la force, du courage, des nobles & grandes entrepriſes. Que le foyer de votre tendreſſe ſe rapproche de celui de l'humanité; que vos plaiſirs élevent, agrandiſſent vos ames & les portent vers des idées vaſtes & généreuſes. Vous marcherez alors comme des dieux au milieu de la race humaine, & vous laiſſerez la haine, la froideur, l'égoïſme, l'orgueil, aux ames baſſes & rétrécies. Le flambeau ſacré des vertus, qui brûlera dans votre ſein, perfectionnera votre union; & en faiſant des heureux, vous apprendrez à l'être.

JULIETTE.

O magnanime ami, généreux bienfaiteur des humains, qui après avoir ſoulagé leurs ſouffrances, leur donnez encore la force & l'élévation de l'ame, ſoyez béni & révéré... Ah, que le ciel nous aime, lorſqu'il nous envoie une ame faite pour ſoutenir & guider

la nôtre!.. Non, nous ne penſons avec énergie que dans le noble ſein de l'amitié. Que je m'y plonge...

BENVOGLIO, *la ſerrant dans ſes bras.*

Ah, Juliette!.. Vous voulez donc me faire redouter la fin de ma carriere!.. Dieu!.. je ne ſaurai plus mourir.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CAPULET, Madame CAPULET.

CAPULET.

EPARGNEZ-moi vos prieres, madame. Je n'aurois pas imaginé que vous euſſiez donné dans les chimeres qu'il plait à votre fille de ſe forger.

Madame CAPULET.

Ne briſez pas ſon cœur, lorſque vous pouvez le plier ſans effort. Croyez-moi, Juliette eſt malade, plus malade que vous ne penſez. Sa maladie eſt dans l'ame...

CAPULET.

Vous avez armé contre moi juſqu'à ſon médecin. Vous pouviez vous épargner ce dernier artifice : il n'aura pas l'effet que vous

en attendiez... Ce n'eſt pas moi que l'on conduit ainſi.

Madame CAPULET.

Quoi! lorſqu'elle eſt foible, tremblante, inconſolable....

CAPULET.

Je me doutois bien que ce ſeroit là la ſuite de vos repréſentations. Votre excès d'indulgence envers une fille rebelle n'a ſervi qu'à la rendre plus opiniâtre. Jamais l'autorité paternelle ne doit lutter avec des enfans.

Madame CAPULET.

Notre cœur, vous le ſavez, ne ſe laiſſe pas toujours guider par cette raiſon mâle qui vous caractériſe. N'êtes-vous point trop ſévere, en lui refuſant un court délai? Craignez qu'un ordre violent ne lui devienne fatal.

CAPULET.

Je connois ſon ſexe; quand une fille s'abandonne au caprice, il faut l'enchaîner par la loi du devoir. Nous verrons ſi elle ſoutiendra en face ſa déſobéiſſance.

Madame CAPULET.

J'ai tout tenté pour vous fléchir, je n'aurai rien à me reprocher, & cette tyrannie au moins ne ſera pas mon ouvrage.

CAPULET.

Si vous n'êtes pas entiérement privée de raiſon, ainſi que votre fille, ſouvenez-vous, madame, que Juliette ne doit avoir aucune ſorte de volonté. Mais la fermeté que vous n'avez pas ſera mon partage, puiſqu'on m'y force. Gardez ſeulement que le comte n'ait entrevu ſa réſiſtance. Allez, & qu'elle ſe rende ici.

SCENE II.

CAPULET, *ſeul.*

J'AI promis, je ne puis différer; mon honneur, mon autorité, tout m'oblige a remplir mon projet: & pourquoi m'en laiſſerois-je détourner? Si le changement d'état porte un certain trouble dans un cœur neuf &

inexpérimenté, bientôt l'effroi ſe diſſipe & fait place à la tendreſſe. Je dois contraindre ma fille, pour la déterminer à ſon bonheur.

SCENE III.

CAPULET, JULIETTE, LAURE.

JULIETTE, *dans le fond du théatre.*

Je vais entendre mon arrêt... Quel regard! Ciel!...

CAPULET.

Sortez, Laure. (*Laure ſort.*) Il faut donc que je ſois moi-même le porteur de mes ordres.

JULIETTE.

Pardonnez, ſeigneur; je ſuis votre fille unique. De ce choix que vous m'impoſez d'autorité, dépend le bonheur ou le malheur de ma vie.

CAPULET.

Vous ſerez heureuſe, ma fille.

JULIETTE.

Jamais... Permettez que j'uniſſe ma voix

à la voix gémiſſante d'une mere pour émouvoir votre tendreſſe.

CAPULET.

Eſt-ce vous, Juliette, qui êtes rebelle à mes volontés? Depuis quand affectez-vous ce courage?

JULIETTE.

Je n'affecte rien, ſeigneur.

CAPULET.

Je n'accorde aucun délai, je ne reçois aucune excuſe. Voyons ſi vous avez mis votre gloire à réſiſter à mon autorité, ſi l'orgueil...

JULIETTE.

Ah, mon pere! il n'y a point d'orgueil.

CAPULET.

Qu'y-a-il donc?... J'attends une ſoumiſſion ſans bornes... Dans un âge tendre, & ſans expérience, ayez une ſage défiance de vous-même, ma fille, & laiſſez-vous conduire. Voudriez-vous être plus éclairée que vos parens, & ſoutenir votre rebellion par l'entêtement?

JULIETTE, *s'inclinant.*

Je vous ſupplie à genoux...

CAPULET.

Levez-vous... Cette humilité apparente peut tromper une mere crédule, faire couler ſes larmes; mais je ſuis au-deſſus de pareilles ſéductions. Epargnez-vous les pleurs : je n'y crois point. J'ai tout peſé mûrement, & mon expérience, vous m'en croirez peut-être, eſt faite pour vous guider. Préparez-vous à me ſuivre à la campagne dès aujourd'hui; là, vous donnerez votre main au comte Lodrano. Il eſt d'une race illuſtre, & tout vous ordonne...

JULIETTE.

Je vous conjure par la tendreſſe paternelle, par le ſoin du bonheur de votre fille, que vous aimez ſans doute encore...

CAPULET

N'achevez pas... Mais... Parlez cependant, & me dites ce qui vous déplait dans le comte Lodrano, & quel eſt le motif de cette déſobéiſſance formelle.

JULIETTE.

Souffrez que je renonce pour toujours au mariage. La mort de mon malheureux couſin a tellement flétri mon cœur..,

CAPULET.

Comment ajouter foi à ce long déſeſpoir?.. Votre pere n'a-t-il pas un cœur auſſi?... Théobald m'étoit auſſi cher qu'à vous.

JULIETTE.

Une répugnance invincible pour le comte...

CAPULET.

Elle ne durera pas : il eſt jeune, aimable; vous l'aimerez bientôt.

JULIETTE.

Vous avez tout pouvoir. La mort ne me refuſera pas ſon ſecours.

CAPULET.

Vous perdez le reſpect... Cette menace... Je veux bien l'oublier.

JULIETTE.

Ne me rejetez point de vos bras, ô mon pere! Daignez au moins m'accorder du tems pour me réſoudre à ce que vous exigez...

CAPULET.

C'en eſt aſſez : je vous ai écoutée, & vous m'avez entendu.

JULIETTE.

Il n'y a donc plus de pitié ! Mon pere eſt inflexible.

CAPULET.

Je dois l'être. Quelles ſont vos réponſes ? Des plaintes vagues, les rêves d'une imagination exaltée. L'époux que je vous ai choiſi eſt d'un ſang illuſtre, d'une conduite irréprochable & d'une figure peu commune ; & vous refuſeriez ſa main ? & vous feriez cet affront à lui, à votre pere ? Et la cauſe d'un ſi étrange refus ſeroit enveloppée d'un myſtere impénétrable ? Non : c'eſt pour la derniere fois que ma bonté s'explique. Tenez-vous prête à partir : je vous l'ordonne par toute l'autorité que je puis avoir ſur vous. Obéiſſez.

SCENE IV.

JULIETTE, *ſeule.*

Il eſt donc prononcé ce terrible arrêt!.. Mais d'où vient que cet ordre deſpotique n'a fait aucune impreſſion ſur mon ame?... Les larmes de ma mere m'ont plus touchée que ſes menaces. Je ſens mon cœur qui ſe roidit, au lieu de ſe ſoumettre... Traînée de force au pied de l'autel! Dieu! l'autel trembleroit, l'autel s'enfonceroit ſous terre... O Roméo, Roméo! pourquoi ton nom eſt-il un crime? Je l'euſſe prononcé... Mon pere m'appelle une fille rebelle, inſenſée. Dieu que j'atteſte, tu ſais la cauſe de mes refus Non, non, je ſuis fidelle; je ſuis amante, je ſuis épouſe, j'en remplis les devoirs. Eh, quels autres ſont plus ſacrés? Allons: le déſeſpoir m'a rendu le courage; mon ame doit s'élever au-deſſus des revers... Je ſaurai mourir.

SCENE V.

JULIETTE, LAURE.

LAURE.

COMMENT vous trouvez-vous ? Qu'a produit cet entretien ? Je tremble d'en apprendre l'iſſue.

JULIETTE.

Je ne ſuis plus ſi mal, Laure.

LAURE.

Arrêtez. Votre ton de voix m'effraie.

JULIETTE.

Vous n'avez pas encore vu un corps privé de vie, Laure ?

LAURE.

Ah, Dieu ! quelle image vous m'offrez !

JULIETTE.

Eh bien, vous le verrez bientôt ; n'allez point en frémir. Conſidérez-le...

LAURE.

Ne parlez pas ainſi, ma chere maîtreſſe.

JULIETTE.

JULIETTE.

Vous ſerez témoin, vous dis-je, de mes funérailles; mais malgré le ſang que j'aurai perdu, je paroîtrai plus belle dans le cercueil que dans le lit nuptial. Quand le comte Lodrano, accompagné de mon redoutable pere, viendra pour s'emparer de la tremblante Juliette, il ne trouvera plus qu'une main froide & glacée; la pâleur de la mort ſera empreinte ſur ſes joues décolorées; bientôt la cloche funebre retentira dans les airs; les portes bruyantes du temple s'ouvriront; les larmes rares de l'amitié arroſeront ma tombe, tandis que d'autres ſuivront mon convoi avec une morne inſenſibilité... Mon pere pleurera peut-être... Son pouvoir n'exiſtera plus; je ſerai avec la mort qui rend à tous les êtres, égaux alors, leur liberté primitive.

LAURE.

Ciel! je friſſonne. Quelles lugubres idées!

JULIETTE, *avec un cri de joie.*

Je renais... Voilà Renvoglio... Eloigne-

toi, Laure. Va, je n'affligerai pas long-tems tout ce qui m'environne.

SCENE VI.

BENVOGLIO, JULIETTE.

JULIETTE. (*Elle joint les mains & pleure.*)

AH, Benvoglio! je lis ſur votre viſage...

BENVOGLIO.

On n'appaiſe point un Capulet... Votre pere!.. Qu'il eſt petit dans ſes grandeurs!

JULIETTE.

Le bonheur n'auroit donc lui qu'un inſtant pour nous.

BENVOGLIO.

Il n'eſt pas détruit encore, il ne le ſera point, j'oſe vous en aſſurer, Juliette.

JULIETTE.

Mon pere eſt inflexible, dites-vous, quel eſpoir peut me reſter?

BENVOGLIO.

Oubliez-vous ce que peut ma tendreſſe ?.. J'ai intercédé pour vous, & ſoudain j'ai vu le courroux enflammer ſon viſage : j'ai été forcé de promettre que je m'emploierois à vous perſuader ; car les grands ſont tellement familiariſés avec le deſpotiſme, qu'ils s'imaginent que ceux qui ſe trouvent ſous leurs pas ſont faits pour leur ſervir de miniſtres. Le court eſpace de tems qui vous reſte, ma digne & malheureuſe amie, va bientôt s'écouler. Il ne faut point compter ſur l'indulgence d'un pere qui ne ſuit que ſes idées ambitieuſes ; dans trois heures il vous enleve, il force votre main...

JULIETTE, *fièrement.*

Il force ma main!.. Mais, répondez, tous les peres ſont-ils ainſi ?.. Non, non, je m'arrête... Je dois reſpecter mon pere. Dieu ! qui m'eût dit qu'un pere ne ſeroit plus à mes yeux le plus cher des mortels!.. Il forcera ma main... Vous m'avez dit cent fois que le courage étoit la premiere vertu & la plus

néceſſaire dans la carriere orageuſe de la vie... (*Elle tire un poignard.*) Voyez-vous ce poignard ? Au moment de la violence...

BENVOGLIO.

Donnez-moi ce fer, cruelle amie. Non, ce n'eſt point là une de mes leçons.

JULIETTE.

Le droit le plus ſacré à une ame généreuſe, n'eſt-il pas de mourir à ſon gré ?

BENVOGLIO, *lui ôtant le poignard.*

Vous ne vous appartenez plus, vous êtes à Roméo.

JULIETTE.

Eh, ne pouvant plus vivre pour lui, il faut bien que je meure !

BENVOGLIO.

Vous voulez mourir... Eh bien, ayez le courage de faire plus pour lui.

JULIETTE.

Faire plus pour Roméo ?... Achevez.

BENVOGLIO.

Oſerez-vous deſcendre vivante dans le tombeau ?

JULIETTE.

Que dites-vous, ô ciel !

BENVOGLIO.

Oſerez-vous entrer dans le ſouterrein où dort la pouſſiere de vos ancêtres ? Au milieu de ces tombeaux, garderez-vous une ame exempte de terreur ? Ne frémirez-vous point en vous trouvant ſeule ſous ces voûtes ténébreuſes, en voyant ces colonnes noires & reſplendiſſantes, ces marbres penchés ſur des ſépulcres, & le jour pâle & tremblant de ces lampes funebres, qui éclaire par intervalles ces triſtes mauſolées ?

JULIETTE.

Vos expreſſions m'effraient; mais l'ame de Benvoglio me raſſure... Oui, j'y deſcendrai avec courage; mais pourquoi viſiter le ſéjour des morts ?

BENVOGLIO.

Pour être à jamais rendue à Roméo.

JULIETTE.

A Roméo ! Ah ! placez-moi dans un cercueil; enveloppez-moi dans un linceul fu-

néraire, couchez-moi auprès de ces ſtatues froides & ſilencieuſes : l'effroi de la tombe n'ira point juſqu'à mon ame, j'en ſurmonterai l'horreur : je ne crains plus cette nuit profonde & ſolitaire... Garantiſſez-moi du ſort affreux qu'on me prépare, & j'affronte le ſéjour des tombeaux.

BENVOGLIO.

Je n'attendois pas moins... Eh bien, Juliette, je vais vous dérober à la tyrannie ; je vous ſouſtrais pour toujours au deſpotiſme de vos parens ; ils ne ſongeront pas même à ſuivre vos traces, vous aurez fui par une route inconnue & nouvelle ; ils vous pleureront amérement, eux qui vous auroient immolée d'un œil ſec ; mais loin des maîtres de votre ſort, vous vous appartiendrez à vous-même, vous ſerez libre.

JULIETTE.

Je ſerai libre ! Ah, Benvoglio ! j'oſerai tout... Mais comment cela ſe pourra-t-il ?

BENVOGLIO, *montrant une fiole.*

J'ai déployé pour vous tout l'effort de mon

art, de cet art divin que j'ai cultivé dès mon enfance, & qui m'a appris l'uſage de ces plantes précieuſes où le ſoleil dardant ſes plus purs rayons, empriſonna les germes de la joie, de la vie & de la ſanté. Les vertus les plus ſecretes & les plus oppoſées ſont enfermées dans ces végétaux que l'homme diſtrait foule aux pieds, & qui recelent les tréſors de la vie élémentaire. J'y ai trouvé le remede à toutes les ſouffrances; & l'amour de l'humanité, que la noire ingratitude n'a pu tarir dans mon cœur, enflammant ſans ceſſe mes eſprits, m'a fait ſuivre ces phénomenes qui ne frappent d'abord que la curioſité, & qui font connoître de plus en plus combien la nature eſt riche dans ſes rapports & puiſſante dans ſes combinaiſons. Une découverte heureuſe, renouvellée ſous la main de l'expérience, m'a rendu certain de l'effet le plus étonnant & le plus admirable. Je puis vous dire avec aſſurance, prenez, ma Juliette, prenez ſans crainte ce breuvage aſſoupiſſant: il va vous endormir d'un ſommeil tranquille

& inſenſible, qui reſſemblera parfaitement au calme du trépas. Mais ce ſommeil n'eſt que paſſager & nullement dangereux ; les principes de la vie ne ſeront point éteints, mais ſuſpendus ; vous reſterez douze heures ſous cette image d'une mort parfaite ; nulle chaleur, nul ſouffle n'atteſtera que vous vivez. J'annoncerai moi-même votre mort avec de feintes larmes ; la pitié frappera juſqu'à l'ame inflexible de votre pere ; on le verra, abandonnant ſon triſte palais, le laiſſer déſert & inhabité. Le reſte me ſera confié. Suivant nos uſages, parée dans votre cercueil & le viſage découvert, vous ſerez portée pour être enſevelie dans le tombeau de votre famille, ſous cette même voûte antique où repoſent tous les deſcendans des Capulets... Vous frémiſſez, Juliette !

JULIETTE.

J'éprouve un reſte de terreur, je l'avoue ; mais achevez.

BENVOGLIO.

Je ſerai chargé de tout le funebre appareil ;

ces mains vous placeront à la ſuite de vos aïeux ; à moi ſeul eſt remis le ſoin de toucher ce corps adorable & de le couvrir d'aromates précieux... J'ai redouté de prononcer ces dernieres paroles ; mais tout ceci, ma Juliette, n'eſt qu'un ſtratagême qui ſous les auſpices de l'amour vous rend à votre époux. Au bout de quelques heures vous ſortirez de votre aſſoupiſſement comme d'un ſonge ; & Roméo que j'ai fait avertir, ſera dans vos bras à votre réveil.

JULIETTE.

Roméo !.. Je le reverrai ? Vous me l'aſſurez ? ...

BENVOGLIO.

On vous croira ſéparée des vivans & dans la nuit éternelle de la tombe ; mais vous vivrez, vous ſerez rendue à l'amour. Vos obſeques ſe feront avec magnificence au bout de quelques jours ; & la premiere des victimes que le char lugubre des hôpitaux envoie chaque jour à la ſépulture, ira prendre votre place.

JULIETTE.

Je renaîtrai, Benvoglio, je renaîtrai ?

BENVOGLIO.

Ma main attentive & ſcrupuleuſe peſoit plus que ma vie ; elle peſoit la vôtre & celle de Roméo... Ne tremblez point.

JULIETTE, *prenant une coupe.*

Eh bien, je n'ai plus de terreur. Conduiſez-moi dans ces obſcures demeures ; que je m'endorme ſous ces voûtes effrayantes ; je préfere ce ſéjour au palais de mon pere. N'eſt-ce pas au milieu des ſépulcres que finit l'empire des Capulets ?... Mais, Dieu ! je vois les larmes de ma mere, ſa douleur, ſon déſeſpoir... Mere infortunée ! N'entendrai-je pas ſes cris, ſes gémiſſemens ?

BENVOGLIO.

Non. Invulnérable & calme, plongée dans un profond & doux ſommeil, aucun ſentiment pénible ne troublera votre repos.

JULIETTE.

Mais Roméo... quand il apprendra ma mort feinte, que deviendra-t-il ?

BENVOGLIO.

Il l'ignorera.

JULIETTE.

Ah! voilà bien la faveur qui me devient la plus chere.

BENVOGLIO.

Je précéderai ſon arrivée au temple, & je m'y rendrai avant votre réveil.

JULIETTE.

Serrez-le dans vos bras, entraînez-le loin de moi, qu'il ne me voie pas le viſage pâle, l'œil fixe, le corps glacé; veillez plus que ſur moi, Benvoglio, veillez ſur mon époux.

BENVOGLIO.

Il ne pourra ſe rendre aux tombeaux qu'à minuit; c'eſt moi qui l'y conduirai, & vous ſerez alors pleinement revenue à la vie.

JULIETTE.

O douce eſpérance! Roméo, mon cher Roméo, malgré la haine & la tyrannie, je ſerai toute à ton amour.

BENVOGLIO.

En vous réveillant, ne vous effrayez point

du vaſte ſilence du temple, ni de l'immobile attitude de ces ſtatues qui accompagnent les mauſolées.

JULIETTE.

Si j'éprouve de l'effroi, je prononcerai le nom de Roméo.

BENVOGLIO, *vivement.*

Et vos premiers regards le rencontreront; je vous unirai une ſeconde fois. Cette profonde horreur du temple diſparoîtra ſoudain, & il ne ſera plus pour vous que ce qu'il fut la nuit où, éclairé des flambeaux qui jetoient autour de l'autel des ombres grandes & majeſtueuſes, vous prononçâtes dans ce demi-jour impoſant & ſolemnel les vœux & les ſermens de l'amour.

JULIETTE.

O nuit mémorable, pourras-tu te reproduire à mes ſens étonnés & ravis! Tant de joie appartiendroit - elle une ſeconde fois au foible cœur de l'homme! O bonheur! ſi je t'invoque, c'eſt pour remplir l'ame du mortel qui m'eſt cher... Qui m'eût dit que

l'artifice entreroit un jour dans ce cœur qui n'a jamais diſſimulé!.. Mais lequel eſt le plus coupable, de la victime qui échappe au coup mortel, ou de celui qui tient la hache levée ſur ſa tête?... Dois-je attendre encore ?

BENVOGLIO.

Non; il eſt tems.

JULIETTE, *tendant la coupe.*

Donnez... Votre main tremble.

BENVOGLIO.

C'eſt de tendreſſe, & non de crainte.

(*Il verſe la liqueur.*)

JULIETTE.

Voyez-moi ſourire... Le tems de mon ſommeil ſera-t-il long ?

BENVOGLIO.

Douze heures; mais le tems n'exiſtera plus pour vous. (*Elle fait quelques pas.*) Que faites-vous ?

JULIETTE.

J'arrête ma vue ſur le ſeuil de la porte, d'où il m'a envoyé le dernier regard... Je

le vois... Jeſuis forte. (*Elle boit. Poſant la coupe.*) Eh bien, ami... je n'ai plus qu'à aller au tombeau.

BENVOGLIO.

Soyez maintenant tranquille, & laiſſez agir la liqueur.

JULIETTE.

Ah! ma confiance eſt entiere... Je reſſuſciterai.

BENVOGLIO, *la prenant dans ſes bras.*

Je vous le jure, héroïque amie.

JULIETTE.

O mon libérateur!... Vienne donc le ſommeil!

BENVOGLIO.

Avant qu'il vous ſurprenne, il vous reſte à feindre une entiere obéiſſance aux ordres de votre pere. Ainſi vous conſerverez la renommée d'une fille ſoumiſe. Il vous honorera de ſes longs regrets; vous n'aurez rien perdu dans ſa mémoire, & l'orgueil des Capulets ſera ſatisfait.

JULIETTE.

Puiſſe le repos deſcendre au fond de ſon ame auſſi profondément que je le deſire ! Je n'ai que le remords d'avoir troublé quelques inſtans de ſa vie ; mais dites, étoit-il en mon pouvoir d'obéir ?

BENVOGLIO.

Je répandrai du moins quelque ſatisfaction dans ſon cœur, en lui portant la nouvelle de votre ſoumiſſion. Je me parerai de ce prétendu triomphe ; mais en même tems je lui peindrai tout l'effort du ſacrifice, combien il fut pénible & douloureux. Ce combat entre le devoir & la volonté donnera plus de vraiſemblance à ce qui doit arriver. Adieu, ma digne amie : je vais agir pour Roméo.

JULIETTE, *lui jetant un dernier regard.*

Nous nous reverrons ? . . .

BENVOGLIO.

A minuit. . . Tous trois. . . Nous nous retrouverons dans les bras de la liberté, de l'amitié & de l'amour.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JULIETTE, *ſeule, errant ſur la ſcene.*

Ce n'eſt donc qu'auprès de ces ſombres autels, à la lueur tremblante de ces lugubres feux, que je dois le revoir ! Eh, qu'importe le lieu, pourvu que je l'y preſſe dans mes bras ! Mon amour a tout oſé... Oui, je m'endormirai, je repoſerai ſous ces voûtes ſépulcrales... Ce ſéjour de la mort pourroit-il m'effrayer ? Il me dérobe à la tyrannie & me rend à l'amour... Mais ſi la main de mon protecteur avoit paſſé la meſure... ſi j'allois dormir d'un ſommeil éternel, quel ſeroit le ſort de Roméo !... Horrible penſée ! Mourir, & j'aime... Mais Roméo laiſſeroit-il Juliette ſeule dans le tombeau ? Non, il s'y précipiteroit ; ſa main preſſeroit ma main glacée...

glacée... Eh bien, qu'ai-je à craindre? Notre deſtin, proſpere ou fatal, ſera toujours le même. Oui, je ſuis fille de Capulet, je le ſens au courage qui me guide. Plus de crainte... La mort ou l'heureuſe liberté. Ma mere!... Dieu! encore un combat.

SCENE II.

Madame CAPULET, JULIETTE.

Madame CAPULET.

Il me tardoit de vous embraſſer, ma fille.

JULIETTE.

Eh bien, ma mere, je cede à un pouvoir abſolu : que veut-on de plus ?

Madame CAPULET.

Vous m'en devenez plus chere. Ce n'eſt pas que je ne ſois ſurpriſe que votre médecin ait eu plus de pouvoir ſur votre eſprit que vos parens... Mais ſupprimons tout reproche;

avec quel plaisir votre pere va retrouver une fille obéissante!

JULIETTE.

Beaucoup moins que vous ne le pensez, ma respectable mere!

Madame CAPULET.

La paix que j'aime, & que j'appelle de tout mon pouvoir, va succéder aux nuages qui l'obscurcissoient.

JULIETTE.

Vous le croyez... Hélas!

Madame CAPULET.

Vous serez heureuse, ma fille.

JULIETTE.

C'est ce qu'on a déjà osé me promettre; mais...

Madame CAPULET.

Le ciel récompense les enfans qui font la joie de leur pere.

JULIETTE.

Je ne dois pas me parer d'une vertu forcée... Je ne serois pas si soumise, s'il m'étoit permis d'agir autrement.

Madame CAPULET.

Tout vous ſera compté, ma fille.

JULIETTE.

Que d'indulgence & de bonté, ô ma tendre mere ! Hélas, j'en ſuis indigne !

Madame CAPULET.

Je n'ai plus qu'à vous féliciter, que dis-je ! qu'à vous remercier d'avoir fait rentrer le calme dans l'ame de vos parens.

JULIETTE.

Ah, ma mere ! Et ſi ma ſoumiſſion étoit involontaire, infidelle ?....

Madame CAPULET.

Ne dites pas cela, ma fille ; vous m'affligez... Mais non, vous ne me cauſerez plus de peine déſormais.

JULIETTE.

C'eſt bien le contraire que je crains... Mon cœur eſt frappé, ma tête eſt égarée...

Madame CAPULET.

Votre imagination eſt un peu exaltée, il eſt vrai ; mais votre cœur eſt bon, tendre, ſincere. Je le connois.

JULIETTE.

O ma tendre mere, ſupprimez, ſupprimez ces éloges!

Madame CAPULET.

Si j'euſſe été la maîtreſſe, je ne vous aurois pas impoſé un joug qui ſemble vous peſer & vous déplaire.

JULIETTE.

Ah, que le ciel vous béniſſe, mere incomparable!.. Quoi, vous auriez!.. Il n'eſt plus tems... Vous percez mon cœur attendri... Ne vous affligez pas, quelque choſe qu'il arrive... Je vous en conjure, quelque choſe qu'il arrive, ne vous livrez pas au déſeſpoir.

Madame CAPULET.

Que voulez-vous dire, Juliette?

JULIETTE, *ſe jetant au col de ſa mere.*

..Souffrez que je vous embraſſe, ma bonne mere. Un baiſer... de grace, encore un baiſer.

Madame CAPULET, *pleurant de joie.*

O mon enfant, enfant toujours plus chere, t'ai-je jamais épargné mes careſſes maternelles?

JULIETTE.

N'en ſoyez point avare en ce moment : de long-tems peut-être je n'aurai le bonheur de vous embraſſer.

Madame CAPULET.

Eh, pourquoi, ma fille ? Toujours ma tendreſſe pour vous ſera la même.

JULIETTE, *errant ſur la ſcene.*

Je verrai donc la tombe ! .. Oui, & ſans frayeur... Me reconnoîtra-t-il ſous le voile funéraire ? ... Au réveil, dans cette impoſante ſolitude, quelle forme lui offrirai-je ? .. O ma mere ! quelle récompenſe pour tant de bonté ! ... Mere infortunée !..

Madame CAPULET.

Ses eſprits égarés. . . . (*La ſoutenant.*) Qu'avez-vous, Juliette ?

JULIETTE, *la main ſur le cœur.*

J'ai là un trait profond...

Madame CAPULET.

Ma fille, vous êtes dans une ſituation qui m'alarme.

JULIETTE.

Je me ſens abattue.

Madame CAPULET.

Comment ?

JULIETTE.

Tout fuit autour de moi, tout s'évanouit.

Madame CAPULET.

Quelle pâleur ! .. Mettez-vous ici. (*La plaçant ſur un ſopha.*)

JULIETTE.

Oui... J'y ſerai mieux... Adieu, bonne mere... adieu.

Madame CAPULET.

Comment adieu ?.. Ciel !.. Ma fille !

JULIETTE.

C'eſt le moment... Il vient... Je le ſens... Mon ſang ſe glace, mes yeux s'obſcurciſſent... Je combats vainement.

Madame CAPULET.

Ma fille !..

JULIETTE.

Béniſſez-moi, ma mere... Béniſſez-moi, pardonnez-moi.

Madame CAPULET.

Juliette ! chere Juliette ! . .

JULIETTE.

Dieu veuille vous bénir, ma mere, & me pardonner !

Madame CAPULET.

Mon enfant ! . . Sa main froide. . . Son œil qui ſe ferme. . . Au ſecours, au ſecours !

JULIETTE, *d'une voix éteinte.*

On l'a voulu. . . J'obéis. . . Je meurs. . .

Madame CAPULET.

Juliette, éveillez-vous. . . Puiſſances céleſtes, ayez pitié de moi ! Laure, au ſecours, Laure ! . .

SCENE III.

Madame CAPULET, LAURE.

LAURE.

D'où partent ces cris perçans ? (*Appercevant Juliette étendue ſur le ſopha.*) Que vois-je ! . . Juliette. . .

Madame CAPULET.

Eſt-ce la mort ? . . Ma fille ! Dieu, rendez-moi ma fille !

LAURE.

Elle ne reſpire plus. . . Quel affreux ſoupçon ! . . Je me rappelle ce qu'elle m'a dit. . .

Madame CAPULET, *vivement.*

Qu'a-t-elle dit, Laure ?

LAURE.

Que je verrois bientôt ſon corps privé de vie. . . que la cloche funebre ſonneroit pour elle. . .

Madame CAPULET.

Pere inhumain ! déteſtable comte ! venez, voyez les ſuites terribles de votre incroyable dureté. Elle eſt donc morte par vous. . . Quoi, ma fille ſeroit morte ! Non, elle ne mourra point. . . Non, je ne veux pas qu'elle meure. (*Se précipitant ſur le corps de ſa fille.*) Je l'embraſſerai, je la réchaufferai, je l'arracherai à la mort, ou j'expirerai avec elle. . .

SCENE IV.

CAPULET, Madame CAPULET, LAURE.

CAPULET.

QU'ENTENDS-JE?.. Quelles clameurs?.. Eſt-ce encore un nouvel artifice imaginé pour rompre mes deſſeins?.. J'ai ſa parole... Ciel, quel ſpectacle!

Madame CAPULET, *pleurant.*

Votre fille, ſeigneur, étoit réſignée; mais ſans doute l'effort ſurnaturel qu'elle a fait ſur elle-même, la révolution ſubite de tous ſes ſens... Contraignez maintenant la mort à vous la rendre.

CAPULET. (*Il lui prend un bras qui retombe.*)

Dieu!.. Quel frémiſſement court dans mes veines!.. Se pourroit-il?.. Courez, Laure. Je quitte Benvoglio; il n'eſt pas loin;

qu'on l'appelle, qu'il vienne... O malheur! Tout ſeroit-il fini?.. Je n'y ſurvivrois pas. (*Laure ſort.*)

Madame CAPULET.

Les hommes te rappelleront-ils à la vie, ô ma chere Juliette?..

CAPULET, *auprès de ſa fille.*

Qu'ai-je fait, hélas!.. Juliette, réveille-toi. Je ne voulois que ton bonheur. Elle ne m'entend point... Barbare que je ſuis, lui aurois-je donné la mort!.. Fatale ambition qui me coûteroit ma fille, tu m'aurois vendu bien cher tes trompeuſes promeſſes!

SCENE V.

CAPULET, Madame CAPULET, BENVOGLIO, LAURE, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

CAPULET.

VENEZ, venez, Benvoglio, voyez... Secourez-moi; je ſuis le plus malheureux des peres.

BENVOGLIO.

Ciel!.. (*Il lui tâte le pouls.*)

CAPULET.

Eh bien, dites-moi qu'elle reſpire encore; donnez-moi quelque eſpérance, j'en ai beſoin... Tremblez de me porter le dernier coup.

BENVOGLIO.

Son pouls, lorſque je l'ai quittée, étoit déjà d'une foibleſſe extraordinaire...

CAPULET.

Et pourquoi ne me l'avoir pas dit? J'aurois été plus indulgent.

BENVOGLIO.

Vos reproches ſont l'effet de votre douleur; n'avez-vous pas traité mes remontrances de prétextes & de chimeres ?

CAPULET.

Ah, malheureux !

BENVOGLIO.

Souvenez-vous de ces paroles que je vous ai dites conformément à mon devoir : ménagez, ſeigneur, la délicateſſe de ſon organiſation. Dans les ames ſenſibles, le trait de la douleur deſcend profondément ; tout s'y imprime, & une ſecouſſe inattendue pourroit éteindre à la fois & le ſentiment & la vie.

CAPULET.

Ah ! je n'ai pas entendu, je n'ai pas compris ce que vous me diſiez alors : il falloit me menacer de la perdre.

BENVOGLIO.

Si je vous euſſe prédit formellement ce qui vient d'arriver, m'auriez-vous cru ? Soyez vrai...

CAPULET.

Mon malheur ſeroit-il au comble ? . . . O Benvoglio ! aurois-je des larmes éternelles à répandre ?

BENVOGLIO.

Seigneur, je vous plains ; c'eſt tout ce que je puis vous dire.

CAPULET.

Quoi, l'art eſt impuiſſant ? Et quelle eſt donc votre ſcience ?

BENVOGLIO.

Mon art ne paſſe point les bornes de la nature ; les principes de vie n'exiſtent plus.

CAPULET.

Arrêtez. . . Trompez-moi. . . Elle ſeroit morte ? Quel triomphe pour les Montaigus ! Comme ils vont inſulter à mes douleurs ! Il reſte un fils à mon ennemi, un héritier de ſon nom, & moi je n'aurai perſonne pour ſuccéder à mon invincible haine !

BENVOGLIO.

Eh, ſeigneur ! cet objet déplorable ne

devroit-il pas vous interdire les paſſions violentes ?

CAPULET.

Rendez-moi ma fille, Benvoglio ; voilà ce que je vous demande. Encore une fois, qu'eſt-ce donc que votre art, s'il ne peut rappeller ma fille d'une défaillance ?

BENVOGLIO.

Plût au ciel !.. Le coup fatal eſt porté.

CAPULET.

Le coup fatal ?.. Eh, comment ?

BENVOGLIO.

Epouvantée de vos ordres abſolus, un ſaiſiſſement violent & ſubit aura reſſerré ſon cœur, arrêté dans ſes veines le cours du ſang. Il n'en faut pas davantage, le fil délié s'eſt rompu, & la nature alors ſe joue de nos vaines ſpéculations.

Madame CAPULET.

Elle a obéi, vous l'aviez exigé... J'ai vu ſes combats, il lui en a coûté la vie... Voyez le courage de votre fille, comparez-le à votre orgueil : elle a ſu mourir pour ne

point enfreindre le devoir... Infortunée!.... Et cependant elle s'étoit bornée à demander un délai...

CAPULET.

Détournez vos regards de moi, madame; je suis assez puni.

Madame CAPULET.

Hélas! en la forçant à suivre vos volontés, j'ai moi-même contribué à sa mort. Malheureuse que je suis, pourquoi vous ai-je cru!..

CAPULET.

Dites-moi, Benvoglio, n'auroit-elle point attenté par désespoir à ses jours? Le poison...

BENVOGLIO.

Non, seigneur. Voyez son visage; un sourire doux comme celui de la vie semble l'animer encore.

CAPULET.

Elle n'est donc plus! Image désespérante, qui va faire le tourment continuel de mes derniers jours!.. Que le trépas ne m'a-t-il plutôt frappé! Mes yeux ne s'arrêteroient plus sur ces objets qui commencent mon supplice,

ſur ce jour déjà plus ſombre, plus horrible que celui de l'enfer.

Madame CAPULET.

Pleurez, barbare, pleurez ſur vous... Ah! vous ne ſavez pas ce que vous avez perdu: l'ame la plus noble, la plus tendre, faite pour commander le reſpect & l'admiration, pour honorer votre maiſon... O ma Juliette! tu es plus heureuſe que nous; tu te réveilleras pour l'éternité, & c'eſt là l'unique conſolation de ta déſolée mere. Oui, ſon ame étoit un ſouffle pur, émané du ſein même de la divinité; il a dû remonter à ſa céleſte origine.

BENVOGLIO, *voulant emmener Capulet.*

Soumettons-nous, ſeigneur, aux décrets du ciel. Votre fille, deſtinée au ſéjour des bienheureux...

CAPULET.

Portez ces conſolations à ſa mere.

BENVOGLIO, *allant à madame Capulet.*

Et vous, madame, ſouffrirez-vous les conſeils de l'amitié? Quittez cet objet qui ne peut maintenant qu'aigrir vos douleurs.

Madame

Madame CAPULET.

Quoi, me séparer de ma Juliette, moi!

BENVOGLIO.

Eh! que vous ordonne en ce moment cet ange de paix? De vivre, de vous résigner au coup de la Providence, de ne point vous livrer à l'inutile désespoir, & de procurer à ses cendres le repos, dernier hommage qu'elles attendent.

Madame CAPULET.

Oui, ce repos qui lui a été refusé pendant sa vie... Elle a dû desirer de quitter ce séjour de persécutions & de haine. Qu'avoit-elle à regretter ici-bas? Elle sera plus paisible parmi les tombeaux de ses ancêtres qu'elle ne le fut dans ce palais où elle est morte victime de l'ambition & de l'orgueil.

CAPULET.

Terribles vérités qui frappez mon oreille, j'ai mérité de vous entendre!.. Oh! je ne saurois commander à mon désespoir... Que du moins ses obsèques soient magnifiques. Benvoglio, je vous charge de tout ce triste appa-

reil. Je tromperai, s'il eſt poſſible, ma douleur, en faiſant revivre ſous le ciſeau les traits de cette enfant chérie. Je veux que ce ſoit un monument immortel de mes regrets, & que le marbre animé éterniſant la beauté de ſon corps, faſſe verſer des larmes à tous ceux qui viendront après moi. En apprenant de combien de vertus ſon ame fut ornée, ils gémiront encore de ma douleur; ils ſentiront toute l'étendue de ma perte. Qu'on la dépoſe aujourd'hui ſous ces voûtes ſacrées où repoſent ſes ancêtres & où je ne tarderai point, hélas! à la rejoindre... Les Montaigus ſeront heureux de ce revers qui m'accable; mais que m'importent les jouiſſances de mes ennemis, quand le terrible remords, plus implacable qu'eux, s'éleve du fond de mon cœur?... (*Allant vers ſa fille.*) Ma Juliette, ange de paix, adieu. (*Il lui baiſe la main, il fait ſigne à pluſieurs domeſtiques d'emmener madame Capulet.*) Venez, madame, éloignons-nous.

Madame CAPULET.

Faut-il donc m'arracher d'auprès d'elle!

Non, non... Ah, du ſéjour de la gloire, ma fille, ma chere fille prie Dieu de m'ôter de ce monde!.. (*Aux domeſtiques.*) Arrêtez, barbares, arrêtez... Un moment encore! (*Elle ſe penche ſur le corps de Juliette.*) Ta mere te donne le dernier baiſer... Adieu, adieu pour toujours. (*On l'emmene.*) O douleur! ô déſeſpoir! ô mort, viens à moi!

SCENE VI.

BENVOGLIO, *ſeul.*

VIVANTE, il perſécutoit, il ſacrifioit ſa fille; morte, il la regrette, il l'adore... Telle eſt la bizarrerie inexplicable du cœur de l'homme quand il s'abandonne aux paſſions. La tyrannie, ſous le nom d'autorité paternelle, peſe ſur ce ſexe aimable; & la jeuneſſe, la beauté, l'innocence, la candeur, ſoumiſes à cet amas de loix arbitraires, ne s'y dérobent que par le trépas. Juliette qui dans ce moment fait couler des larmes ſi ameres, qui cauſe tant de

regrets, n'a pu échapper au malheur qu'en paſſant ſous le voile funebre de la mort... Ah, ſi je pouvois au moins conſoler cette malheureuſe mere! Si je pouvois lui révéler, ſans me trahir!.. Mais, ici-bas, le cœur innocent ſouffre pour le coupable.

SCENE VII.

BENVOGLIO, LAURE.

BENVOGLIO.

APPROCHEZ, Laure. Je ſais que vous aimiez tendrement Juliette.

LAURE, *pleurant.*

Dieu ſait combien je l'aimois, & avec quelle ſincérité je la pleure. Hélas! elle me parloit de ſa mort; mais que j'étois loin de penſer...

BENVOGLIO.

La mort frappe à tout âge: il faut s'y attendre; les gémiſſemens ſont ſuperflus. On m'a chargé du ſoin de ſes funérailles; vous m'aiderez à remplir ces triſtes & derniers devoirs.

LAURE.

Hélas ! le pourrai-je ?

BENVOGLIO.

Il le faut. Que ſon corps ſoit paré de vêtemens blancs, ſymboles de ſon innocence ; que l'on poſe ſur ſon front une couronne des plus belles fleurs ; qu'elle ſoit couchée mollement, la tête un peu élevée, ſur l'étoffe la plus liſſe. Tels ſont mes ordres, que vous exécuterez.

LAURE, *conſidérant Juliette.*

Seigneur, voyez : le trépas ne l'a point défigurée. Ne diroit-on pas qu'elle reſpire encore ?

BENVOGLIO.

Il eſt vrai.

LAURE.

Je ne puis me perſuader qu'elle ſoit morte. Un ſang vermeil colore encore ſes joues : quelle eſt donc la cauſe de ſa mort ?

BENVOGLIO.

Une ſuffocation ſubite. Heureuſement qu'elle eſt morte ayant peu de choſes à

regretter dans cette vie, & qu'elle ne ſera pleurée que par l'amitié.

LAURE.

Que par l'amitié ! . . Ah, ſeigneur ! ne feignez pas avec moi ; je ſuis inſtruite des mouvemens de ſon ame.

BENVOGLIO.

Quoi, Laure ?

LAURE.

J'ai été témoin, la nuit derniere, de leur douloureuſe ſéparation. Hélas ! ſi vous ouvrez ſon corps, vous trouverez ſur ſon cœur l'empreinte profonde d'un nom qui lui fut cher.

BENVOGLIO.

Ne prononcez jamais ce nom, Laure. Gardez ce redoutable ſecret.

LAURE.

Il me ſuivra au tombeau.

BENVOGLIO.

Jamais le fer dans mes mains tremblantes ne profanera ce corps que la mort elle-même ſera forcée de reſpecter.

LAURE.

La mort ne diſſout-elle pas également & le cœur qui aima & celui qui n'a point aimé ?.. O ma chere maîtreſſe, ma douce compagne ! Elle n'exiſte plus, ni pour moi, ni pour celui...

BENVOGLIO.

Ne t'afflige pas tant. Quelquefois le ciel fait des miracles.

LAURE.

Des miracles ! Ah ! c'eſt elle qui doit en faire du haut des cieux qu'elle habite maintenant.... Près d'elle je n'éprouve aucune terreur.

BENVOGLIO.

Le tems preſſe, Laure, remplis un funeſte devoir.

LAURE.

Quel triſte emploi ! & je ne puis m'y refuſer !.. Oui, j'en aurai le courage. Ce ſera donc moi qui lui donnerai le dernier baiſer ! (*L'embraſſant.*) Chere Juliette, adieu, adieu. (*La toile ſe baiſſe.*)

ACTE V.

Le théatre repréſente des tombeaux, des inſcriptions, des ſtatues : une lampe eſt ſuſpendue à la voûte. On apperçoit une partie du temple ; dans l'enfoncement eſt un autel. Le cercueil de Juliette eſt derriere une eſpece de ſarcophage ; elle a le viſage à demi couvert.

On voit un homme qui paſſe, examine Roméo, & ſort après avoir obſervé ſes mouvemens.

SCENE PREMIERE.

ROMÉO, *ſeul, une lettre à la main, ſe promenant à pas lents.*

TOUT eſt tranquille ici... Quel morne & long ſilence ! . . . C'eſt l'image de la nuit éternelle. . . Quel effroi religieux me ſaiſit ! . .

Ces murs, ces tombeaux, ces feux qui pâliſſent... Recueille-toi, mon ame; apprends à connoître le néant de ce monde... Tombeaux, que vous êtes éloquens! Cendres autrefois animées, quoi, l'homme qui vous contemple oſe avoir de l'orgueil!... Il n'eſt que pouſſiere, & il pourſuit la vengeance... Heureux encore qui n'a ſu qu'aimer!... O mort, gouffre effrayant!.. Le foible, le puiſſant, l'enfant, le vieillard, tout tombe également dans ton abyme... L'amitié, l'amour, tout s'y confond & s'y efface... L'amour! eſt-il poſſible!.. Quoi, la mort éteint auſſi l'amour? Non, ce feu ſacré nous ſurvit, il fait partie de notre ame. (*Un ſilence.*) Je revois les autels où Juliette m'a donné ſa main, où mon cœur a treſſailli du plus doux ſentiment qui puiſſe appartenir au cœur de l'homme. Epouſe chérie, tu vas t'offrir à mes regards, dans cette nuit demi-ſombre, telle que je te vis à la même heure & dans la même enceinte, lorſqu'à la clarté tremblante des flambeaux, je te pris pour la divinité du

temple... Pardonne, ô Dieu ! Juliette environnée de ſes graces pudiques, le front chaſte & baiſſé, le regard timide & aimant, me parut ton chef-d'œuvre & ton image... La haine qui veille, ne put deviner l'aſyle qu'avoit choiſi l'amour... J'y reviens une ſeconde fois : ſerai-je auſſi fortuné ? J'ai anticipé ſur les momens qui, pour mon ardente impatience, ne s'échappoient qu'avec lenteur... Reliſons le billet de Benvoglio... Quel zele pour deux infortunés !.. Ami fidele & rare, non, tu n'as pu avoir cette conſtance que pour deux cœurs brûlant du feu ſacré de l'amour ! (*Il lit.*)

« Revenez ſur vos pas; rendez-vous à » minuit dans les tombeaux des Capulets. » Ils ſeront ouverts, Juliette y ſera; atten- » dez-moi. Je ne vous en dis pas davantage.

» BENVOGLIO. »

L'airain frémiſſant a ſonné la douzieme heure, & je n'entends rien encore... Avançons... Mes pas chancelans heurtent contre ces tombeaux. (*Il s'arrête devant un tom-*

beau.) Le voici cet Octave Capulet qui domine encore orgueilleuſement les marbres de ſa ſépulture... C'eſt l'auteur de tous les forfaits qui ont ſuivi le ſien... Pour un vain point d'honneur il donna le ſignal de tant de meurtres !... Combien la vengeance trompe les cœurs qui s'y abandonnent ! Manes des Capulets, qui me voyez errer ici, pardonnez mon audace; je ne viens point en ces lieux pour vous braver. Une de vos filles, rare tréſor des cieux, ſemble être deſcendue ſur la terre pour étouffer enfin l'inimitié de nos familles, & réparer deux ſiecles de diſcordes. Ce n'eſt pas mon cœur qui rejette la paix, vous le ſavez; vous fûtes ici témoins de nos ſermens; & quand ma main a touché la ſienne, vous n'avez pas ſoulevé ces marbres qui vous couvrent... (*S'arrêtant devant un tombeau.*) Que vois-je ? De Théobald n'eſt-ce point ici la tombe ? Ombre ſanglante, pour qui la vengeance avoit des charmes, pourquoi l'inimitié a-t-elle empoiſonné ton cœur ? Je voulois t'aimer comme un

frere.... Ta violence a cauſé ta perte. Je t'ai ſauvé deux fois de ton aveugle fureur, deux fois je t'ai rendu ton épée... Eloignons-nous... O Juliette ! que d'inſtans ravis à ma félicité ! Viens ; que j'efface de ton ame, & les vaines terreurs, & les ſouvenirs amers, & tout ce qui n'eſt pas amour. (*Tournant autour du ſarcophage.*) Mais quel eſt ce cercueil nouvellement placé ?.. Mes regards, malgré moi, s'y attachent... Qui donc depuis peu a payé à la nature le tribut inévitable ? Seroit-ce un enfant ? un veillard ?.. C'eſt un amant peut-être... Aimer & mourir !.. O mort, ſuſpends ta faux rigoureuſe !.. Laiſſe quelques inſtans de plus ſur la terre les êtres qui aiment... (*Tirant le voile.*) Que vois-je ! Dieu ! Juliette ! ... O tonnerres du ciel, tombez ! Terre, engloutis-moi !.. Cruel Benvoglio, eſt-ce ainſi que tu me rends mon épouſe ?... Mais quoi, elle ſemble me ſourire ! On diroit qu'elle ſommeille. Le trépas n'a point défiguré ſes traits... Juliette, éveille-toi ; éveille-toi, Juliette.... C'eſt

Roméo qui t'appelle... (*Il prend ſa main.*) Sa main eſt ſouple... Elle ne m'entend plus !.. Juliette, objet du plus malheureux amour, tout ce que ton cœur renfermoit de vertus & de tendreſſe, ſeroit donc anéanti ! Déplorable victime des fureurs d'un pere à qui notre amour aura été révélé, tu as voulu me conſerver la foi promiſe. Je te connois, tu auras préféré la mort à un hymen odieux; & Benvoglio, dans l'excès de ſa douleur, n'aura oſé ni me voir, ni m'apprendre mon épouvantable malheur.... Il ſait que, vivante ou morte, le ſéjour que tu habites doit être le mien : il m'y a appellé.... Eh bien, j'en chéris la nuit horrible & ténébreuſe; je m'enferme dans ces tombeaux avec toi... Pere injuſte, implacable ennemi, aſſaſſin de ta fille, ce matin encore que ne te l'ai-je ravie !.. Mes preſſentimens, ſes craintes, mon amour, le titre que je porte, tout m'en faiſoit ſans doute un devoir... Ah, ce remords eſt trop affreux, trop profond ! (*Il tire ſon épée.*) Que le trépas m'en délivre...

Ame adorable & pure, ame aimante, qui peut-être dans ce moment erres invisible autour de moi... attends un moment, attends ton Roméo!.. Je te rejoins; la mort va nous réunir. Qu'eſt-ce que la vie ſans toi! (*Il met l'épée en terre, pour ſe précipiter deſſus.*)

SCENE II.

ROMÉO, BENVOGLIO.

BENVOGLIO, *du fond du théatre.*

ROMÉO! Roméo!.. Dieu! j'arrive à tems... Arrête.

ROMÉO.

Qui vient en ce lieu?

BENVOGLIO.

Arrête... Tu as un ami, & tu connois le déſeſpoir!

ROMÉO.

Tu retiens mon bras... Me crois-tu aſſez

lâche pour vivre ?.. Regarde... Rends-moi mon épée, ou ranime Juliette.

BENVOGLIO.

Elle n'eſt point morte.

ROMÉO.

Elle n'eſt point morte, dis-tu?.. Et le voile funebre la couvre. Ah, qu'elle ouvre donc les yeux, ces yeux où j'ai lu le bonheur!

BENVOGLIO.

Attends, & tu vas preſſer ici à la fois dans tes bras ton épouſe & ton pere.

ROMÉO.

Juliette!.. Tu m'abuſes, tu veux tromper mon déſeſpoir.

BENVOGLIO.

Un inſtant, Roméo!

ROMÉO.

Que parles-tu de patience à un infortuné comme moi!

BENVOGLIO.

Un inſtant, te dis-je... (*On entend un grand bruit.*) Mais quel tumulte, quel événement imprévu?... Ciel! c'eſt Capulet.

ROMÉO.

L'auteur de ſa mort ?.. Je vais la venger.

BENVOGLIO.

Non, écoute... Viens, ſuis tón ami. Nous aurons des défenſeurs. Fuyons, fuyons. (*Il l'emmene dans la profondeur du temple.*)

SCENE III.

ACTEURS précédens, CAPULET, *entrant à la tête de ſes gens, armés & portant des flambeaux.*

CAPULET.

J'AI été averti à tems ; j'ai ſu que mon ennemi, violant le droit des tombeaux à la faveur des ténebres, étoit deſcendu ſous ces voûtes ſépulcrales, pour enlever le corps de ma fille & en faire un trophée à ſa lâche vengeance... Amis, enveloppez, ſaiſiſſez ces ſacrileges profanateurs de la cendre des morts ; qu'il

qu'ils tombent & rougiſſent ces murs de leur ſang.

BENVOGLIO, *reparoiſſant avec Roméo qu'il tient par la main.*

Arrêtez, barbares ! J'aſſouvirai ſeul vos fureurs.

CAPULET.

O terreur ! ô ſurpriſe !.. Benvoglio ſon complice !

BENVOGLIO.

Oui, & ſon ami; ſon crime eſt le mien, ne frappez ici que moi. (*A part.*) Si Montaigu tardoit... Non, le voici.

SCÈNE IV.

ACTEURS précédens, MONTAIGU, *ſuivi de gens armés.*

MONTAIGU.

MES amis, nous ſommes maîtres des portes; entrons en foule, défendez ma cauſe, défendez mon fils; ſes jours ſont en dan-

ger. La trahiſon l'attendoit au milieu de ces tombeaux. Je l'ai ſu... (*Délivrant ſon fils.*) Je t'arrache au trépas.

ROMÉO.

Mon pere, la vie ne m'eſt plus chere déſormais.

CAPULET.

Que venois-tu faire en ces lieux? Inſulter à mes déſaſtres.

MONTAIGU.

Ta rage invente toujours des crimes que toi ſeul as conçus & peux commettre.

(*Ils ſe menacent de leurs épées qui ſe croiſent.*)

BENVOGLIO, *ſe mettant entre deux.*

Cruels!.. Percez mon ſein... Allez-vous vous égorger au pied de ces tombeaux & faire rejaillir le ſang ſur les autels? Tremblez : c'eſt ici la demeure inviolable des morts ; c'eſt ici que, malgré vos fureurs, le trépas vous réunira un jour, froides & paiſibles victimes. N'attendez pas que la tombe vous raſſemble, & vous réconcilie. Voyez les

cendres de vos aïeux. Elles dorment, elles repoſent immobiles. Après tant d'inutiles débats, elles ſont venues ici ſe mêler & ſe confondre... Qu'ont produit leurs haines mutuelles ? Qu'eſt-il ſorti de leurs diſcordes domeſtiques ? Agités toute leur vie par la ſombre inimitié, ils ont donné au tourment de la haine ce court eſpace de tems qui leur étoit accordé pour vivre. La mort, dominatrice abſolue, au fond de ces ſépulcres unit tous les rivaux... Ouvrez ces tombes : que reſte-t-il de la férocité des paſſions ? L'un porte encore l'empreinte du coup mortel, l'autre eſt mort dans la rage, le plus heureux dans les remords, celui-ci a vu tomber ſa tête ſous la hache des bourreaux ; & au milieu de tant de forfaits, aucun parti n'a ſur l'autre le triſte avantage d'un plus grand nombre d'homicides... Déplorables familles ! le ciel prénant pitié de vous, avoit voulu finir vos antiques diviſions. Je vais tout révéler. Le ciel avoit fait deſcendre l'amour dans le cœur de vos enfans.

CAPULET.

Dieu, où ſuis-je !

MONTAIGU.

Ciel, eſt-il poſſible !

BENVOGLIO.

Ils ſurent s'aimer, ils connurent le plaiſir de répandre des larmes, ils demandoient au ciel qu'un rayon ſalutaire vous éclairant d'un jour nouveau, vînt calmer les tranſports de vos cœurs trop ardens... J'ai protégé leurs amours, parce qu'ils étoient vertueux, que leurs cœurs étoient innocens & chaſtes. Ils alloient périr ſéparés, je les ai réunis au pied de ces mêmes autels; je l'ai dû... Capulet, voilà l'époux de Juliette.

CAPULET.

Je vois maintenant la cauſe de ſa mort... Je l'ai perdue, hélas! (*A Montaigu.*) Et toi, ton fils te reſte.

MONTAIGU, *montrant ſon fils appuyé contre une colonne, & abſorbé dans la douleur.*

Regarde, homme inexorable; il n'en eſt que plus infortuné.

BENVOGLIO.

Ennemis implacables, consentez aujourd'hui à oublier la vengeance; & le ciel s'appaisant peut-être...

CAPULET.

Tu veux que j'oublie ici nos haines, & voilà l'objet déplorable de la rage des Montaigus qui poursuit mes regards, l'infortuné Théobald qui a ouvert la pierre du caveau; son corps est encore frais, & je crois voir, à travers ce cercueil, son sang couler de ses blessures.

BENVOGLIO.

Oh, s'il étoit permis de maudire la cendre des morts!.. Ce fut lui seul qui éleva cette querelle fatale, lui seul qui, lorsque j'allois vous réconcilier, renversa, détruisit la paix déjà commencée. Il chercha l'épée de son adversaire; deux fois désarmé, il paya de sa vie sa rage forcenée... Ainsi doivent tomber les ennemis de la paix. Ainsi la vengeance n'évitera jamais la vengeance; ainsi le meurtre sera toujours suivi du meurtre... Comptez

ici ceux qui ſont morts par le glaive. Tous moiſſonnés à la fleur de leur âge, ils atteſtent dans l'immobilité du trépas que les calamités, les déſaſtres ſont la ſuite inévitable des paſſions furieuſes & déſordonnées... Juliette au milieu de ces débats cruels étoit l'ange du ciel envoyé ſur la terre pour y apporter la concorde. Elle ne reſpiroit que pour aimer. Que de fois elle invoqua l'Arbitre des deſtinées pour qu'il adoucît vos cœurs féroces ! Faut-il que ſa voix perce en ce moment le cercueil où elle repoſe, pour vous toucher & vous attendrir ?

JULIETTE, *ſe réveillant.*

Roméo !... Roméo !...

ROMÉO.

N'entends-je pas ſa voix !.. (*A Benvoglio.*) O mon pere !.. C'eſt elle !..

(*On voit Juliette qui ſe ſouleve.*)

JULIETTE.

Roméo ! où ſuis-je ? ..

CAPULET.

En croirai-je mes ſens ?

MONTAIGU.

Ciel, eſt-il poſſible !

BENVOGLIO.

O vous que rien n'a pu toucher, faut-il qu'elle ſorte de ſon tombeau pour vous déſarmer ?.. Eh bien, cruels, la voici qui briſe triomphante les barrieres de la mort... La voici...

JULIETTE.

Roméo !.. où êtes-vous ?

ROMÉO, *tombant dans ſes bras.*

Juliette !..

CAPULET.

O miracle !

MONTAIGU.

O prodige !..

CAPULET.

Ma fille ! Oſerai-je en approcher !..

ROMÉO, *dans les bras de Juliette.*

Tu reſpires !.. De quel déſeſpoir je paſſe à la félicité ! ... Je ne puis l'exprimer... Je te ſerre dans mes bras, ô Juliette, & je me tais !

JULIETTE.

Suis-je parmi les vivans, ou les morts ? .. Dieu, qu'apperçois-je ici ! .. Mon pere ! ..

CAPULET, *s'élançant vers ſa fille.*

Ma fille vivante ! que je l'embraſſe ! ..

BENVOGLIO, *l'arrêtant.*

Arrête. Elle n'eſt plus à toi, elle appartient au mauſolée. Si tu veux la ſéparer encore de ce qu'elle aime, replonge-la dans le tombeau, tu ſeras plus humain. Si elle vit, c'eſt que j'ai eu pitié de ſon déſeſpoir. Barbare ! tu en faiſois ton éternelle victime. Je te l'ai arrachée ; il m'a fallu la couvrir du linceul funebre pour te la dérober. Ici réunis, ils devoient s'éloigner & vivre pour l'amour. Tu la cédois à la mort, la diſputeras-tu à ſon époux ? Seroistu plus cruel que le tombeau qui m'a rendu ſa proie ? Tremble : elle a le courage des paſſions fortes & généreuſes, elle a puiſé dans mes principes le mépris de la vie & la fermeté de l'ame ; elle a pris de mes mains, & ſans pâlir, le breuvage qui devoit l'endormir ſous ces voûtes ſépulcrales... Tu ſais quel nom étoit

dans ſa bouche en ſortant de ce ſommeil, image du trépas... Le vrai prodige eſt celui du courage. Si tu demeures inexorable, elle s'enveloppe du drap mortuaire, & rentre plus heureuſe dans la tombe, pour n'en ſortir jamais.

CAPULET, *embraſſant ſa fille.*

Ah, Juliette!... Ah, Benvoglio, laiſſez-moi l'embraſſer!

JULIETTE.

Mon pere... pardonnez-moi.

BENVOGLIO.

Non, cruels, non, vous ne livrerez plus vos cœurs à la haine: Juliette doit vous réunir. L'amour, malgré vous, a rapproché vos maiſons. Farouches ennemis, ne ſoyez plus irréconciliables. Que les feux de la vengeance, qui depuis trop long-tems brûlent dans vos cœurs, expirent aujourd'hui. (*A Capulet.*) J'ai ſauvé ta fille...

CAPULET.

Ah, Benvoglio!

BENVOGLIO, *à Montaigu.*

J'ai ſauvé ton fils.

MONTAIGU.

Ah, mon ami!...

BENVOGLIO.

Embraſſez-vous au pied de ces tombeaux, près de ces autels où leur bouche a juré l'amour... Faut-il abréger encore quelques jours d'exiſtence, en les abandonnant aux forfaits & aux remords?.. Attendriſſez-vous ſur vos propres malheurs... Cruels, vous pouvez vous pardonner, vous vous êtes fait aſſez de maux... Vous n'avez que ces enfans... Immolerez-vous leur bonheur comme vous avez immolé le vôtre?

CAPULET.

Ta voix a pénétré mon ame... Tu captives mes ſens; es-tu le Dieu qui commande à la vengeance?... C'en eſt fait, Montaigu... Je veux embraſſer ton fils & la concorde. Donne-moi ta main... Nos enfans ſont plus juſtes, plus ſenſibles & plus heu-

reux que nous... Juliette, ma fille, ſois à Roméo. (*Il embraſſe Roméo.*)

MONTAIGU.

Roméo, ſois à Juliette. (*A Capulet.*) J'abjure la haine; le paſſé n'eſt plus... Nos familles réunies... (*Il lui tend les bras.*)

CAPULET.

Oui... L'ennemi que j'embraſſe, devient mon frere en ces lieux.

BENVOGLIO.

Je triomphe... O mort, tu peux frapper! J'ai éteint la haine.

JULIETTE.

O changement!.. O Roméo! n'eſt-ce point un ſonge?

ROMÉO.

Non, Juliette; c'eſt toi qui métamorphoſes les cœurs.

CAPULET.

J'ai été dur, inſenſible, je l'avoue; mais mon ame eſt amollie. Pardonnez, grand Dieu, les excès des Capulets!